Ce volume a été réalisé dans le cadre du projet *Interregional Educational Project North Africa - South-Eastern Europe, shared history, shared heritage. Exchange of experience and good practices in ancient heritage valorisation*, financé par UNESCO Paris, dans le cadre des Programmes de participation 2020-2021 (PAX / DRX / PPF / 12/20 / EUR2 / ROU. 180) coordonné par la Commission Nationale de la Roumanie en partenariat avec l'Université de Bucarest (Roumanie) et l'Université de Sousse (Tunisie).

Il réunit une pluralité des recherches archéologiques, épigraphiques et historiques accomplies par des spécialistes roumains et tunisiens. Dans leurs études, les auteurs nous conduisent au bord de la Méditerranée – dans la partie tunisienne de l'ancienne Afrique romaine – et au Bas Danube - dans la *Scythia Minor*, comprise entre la Mer Noire et le fleuve Danube.

Le but des articles est de dévoiler l'importance historique de ces territoires romains non pas seulement en tant que régions de production et distribution économique, mais aussi comme des arènes pour l'exercice d'un contrôle politique dont les élites locales s'engagent avec responsabilité. Ces espaces provinciaux, où se déroulent d'importantes interactions économiques, sociales et culturelles, se révèlent ainsi des véritables laboratoires pour la recherche scientifique.

Les expériences historiques des confins de l'ancienne construction politique romaine, conservées dans les vestiges matériels ou mentionnées dans les témoignages écrits au fil du temps, révèlent des composantes importantes de la culture romaine et romaine tardive, qui contribuent pleinement à l'héritage européen et universel actuel.

EDITURA UNIVERSITĂȚII DIN BUCUREȘTI
BUCHAREST UNIVERSITY PRESS

UNIBUC

In Africa et in Moesia. Frontières du monde romain. Partager le patrimoine de l'Afrique du Nord et du Bas Danube. Borders of the Roman World. Sharing Heritage of North Africa and the Lower Danube

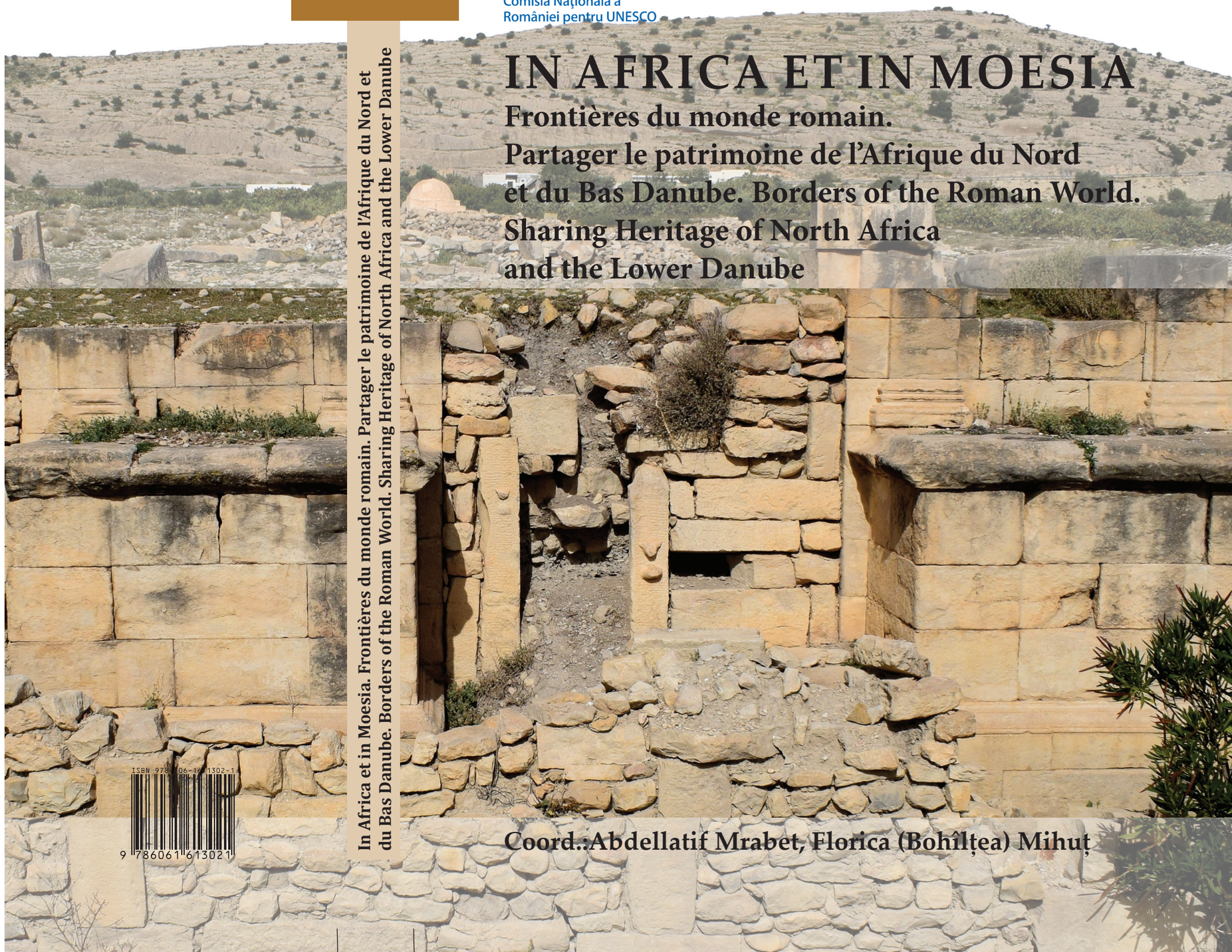
ISBN 978-606-16-1302-1

unesco
National Commission of Romania for UNESCO
Comisia Națională a României pentru UNESCO

ȘTIINȚE UMANISTE

IN AFRICA ET IN MOESIA

Frontières du monde romain. Partager le patrimoine de l'Afrique du Nord et du Bas Danube. Borders of the Roman World. Sharing Heritage of North Africa and the Lower Danube



Coord.:Abdellatif Mrabet, Florica (Bohîlțea) Mihuț

In Africa et in Moesia

Frontières du monde romain
Partager le patrimoine de l'Afrique du Nord et du Bas Danube
Borders of the Roman World
Sharing Heritage of North Africa and the Lower Danube

ABDELLATIF MRABET (coord.)
FLORICA (BOHÎLȚEA) MIHUȚ (coord.)

La commission nationale de la Roumanie pour l'UNESCO
Université de Sousse (Tunisie) – Université de Bucarest (Roumanie)

BUCHAREST UNIVERSITY PRESS
EDITURA UNIVERSITĂȚII DIN BUCUREȘTI

BUCHAREST UNIVERSITY PRESS
EDITURA UNIVERSITĂȚII DIN BUCUREȘTI

Editura Universităţii din Bucureşti - Bucharest University Press
foloseşte sistemul de peer- review dublu anonim.

Coperta domeniului/colecţiei: **FLORINA FLORIȚĂ**
Redactor: Florina Floriţă
Tehnoredactor: Roxana Lăzărescu

Imagine (foto) copertă:
Vue actuelle de la porte après les fouilles de L. Ladjimi Sebaï (1988)

Descrierea CIP a Bibliotecii Naţionale a României
In Africa et in Moesia : frontières du monde romain Partager le patrimoine de l'Afrique du Nord et du Bas Danube Borders of the Roman World Sharing Heritage of North Africa and the Lower Danube / coord.: Abdellatif Mrabet, Florica (Bohîlţea) Mihuţ. - Bucureşti : Editura Universităţii din Bucureşti - Bucharest University Press, 2021
Conţine bibliografie
ISBN 978-606-16-1302-1
I. Abdellatif, Mrabet (coord.)
II. Bohîlţea Mihuţ, Florica (coord.)
94

© EUB-BUP pentru prezenta versiune

https://editura-unibuc.ro/

B-dul Mihail Kogălniceanu 36-46, Cămin A (curtea Facultăţii de Drept),
Corp A, Intrarea A, etaj 2, Sector 5, Bucureşti, România; tel.: + (4) 0726 390 815
e-mail: editura.unibuc@gmail.com
Librărie online: https://editura-unibuc.ro/magazin/
Centru de vânzare: Bd. Regina Elisabeta, nr. 4-12, Bucureşti, tel. + (4) 021 305 37 03

SOMMAIRE

Avant-propos 7

A. Histoire et culture aux confins du monde romain – L'Afrique du nord et le bas Danube/History and Culture at the Roman Frontiers – North Africa and Lower Danube 13

Nouvelles découvertes de marques amphoriques et de briques épigraphes à Salakta (Tunisie)
Abdellatif Mrabet , Mohamed Riadh Hamrouni, Tarek Mani 15

Etude sur l'huilerie antique de Henchir Metkidès dans les environs de *Sufetula* – Sbeïtla (Tunisie Centrale)
Faouzi Abdellaoui 33

Agger dans l'antiquité : la cité et son territoire
Hamden Ben Romdhane, Faouzi Abdellaoui, Hédi Fareh, Anis Mkacher, Y. Khemiri, Abir Daadaa 59

Une borne milliaire inédite de la voie *Agger-Limisa*
Mondher Brahmi 95

Essai d'identification d'un oronyme de l'Antiquité tardive : l'*Agalumnus* de la *Johannide*
Tabbabi Moussa 107

Encore sur la titulature des empereurs morts en Afrique
Slah Selmi 117

North-African Imports Attested in the West-Pontic Area. Late Roman Products Recently Discovered In *Istros*
Iulia-Alexandra Iliescu, Valentin-Victor Bottez 131

Steps over the Expanding Border. A Possibly New Perspective on the Context of the Occurrence of the *Bessi* in Dobruja
Alexandru Codescu 151

Reading the Art of *Tropaeum Traiani* (Romania) – Some Considerations
Florica (Bohîlțea) Mihuț, Anca-Cezarina Fulger 171

B. Patrimoine archéologique ancien en Afrique du nord et dans la région du Bas-Danube: importance culturelle, éducative et éthique/Ancient Archaeological Heritage in North Africa and Lower Danube: Cultural, Educational, And Ethical Meanings 195

Le patrimoine archéologique et historique antique de la région de Sidi Bouzid (centre Tunisien) : perspectives de mise en valeur
Anis Hajlaoui 197

Pheradi Maius. Un site en instance de valorisation et de mise en valeur
Hédi Fareh 215

The Beidaud Project (2020-2021)
Valentin-Victor Bottez 243

Why Collections Matter. Revisiting Greek and Roman Artefacts from a Private Collection Now in the Bucharest Municipality Museum
Alina Streinu 255
Une mission de Napoléon III à Troesmis – entre diplomatie et archéologie –
Linca Kucsinschi 271
e-patrimoniu.ro. The Gateway to Romania's Cultural Heritage
Bogdan Şandric 289

Liste des auteurs/ Authors' List 307

AVANT-PROPOS

Le projet *Interregional Educational Project North Africa-South-Eastern Europe, shared history, shared heritage. Exchange of experience and good practices in ancient heritage valorization*, coordonné par CNR UNESCO, en partenariat avec l'Université de Sousse, Tunisie et l'Université de Bucarest, Roumanie, ramène dans l'actualité un thème majeur du monde contemporain, à savoir celui de la diversité culturelle dans des régions différentes géographiquement et ethniquement, mais, un temps, réunies par les mêmes cadres administratifs et politiques.

La réflexion sur ce sujet très actuel est occasionnée par l'intérêt porté à l'histoire de deux espaces provinciaux romains, *l'Africa* et la région de la *Moesia Inferior* (la Mésie Inférieure). Bien que les deux régions soient des provinces frontalières romaines ouvertes aux communications maritimes, elles relèvent de la domination romaine à des époques différentes (*l'Africa* plus d'un siècle avant le Bas-Danube) et ont des statuts différents (l'espace Africain étant – dans sa partie orientale – une province sénatoriale, et celui de la Mésie Inferieure ayant le statut d'une province impériale). À travers les similitudes et les particularités d'évolution, les deux régions mettent en évidence des ressemblances importantes en matière d'implémentation et d'adoption des formules institutionnelles romaines, mais aussi l'existence de traits régionaux spécifiques, notamment dans le domaine économique, culturel et religieux.

En effet, en un temps de leur histoire, la Tunisie et la Roumanie ont fait partie d'une seule et même grande construction politique. Provinces de l'Empire romain, elles y ont l'une et l'autre pris bonne place mais, de par leur différence de personnalité – le substrat et la sphère culturelle d'origine –, bien que soumises à un processus analogue d'intégration, elles ont évolué de manière indépendante, distincte.

Entrée sous orbite romain en 146 av. J.-C., ***l'Africa*** passa par des états territoriaux évolutifs, allant en s'étendant au fur et à mesure que la conquête romaine se développait en direction sud et ouest, une expansion faite aux dépens des tribus en place, cela parfois au prix de guerres où les campagnes ne furent pas toujours victorieuses. Sous l'Empire, appelée Proconsulaire, *l'Africa* de l'Est descendait jusqu'en Tripolitaine et englobait des espaces et des mondes différents. On distingue ainsi l'Afrique urbanisée, une constellation de cités, celles, libyco-puniques, déjà héritées des époques antérieures et progressivement intégrées puis

celles que les Romains ont fondé, des colonies, implantées à l'image de *l'Urbs*. Mais il y a de même, des tribus que Rome parvint un temps à neutraliser, tantôt de force mais plus souvent par le contrôle, voire quand c'est nécessaire par la composition et le ralliement. L'enjeu était de taille car l'annone en dépendait. En effet, préoccupation permanente, la question des ressources motivait hautement la politique africaine des empereurs. Il s'en suivit des mesures parfois sans équivalents ailleurs, dans les autres provinces. Nous pensons à la législation agraire, avec cette *Lex Manciana* dont le succès lui valut une longévité assez remarquable puisque restée en vigueur jusqu'en pleine période vandale, à la fin du Ve siècle. Nous pensons aussi à la politique municipale qui fut aussi un succès tant il est vrai que les cités africaines ne perdirent pas de leur dynamisme, leurs institutions étant restées de même opérationnelles au Bas Empire. En ces temps, alors que la crise sévissait en d'autres provinces, en Afrique on construisait encore !

Lors de l'Antiquité tardive, gagnée au christianisme, l'Afrique y trouve moyen de se distinguer, en étant à la fois dissidente et orthodoxe, s'offrant même un schisme, unique dans tout l'empire – le donatisme – mais, en même temps, comptant parmi ses enfants des personnalités hors pair, des pères de l'Eglise, tels que Tertullien, Saint Cyprien de Carthage et surtout Augustin, un théologien de dimension universelle, pourfendeur des donatistes mais aussi fondateur du monachisme africain.

Au Ve siècle, peu après la conférence de Carthage et le triomphe de l'orthodoxie, victime de sa réputation de terre prospère, l'Afrique s'attira la convoitise des Vandales qui, en 429 ap. J.-C., conduits par Gensériс, franchirent le détroit de Gibraltar et, dix ans plus tard, firent leur entrée dans Carthage où ils vont s'installer pour près d'un siècle. Cependant, fossoyeurs de l'Empire, les Vandales, ne triomphèrent pas pour autant de l'Afrique. Certes, l'Eglise et les catholiques souffrirent de la persécution arienne mais, à la longue, affaiblis par les Maures, les Germaniques finirent par céder la place aux Byzantins. Ces derniers, se considérant héritiers de l'Empire tentèrent d'y faire revivre une grandeur que la seule ambition de Justinien ne suffisait pas à ressusciter.

Quant à la partie du **Bas-Danube**, bien que l'avancée de l'expansion militaire de Rome soit attestée dans les régions de Moravie et de Timoc à partir de l'époque de l'empereur Auguste, la plupart des zones adjacentes au cours inférieur du Danube seront intégrées aux frontières romaines à la fin d'un processus qui s'étend jusqu'au temps des Flaviens. En tant que province impériale, qui contenait à l'origine les terres comprises entre le *Singidunum* (Belgrad) et les embouchures du Danube à la Mer Noire, la Mésie (*Moesia*) bénéficiait de la présence d'une armée impressionnante, soit à partir de la fin du Ier siècle ap. J.-C, 4 légions, 5 contingents de troupes auxiliaires et une flotte fluviale, auxquelles vont se joindre successivement, les siècles suivants, d'autres unités.

À l'époque du Haut Empire (IIe – IIIe siècle.), d'importants changements ont marqué l'évolution historique de ce territoire. Il s'agit des réorganisations

administratives pendant le règne de Domitien (qui a créé deux provinces nommées Mésie: *Moesia Inferior* et *Moesia Superior*, en 86 – 87 ap. J.-C.), suivies par des modifications de la frontière au bord du Danube après les campagnes militaires de Trajan des années 101-102 et 104-105, qui vont transformer le fleuve en un véritable axe commercial et culturel romain. Les routes construites à l'époque romaine – doublant le cours du fleuve ou situées dans l'arrière-pays du territoire de la Mésie (*Via Militaris* et *Via Pontica*) – permettront de relier à un véritable réseau de communication terrestre des communautés rurales de type *uici* ou *canabae* (attestées en grande majorité dans la proximité des camps militaires) et, surtout, les établissements urbains (tant ceux établis avant les conquêtes romaines que les villes fondées pendant l'administration romaine). La mise en œuvre des modèles romains est loin d'être un processus linéaire, uniforme et sans difficultés. Par exemple, les sources épigraphiques témoignent de l'effort des colonies ouest-pontiques (dont Odessos, Callatis, Tomis et Histria) qui ont essayé de définir plus clairement possible leurs statuts juridiques par rapport au nouveau pouvoir romain. Ces colonies mettent en évidence des statuts d'autonomie qui s'avèrent être dynamiques à travers du temps et aussi assez différentes quant à leur contenu.

Tout cela se produit dans un contexte de changements démographiques importants au bout desquels, à côté de la population locale (Gètes et des peuples thraces), nous trouvons des communautés grecques, des tribus de daces libres (costoboci et carpes), des groups de Sarmates et de Scythes, des colons venus du monde romain, des vétérans, et, à partir du IIIe siècle, les peuplades gothiques. Dans cette mosaïque ethnique, les contacts ou les relations de cohabitation culturelle sont générateurs d'emprunts et d'interférences détectables à tous les niveaux de la vie provinciale, attestant le fait que dans la région du Bas-Danube dès IIe – IIIe siècle se sont diffusées des pratiques socio-culturelles génératrices d'une civilisation matérielle et spirituelle avec une indéniable origine grecque et romaine.

Après le règne de l'empereur Aurélien (270-275), les changements administratifs transforment le cours inférieur du Danube en une région de séparation entre le monde romain et le *barbaricum*, mais une partie de la Mésie Inférieure (qui comprenait principalement la région roumaine appelée aujourd'hui Dobrodgea) reste encore inclue dans les frontières romaines, en étant dénommée Scythie Mineure et rattachée au diocèse de Thrace. À l'époque de l'Antiquité Tardive, les changements structurels du monde romain, amorcés par les réformes des empereurs Dioclétien et Constantin le Grand, et les pressions démographiques dues aux invasions des populations germaniques et Huns, accentuent le rôle stratégique du Bas-Danube, continuant à exister comme un espace de contact et de convergence culturelle.

Les vestiges de ce développement historique témoignent des efforts des habitants pour s'adapter en permanence aux conditions naturelles, aux exigences et défis politiques, pour construire leurs propres identités régionales. C'est pourquoi elles portent encore une étendue valeur patrimoniale.

En Tunisie, ces valeurs du passé, datant aussi bien de l'antiquité africo-romaine que des périodes ultérieures sont portées par des sites exceptionnels, certains déjà inscrits sur la liste du patrimoine mondial (Kerkouane, Carthage, Thugga, l'amphithéâtre d'El-Jem, les médinas de Tunis, Kairouan et Sousse) et d'autres, plus nombreux, enregistrés au plan national et, en tant que tels, susceptibles de bénéficier eux aussi de la promotion universelle. Parsemant le pays, tous ces biens nourrissent aujourd'hui une quête scientifique assez importante et font l'objet d'une politique patrimoniale soucieuse de leur valorisation et cherchant à en faire un levier de développement durable.

En ce qui concerne la Roumanie, la recherche de preuves matérielles anciennes datant de l'époque romaine et romaine tardive dans la partie inférieure du Danube commence à être menée systématiquement dès la fin du XIXe siècle, impliquant à la fois des spécialistes roumains du milieu universitaire et scientifique, et des collaborateurs étrangers, y compris les archéologues et historiens allemands et français. Au fil du temps, l'Université de Bucarest a été au centre de ces préoccupations scientifiques, d'abord par les membres de son corps académique impliqués dans la recherche archéologique, puis par la diffusion des résultats et la formation des générations successives de chercheurs. Sans pouvoir résumer en quelques phrases tout cet effort, mentionnons au moins quelques-uns parmi ceux qui nombreux et de renommée mondiale, se sont distingués comme archéologues, historiens et professeurs de cet établissement d'enseignement supérieur, dont l'activité était principalement axée sur la recherche de l'histoire du Bas-Danube : Grigore Tocilescu, George Murnu, Vasile Pârvan, Constantin Moisil, Ion Barnea, Dionisie M. Pippidi, Emil Condurachi, Alexandru Barnea, Alexandru Suceveanu,
Zoe Petre, Alexandru Avram.

Les politiques culturelles développées au fil du temps par les autorités de l'État Roumain ont beaucoup influencé la mise en valeur de tous les témoignages historiques recueillis dans l'espace correspondant à l'ancienne Mésie, respectivement au Dobrodgea. Ce n'est qu'après la chute du régime communiste, et surtout au début du XXIe siècle, que l'effort de rattachement législatif au système international de protection du patrimoine (dès l'an 2000) gagne en substance par la mise en place des organismes spécialisés (et réunis sous l'égide de l'Institut National du Patrimoine), par la numérisation et l'internationalisation de l'activité des chercheurs roumains. À cela s'ajoute l'introduction de principes modernes dans l'organisation des institutions muséales, qui convertissent les témoignages historiques dans de véritables moyens d'instruction et les musées en espaces de culture et d'éducation. Dans ce nouveau contexte intellectuel et institutionnel, l'activité scientifique roumaine renforce davantage l'effort de souligner l'appartenance de l'espace du Bas Danube à l'histoire et à la culture européenne et universelle.

Le projet déroulé par les deux Universités partenaires, sous la coordination de l'UNESCO, offre dans ce volume collectif plus que des études scientifiques

précieuses. Ceux-ci révèlent deux aspects qui ont enrichi la perspective de recherche sur le monde romain méditerranéen. Le premier renvoie à la méthode d'approche qui privilégie le travail en équipe et l'utilisation des démarches pluridisciplinaires. Le deuxième ajoute avantageusement la dimension pédagogique et l'importance du dialogue entre chercheurs Tunisiens et Roumains. Ainsi, ce volume rassemble les contributions d'étudiants et d'anciens étudiants des deux Universités avec des études de spécialistes consacrés, des professeurs et des chercheurs affiliés aux organismes impliqués pour protéger le patrimoine. Relayée par la voix collective de tous ces acteurs, l'apport et le rôle de l'Antiquité romaine et romaine tardive à la construction du patrimoine culturel universel est on ne peut plus clair, évident.

Nous tenons à remercier la Commission Nationale de la Roumanie pour UNESCO, dont le soutien constant a permis la réalisation des objectifs proposés par ce projet, déroulé dans des conditions très particulières en raison de la situation sanitaire mondiale. Toute notre gratitude à la direction des deux établissements d'enseignement supérieur en Tunisie et en Roumanie, aux directeurs des départements d'histoire ancienne et d'archéologie de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Sousse et de la Faculté d'Histoire de l'Université de Bucarest, aux deux centres de recherche: Le laboratoire de recherche LR13ES11, «Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval», Université de Sousse et le Centre d'Histoire Comparée pour les Sociétés Anciennes (CICSA), Université de Bucarest, ainsi qu'à tous les collaborateurs qui ont médiatisé et soutenu de près l'échange d'expériences auquel ont participé les équipes d'étudiants et de spécialistes tunisiens et roumains.

Nous adressons aussi l'expression de nos plus vifs remerciements aux Éditions de l'Université de Bucarest pour leur professionnalisme et leur engagement.

Abdellatif MRABET
Florica (BOHÎLȚEA) MIHUȚ

A.

HISTOIRE ET CULTURE AUX CONFINS DU MONDE ROMAIN –L'AFRIQUE DU NORD ET LE BAS DANUBE

HISTORY AND CULTURE AT THE ROMAN FRONTIERS – NORTH AFRICA AND LOWER DANUBE

NOUVELLES DÉCOUVERTES DE MARQUES AMPHORIQUES ET DE BRIQUES ÉPIGRAPHES À SALAKTA (TUNISIE)

Abdellatif MRABET
Mohamed Riadh HAMROUNI
Tarek MANI
Université de Sousse, Tunisie

Abstract: This article reports on a field survey carried out as part of a research program aimed at inventorying and studying African workshops of ancient amphoric production and their materials. In this case, it is a question of presenting new discoveries of amphoric marks and stamps on bricks made in the workshops of Sullecthum and its surroundings (Catacombs, El Heri I and El Mzaouak), modern-day Salakta in east-central Tunisia.

Keywords: *Sullecthum*, amphoric marks, stamped bricks, pre-firing *graffito*, *Telegenii*.

***

Nous avons, il y a quelques mois, publié 54 marques amphoriques et 3 fragments de briques timbrées découverts dans les ateliers installés dans l'arrière-pays immédiat de la cité antique de *Sullecthum*[1]. Aujourd'hui, nous venons faire état de nouvelles trouvailles, à savoir des marques et des contremarques amphoriques, connues ou inédites, ainsi qu'un fragment de *graffito* assez inhabituel et des nouveaux fragments de briques inscrites.

Menées sur divers emplacements de fours (fig.1), nos récentes prospections ont en effet donné lieu à la découverte de 18 marques amphoriques qui se répartissent comme suit : 4 timbres, 11 contremarques et 3 *graffiti*. En outre, ces recherches ont donné lieu à la découverte de 6 nouveaux fragments de briques épigraphes (fig. 2).

[1] Abdellatif Mrabet, Mohamed Riadh Hamrouni et Tarek Mani, « Encore de nouvelles découvertes de marques amphoriques à *Sullecthum* (Salakta, Tunisie) : un catalogue en constante croissance », dans *Atti dell XXI Convegno de L'Africa Romana (Tunis, 6-9 dicembre 2018)*, S. Aounallah et A. Mastino (éd.), *L'Epigrafia del Nord Africa : Novità, Riletture, Nuove Sintesi*, Bologna, 2020, p. 559-567. A ce jour, le centre de production de Salakta a livré 265 marques amphoriques – timbres, contremarques et *graffiti* à la fois - *Cf.* Mrabet, Hamrouni et Mani, « Encore de nouvelles découvertes... », p. 561.

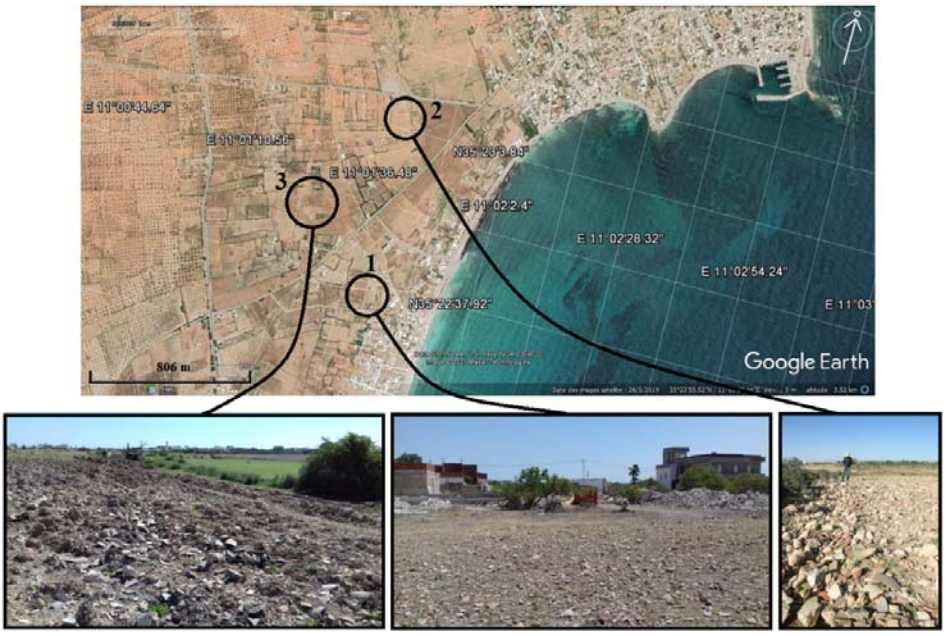
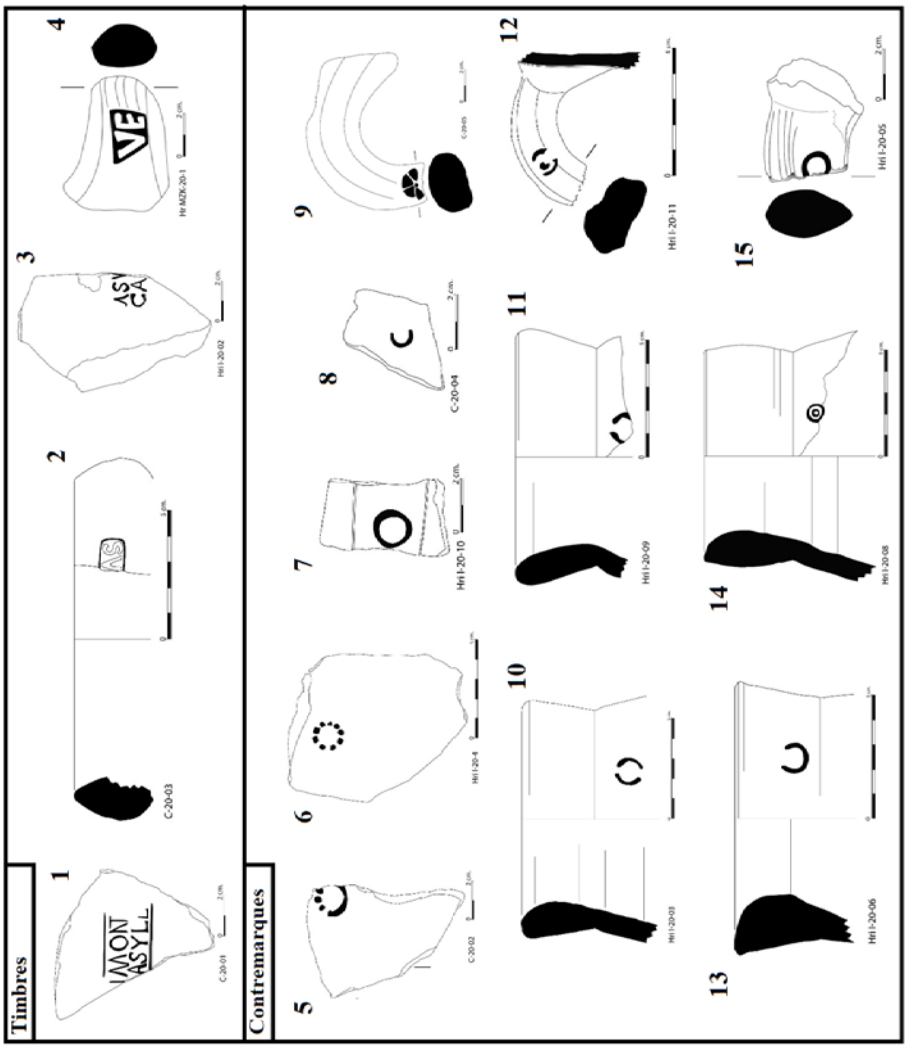


Fig. 1 : Capture d'image satellitaire - Google Earth– et vues générales des ateliers avec leur localisation respective : 1. Catacombes, 2. El Heri I, 3. El Mzaouak

Fig. 2 : Vestiges des fours de la zone dite El Heri I, à Salakta, le jour de la découverte – le 12-7-2020 – d'une deuxième série de briques inscrites et d'un fragment d'amphore portant un *graffito*

I. Les timbres et les contremarques (Pl. 1) :



Pl. 1 : Timbres et contremarques découverts aux ateliers des Catacombes, El Heri I et El Mzaouak, cf. fig. 1

A. Les fragments timbrés :

1 : Timbre découvert sur les ateliers des Catacombes (Pl. 1, n. 1) = **MONT[I]/ASYLL**

Il s'agit d'un timbre mal imprimé à sa partie droite et apposé sur col. Il se présente en deux lignes à lettres creuses et inscrites dans un cartouche

rectangulaire. Les lettres sont hautes de 10 mm. La troisième et la quatrième lettre de la première ligne sont ligaturées.

La restitution de la dernière lettre de la première ligne est assurée par deux parallèles que nous avons déjà signalés aux mêmes ateliers des Catacombes. Il s'agit donc ici d'une troisième attestation qui vient corriger la lecture précédemment donnée[2]. Désormais, la lecture de ce timbre est la suivante : *MONTI(us)*[3] */ASSYLL(ecthum)*.

2 : Timbre découvert sur les ateliers des Catacombes
(Pl. 1, n. 2) = **[P]AS**

Timbre en relief inscrit dans un cartouche rectangulaire, il est incomplet à sa partie gauche apposé sur un bord fragmentaire d'amphore Africaine IA. Les deux lettres conservées sont hautes de 9 mm. La restitution de la lettre manquante est assurée par 7 autres parallèles découverts aux mêmes ateliers[4].

3 : Timbre découvert à El Heri I
(Pl. 1, n. 3) = **ASY[LL]/CA[TA]**

Timbre en creux, sans cartouche, incomplet sur le côté droit et apposé sur col. Les lettres conservées sont irrégulières et hautes de 7 à 9 mm. Il s'agit d'un timbre phare de la production de l'atelier El Heri I puisque nous en avons découvert jusqu'à présent 7 exemplaires[5].

4 : Timbre découvert sur les ateliers d'El Mzaouak
(Pl. 1, n. 4) = **VE**

Timbre en relief composé de deux lettres hautes de 14 mm et inscrites dans un cartouche creux, trapézoïdal, de 27 x 18 x 16 mm. Cette estampille qui est apposée sur anse, position peu usitée pour le timbrage africain, a été déjà attestée à

---

[2] Abdellatif Mrabet, Tarek Mani et Mohamed Riadh Hamrouni, « Nouvelles découvertes de marques amphoriques à *Sullecthum* (Salakta, Tunisie) », dans J. M. Blázquez Martínez, J. Remesal Rodríguez (eds.), *Estudios sobre el Monte Testaccio (Roma) VI*, Instrumenta 47, Université de Barcelone, Barcelone, 2014, p. 641-642, n. 13 a et b.

[3] Ce cognomen figure dans la liste de Heikki Solin et Olli Salomies, *Repertorium nominum gentilium et cognominum*, Hildesheim, Zürich. New York, 1988, p. 121 ; il est également présent en Afrique : *CIL*, VIII, 17112.

[4] Pour l'état de connaissance du timbre PAS voir notre dernière mise à jour dans Mrabet, Mani et Hamrouni, « Nouvelles découvertes de marques… », p. 649, n. 37 et 38 où sont déjà notifiées toutes les attestations.

[5] Mrabet, Mani et Hamrouni, « Nouvelles découvertes de marques… », p. 634, n. 5 a, b, c, d, e et f ; Mrabet, Hamrouni et Mani, « Encore de nouvelles découvertes... », p. 563, fig. 4. Aussi, Jihène Nacef, *La production de la céramique antique dans la région de Salakta et Ksour Essef (Tunisie)*, Roman and Late Antique Mediterranean Pottery 8, Oxford, 2015, p. 118, fig. 97.1, mentionne *ASYL/[C]ATA* à El Heri I et que par ailleurs il est également attesté au Monte Testaccio dans une strate datée de l'an 247 ap. J.-C : José María Blázquez Martínez, José Remesal Rodríguez, *Estudios sobre el Monte Testaccio (Roma) IV*, Instrumenta 24, Université de Barcelone, Barcelone, 2007, p. 211, n. 600 a, b, c, d et p. 216, n. 613.

Rome au Monte Testaccio[6] et en Maurétanie Tingitane à Banasa[7]. Cependant, en l'espèce, ce timbre d'El Mzaouak, à en juger d'après sa pâte, paraît avoir été produit *in situ*.

B. Les contremarques :

1 : Contremarque découverte sur les ateliers des Catacombes (Pl. 1, n. 5) imprimée en creux sur un fragment de col d'amphore et dessinant un demi-cercle (17 mm de diam.) surmonté de trois points équidistants et rayonnants. Il s'agit du troisième exemplaire découvert sur ce site ; la même contremarque est, par ailleurs, attestée aussi à El Heri II[8].

2 : Contremarque (Pl. 1, n. 6), découverte à El Heri I, sous forme de rouelle de 16 mm de diamètre, composée de 9 points en creux, imprimés sur col d'amphore[9].

3 : Contremarque en creux (Pl. 1, n. 7), découverte à El Heri I, sous forme d'un cercle de 10 mm de diamètre imprimé sur petit fragment d'amphore.

4 : Contremarque, découverte sur les ateliers des Catacombes, imprimée en creux sous forme de demi-cercle de 8 mm de diamètre (Pl. 1, n. 8)[10].

5 : Contremarque découverte sur les ateliers des Catacombes, imprimée en faible creux sur anse fragmentaire révélant une forme en rosace dont les pétales sont peu marqués (Pl. 1, n. 9).

6 : Contremarque en creux, découverte à El Heri I, sous forme de deux demi-cercles confrontés de 9 mm de diamètre estampillés sur le haut d'un col d'amphore Africaine IID (Pl. 1, n. 10)[11].

---

[6] *CIL*, XV, n. 3233. M. H. Callender donne à ce timbre une origine italienne: Maurice Henry Callender, *Roman Amphorae (with an Index of Stamps)*, Oxford University Press, London, 1965, p. 263, n. 1770.

[7] Raymond Thouvenot, « Marques d'amphores romaines trouvées au Maroc », *Publications du Service des Antiquités du Maroc, 11*, 1954, p. 126-134 et pl. XXVIII, p. 130 nº 53 ; Lluis Pons Pujol, *La economía de la Mauretania Tingitana (s. I-III d. C.). Aceite, vina y salazones*, Instrumenta 34, Université de Barcelone, Barcelone, 2009, p. 141, nº 46a.

[8] Mrabet, Mani et Hamrouni, « Nouvelles découvertes de marques… », p. 660, n. 16, 17 et 18. Signalons que la contremarque découverte à El Heri II est imprimée sur le haut du col d'une amphore africaine IB.

[9] Quatre parallèles à ce timbre anépigraphe ont été mis au jour sur les ateliers des Catacombes, voir Mrabet, Mani et Hamrouni, « Nouvelles découvertes de marques… », p. 663, n. 27 et 28 ; Nacef, *La production de la céramique antique…*, p. 221, fig. 146, n. 16 ; Mrabet, Hamrouni et Mani, « Encore de nouvelles découvertes... », p. 562, fig. 3 (cette dernière contremarque est estampillée sur une anse fragmentaire).

[10] Cette contremarque est déjà connue sur les ateliers des Catacombes, *cf.* Mrabet, Mani et Hamrouni, « Nouvelles découvertes de marques… », p. 658, n. 8-10.

[11] Trois contremarques semblables ont été découvertes à Salakta, la première sur col d'Africaine IIA, découverte sur les ateliers d'El Heri II (Mrabet, Hamrouni et Mani, « Encore de nouvelles découvertes... », p. 563, fig. 5), la seconde, apposée sur col d'Africaine IB, fut trouvée sur les ateliers d'El Mzaouak (Mrabet, Hamrouni et Mani, « Encore de nouvelles découvertes... », p. 563, fig. 6) et la

7 : Contremarque en creux, découverte à El Heri I, incomplète, sous forme de deux demi-cercles confrontés, estampillée sur le haut d'un col d'amphore Africaine IID (Pl. 1, n. 11).

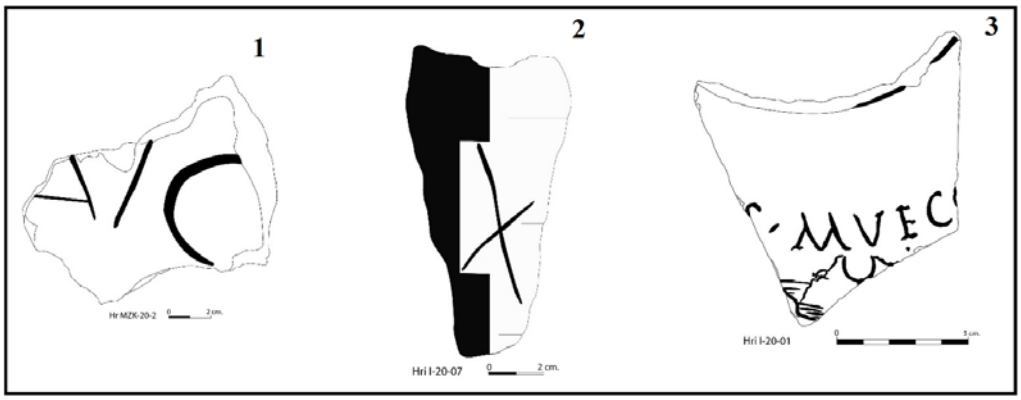
8 : Contremarque en creux, découverte à El Heri I, imprimée sur une anse fragmentaire, sous forme de deux demi-cercles confrontés de part et d'autre d'un petit point creusé, légèrement décalé (Pl. 1, n. 12)[12].

9 : Contremarque en creux découverte à El Heri I, sous forme de trois-quarts de cercle de 13 mm de diamètre imprimé sur un bord surcuit d'amphore Africaine IID (Pl. 1, n. 13)[13].

10 : Contremarque en creux, découverte sur les ateliers d'El Heri I, sous forme de deux cercles concentriques emboités, l'un de 9 mm de diamètre, l'autre de 6 mm, tous les deux imprimés avant cuisson sur le haut d'un col d'amphore Africaine IID (Pl. 1, n. 14)[14].

11 : Contremarque découverte à El Heri I, sous forme de cercle en creux de 12 mm de diamètre imprimé sur une anse fragmentaire (Pl. 1, n. 15)[15]

II. Les *graffiti* (Pl. 2):



Pl. 2 : *Graffiti* découverts sur les ateliers d'El Mzaouak (n. 1) et d'El Heri I (n. 2 et 3)

troisième, apposée sur la partie supérieure du col d'amphore Keay XXV, fut découverte sur les ateliers des Catacombes (Mrabet, Hamrouni et Mani, « Encore de nouvelles découvertes... », p. 562, fig. 3).

[12] Il semble que cette contremarque est un *unicum*.

[13] Les parallèles à cette contremarque, trouvés à Salakta, sont apposés sur le col, voir Mrabet, Mani et Hamrouni, « Nouvelles découvertes de marques… », p. 658-659.

[14] Une contremarque semblable a été trouvée également sur les ateliers d'El Heri I, *cf.* Mrabet, Mani et Hamrouni, « Nouvelles découvertes de marques… », p. 657, n. 6.

[15] Nous avons déjà publié en 2014 deux anses fragmentaires portant de contremarques semblables trouvées sur les ateliers d'El Heri I. Pour les parallèles à ce timbre anépigraphe, voir Mrabet, Mani et Hamrouni, « Nouvelles découvertes de marques… », p. 656-657.

1 : Le *graffito* d'El Mzaouak :

Il s'agit d'un *graffito* incomplet, porté avant cuisson par incision sur un fragment de terre cuite, dont l'épaisseur conservée est de 31 mm. Ce *graffito*, dont on ignore le support –brique ou tuile –, est composé de trois lettres incomplètes qu'on peut restituer en **AIC (?)** ; la troisième de ces lettres, la mieux conservée, est haute de 53 mm.

2 : Le *graffito* sur pied d'amphore d'El Heri I :

Il s'agit d'un *graffito* porté avant cuisson, dont la forme s'apparente soit au chiffre X soit, moins probablement, à un marquage sous forme de lettre ou de quel qu'autre signe. Cette pratique de marquer ainsi les pieds d'amphores est courante à Salakta[16].

3 : Le *graffito* épigraphe d'El Heri I :

Il s'agit d'un *graffito* porté avant cuisson, incomplet, incisé sur un fragment d'amphore d'identification incertaine (fig. 3). La pâte semble être du groupe Salakta. La hauteur des lettres conservées varie entre 13 et 16 mm. Son intérêt réside aussi bien dans le texte épigraphique que dans l'ébauche visible du pictogramme qui l'accompagne.

En première ligne, nous avons un texte composé de pas moins de cinq lettres latines soigneusement incisées à la pointe avant cuisson, et qu'on peut restituer comme suit :

[---]S·(?) MVEC[---].

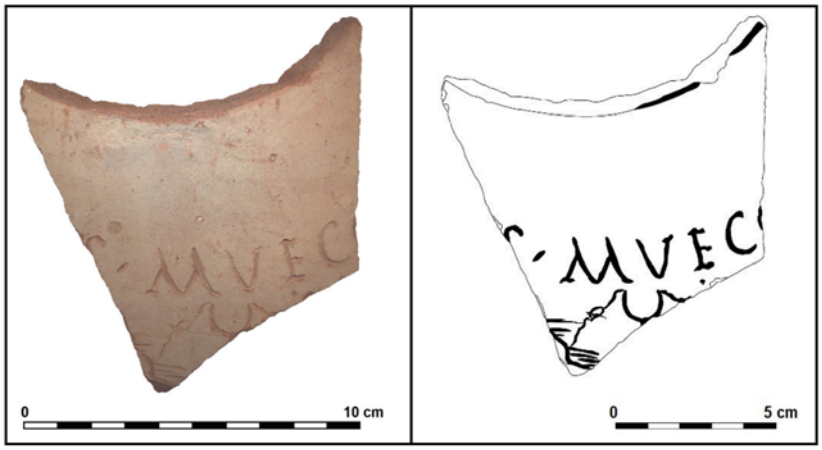


Fig. 3 : Photo et dessin du fragment d'amphore à *graffito* découvert sur le site de Salakta (ateliers d'El Heri I)

[16] Cette pratique de porter le signe X sur les pieds d'amphores à Salakta est courante, voir Nacef, *La production de la céramique antique…*, p. 198, fig. 128, 208, fig. 127 ; Mrabet, Hamrouni et Mani, « Encore de nouvelles découvertes... », p. 563, fig. 5 et 6 ; la même incision est présente également sur d'autres ateliers, notamment à Nabeul : Abdellatif Mrabet, Moncef Ben Moussa et Tarek Mani, « Nouvelles marques amphoriques de Tunisie » dans J. M. Blázquez Martínez, J. Remesal Rodríguez (eds.), *Estudios sobre el Monte Testaccio (Roma) VI*, Instrumenta 47, Université de Barcelone, Barcelone, 2014, p. 623, n. 3. 8.

Ainsi composée, cette ligne épigraphique suit une trajectoire courbe épousant le profil de l'épaule de l'amphore. Au-dessous du texte épigraphique, le fragment d'amphore présente l'ébauche d'un motif obtenu lui aussi par incision, c'est à dire avant cuisson et probablement avant séchage complet de la pâte.

Ce motif est malheureusement lacunaire ; toutefois, en y regardant de plus près, nous y voyons un croissant dont les pointes sont tournées vers le haut et sont ornées respectivement d'un ornement flottant, qui n'est pas sans évoquer le croissant sur hampe de l'emblème de la sodalité africo-romaine des *Telegenii*. Bien que l'une des lacunes du tesson affecte un notable parti du pictogramme notamment au-dessous du croissant, là où devrait figurer la hampe, l'examen attentif des éléments conservés permet de voir dans ce motif même incomplet un élément de l'emblème de la sodalité en question (fig. 4).

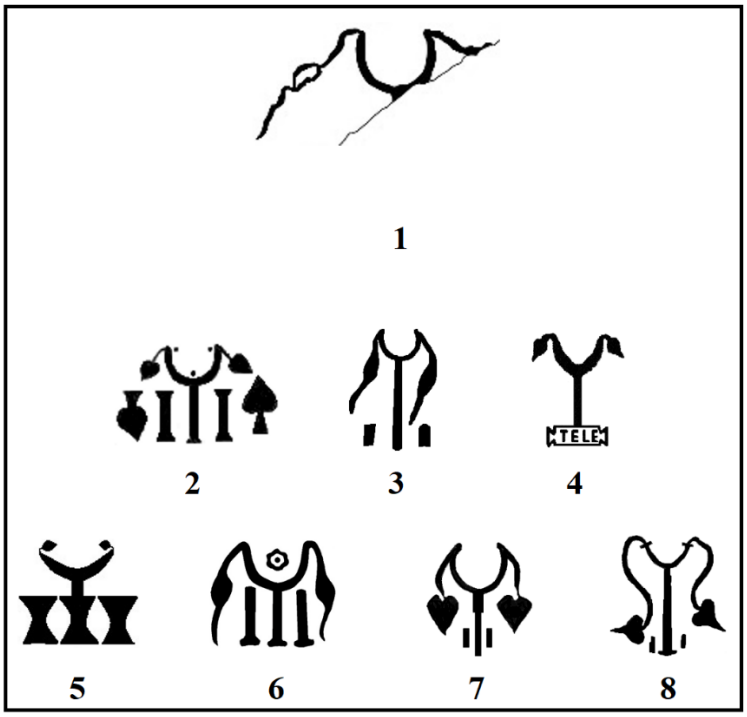


Fig. 4 : Différentes formes de représentation du croissant sur hampe avec pointes ornées de deux *hederae*[17]

[17] Fig. 4 : 1. Croissant sur hampe du fragment d'amphore découvert à *Sullecthum*, 2. Croissant sur hampe sur bouchon d'amphore découvert à *Thaenae*, 3. Mosaïque de *Bulla Regia* (Maison du Trésor), 4. Vase de Henchir el-Ouiba – céramique sigillée africaine de type d'El Aouja – (Raqqada / Kairouan), 5. Mosaïque de *Thaenae* (Musée de Sfax), 6. Bas-relief de *Pheradi Maius*, 7. Mosaïque de *Bulla Regia* (Maison du Trésor), 8. Mosaïque de *Bulla Regia* (Maison du Trésor).

Une telle interprétation trouve en effet crédit dans l'examen de nombreux ornements apparentés, relevés tant sur des mosaïques ainsi que sur des vases de type El Aouja, des bas-reliefs et bien d'autres documents archéologiques (fig. 4, 5 et 6)[18].

En fait, contrairement à l'insigne découvert sur une mosaïque de la maison romaine d'El Jem dite de la « cour de la ferme Hadj Ferjani Kacem », où les éléments flottants sont deux sortes de bannières (fig. 5), les motifs qui s'échappent des pointes du croissant du graffito de *Sullecthum* sont probablement des feuilles à vrilles évoquant les différents motifs végétaux qui garnissent de la même façon un certain nombre des figures de l'emblème commun des *Telegenii* et de leurs succursales.

Fig. 5 : Deux des huit médaillons appartenant à la mosaïque de l'*oecus* de la maison romaine dite de la « cour de la ferme Hadj Ferjani Kacem » découverte à El Jem : scènes de combats d'animaux avec croissants sur hampes d'où flottent des paires de bannières, cf. Foucher, *Découvertes archéologiques*…, 56-58 et planches XLIII-XLV (clichés des auteurs)

[18] Sans doute, bon nombre de figures représentant le motif du croissant des *Telegenii* se distinguent par la présence de deux ornements flottants. Ces derniers sont situés, le plus souvent, sur les deux pointes du croissant, à l'instar des insignes découverts sur les mosaïques de *Bulla Regia* (fig. 4, n. 3, 7 et 8 = Roger Hanoune, *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Bulla Regia, IV Les mosaïques, 1*, Recherches d'Archéologie africaine publiées par l'Institut National d'Archéologie et d'Art de Tunis, éd. E.F.R., Collection de l'E.F.R., 28, IV, Rome, 1980, p. 100-130), de *Thysdrus* (fig. 5 = Louis Foucher, *Découvertes archéologiques à Thysdrus en 1961*, Institut d'Archéologie-Tunis, Col. Notes et documents, Volume V (nouvelle série), Tunis, 1961, p. 58 et planches XLIII-XLV) et de *Thaenae* (fig. 4, n. 5), ou comme l'insigne trouvé sur un bas-relief de *Pheradi Maius* (fig. 4, n. 6 et fig. 6), ou celui qui figure sur un vase de céramique sigillée africaine d'El Aouja (fig. 4, n. 4 = Azedine Beschaouch, « La mosaïque de chasse à l'amphithéâtre découverte à Smirat en Tunisie », dans *CRAI*, 110e année, n° 1, 1966, p. 151 ; Azedine Beschaouch, « Une sodalité africaine méconnue : les *Perexii* », dans *CRAI*, 123e année, n° 3,1979, p. 417, fig. 7b), ou encore celui qui orne un bouchon d'amphore découvert à *Thaenae* (fig. 4, n. 2 = Azedine Beschaouch, « Nouvelles recherches sur les sodalités de l'Afrique romaine », dans *CRAI*, 121e année, n° 3, 1977, p. 499, fig. 10). Dans d'autres cas, les deux *hederae* sont situées de part et d'autre de la hampe au bout de laquelle est exhibé le croissant, comme c'est le cas, par exemple, sur une dalle du forum d'*Hippo Regius* (fig. 7).

Fig. 6 : Bas-relief inédit du bâtiment dit « aux insignes des sodalités » à *Pheradi Maius* : emblème du croissant sur hampe avec rosace, chiffre III et deux feuilles s'échappant des pointes de croissant (cliché des auteurs)

Fig. 7 : Reproduction graphique du croissant sur hampe ornant une dalle du forum d'*Hippo Regius*, d'après Roger Hanoune, « Un *graffito* du forum d'*Hippo Regius* », dans *AOURAS. Société d'études et de recherches sur l'Aurès antique*, n° 7, 2012, p. 226

Ainsi, l'examen de ces différents éléments iconographiques, se rapportant à la documentation disponible sur l'insigne des *Telegenii*, nous amène à considérer que le croissant doté de deux ornements flottants du *graffito* que nous avons découvert à *Sullecthum* renvoie au « croissant sur hampe » en tant qu'élément indissociable de l'emblème de cette sodalité.

Toutefois, l'absence de la hampe et les autres indications numérales désignant le chiffre distinctif des *Telegenii*, ne nous permet pas de tenir cette identification pour certaine et rattacher de façon catégorique ce *graffito* d'El Heri I à ladite sodalité.

Pour l'heure, nous nous en tenons à la présomption, cela combien même d'autres indices recueillis également *in situ*, plaident en faveur de la présence des *Telegenii* à *Sullecthum*. Il en va ainsi d'une série de contremarques dont le motif est constitué d'un croissant surmonté de trois points – ou trois traits – rayonnant, motif formellement assimilable à l'insigne du croissant des *Telegenii* (fig. 8)[19].

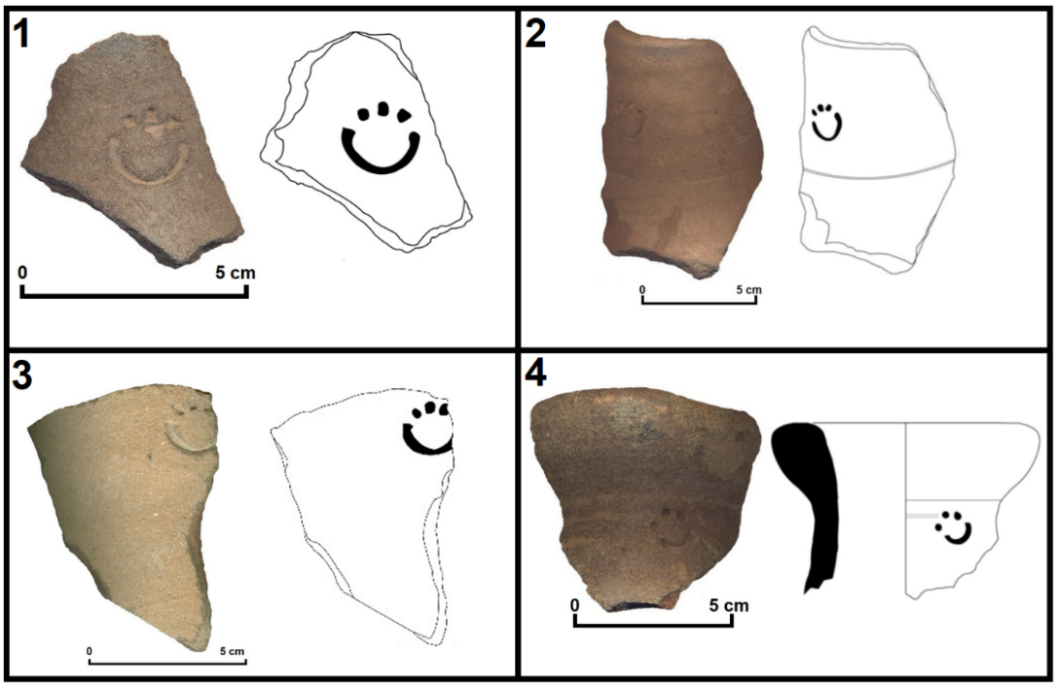


Fig. 8 : Fragments de cols d'amphores, découverts sur les ateliers des Catacombes, (n. 1-3) et d'El Heri II (n. 4) portant un timbre anépigraphe qui dessine un croissant surmonté de trois points (n. 1, 2 et 4 : Mrabet, Mani et Hamrouni, « Nouvelles découvertes de marques… », n. 16, 17 et 18 ; n. 3 : dans le présent article, Pl. 1, n. 3)

III. Les briques épigraphes (Pl. 3 et 4)

A. Les briques d'El Mzaouak (Pl. 3 et fig. 9) :

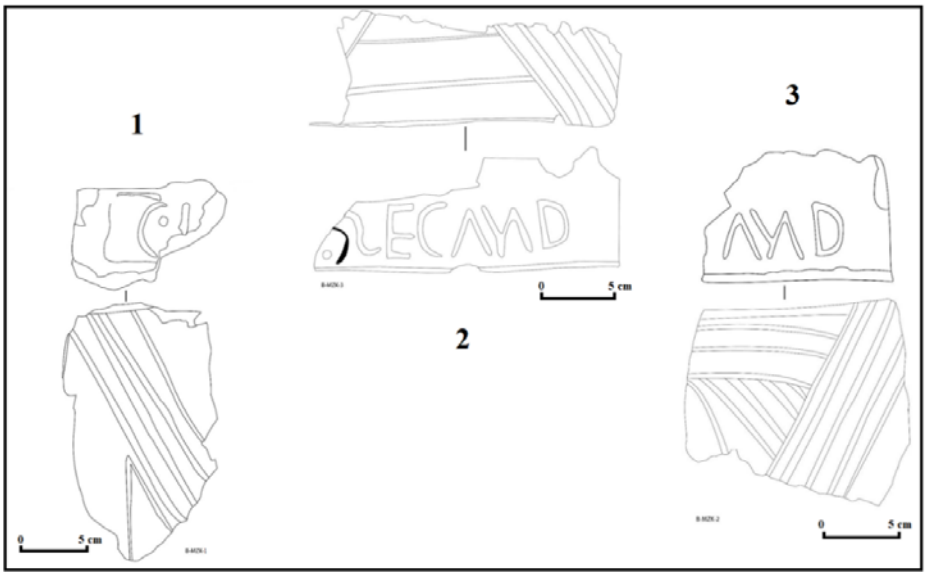
1 : Fragment d'une brique cuite avec timbre en relief, incomplet à droite, imprimé sur la face longue exposée en parement (panneresse). La seule lettre conservée, = C. [---] (?), est haute de 42 mm. L'épaisseur conservée de la brique est de 8 cm.

2 : Fragment d'une brique en terre cuite portant un timbre en relief incomplet à gauche, imprimé sur la face longue (panneresse) = [figure et/ou lettres].

[19] Signalons par ailleurs que le site d'El Heri I a déjà livré un timbre portant l'insigne de *Sinematii* : Nacef, *La production de la céramique antique…*, p. 121, 123-124.

ECAVAD (?). Les deux avant-dernières lettres sont ligaturées et la hauteur des lettres varie entre 33 et 38 mm. L'épaisseur de la brique est de 8 cm.

3 : Fragment d'une brique cuite dotée d'un timbre en relief = [---] AVAD (?), incomplet à gauche, imprimée sur la face longue (panneresse). La deuxième et la troisième lettre sont ligaturées. Les lettres sont hautes de 36 mm et l'épaisseur de la brique est de 8 cm.



Pl. 3 : Fragments de briques inscrites d'El Mzaouak

Fig. 9 : Les trois fragments de briques cuites timbrées au moment de leur découverte au milieu des vestiges d'un four sur les ateliers d'El Mzaouak

B. Les briques d'El Heri I (Pl. 4) :

1 : Fragment d'une brique avec timbre en relief incomplet. La partie de la lettre – ou la figure – conservée, = C·(?) [---], est haute de 39 mm.

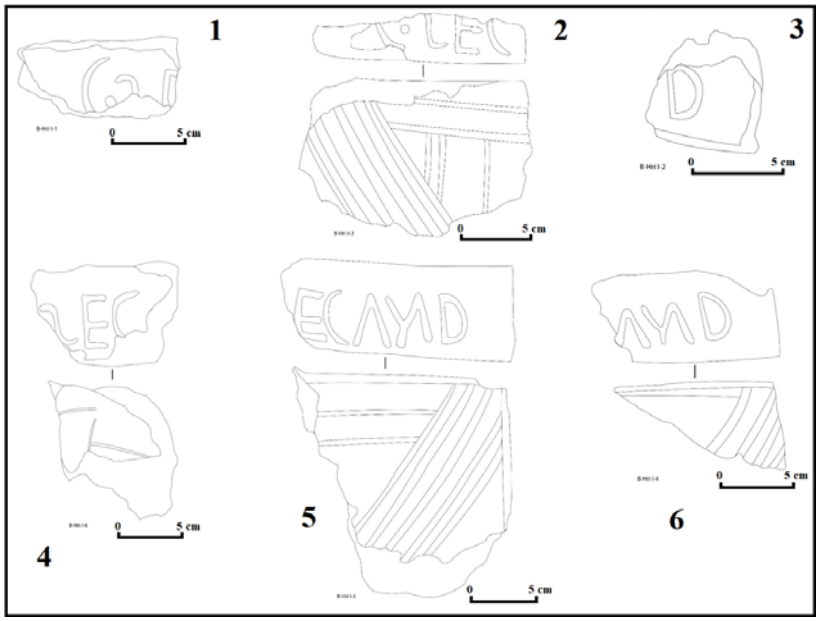
2 : Fragment d'un timbre en relief incomplet, imprimé sur la panneresse d'une brique = [figure et/ou deux lettres].EC[---]

3 : Fragment d'une brique avec timbre en relief incomplet. La lettre conservée, = [---] D, est haute de 33 mm.

4 : Fragment d'une brique portant un timbre en relief incomplet de deux côtés, estampillé sur la face longue (panneresse) = [figure et/ou lettre] EC [---]. La lettre E est haute de 41 mm, l'épaisseur de la brique est de 8 cm.

5 : Timbre en relief incomplet à gauche, imprimé sur la face visible d'une brique = [---]ECAVAD (?). Les deux avant-dernières lettres sont ligaturées et la hauteur des lettres varie entre 33 et 36 mm. L'épaisseur de la brique est de 8 cm.

6 : Fragment d'une brique timbrée sur la panneresse = [---] AVAD (?). Le timbre, incomplet à gauche, est en relief et la hauteur des lettres conservées est de 33 mm, alors que l'épaisseur de la brique est de l'ordre de 8 cm. Les deux avant-dernières lettres sont ligaturées.



Pl. 4 : Fragments de briques inscrites d'El Heri I

La découverte à El Mzaouak et à El Heri I de nombreux fragments de briques aussi bien anépigraphes que timbrés atteste de la production de ce matériau

architectural sur ces deux ateliers jusqu'ici réputés surtout pour leur production amphorique[20].

Au nombre de 9, mal conservés, les fragments épigraphes renvoient à des modules de dimensions inusitées, largement supérieures à celles des briques attestées habituellement en architecture, leur épaisseur atteignant en effet 8 cm (Pl. 3-4 et fig. 10).

Fig. 10 : Différents types et modules de briques cuites produites sur les ateliers d'El Heri I (clichés des auteurs)

Ces fragments renvoient aussi à une forme en quadrilatère biseauté sur l'une de ses faces, celle réservée au timbre. De même, ces fragments présentent des cannelures, portées notamment en oblique, sur le carreau – un seul – (Pl. 3-4 et fig. 11).

[20] A dire vrai, R. de La Blanchère a déjà signalé deux fragments d'inscriptions peintes sur briques dans les catacombes de *Sullecthum* : René de La Blanchère, « Antiquités chrétienne de Leptis, de Sullecthum et de Taphrura », dans *CRAI*, 31e année, n° 1, 1887, p. 92.

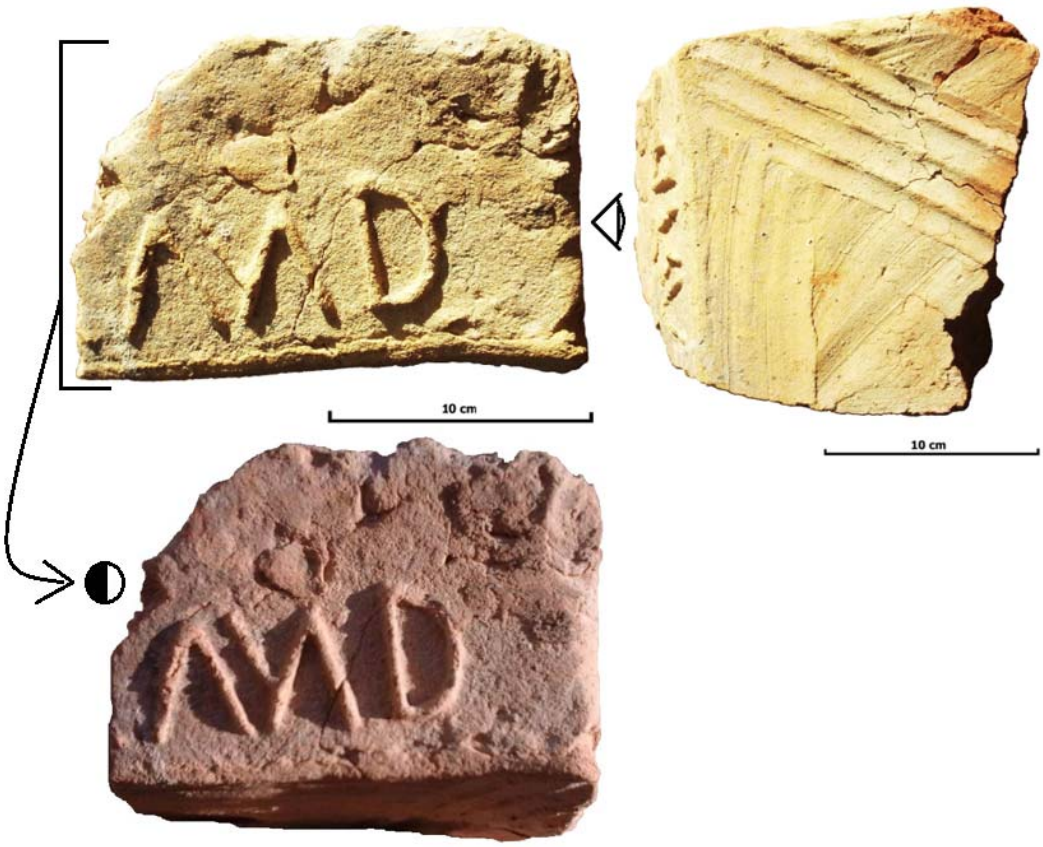


Fig. 11 : Timbre sur brique cuite, portant des lettres ligaturées, découvert au milieu des vestiges d'un four de potier sur le secteur des ateliers d'El Mzaouak

S'agissant du texte, nous devons signaler d'abord la constance de sa position exposée toujours en panneresse, où il occupe pratiquement toute la surface en une seule ligne, en relief (fig. 12). Aussi, les fragments des timbres les mieux conservés permettent de proposer -sans assurance- deux hypothèses de restitution :

C·LECAVAD (?)

[Figure] ECAVAD (?)

Les deux avant-dernières lettres sont ligaturées et posent, elles aussi, plus d'un problème de lecture, tant il est vrai qu'on peut y voir le couple « YA » » plutôt que « VA » (fig. 11 et 12). En conséquence, nous nous abstenons d'en dire d'avantage et remettons toute lecture définitive à une prochaine étude que nous avons d'ores et déjà engagée. Elle portera tout aussi bien sur le timbre et ses éventuelles leçons que sur le matériau lui-même, sa mise en œuvre ainsi que sa destination architecturale.

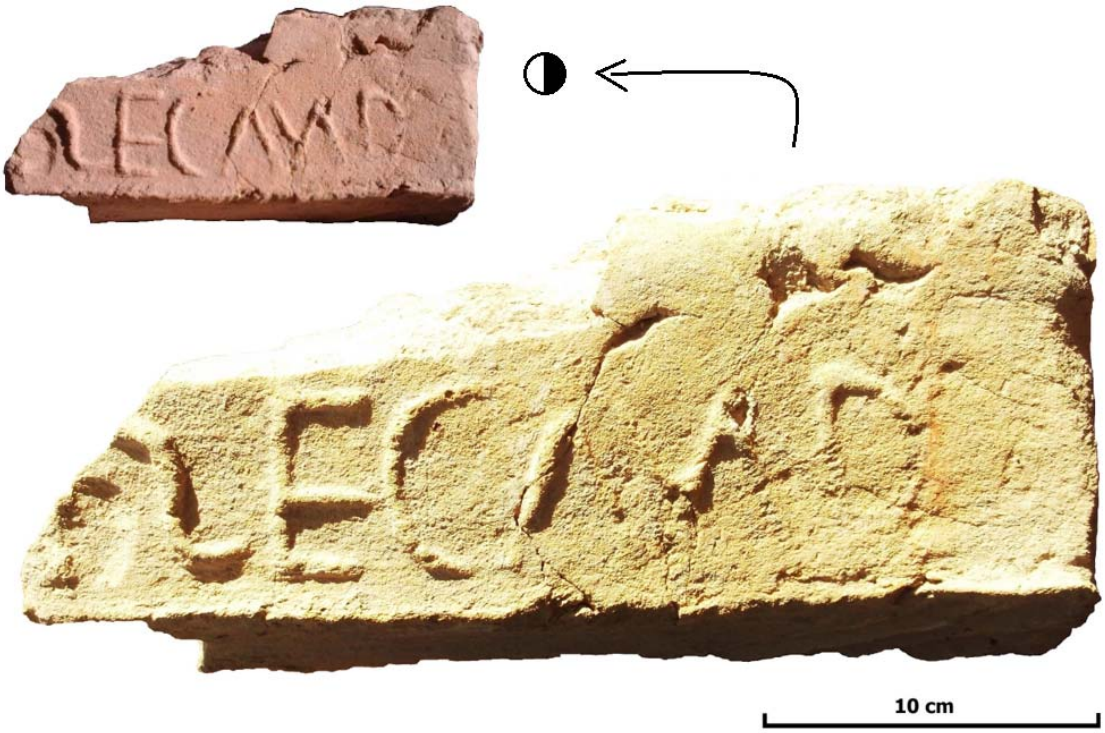


Fig. 12 : Timbre sur brique cuite découvert parmi les vestiges d'un four sur le secteur des ateliers d'El Mzaouak

En conclusion, en dépit du caractère non achevé de l'enquête, nous considérons comme étant acquis que les ateliers de *Sullecthum* et de sa région n'ont pas été que des centres de production amphorique. La brique cuite, à en juger par la diversité des modules recueillis *in situ* ainsi que par ce timbrage inédit, y fut également importante. Par ailleurs, la découverte du timbre VE, sur anse – attesté pour la première fois et produit sur place – ainsi que celle du *graffito* d'El Heri I confirment cette idée de la richesse du répertoire épigraphique du matériel amphorique de *Sullecthum* et de son territoire. De surcroît, le même *graffito*, compte tenu de la lecture que nous en proposons, même hypothétique, appelle aussi à redire toute l'importance de la présence des sodalités dans les cités côtières de Byzacène.

Bibliographie

Beschaouch, Azedine, « La mosaïque de chasse à l'amphithéâtre découverte à Smirat en Tunisie », dans *CRAI*, 110e année, n° 1, 1966, p. 134-157.

Beschaouch, Azedine, « Nouvelles recherches sur les sodalités de l'Afrique romaine », dans *CRAI*, 121e année, n° 3, 1977, p. 486-503.

Beschaouch, Azedine, « Une sodalité africaine méconnue : les *Perexii* », dans *CRAI*, 123e année, n° 3, 1979, p. 410-420.

Blázquez, Martínez José María, Remesal, Rodríguez José, *Estudios sobre el Monte Testaccio (Roma) IV*, Instrumenta 24, Université de Barcelone, Barcelone, 2007.

Callender, Maurice Henry, *Roman Amphorae (with an Index of Stamps)*, Oxford University Press, London, 1965.

De La Blanchère, René, « Antiquités chrétienne de Leptis, de Sullecthum et de Taphrura », dans *CRAI*, 31e année, n° 1, 1887, p. 90-94.

Foucher, Louis, *Découvertes archéologiques à Thysdrus en 1961*, Institut d'Archéologie-Tunis, Col. Notes et documents, Volume V (nouvelle série), Tunis, 1961.

Hanoune, Roger, *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Bulla Regia, IV Les mosaïques, 1*, Recherches d'Archéologie africaine publiées par l'Institut National d'Archéologie et d'Art de Tunis, éd. E.F.R., Collection de l'E.F.R., 28, IV, Rome, 1980.

Hanoune, Roger, « Un *graffito* du forum d'*Hippo Regius* », dans *AOURAS. Société d'études et de recherches sur l'Aurès antique*, n° 7, 2012, p. 221-226.

Mrabet, Abdellatif, Mani Tarek et Hamrouni, Mohamed Riadh, « Nouvelles découvertes de marques amphoriques à *Sullecthum* (Salakta, Tunisie) », dans J. M. Blázquez Martínez, J. Remesal Rodríguez (eds.), *Estudios sobre el Monte Testaccio (Roma) VI*, Instrumenta 47, Université de Barcelone, Barcelone, 2014, p. 629-681.

Mrabet, Abdellatif, Ben Moussa Moncef, Mani Tarek, « Nouvelles marques amphoriques de Tunisie » dans J. M. Blázquez Martínez, J. Remesal Rodríguez (eds.), *Estudios sobre el Monte Testaccio (Roma) VI*, Instrumenta 47, Université de Barcelone, Barcelone, 2014, p. 615-628.

Mrabet, Abdellatif, Hamrouni Mohamed Riadh et Mani Tarek, « Encore de nouvelles découvertes de marques amphoriques à Sullecthum (Salakta, Tunisie) : un catalogue en constante croissance », dans *Atti dell XXI Convegno de L'Africa Romana (Tunisi, 6-9 dicembre 2018)*, S. Aounallah et A. Mastino (éd.), *L'Epigrafia del Nord Africa : Novità, Riletture, Nuove Sintesi*, Bologna, 2020, p. 559-567.

Nacef, Jihène, *La production de la céramique antique dans la région de Salakta et Ksour Essef (Tunisie)*, Roman and Late Antique Mediterranean Pottery 8, Oxford, 2015.

Pons, Pujol Lluis, *La economía de la Mauretania Tingitana (s.I-III d.C.). Aceite, vina y salazones*, Instrumenta 34, Université de Barcelone, Barcelone, 2009.

Solin, Heikki et Salomies Olli, *Repertorium nominum gentilium et cognominum*, Hildesheim, Zürich. New York, 1988.

Thouvenot, Raymond, « Marques d'amphores romaines trouvées au Maroc », *Publications du Service des Antiquités du Maroc, 11*, 1954, p. 126-134.

ÉTUDE SUR L'HUILERIE ANTIQUE DE HENCHIR METKIDÈS DANS LES ENVIRONS DE *SUFETULA* – SBEÏTLA (TUNISIE CENTRALE)

Faouzi ABDELLAOUI
Université de Kairouan, Tunisie

Abstract: The objective of the present research is to study the henchir Metkidès oilerie, a little-known site halfway between *Sufetula*/Sbeïtla and *Cillium*/Kasserine. In this case we are interested both in the olive-growing equipment still in place and in the management of space in this ancient complex with two presses. For the material, it is first a question of describing it and then of locating it among the typologies in use. However, our study is also interested in the perishable material essential for the proper functioning of an ancient oilerie. As for the management of the space, it is an appreciation of the way in which the olive-growing activity is organized in the building. Lastly, we attempt to locate the Henchir Metkidès oilerie in the archaeological landscape of a historic region during Roman antiquity, that of Byzacene.

Keywords: Henchir Metkidès, Sbeïtla/*Sufetula*, oilerie, presses.

I. Henchir Metkidès : toponyme et situation

Le site de Henchir Metkidès est un site archéologique qui tire son importance du matériel oléicole antique demeurant encore en place. Ce site qui se trouve non loin de la route qui relie Sbeïtla à Kasserine, à presque 15 km de l'antique cité de *Sufetula,* est un site archéologique connu sous plusieurs noms ; il est nommé Henchir Faiza, dans une autre forme Henchir Eddaoula et dans une troisième Henchir Ettouama. Le nom de Henchir Eddaoula revêt une signification foncière qui rattache le Henchir au domaine de l'Etat. Le nom de Henchir Ettouama, attribué à ces vestiges, renvoie indirectement à une donnée archéologique, précisément à ce couple de pressoirs (Touama) à huile encore debout sur le site[1]. Toutefois, il est nommé Henchir Metkidès[2], nom à consonance particulière dont nous ignorons la signification, sur la carte topographique au 1/50 000 de Kasserine,

[1] Ces différents noms ont été recueillis auprès de la population locale de la région au cours des différentes visites qu'on a effectuées, en 2005, 2012, 2015, 2017 et 2021.
[2] Carte topographique au 1/50 000, n. 84, Kasserine, 215, 800 N ; 417, 600 E, Alt. 630.

de même que sur la carte archéologique au 1/100 000 qui porte le même nom[3]. Nous retenons le nom de Henchir Metkidès en analysant les objets archéologiques qui gisent encore sur ce site antique (fig.1).

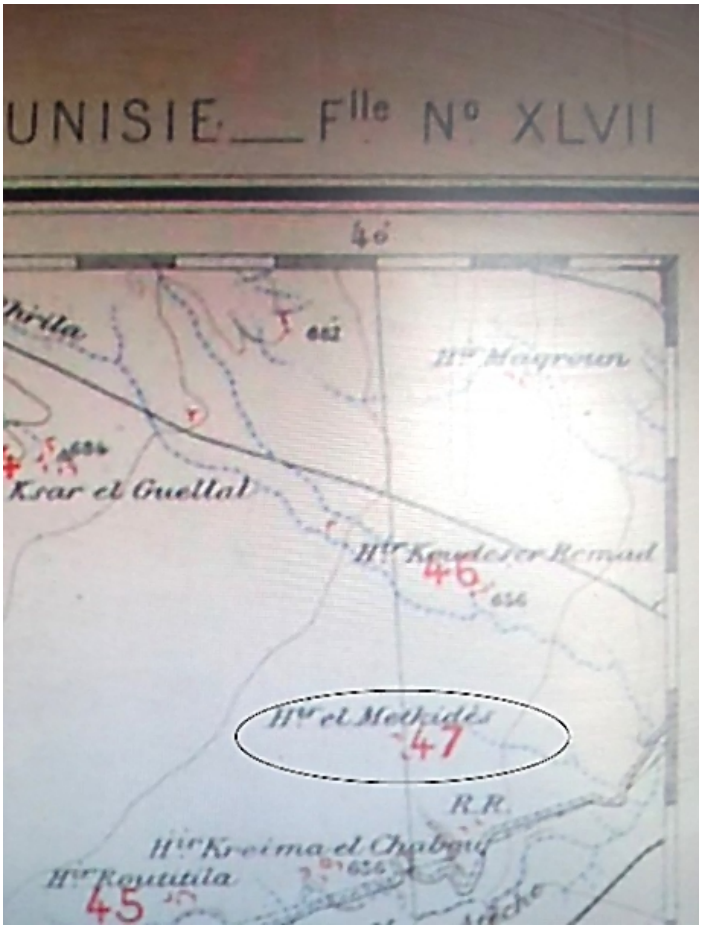


Fig. 1 : Carte archéologique, Kasserine au 1/00 000

L'importance archéologique de Henchir Metkidès tient au fait que le site a gardé son matériel oléicole en place (fig. 2).

[3] René Cagnat et Alfred Merlin, *Atlas archéologique de la Tunisie*, deuxième série au 100 000, feuille n. 47, Kasserine, 1926, site n. 47.

Fig. 2 : Vue générale du site

Le site a été fouillé par ses anciens propriétaires d'avant l'indépendance mais le rapport n'a jamais été publié. La présence d'une ferme coloniale témoigne du fait que les anciens propriétaires français, qui ont occupé autrefois le site, ont entamé la fouille en y laissant tout le matériel sur le site mais ils n'ont pas publié les résultats de leur fouille[4]. Il est fort probable que le site a été dégagé au début des années cinquante du siècle dernier et que celles qui ont fait cette fouille n'étaient pas des archéologues, mais plutôt des amatrices ; Mme Magnenat et sa fille qui ont résidé dans cette ferme pour un certain temps à la fin de l'époque coloniale[5]. A *fortiori*, on ne peut pas savoir si la fouille était stratigraphique ou non, vu l'absence d'un rapport rendant compte. Noel Duval qui nous a donné cette information a visité

[4] Nous devons cette information à Noel Duval qui a revisité le site en 1971. Cf. Noel Duval, « *Sufetula* ; l'histoire d'une ville romaine de la haute steppe à la lumière des recherches récentes », *L'Afrique dans l'Occident romain, (Ier siècle avant J.-C.-IV siècle après J.-C.)*, EFR, 1990, p. 520, note 106 ; « sauf pour la borne d'Hr. Metkidès à 15 km à l'Ouest de Sbeïtla à laquelle Hitchner fait un sort particulier, y voyant la preuve d'une distribution de terres lors de la fondation de *Sufetula*, ce qui me parait imprudent dans l'état de l'inscription, peu compréhensible, et à une trop grande distance de Sbeïtla. La petite huilerie fouillée au même endroit par les anciens propriétaires, doit être publiée par G. Hallier ».

[5] Noel Duval, « Inscriptions de Sbeïtla et des environs (campagnes de 1954-1955 et 1963-1966) », *Bulletin du Comité des Travaux Historiques,* 1971-1972, p. 309 ; « Hr. Metkidès ou Henchir el Ateuch, à 15 km environ de Sbeïtla sur la route de Kasserine. Ce site comporte des fortins et des huileries, notamment une près de la ferme actuelle, qui a été fouillée par les anciens propriétaires, Mme et Mlle Magnenat ; et qui est bien conservée ; elle sera publiée par G. Hallier ».

le site en 1954, il disait que la publication de cette huilerie allait-être consentie par Gilbert Hallier, mais il n'en a rien été[6].

II. Matériel oléicole et gestion de l'espace dans l'huilerie de Hr. Metkidès

Les deux pressoirs ayant deux trous et deux encoches reliés par une rainure qui s'étend encore vers le bas et sont en bon état de conservation[7] (fig. 3).

Fig. 3 : Les trous et les encoches

Il s'agit ; en fait, de deux pressoirs à huile à montants conservés jusqu'à leurs chapeaux en pierre calcaire jaunâtre. Devant les deux pressoirs deux maies de pressurage bien conservées jusqu'à l'année 2005[8] et se sont très dégradées par la

[6] On a parcouru en vain la bibliographie de cet architecte décédé en 2010. Toutefois, à la demande du Professeur Abdellatif Mrabet, Mme Véronique Blanc-Bijon, après consultation des archives de la MMSH, nous a aimablement envoyé des plans et des photos de ladite huilerie, exécutés par l'auteur en 1968-1969. Nous l'en remercions vivement.

[7] Dans les deux pressoirs, un montant porte deux trous l'autre, deux encoches. Les trous sont de 0.23 m sur 0.17 m et il en est de même pour les encoches. Les trous comme, d'ailleurs, les encoches sont reliées par une rainure qui s'étend encore vers le bas. Cette rainure est longue de 1.50 m.

[8] Notre première visite de ce site date de l'année 2005 dans le cadre d'un travail de coopération entre l'université de Sousse et l'université de Barcelone.

suite[9] ; nous avons remarqué cette dégradation lors de nos visites ultérieures[10] (fig. 4 et 5).

Fig. 4 : La première maie

Fig. 5 : La deuxième maie

Toute une canalisation un peu compliquée qu'on rencontre pour la première fois dans une huilerie est encore visible devant les deux montants. En effet, en dehors des deux rigoles qui relient les deux maies aux bassins de décantation nous avons trois autres canaux dont deux sont reliés par deux trous à l'espace aménagé au dos des deux pressoirs et qui versent dans les deux bassins de décantation. Un troisième canal, un peu large que les deux autres et non profond, verse dans un troisième petit bassin aménagé entre les deux grands bassins principaux de décantation dépourvue de trou qui la relie aux dos des montants. Ce petit bassin entre les deux grands bassins n'est pas relié aux deux maies par aucune rigole (fig. 6, 7 et 8).

Fig. 6 : Bassins de décantation

Fig. 7 : Système de canalisation

[9] Après la visite de 2005, j'ai personnellement visité le site plus de cinq fois et à chaque fois le site se dégrade d'une manière très remarquable surtout après l'installation de quelques habitants non loin du site.

[10] Les deux maies sont de 1.40 de diamètre, reliées aux bassins de décantation chacune par un bec verseur.

Fig. 8 : Bassin de décantation (détail)

Tout près de l'un des deux bassins, celui de droite, nous avons une auge à trois compartiments reliés entre eux par de petites rainures encore visibles sur la pierre (fig. 9).

Fig. 9 : Auge de décantation

Le compartiment central est doté d'un trou au fond, certainement utilisé pour rassembler les petits déchets lors de l'opération de la décantation de l'huile d'olive (fig. 10).

Fig. 10 : Compartiment conservé de l'auge

Un seul compartiment est en bon état de conservation, les deux autres sont endommagés presque sur tous les côtés. L'emplacement de l'auge, tout près de l'un des bassins de décantation, confirme qu'il est en place. Le rôle de cette auge serait la décantation de l'huile de la première coulée[11] car la décantation de l'huile ordinaire se faisait dans les deux bassins reliés aux deux maies. L'huile de la première coulée se décante de la pâte directement sans ajouter de l'eau chaude ; il s'agit d'une huile de qualité utilisée pour des usages thérapeutiques. En face des deux bassins de décantation et dans un espace insuffisant pour le broyage des olives on trouve un plateau de broyage de type *mola olearia*[12] en bon état de conservation (fig. 11).

Fig. 11 : Plateau de broyage de type *mola olearia*

[11] Faouzi Abdellaoui, *L'olivier et l'huile en Afrique romaine*, thèse inédite, soutenue à la faculté des lettres et des sciences humaines de Sousse, 2016, p. 289.

[12] Raphael Frankel, « The *trapetum* and the mola olearia », *production du vin et de l'huile en Méditerranée, Bulletin de Correspondance hellénique*, suppl. 26, 1993, p. 477-481; David-Jones Mattingly et Robert-Bruce Hitchner, « Technical specification for some North African olive presses of Roman date », *La production du vin et de l'huile en Méditerranée, Bulletin de Correspondance hellénique*, suppl. 26, 1993, p. 441, « the mills are all variants of the *mola olearia* type ».

Sous le plateau, une meule enfouie dans le sol dont une partie reste apparente[13] (fig. 12).

Fig. 12 : Meule enfouie sous le plateau

Il est presque sûr que ce plateau n'est pas à sa place d'origine et qu'il a été déplacé ainsi que la meule[14]. Il est aujourd'hui coincé entre les deux bassins de décantation d'une part et les deux contrepoids d'autre part. Ces deux contrepoids qui sont encore sur place sont de type simple, le type le plus répandu en Afrique du Nord romaine[15] (fig. 13).

[13] La meule enfouie dans le sol est de type *mola olearia* comme c'est le cas dans presque les pressoirs des Hautes Steppes de la Tunisie centrale. Dans cette région les anciens oléiculteurs utilisèrent deux meules fixées à un *milliarium* dans le centre de plateau. Nous avons eu la chance de relever deux meules en bon état de conservation non loi de Henchir Metkidès, à Ksar el Guellal.

[14] Olivier Callot, « Les huileries et l'huile au bronze récent ; quelques exemples syriens et chypriotes », *Bulletin de Correspondance hellénique*, suppl. 26, 1993, p. 60, « Quelles que soient les dimensions ou l'organisation des maisons, on constate que les ateliers occupent toujours une place privilégiée. Les locaux sont en général assez vastes et bien construits et la plupart du temps, ils communiquent avec une cour ou avec l'extérieur pour assurer une bonne aération. Dans la plupart des cas, l'installation de broyage est établie dans une pièce distincte, ce qui naturellement facilitait le fonctionnement de tout l'atelier » ; Jean-Pierre Brun, *Archéologie du vin et de l'huile*…, Errance, Paris, p. 192.

[15] Jean-Pierre Brun, *L'oléiculture antique en Provence, les huileries du département du Var,* CNRS, 1986, p. 120-132 ; Sadok Ben Baaziz, « Les huileries de la haute vallée de l'Oued el Htab», *Africa*, t. IX, 1985, p. 209-215; Robert-Bruce Hitchner et David-Jones Mattingly, « Ancient Agriculture. Fruits of Empire. The production of olive oil in Roman *Africa* », *National Geographic Research and Exploration*, VII, 1, 1991, p. 45.

Fig. 13 : Les contrepoids de pressoirs

Les contrepoids sont dotés chacun de deux encoches latérales reliées par une rainure qui s'étale sur la face supérieure de la pierre. L'espace laissé entre les montants de pressoir et les contrepoids est de l'ordre de huit mètres, ce qui nous donne une idée sur la longueur du *prelum* utilisé pour presser la pâte des olives empilée dans les scourtins[16]. Tout cet ensemble est clôturé par un mur encore en bon état de conservation au niveau du sol, construit en *opus africanum,* à droite des deux montants de pressoirs. Dans l'autre partie à droite des montants, les moellons ayant disparu, il ne reste plus que les harpes ; d'ailleurs cette technique de construction en *opus africanum* dans les huileries est une caractéristique nord-africaine[17] (fig. 14).

[16] Hitchner and Mattingly, « Technical specification for some North African… », 452, « In very few sites was the position of these counterweight blocks visible in the lower press room, though examples have been recorded on other sites in the survey zone. Considerations of space suggest that à beam length of between 7-9 m would not be unreasonable » ; 458, « Even if the final resting place of the counterweight were not its normal operating position, considerations of space suggest that the beam is unlikely to have exceeded 7 m » ; Robert-Bruce Hitchner, «The Kasserine archaeological Survey-1987», *Antiquités Africaines*, 26, 1990, p. 231-260, p. 248, Appendix 1, « Olive presses and olive oil cultivation », by David-Jones Mattingly, 249, « One ashlars' block of a possible pier was recorded in the middle of the room, but it must be stated that this cannot be regarded as certainly in situ and its position is somewhat anomalous. If it were truly marking the position of a pier, then the maximum possible length of the beam of p1 would be c. 7 m and its counterweight would lie just to the SE. On the other hand, the maximum beam length allowable in the room is c. 10 m and this figure would need to be reduced somewhat to allow room for full maneuverability. The most likely beam length would seem to be one of between 7 and 9 m ». On a mesuré aussi la distance laissée entre les contrepoids et les montants de pressoirs, dans quelques installations dont le matériel est en place. On a constaté que cette distance est plus que 7 m dans la majorité des cas.

[17] Hitchner, « The Kasserine archaeological… », p. 233 ; Noel Duval, « Encore les « monuments à auges » d'Afrique Tébessa Khalia et Hr. Faraoun », *Mélanges de l'Ecole française de Rome/Antiquité*, 1976, p. 939, le cas de l'huilerie qui côtoie le monument à auges de Tébessa Khalia.

Fig. 14 : Mur en *opus africanum*

L'importance de cette huilerie comme nous l'avons déjà indiqué *supra* se voit dans son matériel lithique qui est encore en place ainsi que dans les murs qui l'entourent de part et d'autre des bassins, des contrepoids et de l'auge à trois compartiments. L'orientation de l'huilerie selon la disposition du matériel est vers l'Ouest, chose attendue, puisqu'une telle disposition protège l'huile d'olive du soleil, le matin. Tout près de cette huilerie, dont l'espace est bien défini par des murs, un montant de pressoir de même type mais renversé non loin des montants encore debout sur place (fig.15).

Fig. 15 : Montant de pressoir écroulé et bloc d'assise

A proximité de ce montant, un bloc d'assise renversé qui aurait été destiné à recevoir deux montants de pressoir. Ce montant appartient certainement à un autre complexe voisin à celui que nous venons d'analyser, car il est difficile d'accepter que ce montant renversé appartienne à ce même complexe des deux pressoirs, vu que l'espace est bien délimité par deux murs encore visibles[18]. Un autre détail très important dans ce complexe oléicole de deux pressoirs est l'espace qui se trouve derrière les montants (fig. 16 et 17).

Fig. 16-17 : Espaces au dos des montants

C'est un espace aménagé et dallé en bas avec une pierre qui délimite deux espaces correspondants chacun à la largeur des deux montants ou un peu plus[19]. De même, tout aussi inhabituelle la présence de cette pierre de séparation entre ces deux espaces, placée d'une manière longitudinale et bien choisie du point de vue forme. Ces deux espaces dont le sol est en pente selon Gilbert Hallier[20], sont reliés par deux trous aménagés sous la pierre qui relie les deux montants et mènent au système de canalisation qui se trouve devant les montants. Deux canaux versent dans les deux bassins de décantation de l'huile par les deux trous qui sont encore visibles de part et d'autre de la pierre de liaison entre les deux presses à montants. La présence de ce système de canalisation qui relie les deux espaces du dos des montants et les deux grands bassins par des rigoles bien aménagées nous donne une idée sur son rôle. Il s'agit, à notre avis, d'un espace pour déposer la pâte broyée

[18] A droite des deux montants le mur en *opus africanum* est en bon état de conservation, mais à gauche des deux montants il ne reste que les harpes seulement, les moellons qui remplissaient l'espace entre ces harpes sont aujourd'hui disparus.

[19] Abdellaoui, *L'olivier et l'huile* ..., p. 311. On a remarqué la présence de ces espaces de forme carré dans plusieurs huileries et pressoirs dans plusieurs sites de la région des hautes steppes.

[20] Sur l'un des plans de Gilbert Hallier il est indiqué que le sol de l'espace au dos des montants est en pente. Cette pente est orientée vers les deux montants et de là vers les deux bassins de décantation. (Voir annexe).

avant le pressurage[21]. On pense que les deux espaces dallés derrière les montants auraient été réservés pour la pâte[22] et c'est dans cet espace qu'on asperge le mélange d'eau chaude[23] avant son empilement dans les scourtins. Les deux trous de liaison entre ces deux espaces du dos des montants et les deux bassins de décantation seraient pour faciliter le drainage de *l'amurca* vers les deux cuves à travers ces deux canaux. L'absence de ces trous, liés à ces canaux de conduite, rendrait l'espace boueux et ne facilite pas le travail de l'ouvrier chargé de remplir les scourtins pour l'opération de pressurage. Cette solution peut résoudre, de même, le problème des pertes de *l'amurca* parce que la pâte, une fois déposée dans cet espace, commence à dégager son liquide de végétation mélangée avec de l'huile (fig. 18 et 19).

Fig. 18 : Pierre de séparation entre les deux espaces

Fig. 19 : Détail

La présence d'un montant de pressoir renversé et un bloc d'assise tout près de ce complexe pourrait trouver explication dans le besoin éventuel qu'auraient les

[21] Cette hypothèse a été émise pour les structures relevées dans les huileries et pressoirs de Jebel Semmama dotés par des espaces au dos des montants. L'auteur a émis deux hypothèses ; soit cet espace est réservé à la pâte des olives soit aux grignons après le pressurage. Mais l'auteur n'a pas relevé ce système de canalisation qui relie ces espaces aux bassins de décantation. Donc, la présence de ces canaux confirme, à notre avis, l'hypothèse du dépôt de la pâte des olives dans ces espaces. Cf. Samira Sehili, *Les huileries antiques de Jebel Semmama*, CPU, 2009, p. 270-271.

[22] La pâte des olives pourrait résister dans des entrepôts jusqu'à 48 heures avant le pressurage.

[23] Si on empile de la pâte des olives vertes au cours du pressurage les scourtins glissent d'une manière permanente sur la maie et ne tiennent pas debout. Pour remédier à ce problème les oléiculteurs ajoutent de l'eau chaude à la pâte, surtout celle des olives vertes, pour donner un certain équilibre à la pile des scourtins.

oléiculteurs d'ajouter des pressoirs en renfort quand la saison est bonne. Par ailleurs, on ne sait pas si c'est le pressoir dont le montant est renversé ait été construit le premier ou bien le complexe des deux pressoirs conservés, vu que les montants sont de même type ayant deux trous et deux encoches avec une rainure qui s'étend vers le bas. On maintient notre hypothèse signifiant que, les oléiculteurs auraient commencé par un seul pressoir et seraient amenés, par la suite, à construire ce complexe avec deux pressoirs à huile dans un espace bien aménagé[24] (fig. 20), pour mieux gérer les récoltes en olives.

Après l'analyse du matériel oléicole lithique repéré sur le site de Henchir Metkidès, il nous paraît judicieux de donner une idée sur le matériel périssable non détecté sur le site. Ce matériel, longtemps négligé dans les études sur l'oléiculture ancienne, mérite un intérêt spécial pour comprendre le fonctionnement de l'huilerie et en apprécier la production. En effet, chaque huilerie nécessite des *prela*, des treuils, des cordes et des scourtins pour empiler la pâte d'olive[25]. Nous avons relevé *supra* que la distance entre les montants et les contrepoids est de l'ordre de huit mètres, ce qui correspond à la longueur du *prelum*. Le *prelum* est confectionné certainement de chêne vert, arbre qui abonde dans les montagnes Selloum, Semmama et Chaâmbi dans l'Antiquité comme de nos jours[26]. L'utilisation de ce type de tronc de chêne vert n'est pas forcément en une seule pièce unie mais sans doute s'agissait-il d'un assemblage[27] ? Le bois de cet arbre est très robuste et résiste bien à la force des contrepoids en pressant les scourtins. En ce qui concerne les scourtins il faut souligner que le diamètre de la maie n'implique pas un diamètre équivalent à celui des scourtins. On pourrait avoir une maie de 1m20 de diamètre pour des scourtins dont le diamètre varie entre 0.60 et 0.80 mètre. D'ailleurs, il est préconisé que le diamètre des scourtins soit inférieur à celui de la maie, car autrement sous la pression du *prelum* le jus déborderait. Mais lorsque le diamètre de la maie est

[24] On a émis cette hypothèse dans nos travaux précédents concernant l'activité oléicole dans les Hautes Steppes tunisiennes en se basant sur des données historiques. En effet, c'est zone de transhumance des tribus numides et la culture des oliviers n'est introduite qu'avec la pacification de cette zone et la sédentarisation des membres de ces tribus et delà la création d'un pôle de production nouveau celui de l'arboriculture et plus particulièrement l'olivier. A partir de ces données, nous pensons que les plantations des oliviers ainsi que la construction des pressoirs aient été d'une manière évolutive. Il est difficile d'admettre que pour une oliveraie encore jeune et dont la moyenne d'âge ne dépassait pas 10 ans on devrait construire des pressoirs à cinq ou à dix presses. C'est avec la poussée des oliviers et l'intense rentabilité qu'on construise plus de pressoirs, d'ailleurs c'est ce qui explique l'évolution technique dans la construction des pressoirs dans les hautes steppes de la Tunisie centrale surtout en ce que concerne la multiplication des trous et des encoches dans ce type d'installation.

[25] Caton, *De Agricultura*, LXXV, LXXVI.

[26] Sadok Ben Baaziz, « L'occupation humaine de la région de Ksar Tlili 068 », *Histoire des hautes steppes, Antiquité-Moyen-âge, Actes du colloque de Sbeïtla*, textes réunis par Fethi Béjaoui, 1998-1999, p. 81 ; Léonce Joleaud, « L'ancienneté de la fabrication d'huile en Afrique du Nord », *Revue Africaine*, 1929, p. 3.

[27] Caton parlait de l'utilisation du chêne parmi les matériaux de construction des pressoirs à huile. Cf. Caton, *De Agricultura*, XXI, 4.

supérieur à celui des scourtins, *l'amurca* prend son temps pour arriver à la rigole qui mène au bassin où se faisait la décantation de l'huile[28]. De même, le diamètre des scourtins devrait-être raisonnable pour remplir les poches de la pâte d'olive et faciliter leur manipulation sur la maie. Un autre problème se pose si on part du principe que l'opération de broyage se faisait dans une salle isolée et un peu loin du dispositif de pressurage, est celui de l'embarras du transport des scourtins remplis de pâte. En effet, avec un diamètre supérieur à un mètre l'opération de transport et d'ajustement des scourtins sous le *prelum* pose de nombreux problèmes. Concernant la confection des scourtins, on suppose que la matière première n'en manque pas dans cette région. En effet, les scourtins auraient été confectionnés à base d'alfa (*Stipa tenacissima*), une plante montagneuse à tiges épineuses qui se tresse facilement dans n'importe quelle forme[29].

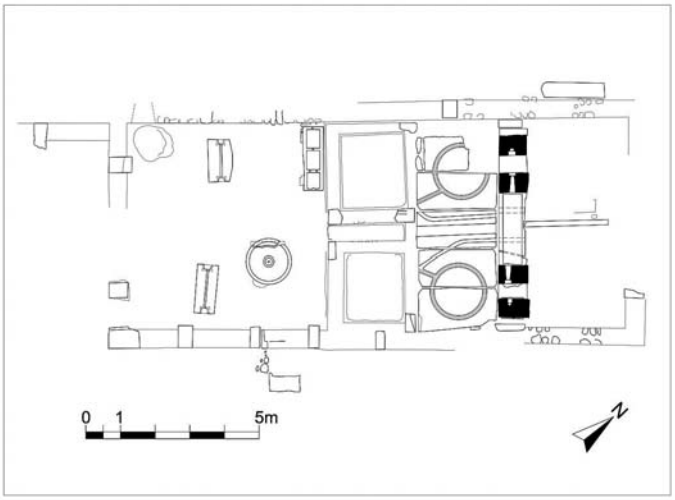


Fig. 20 : Relevé de l'huilerie par Gilbert Hallier (1969), mis au propre par Yahya Khémiri[30] (2021)

[28] La quasi-totalité des chercheurs calculent le diamètre des scourtins à partir de la rigole circulaire, c'est-à-dire si le diamètre de la rigole est de l'ordre de 1.20 m par exemple, c'est donc le diamètre des scourtins. Alors, à ce niveau, un problème technique se pose et l'huile extraite de la pâte sous la pression du *prelum* va dépasser la rainure et même la pierre, surtout que la vitesse de la première coulée est assez considérable. Donc, ce n'est pas obligatoire que le diamètre de la rigole soit, lui-même, le diamètre des scourtins et c'est pour cette raison qu'on trouve parfois des rigoles carrées comme c'est le cas dans l'arrière-pays de *Lepcis Magna*. En effet, pour éviter la coulée de l'huile en dehors de la rigole, on doit laisser un espace qui varie de 0.20 à 0.40 m entre l'extrémité des scourtins et la rigole pour que l'huile prenne son temps et coule dans la rigole vers le bec verseur et de là vers la cuve de décantation.

[29] Dans le sud et jusqu'à une époque récente, les oléiculteurs utilisaient cette plante pour la confection des scourtins. Les habitants de la montagne du sud tunisien, ou encore dans d'autres régions rurales les appellent chwami (chamia) dans la langue vernaculaire tunisienne ; les habitants d'origine berbère les appellent tisumey. Cf. André Louis, « Aux Matmatas et dans les Ksars du sud tunisien, l'olivier et les hommes », *Cahiers des arts et des traditions populaires*, 1969, p. 56.

[30] Je tiens à remercier Mr. Yahya Khémiri (technicien d'architecture à l'INP) qui a mis au propre le plan de Gilbert Hallier (1969).

Vu l'absence de fouille stratigraphique on ne peut pas donner de datation précise à ce complexe oléicole de Henchir Metkidès. Les objets archéologiques décrits dans cette étude ne nous donnent pas aussi d'indices précis de datation. Mais, il faut dire que ce complexe oléicole fait partie des complexes attestés dans toute la région des hautes steppes dont l'évolution historique et le passage d'une économie pastorale à une économie agricole sont très claires. La fourchette chronologique qui s'impose en se basant sur des faits historiques est de la fin du deuxième siècle après J.-C. jusqu'à la fin quatrième siècle. En effet, c'est au cours de ces deux siècles que les complexes oléicoles seraient multipliés en parallèle avec le boom oléicole connu par la région.

De toutes les manières, rien ne peut nier que ces pressoirs aient travaillé ensemble dans les saisons de grande production, mais aussi lors des saisons de production limitée on pourrait utiliser un seul pressoir ou deux seulement selon les quantités d'olives disponibles. En ce qui concerne le broyage des olives dans ce site, nous pensons, sans grande marge d'erreur, qu'un seul plateau de broyage aurait été très suffisant pour faire fonctionner soit les trois pressoirs ou deux[31] ou encore un seul pendant la saison de la cueillette des olives. Nous disons cela parce qu'on a déjà montré dans des études précédentes que la durée de l'opération de pressurage prend beaucoup plus de temps que celle du broyage du fruit olives[32]. Il faut rappeler que l'opération de broyage des olives à force animale[33], comme préconisée par les agronomes anciens, pourrait prendre un peu de temps dès le début mais par la suite on se trouve obligé de faire des pauses pour attendre les autres opérations telles que l'empilement de la pâte dans les scourtins, l'emplacement des scourtins sur la maie et l'ajustement du *prelum* pour procéder à l'opération de pressurage proprement

---

31 Olivier Callot, « Remarques sur les huileries de Khan Khaldé (Liban) », *Archéologie au Levant, Recueil à la mémoire de R. Saidah*, Lyon, 1982, p. 424, « Mais c'est surtout le troisième type qui doit retenir l'attention, car il s'agit d'un appareil puissant et beaucoup plus élaboré que les deux premiers. Un seul de ces moulins suffisait souvent à alimenter deux presses ».

32 Mattingly, « Maximum figures and maximizing strategies of oil production? Further thoughts on the processing capacity of Roman olive presses », *La production du vin et de l'huile en Méditerranée, Bulletin de Correspondance hellénique*, suppl. 26, 1993, p. 495, nous parle de deux presses par jour, une première de 10 h et une deuxième de 8 heures; « Quite a bit of compression took place before the stack was completely built up and there was about a further 30% compression on this stack during the first pressing which lasted for 10 hours. (…) The olives were at that stage returned to the mill, with the admixture of some water, for a further two hours, then placed under the press gain a final eight hours. The total processing time involved, therefore, for the load of 220 kg of olives was 24 hours ». Or, déjà avant lui André Louis qui a fait une enquête minutieuse dans le sud tunisien précise qu'une seule pressée sans interrompre le travail dure 20 heures. Cf. Louis, « Aux Matmatas et dans les Ksars… », p. 61, « On écrase quatre ouibas d'olives (160 litres) en deux heures à deux heures trente et l'on presse la pâtée fournie par ces quatre ouibas en vingt heures, sans qu'il soit nécessaire de ne point interrompre le travail. La pression artisanale n'étant pas assez forte pour tout exprimer la première fois, on pratique une seconde pressée en intervertissant l'ordre des scourtins ».

33 Caton, *De Agricultura*, XII, « Un fermier, une fermière, cinq manœuvres, trois bouviers, un ânier, un porcher, un berger ; trois paires de bœufs, trois ânes munis de harnais et de bastes pour transporter le fumier, un âne pour la meule ».

dite. Le pressurage des olives pourrait durer toute une journée pour deux positions du *prelum* comme c'est le cas dans nos pressoirs, objet de cette étude. La question du temps écoulé dans le pressurage n'était pas bien étudiée par les spécialistes de l'oléiculture antique. Des exemples ethnoarchéologiques que ce soit dans le sud de la Tunisie actuelle[34] ou encore en Kabylie[35] en Algérie, où les populations utilisent à ce jour des méthodes rudimentaires dans la production de l'huile, nous donnent une idée sur la question du temps. Ainsi, une seule pression : opération qui consiste à faire sortir toute la quantité d'huile et d'*amurca* comprise dans la pâte des olives, pourrait prendre une journée et une nuit. En se basant sur des exemples précis et surtout sur le nombre de plateaux de broyages et de meules relevés sur les sites archéologiques, il est presque sûr qu'un seul plateau suffisait pour faire fonctionner trois pressoirs en même temps et c'était probablement le cas dans le site de Henchir Metkidès. Le plateau de broyage de type *mola olearia,* relevé sur le site, a été déplacé de sa place d'origine et intégré dans le complexe qu'on a décrit en haut. L'opération de broyage est indépendante et se faisait d'habitude dans une salle voisine[36] au complexe des pressoirs dont les différentes pièces fonctionnèrent ensemble en sorte de chaîne[37]. Nous pensons que la salle réservée au broyage des olives se trouve en face de la salle longitudinale de pressurage. Il s'agit d'un espace carré devant cette salle de pressurage marqué par le reste d'un seuil de porte encore planté sur place. Devant ce seuil un espace qui s'étend encore vers l'Ouest aurait été utilisé comme salle de broyage des olives. L'emplacement actuel du plateau de broyage entre les bassins de décantation et les contrepoids ne correspond pas à son emplacement d'origine, mais peut-être, les fouilleuses, qui ont fait le travail, l'ont déplacé pour des raisons qu'on ne sait pas dans l'état actuel de la recherche[38]. En effet, aucun rapport n'a été laissé par ces amatrices d'archéologie qui seraient certainement les fermières qui ont occupé le site au cours des dernières années de l'occupation française de la

[34] Louis, « Aux Matmatas et dans les Ksars… », p. 62.
[35] Henriette Camps-Fabrer, « L'olivier et son importance économique dans l'Afrique du Nord antique », Actes *de la table ronde ; l'huile d'olive en Méditerranée, histoire, anthropologie, économie de l'Antiquité à nos jours*, IRM, Mémoires et documents, n. 2, Aix-en Provence, 1983 (1985), p. 61.
[36] Robert Cresswell, « Un pressoir à olives au Liban ; essai de technologie comparée », *L'Homme*, n. 1, 1965, p. 41 et 44 ; Callot, « Remarques sur les huileries … », 419-428 ; Marie-Claire Amouretti, « A propos du pressoir à huile ; de l'archéologie industrielle à l'histoire », *Mélanges de l'Ecole française de Rome/Antiquité*, 96, 1984, p. 389, « L'huilerie s'organise à l'intérieur de deux vastes salles. La première abrite l'appareil de broyage ainsi que les aires de stockage des olives et de l'huile. La deuxième mitoyenne à l'ouest, contient deux pressoirs parallèles séparés par un four ».
[37] David-Jones Mattingly, « Olive oil production in Roman Tripolitania», *Town and Countries in Roman Tripolitania papers in honour of Olwen Hackett*, BAR International Series, Oxford, 1985, p. 35-36.
[38] Sur l'un des plans de Gilbert Hallier, il est indiqué sur la place où a été trouvé le plateau de broyage « *mortis* non en place » (voir annexe), ce qui est très logique à notre avis. Il faut noter de même que lors de notre dernière visite au site en 2021, on a remarqué la présence d'un autre plateau de broyage renversé et seulement son bourrelet est visible. Ce plateau aussi est déplacé de sa place d'origine, il se trouve à l'Ouest des contrepoids c'est-à-dire en dehors de la salle réservée au pressurage.

Tunisie[39]. Malgré que Noel Duval, un bon connaisseur de la région, ait signalé l'existence de cette huilerie et ait confié son étude à un spécialiste mais rien n'a été fait depuis[40].

Ce qui attire l'attention dans cette huilerie à deux presses de Henchir Metkidès est la gestion de l'espace. Cet espace est bien géré par les oléiculteurs anciens ; les deux pressoirs avec leur matériel nécessaire pour le pressurage occupent une salle longitudinale de direction Est-Ouest bien délimitée de part et d'autre par un mur en *opus africanum*. Il s'agit du même principe de construction des huileries anciennes dont les plans ont été publiés. Les plans des huileries publiés par Mattingly[41] obéissent à ce même principe de construction ; une salle à part est réservée au pressurage et une salle annexe en face où se déroule l'opération de broyage[42]. Dans l'huilerie de Henchir Metkidès seule la salle longitudinale réservée au pressurage a été fouillée ou plutôt dégagée, c'est la salle où abonde le matériel ; les maies, les bassins et les contrepoids, le reste tout autour de cet espace, n'était pas dégagé ce qui ne nous permet pas d'avoir une idée sur d'autres espaces annexes de stockage par exemple. Les arguments significatifs renseignant sur la présence d'autres espaces non fouillés sont le montant et la pierre d'assise renversés tout près de l'huilerie principale. Il est clair que ce matériel appartienne à un autre espace aménagé mais on ne sait pas si c'est avant ou après la construction de l'huilerie, objet de la fouille, mais l'état actuel du site ne nous permet pas de trancher d'une manière définitive. Il faut souligner, de même, que dans la partie droite de la salle de pressurage, dans le coin, se trouve un fossé réservé, certainement, pour les margines après les opérations de décantation. De ce fossé ne reste aujourd'hui que sa forme carrée, mais il est clairement repérable sur les photos laissées par Gilbert Hallier de 1968-1969.

Dans l'huilerie de Henchir Metkidès, toutes les opérations, surtout de pressurage sont très claires dans un espace bien étudié. Après le broyage, la pâte était déposée dans les deux espaces au dos des montants et se faisait, par la suite, empiler dans les scourtins. Le pressurage se faisait sur les deux maies et la décantation dans les deux bassins. Une auge réservée pour l'huile de la première coulée et les margines étaient versées dans un fossé creusé dans le coin à droite des deux montants de pressoirs tout près de la porte d'entrée de l'huilerie.

---

[39] A côté de cette huilerie, une ferme coloniale qui est jusqu'à ce jour fonctionnelle, devenue entre-temps propriété de l'Etat tunisien.

[40] Duval, « *Sufetula* ; l'histoire d'une ville romaine de la haute steppe… », p. 520.

[41] Mattingly, « Olive oil production … », 37 ; Brun, *Archéologie du vin et de l'huile dans l'Empire romain*, p. 193.

[42] Selon les plans de Mattingly des deux sites de Senam Rudbir et Senam Howod Nejem, on remarque à côté des salles longitudinales réservées aux pressoirs et à leurs équipements, la présence d'autres salles annexes. Cf. Mattingly, « Olive oïl production … », p. 25-36.

III. Henchir Metkidès dans le paysage archéologique des Hautes Steppes

C'est tout près de ce site archéologique que Noel Duval a trouvé la borne gromatique considérée comme indiquant la frontière entre la cité antique de *Sufetula* et le territoire de l'ancienne *Cillium*[43]. Mais, selon la lecture d'Azeddine Beschaouch, la borne indiquait plutôt la limite entre un domaine privé d'un certain *Publius Ramius Badius* et un domaine impérial[44]. Quoi qu'il en soit, et suivant la lecture de Beschaouch, on est dans une terre domaniale, que ce soit une propriété privée ou impériale. L'huilerie de Henchir Metkidès se trouve un peu isolée, autrement dit, on n'a rien relevé comme vestiges archéologiques autre que ces pressoirs à huile[45]. Mais il faut signaler qu'au sud de cette huilerie et dans ce même site à presque trois cent mètres nous avons relevé des fragments de montants de pressoirs à huile dont l'un des montants est orné par un motif. Il paraît que cette huilerie a été construite ultérieurement aux autres pressoirs aujourd'hui écroulés au sud de la ferme[46]. Vu son emplacement par rapport aux autres structures du domaine, il est fort probable que cette huilerie était utilisée pour un but commercial[47]. Nous savons qu'au cours de l'antiquité romaine, il y avait deux types d'installations oléicoles : un type destiné à travailler chaque saison pour un but commercial. Un deuxième type d'huilerie qui se trouve dans des domaines impériaux ainsi que privés et dont le but est de produire de l'huile seulement pour le propriétaire terrien. L'huilerie de Henchir Metkidès, en se basant sur la présence de ces espaces au dos des pressoirs, serait un complexe commercial qui faisait le travail pour autrui. La séparation par une pierre bien installée entre deux espaces dallés permet cette hypothèse. En effet, pour chaque propriétaire d'oliveraie fut réservé un espace.

En ce qui concerne la production de l'huile dans ce complexe oléicole on ne veut pas nous aventurer à des estimations même approximatives, à la manière des

---

[43] Duval, «Inscriptions de Sbeïtla et des environs… », p. 308-309, fig. 61, « L'emplacement du cippe, s'il n'a pas été trop déplacé, pourrait convenir à la limite du territoire de *Sufetula* et de *Cillium*. Vers le N.-E., la limite du territoire de *Sufetula* semble avoir été marquée par une ligne de cippe, d'un type différent. Mais il peut s'agir aussi, soit d'une borne de propriété, soit d'un repère de cadastration générale, tel que ceux qui ont été découverts dans le sud de la Tunisie ».

[44] Azeddine Beschaouch, « Bornage gromatique aux environs de *Sufetula* (Sbeïtla, Tunisie) », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, (2003), 2009, p. 202, « Il s'ensuit que le bornage dont il s'agit et que matérialisaient publiquement 30 cippes, comme l'indique la ligne 4, délimitait, d'une part, la propriété privée d'un certain *Publius Ramius Badius* et, de l'autre, un domaine impérial ».

[45] Charles Diehl signale la présence des fortins dans ce site, mais il parait que ces fortins sont un peu loin de l'emplacement de l'huilerie, cf. Charles Diehl, « Rapport sur deux missions archéologiques dans l'Afrique du Nord », *Nouvelles archives des Missions*, XIV, 1894, p. 126.

[46] Robert-Bruce Hitchner, *Study in history and archaeology of Sufetula and its territorium down to the Vandal conquest,* University of Michigan, 1982, p. 59-60, cité par Duval, « *Sufetula* ; l'histoire d'une ville romaine de la haute steppe… », p. 449.

[47] Hitchner, « The archaeological Kasserine Survey…», p. 392-394.

chercheurs de l'école anglo-saxonne, qui était pionnière dans ce sujet[48], car de telles statistiques quantitatives sont toujours sujettes à caution[49]. Il est difficile, s'agissant de la production oléicole de ce complexe d'avancer la moindre estimation, sachant que l'on ne sait pas si ces deux pressoirs fonctionnaient en même temps mais aussi compte tenu de l'irrégularité de la production. Ceci dit on peut même penser que le complexe oléicole pouvait ne pas fonctionner durant certaines saisons quand la récolte est mauvaise et la pluviométrie insuffisante. Il est donc clair que le complexe oléicole de Henchir Metkidès s'inscrivait dans ce contexte général des complexes oléicoles de la région des hautes steppes de la Tunisie centrale[50]. Mais si on compare l'huilerie de Henchir Metkidès aux pressoirs de Ksar el Guellal[51], on remarque une différence dans la disposition des pressoirs. A Ksar el Guellal, les pressoirs sont répartis sur quelques hectares et n'obéissent à aucune organisation ; il s'agit d'une dizaine de pressoirs dont les techniques de confection des trous et des encoches présentent plusieurs variantes. Sur ce site les pressoirs sont éparpillés et leur édification ne suit aucune logique d'alignement (fig. 21).

En outre, la multiplication des pressoirs n'est pas obligatoirement tributaire d'une grande production en huile d'olives si nous prenons en considération la question du temps consommé par chaque pression avec deux ou trois positions du *prelum*[52]. D'ailleurs c'est au cours des mois de décembre et de janvier que s'intensifie la cueillette des oliviers et nous savons que les olives ne résistent pas beaucoup de temps et pourrissent très vite, ce qui donne un goût altéré à l'huile produite. A notre avis, c'est dans ce contexte qu'il faut comprendre le témoignage de Juvénal qui disait que l'huile africaine était de mauvaise qualité[53]. Ceci nous fait réfléchir sur le temps et les conditions de conservation des olives qui, abandonnés au-delà d'une semaine dans les comptoirs de l'huilerie sans être pressées, ne donnaient pas une huile de bonne qualité, sans oublier bien sûr la technique de décantation et de stockage qui pourraient nuire à la qualité de ce liquide.

---

[48] David-Jones Mattingly, « Olea mediterranea», *Journal of Roman Archaeology*, 1, 1988, p. 159-160; Mattingly, « First Fruit?», p. 213-253; Mattingly, « Maximum figures and maximizing strategies…», p. 483-498.

[49] Marie-Claire Amouretti et Jean-Pierre Brun, « Les rendements », *La production du vin et de l'huile en Méditerranée, Bulletin de correspondance hellénique*, Suppl 26, 1993, p. 561.

[50] Hitchner et Mattingly, « Ancient Agriculture. Fruits of Empire… », p. 36-55.

[51] Un site archéologique qui se trouve non loin de Henchir Metkidès, à quelques centaines de mètres à droite de la route SbeïtlaKasserineKsar El Guellal, *Carte topographique* 084 Kasserine, 218, 700 N ; 414, 800 E ; Alt. 684 m. Ce site fait partie de l'étude de la mission américaine qui a prospecté quelques secteurs dans la région des Hautes Steppes. Cf. Robert-Bruce Hitchner, « The Kasserine archaeological Survey, 1982-1985 », *Antiquités Africaines*, 24, 1988, p. 34-35 ; Hitchner, « The Kasserine archaeological … », p. 173-175 ; Fethi Bejaoui, « Une nouvelle église de la région de *Sufetula* (Sbeïtla) ; Ksar el Guellal », *Africa*, XVI, 1998, p. 1-14.

[52] Faouzi Abdellaoui, « De nouvelles techniques oléicoles techniques oléicoles en Byzacène occidentale », *Vie et genre de vie au Maghreb, Antiquité-Moyen-âge, actes du quatrième colloque international*, textes édités par Abdellatif Mrabet, 2017, p. 223-238.

[53] Juvénal, *Satires*, 5, 5, 88; Mattingly, « Olea … », p. 44.

Fig. 21 : Disposition des pressoirs de Ksar el Guellal[54]

En définitive, Henchir Metkidès fait partie des hautes steppes, une région réservée à l'olivier[55] durant toute son histoire antique, depuis l'époque romaine et jusqu'à l'arrivée des Arabes[56]. Zone de transhumance tribale, au cours de la période numide et jusqu'à la première moitié du premier siècle après J.-C., l'olivier y avait trouvé un terrain favorable et propice, avec la politique de sédentarisation imposée par le pouvoir romain dans la région[57]. Les carrières de pierre et la transmission du

[54] Les photos exploitées dans cette étude sont les photos de l'auteur prises lors de plusieurs missions.

[55] Sadok Ben Bazziz, « Les huileries de la Tunisie de la Tunisie antique », *Les Cahiers de Tunisie*, p. 155-156, 1991, p. 49, « Dans la région de Kasserine-Sbeïtla, l'olivier est actuellement peu représentée parmi les activités agricoles, c'est une zone favorable à cette culture, les trouvailles archéologiques dont importantes ; c'est là où nous avons mes pressoirs multiples, où la technique du pressoir à montant est généralisée, tous les témoignages sont d'accord là-dessus, c'est la région la plus importante de la culture de l'olivier où elle était une culture dominante dans l'Antiquité ».

[56] Abdellatif Mrabet, « L'état économique de l'Afrique byzantine selon les chroniqueurs arabes », *Africa*, XIII, 1995, p. 123-134 ; Abdellatif Mrabet, « De la Byzacène au Muzaq : état économique d'une province d'Afrique », *Histoire des Hautes Steppes, Antiquités-Moyen-âge, actes du colloque de Sbeïtla*, textes réunis par Fethi Bejaoui, 1998-1999, p. 151-160 ; Mattingly, « Olea … », p. 47 ; Faouzi Abdellaoui, « La territorialisation de l'olivier et des techniques oléicoles en Byzacène sous l'Empire », *Frontières, territoires et mobilités au Maghreb (Antiquité-Moyen-âge), actes du cinquième colloque international*, textes édités par Abdellatif Mrabet, 2021, p. 173-196.

[57] Laurent Callegarin, « Productions et exportations africaines … », p. 179, « Quand la sédentarisation jusque sur les confins méridionaux de la Numidie et le contrôle d'une bande du Tell maurétanien eurent considérablement étendu le domaine agricole de Rome, on constate une accession de l'économie africaine à une nette différenciation, qui alla en s'élargissant au IIIe siècle. D'où un rapide essor des cultures autrefois sacrifiées, telles que la vigne et l'olivier » ; cf. Robert-Bruce Hitchner, « The Kasserine archaeological Survey … », p. 7.

savoir-faire auraient aidé la population steppique à se familiariser avec le climat et à s'attacher au sol, chose qui se manifesta dans la pratique de la monoculture, surtout, de l'olivier car le climat dans cette région ne favorise pas de grandes productions de céréales. En effet, l'oléiculture et les revenus de cette production sont visibles à plus d'un niveau[58]. La parure monumentale des grandes cités de la région, liée essentiellement à la fortune des grands propriétaires terriens qui s'adonnaient principalement à l'oléiculture, est très claire[59]. Le grand nombre de mausolées, dans la région des hautes steppes[60], est un témoin indiscutable de la richesse d'une élite qui investissait dans le domaine oléicole[61]. A cela s'ajoutent plusieurs inscriptions qui retracent les carrières des hommes originaires de la région, devenus membres de la classe sénatoriale sous l'Empire et dont la fortune était liée étroitement à l'activité oléicole, la principale ressource dans cette région steppique.

Bibliographie

Abdellaoui, Faouzi, « De nouvelles techniques oléicoles en Byzacène occidentale », *vie et genre de vie au Maghreb, Antiquité-Moyen âge, actes du quatrième colloque international*, textes édités par Abdellatif Mrabet, 2017, p. 223-238.

Abdellaoui, Faouzi, « La territorialisation de l'olivier et des techniques oléicoles en Byzacène sous l'Empire », *frontières, territoires et mobilités au Maghreb (Antiquité-Moyen âge), actes du cinquième colloque international*, textes édités par Abdellatif Mrabet, 2021, p. 175-196.

Abdellaoui, Faouzi, *L'olivier et l'huile en Afrique romaine*, thèse inédite, soutenue à la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Sousse, 2016.

Amouretti, Marie-Claire et Brun, Jean-Pierre, « Les rendements », *La production du vin et de l'huile en Méditerranée, Bulletin de Correspondance Hellénique*, XXVI, 1993, p. 551-561.

[58] Hitchner, « Olive production and the Roman economy; the case for intensive growth in the Roman Empire», *Bulletin de Correspondance hellénique*, suppl. 26, 1993, p. 502.

[59] Dans l'état actuel de nos connaissances et pour les inscriptions de *Sufetula* recensées jusqu'à ici cinq inscriptions érigées par des notables commémorant des actes d'évergétismes de grande envergure. Il s'agit d'un témoin indiscutable de la richesse des habitants de cette ville et dont la fortune est liée étroitement à la production de l'huile d'olive. Ces inscriptions datent de la deuxième moitié du deuxième siècle et du début du troisième siècle après J.-C. ce qui coïncide avec la prospérité de l'oléiculture africaine. Cf. Thouraya Belkahia, *Elites des cités …*, p. 271.

[60] Naide Ferchiou, « Histoire antique et architecture dans la haute steppe en Afrique proconsulaire », *Histoire des Hautes Steppes, Antiquité-Moyen-âge, actes du colloque international de Sbeïtla*, textes réunis par Fethi Béjaoui, 1998-1999, p. 7-22.

[61] Robert-Bruce Hitchner, « Olive production and the Roman economy; the case for intensive growth in the Roman Empire », *The Ancient Economy*, Edited by Walter Scheidel and Sitta Von Reden, USA and Canada, Routledge, 2002, p. 79, « A similar pattern can be detected at *Sufetula* (modern Sbeïtla), an important olive town just to the north of Kasserine region, where a number of local senatorial and equestrian families have been identified ».

Amouretti, Marie-Claire, « A propos du pressoir à huile ; de l'archéologie industrielle à l'histoire », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome / Antiquité*, 96, 1984, p. 379-421.

Bejaoui, Fethi, « Une nouvelle église de la région de *Sufetula* (Sbeïtla) : Ksar el Guellal », *Africa*, XVI, 1998, p. 1-14.

Belkahia, Thouraya, *Elites des cités de Byzacène du Ier au IVe siècle*, CPU, 2009.

Ben Baaziz, Sadok, « L'occupation humaine de la région de Ksar Tlili 068 », *Histoire des Hautes Steppes, Antiquité Moyen Age, Actes du colloque de Sbeïtla*, textes réunis par Fethi Béjaoui, 1998-1999, p. 79-106.

Ben Baaziz, Sadok, « Les huileries de la haute vallée de l'Oued el Htab », *Africa*, t. IX, 1985, p. 209-215.

Ben Baaziz, Sadok, « Les huileries de la Tunisie antique », *Les Cahiers de Tunisie*, n. 155-156, 1991, p. 39-65

Beschaouch, Azeddine, « Bornage gromatique aux environs de *Sufetula* (Sbeïtla, Tunisie) », *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 2003, 2009, p. 201-202.

Brun, Jean-Pierre, *Archéologie du vin et de l'huile dans l'Empire romain*, Paris, Errance, 2004.

Brun, Jean-Pierre, *L'oléiculture antique en Provence*, *les huileries du département du Var*, CNRS, 1986.

Cagnat, René et Merlin Alfred, *Atlas archéologique de la Tunisie*, Paris, 1914-1932.

Callegarin, Laurent, « Production et exportations africaines en Méditerranée occidentale (Ier siècle av. J.-C. IIème siècle après J.-C.) », *Pallas, Revue d'études antiques, l'Afrique romaine, Ier siècle avant J.-C. début Vème siècle après J.-C.,* Presses Universitaires de Mirail, 2005, p. 171-202.

Callot, Olivier, « Les huileries et l'huile au bronze récent : quelques exemples syriens et chypriotes », *Bulletin de Correspondance Hellénique*, XXVI, 1993, p. 55- 63.

Callot, Olivier, « Remarques sur les huileries de Khan Khaldé (Liban) », *Archéologie au Levant*, *Recueil à la mémoire de R. Saidah*, Lyon 1982, p. 419-428.

Camps-Fabrer, Henriette, « L'olivier et son importance économique dans l'Afrique du Nord antique », *Actes de la table ronde : l'huile d'olive en Méditerranée, histoire, anthropologie, économie de l'antiquité à nos jours*, *IRM, Mémoires et Documents*, n° 2, Aix-en-Provence, 1983 (1985), p. 53-78.

Carte topographique au 1/50 000, n. 84, Kasserine.

Caton*, De Agricultura*, *texte établi, traduit et commenté par R. Goujard*, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

Cresswell, Robert, « Un pressoir à olives au Liban : essai de technologie comparée », *L'Homme*, N° 1, 1965, p. 34-63.

Diehl, Charles, « Rapport sur deux missions archéologiques dans l'Afrique du Nord », *Nouvelles archives des missions*, XIV, 1894.

Duval, Noel, « Encore les « les monuments à auges » d'Afrique, Tebessa khalia et Hr. Faraoun », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome / Antiquité*, 1976, p. 929- 959.

Duval, Noel, « Inscriptions de Sbeïtla et des environs (campagnes de 1954-1955 et 1963-1966), *Bulletin du Comité des Travaux Historiques*, 1971, p. 255-312.

Duval Noel, « *Sufetula* ; l'histoire d'une ville romaine de la haute steppe à la lumière des recherches récentes », *L'Afrique dans l'Occident romain, (Ier siècle avant J.-C. IVème siècle après J.-C.)*, Ecole Française de Rome, 1990, p. 495-635.

Ferchiou, Naide, « Histoire antique et architecture dans la haute steppe en Afrique proconsulaire », *Histoire des Hautes Steppes, Antiquité Moyen-âge, actes du colloque de Sbeïtla, 1998-1999*, textes réunis par Fathi Bejaoui, p. 7-22.

Frankel, Raphael, « The *trapetum* and the *mola olearia* », *La production du vin et de l'huile en Méditerranée, Bulletin de Correspondance Hellénique*, suppl. 26, 1993, p. 477- 481.

Hitchner, Robert-Bruce et Mattingly, David-Jones et Neuru Lucinda, « The Kasserine archaeological survey – 1987 », *Antiquités Africaines*, 26, 1990, p. 231-260.

Hitchner, Robert-Bruce et Mattingly, David-Jones, « Ancient Agriculture. Fruits of Empire. The production of Olive Oil in Roman Africa », *National Geographic Research and Exploration,* VII, 1, 1991, p. 36-55.

Hitchner, Robert-Bruce, « Olive production and the Roman economy: the case for intensive growth in the Roman Empire », *La production du vin et de l'huile en Méditerranée Bulletin de Correspondance hellénique,* 1993, p. 449- 508.

Hitchner, Robert-Bruce, « The Kasserine archaeological survey, 1982-1985 », *Antiquities Africaines*, 24, 1988, p. 7-41.

Hitchner, Robert-Bruce, «Olive production and the Roman economy: the case for intensive growth in the Roman Empire», *The Ancient Economy*, Edited by Walter Scheidel and Sitta Von Reden, U.S. A. and Canada, Routledge, 2002, p. 71-86.

Joleaud, Léonce, « L'ancienneté de la fabrication d'huile en Afrique du Nord », *Revue Africaine*, 1929, p. 19-36.

Juvénal, *Satires*, texte établi et traduit par Pierre de Labriolle et François Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

Louis, André, « Aux Matmata et dans les Ksars du sud tunisien, l'olivier et les hommes », *Cahiers des Arts et Traditions populaires*, 1969, p. 41-66.

Mattingly, David-Jones, « Oil for export? A comparison of Libyan, Spanish and Tunisian olive oil production in the Roman Empire », *Journal of Roman Archaeology*, I, 1988, p. 33-56.

Mattingly, David-Jones, « Olive oil production in roman Tripolitania », *Town and countries in roman Tripolitania, papers in honour of Olwen Hackett*, BAR International Series, Oxford, 1985, p. 27-46.

Mattingly, David-Jones, « First fruit? The olive in the Roman World », *HumanLandscapes in classical Antiquity, Environment and Culture, Edited by Graham Shipley and John Salmon*, London and New York, 1996, p. 213-253.

Mattingly, David-Jones, « Maximum figures and maximizing strategies of oil production? Further thoughts on the processing capacity of roman olive presses », *production du vin et de l'huile en Méditerranée, Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1993, p. 483-498.

Mattingly, David-Jones, « Olea mediterranea? », *Journal of Roman Archaeology*, 1, 1988, p. 153 -161.

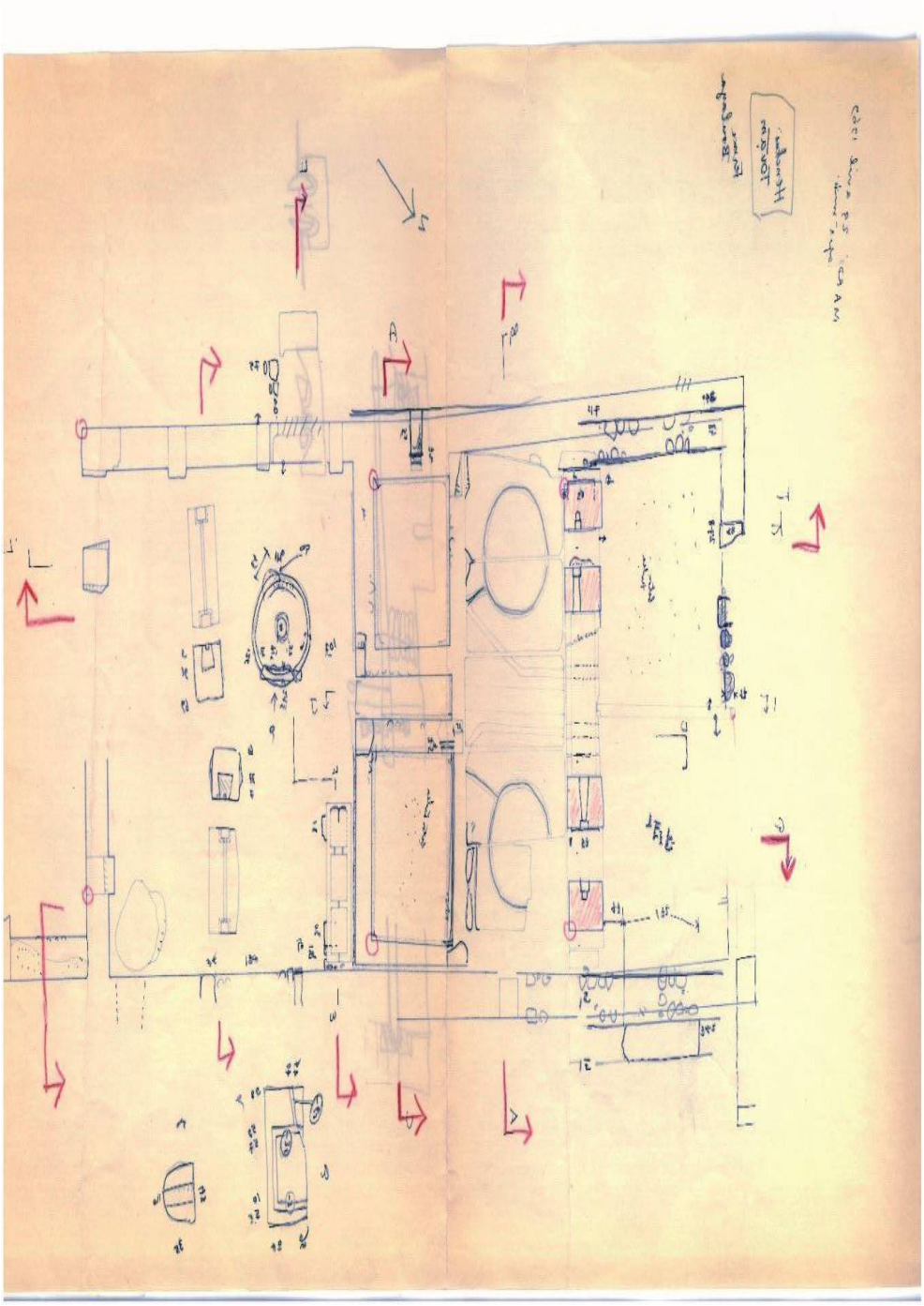
Mattingly, David-Jones et Hitchner Robert-Bruce, « Technical specification for some North African olive presses of Roman date », *production du vin et de l'huile en Méditerranée, Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1993, p. 439-462.

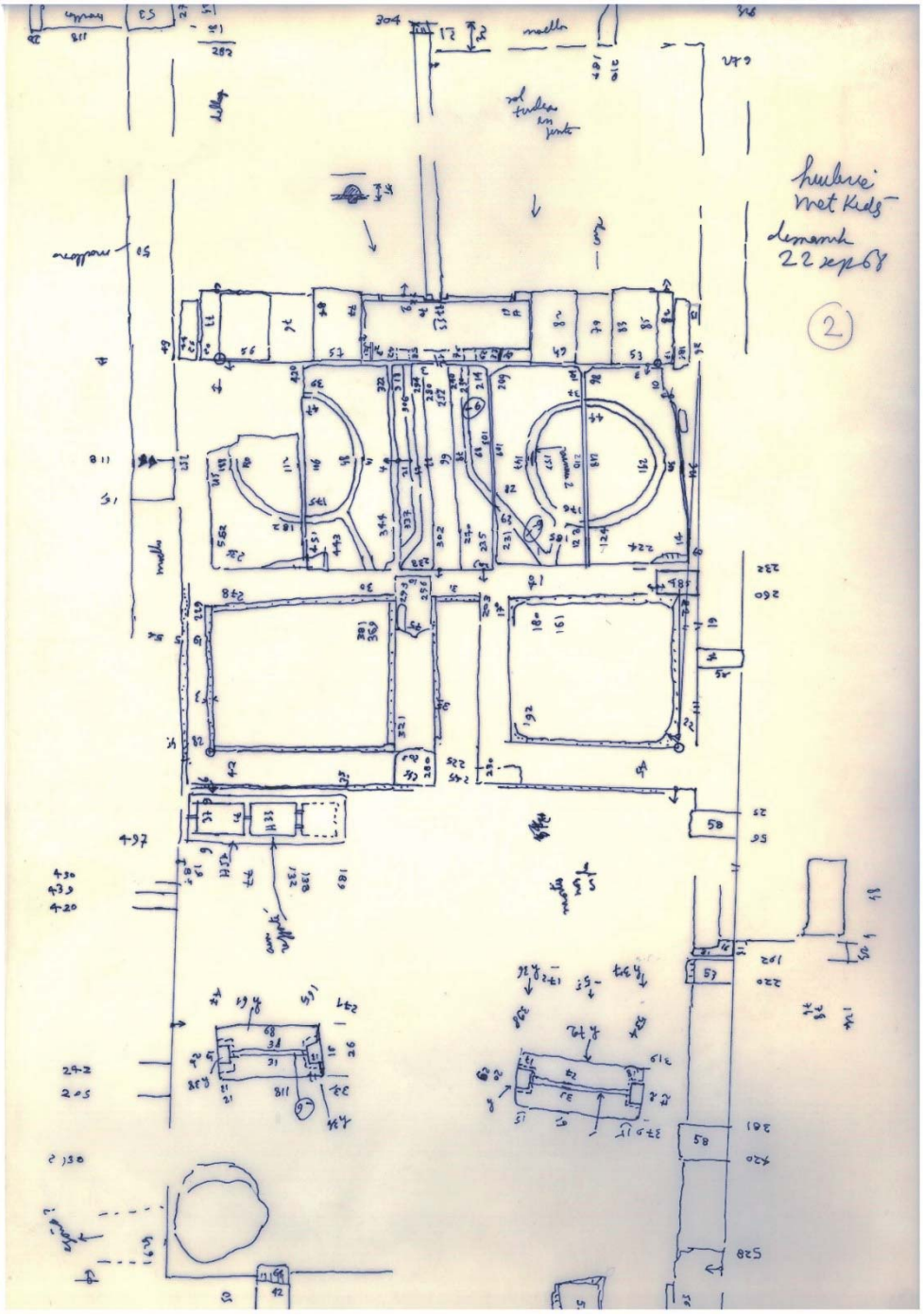
Mrabet, Abdellatif, « L'état économique de l'Afrique byzantine d'après les chroniqueurs arabes », *Africa*, XIII, 1995, p. 123-134.

Mrabet, Abdellatif, « De la Byzacène au Muzaq : état économique d'une province d'Afrique », *Histoire des Hautes Steppes, Antiquité-Moyen-âge, actes du colloque de Sbeïtla*, textes réunis par Fethi Béjaoui, 1998-1999, p. 151-160.
Sehili Samira, *Les huileries antiques de Jebel Semmama*, Cambridge, CPU, 2009.

ANNEXES

Plans et photos de Gilbert Hallier (1968-1969)




22 sep 68
2

AGGER DANS L'ANTIQUITÉ : LA CITÉ ET SON TERRITOIRE[*]

Hamden Ben ROMDHANE, Institute national du patrimoine, Tunisie
Faouzi ABDELLAOUI, Université de Kairouan, Tunisie
Hédi FAREH, Université de Sousse, Tunisie
Anis MKACHER, CNRS, France
Y. KHEMIRI, Institute national de patrimoine, Tunisie
Doctorande Abir DAADAA, Université de Tunis[**]

Abstract: The resumption of historical and archaeological research on the city of Agger/Sidi Amra and its territory consists of gathering all the documentation available on the subject and initiating field investigations, likely to shed new light on the urban core, its monuments, the evolution of its topography as well as the question of territory and land use. This study therefore constitutes a preliminary report on the investigations which, carried out during 2020, made it possible, among other things, to obtain three-dimensional architectural documentation produced by laser scanner scanning of the main monuments of the site.

Keywords: *Agger*, Jbel Serj, Roman period, historiography, archaeology, architecture, land use.

Introduction (HBR-FA)

L'antique *Agger* est située aux limites entre les régions de Siliana au nord et de Kairouan au sud, soit géographiquement entre le Haut-Tell et la steppe. Une reprise des recherches sur cette ville d'origine numide s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche qui lie l'INP au Laboratoire LR13ES11 – Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval, de l'Université de Sousse pour la période 2020-2022. Ce projet est codirigé par Hamden Ben

[*] Ce texte est le fruit d'un travail de terrain et d'une étude critique de la documentation publiée et à partir des archives importantes de L. Ladjimi Sebaï, de la famille Poinssot et de l'INP. L'équipe du projet a bénéficié de l'encadrement, de l'appui et des corrections des membres de son comité scientifique : Mme Leila Ladjimi Sebaï, ancien directeur de recherches à l'INP et M. Abdellatif Mrabet, professeur à la Faculté des Lettres et des Sciences humaines, Université de Sousse. Qu'ils trouvent ici l'expression de nos plus vifs remerciements.

[**] H. Ben Romdhane, chargé de recherche à l'INP (coordonnateur du projet) ; F. Abdellaoui, maitre-assistant à la Faculté des Lettres et des sciences humaines, Université de Kairouan et membre du LR13ES11 (coordonnateur du projet) ; H. Fareh, maitre-assistant à la Faculté des Lettres et des Sciences humaines, Université de Sousse, et membre du LR13ES11 ; A. Mkacher, docteur-CNRS, AOROC UMR 8546 ; Y. Khemiri, technicien supérieur en architecture et modeleur 3D à l'INP ; A. Daadaa, doctorante en archéologie à l'Université de Tunis.

Romdhane et Faouzi Abdellaoui avec le suivi de Leila Ladjimi Sebaï, ancienne responsable des fouilles et des recherches menées sur le site d'Agger, et du Pr. Abdellatif Mrabet, auteur de la notice de la feuille au 1/50000e de Kairouan dans le cadre du projet de la Carte Nationale des Sites Archéologiques et des Monuments Historiques de Tunisie, (2019).

Deux grands volets regroupent les objectifs principaux de ce projet : le premier est une étude archéologique et architecturale du site d'*Agger* avec publication, par les soins de L. Ladjimi Sebaï, des anciennes fouilles restées inédites ou partiellement publiées ; le deuxième est une recherche plus large sur l'occupation du sol dans l'Antiquité au niveau de la feuille topographique au 1/50000e de Jbel Serj.

Le choix de cette région s'explique essentiellement par la volonté exprimée par les deux partenaires nationaux, l'INP et la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sousse, de prendre en charge la recherche archéologique et historique et de l'orienter vers l'inventaire, l'étude et la sauvegarde du patrimoine dans des régions non ou peu explorées.

La documentation disponible sur cette région est constituée, en plus des descriptions des géographes arabes et des voyageurs et explorateurs de l'époque moderne[1], d'une documentation photographique d'une grande valeur que nous avons pu exploiter grâce à l'obligeance des responsables des archives Poinssot à l'INHA-Paris[2]. Ces documents nous renseignent sur l'état des monuments du site à la fin du XIXe et au début du XXe siècle ; ceci nous a permis d'évaluer le rythme des dégradations dans certains secteurs du site, de restituer des états disparus et de retracer l'histoire de la découverte de quelques grands monuments publics. Certaines photos relatives à la forteresse byzantine donnent une idée du premier état du monument qu'elle a englobé et de sa planimétrie avant l'effondrement total de toute son arcade. Ces archives concordent parfaitement avec les descriptions que nous devons essentiellement à J. Poinssot, à M. de Belenet et à R. Cagnat[3].

La littérature archéologique et historique s'est considérablement enrichie avec le commencement des investigations archéologiques proprement dites, en 1987, sous la direction de L. Ladjimi Sebaï[4]. Ses travaux ont été effectués, mais d'une façon discontinue, entre 1987 et 2005. Ils ont consisté essentiellement à ouvrir de grandes tranchées au niveau du forum et à identifier définitivement le site ; ces

[1] Sur l'apport des sources arabes et des exportations modernes, voir ci -dessous, la partie IV, 3.

[2] Nous tenons à remercier Muriel Riochet, du service de l'informatique documentaire à l'INHA-Paris qui nous a accordé l'autorisation de consultation des archives et la gratuité pour l'acquisition des copies numérisées des photos relatives à *Agger* conservées dans le fonds Poinssot.

[3] Jules Poinssot, « Inscriptions inédites recueillies pendant un voyage exécuté en 1882-1883 », dans *BAA*, 1884, p. 92-98 ; De Belenet, « Note sur l'Enfida et la vallée de l'oued Maarouf », *BCTH*, 1886, p. 196-214 ; René Cagnat, *Nouvelles explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie*, Paris, E. Leroux, 1888, p. 31-34.

[4] Trois études ont été consacrées au site d'*Agger* par L. Ladjimi Sebaï, ancienne directrice de recherche à l'INP et responsable scientifique du site: 1987, 1988 et 1992.

fouilles ont aussi contribué à dégager en partie la place devant la grande porte du forum, ainsi que le théâtre et le grand monument localisés de part et d'autre de la route menant à Ouesslatia. Les résultats de ces fouilles sont restés en grande partie inédits. Mais, déjà, les documents photographiques et les notes faites lors de ces fouilles et dont L. Ladjimi Sebaï a bien voulu autoriser la consultation et l'exploitation, sont bien organisés et seront déposés dans les locaux de l'INP après la publication finale des résultats du projet. C'est donc grâce à L. Ladjimi Sebaï et avec ses encouragements constants que ce projet d'étude sur *Agger* et son territoire dans l'Antiquité a vu le jour en 2020[5].

Les archives de ces fouilles comportent, en plus des relevés et des notes, une couverture photographique très riche constituée de diapositives, tirages et négatifs qui documentent aussi bien les fouilles que les objets et les travaux de restauration[6]. Elles constituent par conséquent un fonds documentaire considérable dans le présent projet et un point de départ incontournable pour l'étude des secteurs du forum et du théâtre. Cette documentation sera de surcroît utile pour l'étude des autres monuments qui demeurent totalement inédits, tels que le temple présumé de Saturne et la nécropole romaine, découverts lors de l'extension de la route reliant Oueslatia à Siliana et qui se trouvent en périphérie sud du site.

Par ailleurs, et comme l'indique l'intitulé, ce projet ne se limite pas au site d'*Agger* mais s'étend également à la totalité des sites antiques situés dans le cadre de la feuille topographique au 1/50000e du Jbel Serj.

Du point de vue géographie historique, cette région englobe essentiellement le territoire antique *d'Agger* mais aussi des domaines impériaux et des domaines privés, ainsi que des territoires appartenant aux cités voisines de la *Thusca* et de la *Gamonia* tels que *Urusi*, *Chusira*, *Limisa*, *Apud Asnam* et *Cululis*.

Dans ce premier rapport, nous présentons les résultats des recherches menés à partir de la documentation disponible (études publiées et archives) et des investigations sur le site d'Agger, ainsi que d'une lecture critique de la documentation cartographique et des notices des brigades topographiques de l'armée française au temps du protectorat. Une mission de documentation architecturale par scanner laser et photogrammétrie, en décembre 2020, a permis une meilleure connaissance des monuments majeurs du site, à savoir la forteresse byzantine, le théâtre, le mausolée et le pont routier. Une réflexion préliminaire sur ce territoire dans l'Antiquité, situé essentiellement dans l'actuelle plaine de l'Oueslatia, est rendue possible grâce aux progrès de la recherche historique des trois dernières décennies.

---

[5] Dans le cadre d'un accord de coopération scientifique qui lie l'INP de Tunis (représenté par son directeur général le Pr. Faouzi Mahfoudh) au Laboratoire LR13ES11–Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval, Université de Sousse » (Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sousse dirigé par le Pr. Abdellatif Mrabet.

[6] Il s'agit notamment des travaux de consolidation et de restauration du théâtre.

I. De Jbel Serj à Jbel Oueslat en passant par la plaine de l'Oueslatia : étude du cadre régional de la colonie romaine d'Agger

1. La plaine de l'Oueslatia et le territoire d'*Agger* : une région frontalière entre deux circonscriptions territoriales numides (HBR-FA)

La plaine de l'Oueslatia, s'étend parallèlement au flanc est du Jbel Serj, dans une zone frontalière entre deux circonscriptions territoriales numides, la *Thusca,* au nord et la *Gamonia,* au sud[7].

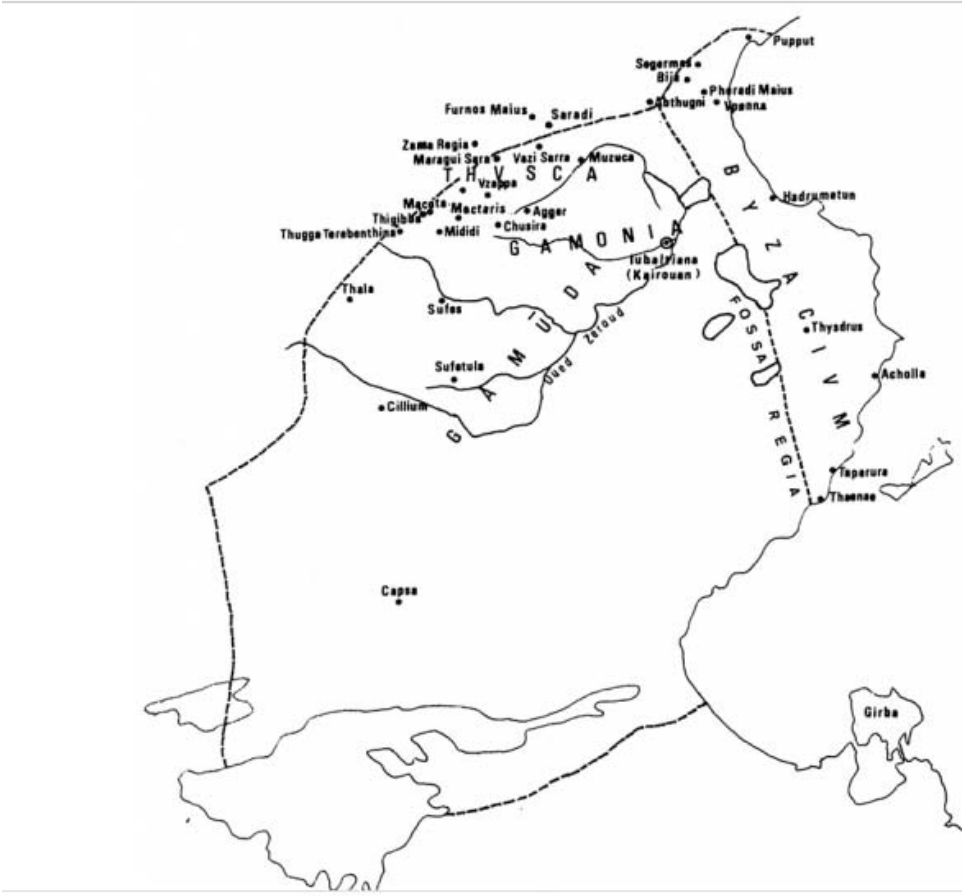


Fig. 1 : Carte de la Byzacène avec essai de localisation de la *Thusca* et de la *Gamonia* (apud M'Charek, 1999, fig. 5)

[7] Ahmed M'Charek, « De Zama à Kairouan : la Thusca et la Gamonia », dans Frontières et limites géographiques de l'Afrique du Nord antique : Hommage à Pierre Salama, Éditions de la Sorbonne, Paris, 1999.

a. Données préliminaires sur le territoire d'*Agger* (HBR-FA)

Du point de vue de la géographie historique et selon les études de A. M'Charek[8], Agger se situe, dans *le pagus Thuscae,* une circonscription territoriale laissée aux rois numides lors de la réorganisation du territoire africain au lendemain de la défaite de Carthage[9].

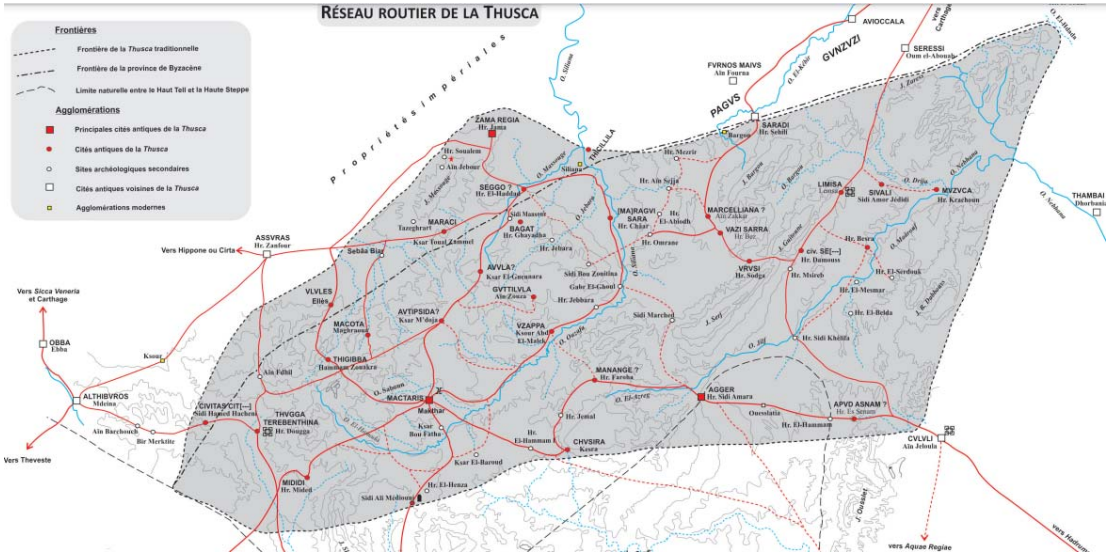


Fig. 2 : Carte de la *Thusca* (A. M'Charek, 2018)

La limite méridionale du territoire de cette ville à l'époque romaine est définie par une borne[10] placée à 5 km au sud-est d'Oueslatia, en direction de Jbel Ouesslet, entre la propriété d'un certain *Gallikanus*[11] et celle de l'empereur.

---

[8] M'Charek, « De Zama à Kairouan… » et Ahmed M'Charek, « 'Cités' et routes de la Thusca (région de Mactaris et Zama Regia). Enquête de géographie historique et essai de cartographie », dans S. Sehili *et alii* (éds), *Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'Afrique antique offerts à Sadok Ben Baaziz*, Tunis, 2018.

[9] Inscriptions de Mactar (*AE*, 196, 96) et de Ksar Bou Fath (*CIL* VIII, 23599). Sur ces deux inscriptions et le sujet des *pagi* carthaginois, voir en dernier lieu Samir Aounallah, *Pagus, castellum et ciuitas. Études d'épigraphie et d'histoire sur le village et la cité en Afrique romaine*, Ausonius Éditions, Scripta antiqua 23, Bordeaux, 2010, p. 23-25.

[10] *AE*, 1946, 75 et 76. M'Charek, « De Zama à Kairouan… », [en ligne : https://books.openedition.org/psorbonne/22670] : « Une pierre calcaire haute de 1,12 m, plus large dans sa moitié inférieure, mal dégrossie destinée à être fichée en terre (45 cm) que dans sa moitié supérieure destinée à recevoir les inscriptions (36 cm) ». La hauteur des lettres est entre 6 et 8 cm, d'après Charles Saumagne, *BCTH*, 1946-1949, p. 77-78, n°s 3 et 4.

[11] M'Charek, « De Zama à Kairouan.. », 1999 propose de l'identifier avec le sénateur L. *Domitius Gallicanus Papinianus*, *praefectus aerarii Saturni* sous Alexandre Sévère, puis plusieurs fois gouverneur consulaire sous Gordien III et Philippe.

Ce territoire semble être limitrophe avec Hr. Chendouba, à quelques kilomètres au sud-ouest de la borne de *Gallikanus*, puisqu'une épitaphe provenant de ce site mentionne un *quadratarius Aggeritanus*[12]. Cette dernière précision montre par conséquent que le défunt était enterré en dehors de la ville de sa naissance.

Du côté nord-est, à environ 12 km de Sidi Amara, ce territoire s'étendait vraisemblablement jusqu'au site de Sidi Khalifa; il renferme des vestiges archéologiques importants[13]. Cette idée proposée par A. Beschaouch repose sur la découverte d'un mausolée avec une inscription[14] qui atteste la présence de la famille des *Fabii* déjà connue à Agger à travers le médecin *M. Fabius Restutus*[15]. Bien qu'aucune ville n'ait été identifiée sur le terrain entre *Agger* et Sidi Khalifa, pour pouvoir lui rattacher une partie de ce secteur, l'hypothèse d'étendre le territoire d'*Agger* jusqu'à ce lieu demeure très fragile et manque d'arguments solides.

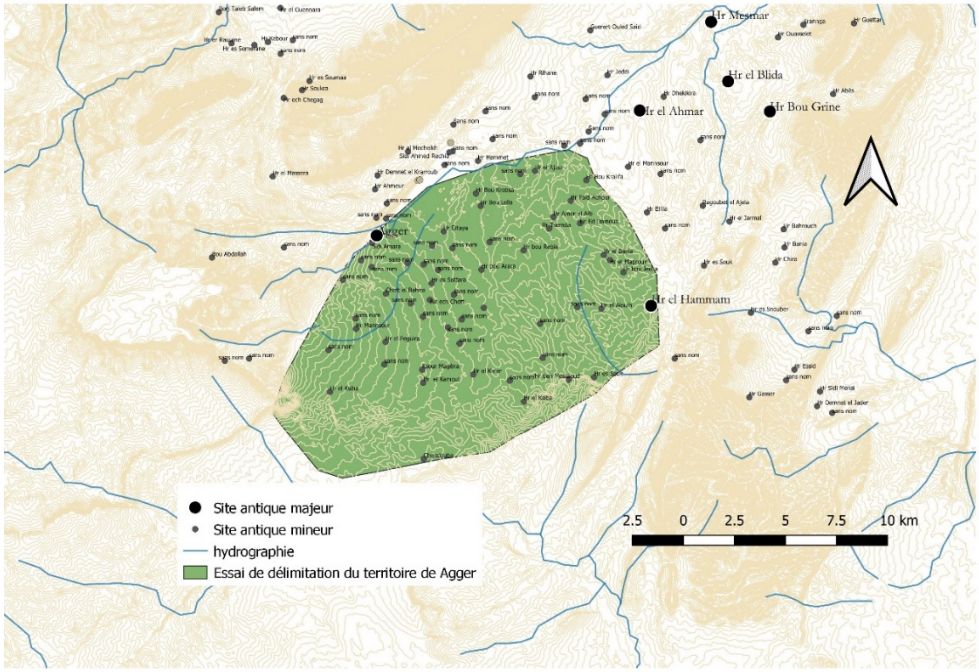


Fig. 3 : Délimitation préliminaire du territoire d'Agger (H. Ben Romdhane)

[12] *BCTH*, 1909, p. 112-115. Cf. M'Charek, 1997.

[13] Azedine Beschaouch, « Grammatica quaedam. Notes épigraphiques sur l'Afrique romaine », dans *Latomus*, T. XXVI, fasc. 2, p.1967, p. 410. L'auteur mentionne un Henchir qui s'étend dans le pays des *Gouazine*.

[14] Beschaouch, « Grammatica quaedam… », 410-411, n. 14 : *M. Fabio, Ti. F., Quir. // Capitoni Sabiniano //, Ti. Fabius Pietas Iulianus // Caelius Saturninus Fusci-//anus patri dulcissimo // et unici exempli posuit.*

[15] *CIL* VIII, 12153 : *D(is) M(anibus) s(acrum) / M(arcus) Fabius R[e]/stutus medicus / homo bonus / pie uix(it) annis / LXII m(ensibus) III / h(ic) s(itus) e(st).*

La limite ouest de ce territoire est toutefois définie de manière certaine grâce à des éléments de la géographie physique (Jbel Serj et oued Jelf) et à une interprétation que nous donnons aux structures aménagées sur le pont routier.

b. Le pont sur l'oued Jelf et l'hypothèse de la présence d'un bureau de péage à l'entrée Nord de la ville (HBR)

Le pont érigé à l'entrée ouest de la ville, et qui devait à l'origine avoir une longueur de 100 à 150 m[16], présente des traces matérielles inédites concernant les aménagements que pourrait abriter un pont romain[17]. Notons toutefois que les notes et études consacrées à ce monument se sont essentiellement intéressées à sa topographie et à son architecture, tout en omettant de parler d'un aménagement qui avait certainement une fonction particulière dans ce monument routier[18]. En effet, des structures, omises dans les études modernes, forment deux espaces accolés, de forme rectangulaire, qui occupent le milieu du pont au niveau du tablier (Fig. 4a et b). À première vue, on pourrait penser à un remploi des dalles des parapets vu la ressemblance morphologique des éléments des deux structures, mais l'examen attentif prouve qu'il s'agit bien de deux pièces adjacentes longues de 12,25 m[19] et larges de 3,77 m, dont les murs sont formés de grandes dalles épaisses d'environ 25 cm en parfaite connexion avec une assise de pierres de taille. La largeur de la voie au niveau de ces pièces est de 2,12 m sur une largeur totale du tablier de 6,60 m. La longueur du tablier est de 48,50 m alors que la partie conservée du pont est de 49,27 m.

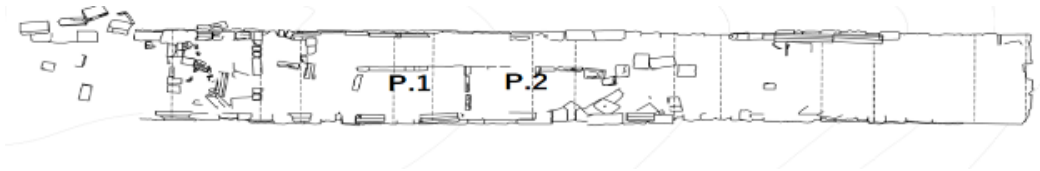


Fig. 4a : Vue en plan d'une partie du tablier (relevé et dessin Y. Khémiri)

[16] 150 m d'après Salama 1951, p. 80, et 100 à 110 m d'après Mohamed Grira et *alii,* « Franchissement des cours d'eau dans l'antiquité : le pont de l'oued Jilf à la hauteur d'Agger (Hr el-Khima / Sidi Amara, environs d'Oueslatia), dans Lamia Ben Abid et alii (coord.), *De Carthage à Carthagène : bâtir en Afrique et en Ibérie durant l'Antiquité*, Publicaciones INAPH, Colección Petracos 2021, p. 379.

[17] Sur les ponts romains, nous disposons d'une étude magistrale qui couvre l'ensemble de l'empire, de Vittorio Galliazzo, *I ponti romani. Vol. 1 : Esperienze preromane, storia, analisi architettonica e tipologica ornamenti, rapporti con l'urbanistica, significato. Vol. 2 : Catalogo generale,* Treviso-Canova, 1994-1995. Pour les études régionales, nous nous référons à l'ouvrage collectif sur les ponts routiers de la Gaule romaine, Guy Barruol *et al.* (dir.), *Les ponts routiers en Gaule romaine : actes du colloque tenu au Pont du Gard du 8 au 11 octobre 2008*, Centre Jean Bérard - Naples, Crypta Balbi, Ecole Française de Rome, 2011.

[18] Antoine Fauché, « Excursion du 27 novembre 1930. Oueslatia », dans *SAS*, 20 (1929-1930), 1931: « Un détail frappe aussitôt le voyageur. Cet ouvrage était-t-il vraiment un pont de libre accès au Col et à la ville ? Sur le tablier même, large de quatre à cinq mètres, des restes de constructions nettes et solides semblent en barrer l'entrée : il est certain qu'aucun véhicule ne pouvait la franchir ».

[19] La pièce située à l'est est longue de 6 m et celle de l'ouest est de 6,16 m.

Fig. 4b : Aménagement du tablier

Cet aménagement ne pourrait être rattaché à une fonction de l'espace autre qu'une zone de circulation[20]. Or, en dehors des structures d'hébergement, de culte ou de bains qui longeaient certaines voies[21], on ne connait pas de témoignages de structures qui occupaient le milieu d'une voie ou d'un pont routier[22]. De ce fait, pourrait-on proposer comme explication la présence d'une station du *portorium* en rapport avec le péage d'un impôt sur le passage des personnes et des marchandises ? Cela est possible si l'on fait le lien avec une indication principale fournie par le Digeste[23] et reprise par R. Cagnat[24], selon laquelle les ponts servaient, avec les frontières, les entrées des villes, les voies et les bacs, comme endroits appropriés à l'aménagement des points de paiement du *portorium.* L'emplacement de notre monument au milieu du pont laisse penser plutôt à une simple station de contrôle ou à un guichet de péage comme dans le cas du monument identifié par

[20] Des vestiges d'une occupation moderne, appuyés par des documents d'archives, montrent l'occupation de certaines arches comme gourbis à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Cette phase de l'histoire du monument sera présentée dans un autre cadre.

[21] Sur les aménagements des stations routières, voir par exemple pour la Gaule, Fabien Colleoni, «Stations routières en Gaule romaine : architecture, équipements et fonctions», *Gallia*, 73-1, 2016, p. 3-9.

[22] Vittorio Galliazzo, évoque dans la discussion qui a suivi sa communication à la Société Nationale des Antiquaires de France (1996, p. 243) les ponts érigés sur les frontières « avec structures démontables, permettant à la garnison installée à la tête du pont d'interrompre rapidement tout trafic ».

[23] *Digeste*, 19, 2, 60, paragraphe 8.

[24] Cagnat, « Nouvelles explorations… », p. 11 et 147.

P. Trousset dans la *clausura* de la Tebaga, dans le Sud tunisien[25]. À Sala, en Tingitane, un monument identifié par M. Euzennat en tant que fortin semble, selon J. Napoli, se rapporter aussi à un guichet de contrôle[26]. En dehors de l'Afrique du Nord, les vestiges d'une structure carrée d'environ 6 m de côté, ce qui rappelle déjà les dimensions de nos deux pièces, ont été relevés à Portgate près de Corbridge, là où la route de *Prateorium* à *Bremenium* croisait le mur d'Hadrien. J. Napoli a proposé d'identifier aussi cette structure comme un guichet de contrôle[27].

De même, la position du pont dans un défilé qui constitue un passage stratégique entre les hauteurs de la *Thusca* et la plaine de la *Gamonia*[28], est comparable à la situation géographique de la ville de *Zarai* en Numidie « au débouché d'une dépression qui commande l'accès au Tell » qui explique le rôle joué par cette ville en tant que *statio* selon son fameux tarif fiscal[29].

Quoi qu'il en soit, et bien que l'emplacement de ces structures dans la moitié sud d'une chaussée large de 6 m, permette de restituer un passage d'environ 2,50 m, ce qui était largement suffisant pour la circulation des véhicules de différentes dimensions[30], nous ne pouvons présenter notre identification d'un guichet de péage ou de contrôle que de façon très hypothétique en attendant de la confirmer ou l'infirmer par les études au niveau des deux pièces ou par des découvertes épigraphiques.

---

[25] Paul Trousset, *Recherches sur le limes Tripolitanus du Chott el-Djerid à la frontière tuniso-libyenne*, Etudes d'Antiquités Africaines, CNRS, Paris.1974, p. 66 et fig. 24b. Ce guichet identifié, bien que de façon hypothétique, par P. Trousset a la forme suivante : construction rectangulaire (11 x 5,25 m) coupée en deux parties par un couloir large de 3,25 m. En dehors de l'Afrique, des travaux ont été consacrés aux structures douanières et l'un des arguments souvent exploités pour étayer ce genre d'identification est l'emplacement dans une zone frontalière. Tel est le cas de la structure faisant partie du complexe du pont en Étrurie, cf. Yvonne Backe-Forsberg, *Crossing the bridge. An Interpretation of the Archaeological Remains in the Etruscan Bridge Complex at San Giovenale, Etruria*, Uppsala Universitat, 2005, p. 132. Ces structures ont perduré au Moyen Âge en Europe.

[26] Joëlle Napoli, *Recherches sur les fortifications linéaires romaines*, EFR-229, Rome, 1997, p. 106-107.

[27] Napoli, *Recherches sur les fortifications*…, p. 87.

[28] Sur l'identification de cette frontière historique, voir plus haut, ch. I. 1. a.

[29] P. Trousset explique l'installation de cette *statio* par l'emplacement de Zarai au débouché d'une dépression qui commande l'accès au Tell (Paul Trousset, « Le tarif de Zara : essai sur les circuits commerciaux dans la zone présaharienne », dans *Ant. Afr*, 38-39, 2002, p. 355). Cette explication a été adoptée par Jérome France « Normes douanières et réglementation des échanges. Trois questions simples sur le tarif de Zaraï (Numidie) », dans *Ant. Afr.*, 50, 2014, p. 94.

[30] Sur les véhicules de transport dans l'Antiquité, voir Jared Hudson, *The rhetoric of roman transportation. Vehicles in latin literature*, Cambridge University Press, 2021.

2. Entre plaines et montagnes : ressources naturelles et occupation du sol (FA)

La carte au 1/50000e de Jbel Serj couvre une superficie de 640 km² ayant comme frontière sud la feuille de Jbel Bargou, à l'est la feuille d'Aïn Jeloula, au nord la feuille Pichon et à l'ouest la feuille de Makthar. La région couverte par cette feuille est constituée de reliefs variés, mais sa caractéristique principale est la présence des montagnes qui entourent une plaine dont la superficie ne dépasse pas le tiers de la feuille totale. Le Jbel Serj se trouve presque dans sa totalité sur cette feuille et constitue la ligne de démarcation entre deux régions administratives actuelles : celle de Kairouan et celle de Siliana. Cette montagne marque aussi la limite entre deux grandes tribus modernes, celle des Jlass (inscrite Zlass sur la carte) et celle des Ouled Oun[31]. La plaine entourée par les montagnes est peuplée par les *Gouazine,* une fraction de la tribu des Jlass dont le centre est l'actuelle délégation d'Oueslatia. Cette plaine est entourée par le Jbel Serj à l'ouest et au nord et, à l'est, elle est délimitée par une série de montagnes qui commence au nord-est par le Jbel Ouchtatia, s'étend vers le sud jusqu'au Jbel bou Dabbous qui enchaine avec une partie du Jbel Oueslet. La plaine des *Gouazine* constitue un triangle dont la base est ouverte encore vers le sud et qui enchaine avec les autres plaines de Kairouan jusqu'à atteindre le Jbel Trozza, limite sud de la région kairouanaise. Le Jbel Serj forme la frontière entre le Tell et la Steppe et constitue aussi la ligne de démarcation pluviométrique entre des isohyètes qui dépassent les 400 mm au nord de ce-dit Jbel dans la région d'Ouled Oun, et d'autres qui ne dépassent pas les 300 mm dans la région d'Oueslatia[32], comme dans les plaines de Kairouan en général.

La végétation dans l'espace couvert par la feuille du Jbel Serj est de deux types : une végétation tellienne au nord de la chaine montagneuse en se dirigeant vers les piémonts de Kesra, et une végétation steppique au sud de la montagne et vers la plaine d'Oueslatia. Cette végétation est conditionnée par deux lignes pluviométriques différentes. En effet, la feuille présente deux espaces paradoxaux sur tous les plans ; on constate l'abondance des sources et une nappe peu profonde dans la région tellienne, mais une pénurie remarquable d'eau et un nombre limité de sources dans la plaine d'Oueslatia.

Dans cette plaine, les oueds sont saisonniers et n'emmagasinent pas d'eaux suffisantes pour les semi-nomades qui vivent avec leurs troupeaux sur ces terres entourées par les montagnes kairouanaises. Dans cette même région et au cours de l'époque coloniale, les colons avaient essayé de changer ce mode de vie semi-nomade des fractions de la grande tribu des Jlass. Ce changement attesté par

---

31 Charles Montchicourt, *La région du Haut Tell en Tunisie (Le Kef, Téboursouk, Mactar, Thala). Essai de monographie géographique*, Paris, 1913.

32 Armand Frémont, « Dans la région de Djebel Serdj (dorsale tunisienne) », *Méditerranée*, 10e année, n. 1, 1969, p. 6 ; cf. Karim Lahmar, Jean-Pierre Larue et Raouf Karray, « Mesure de l'érosion et efficacité de l'aménagement des versants dans le bassin de l'oued Maarouf (Tunisie centrale) », *Revue des régions arides*, supplément 24, 2010, p. 986.

l'installation de dizaines de fermes dans la région du Jbel Serj et tout autour d'Oueslatia, surtout dans la plaine. Ces fermes étaient spécialisées dans la culture sèche des céréales tout en fixant cette population au sol ; cependant, cette expérience fut plus rentable au nord de cette chaine montagneuse, c'est-à-dire du côté de Siliana, que dans la plaine au sud de la montagne, plus précisément dans la région d'Oueslatia.

Le patrimoine archéologique dans la feuille du Jbel Serj est varié avec une potentialité importante, que ce soit dans la plaine unique d'Oueslatia ou dans les montagnes qui l'entourent. On a recensé plus d'une centaine de sites archéologiques mentionnés par les brigades topographiques de l'armée française sans compter ce qu'on appelle les Henchirs[33] signalés sur carte par les lettres Hr. Les sites archéologiques sont mentionnés par les sigles RM, RB et RR, soit respectivement ruines mégalithiques, ruines berbères et ruines romaines (Fig. 5).

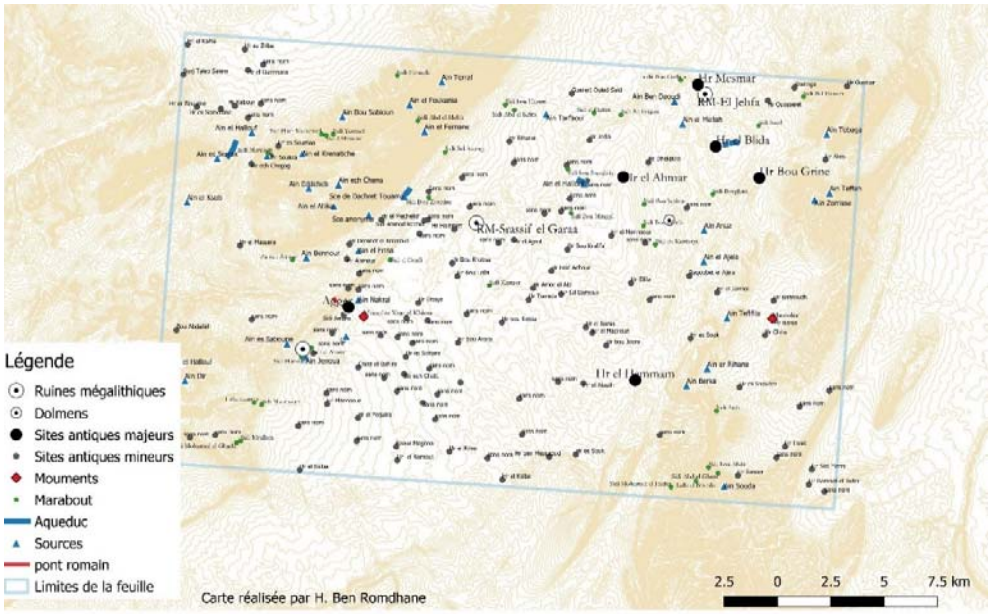


Fig. 5 : Carte de répartition des sites archéologiques de la feuille au 1/50000e Jbel Serj

Ce chiffre, qui se base essentiellement sur les mentions des officiers français, demeure néanmoins minime par rapport à la réalité du terrain. Bien évidemment, le site majeur dans la feuille de Jbel Serj est *Agger* qui se trouve non loin de la seule issue entre la steppe kairouanaise et les débuts du Tell dans un point connu sous le nom de Foum el Afrit. D'ailleurs, cette issue est attestée depuis l'Antiquité par

[33] Plusieurs sites archéologiques, dans la région d'étude, figurent sur la feuille archéologique de Makthar au 1/100000e. *Atlas archéologique de la Tunisie*, feuille XXX, 1/100000e, Makthar et sur la feuille XXXI, 1/100000e de Djebel bou Dabbous.

la présence du pont sur l'oued Jelf[34]. Les ruines mentionnées en tant que ruines berbères sont vraisemblablement les grottes qui longent la montagne du Jbel Serj de direction ouest-est. Une célèbre grotte est celle d'Ain Dhehab[35], site très visité par les spéléologues. D'autres grottes d'une importance moindre sont aussi attestées dans la montagne du Serj. Toujours selon les indications de la carte topographique du Jbel Serj et en dehors du fameux site d'Agger[36], Henchir el Khima-Sidi Amara, cinq sites archéologiques majeurs sont mentionnés dans cette feuille. Ils se trouvent dans la partie est de la carte sur les flancs de Jbel bou Dabbous et s'étendent vers le nord jusqu'au Jbel Ouchtetia ; ce sont Henchir Mesmar[37], Henchir el Blida[38], Henchir Bougrine[39], Henchir Mansour[40] et Henchir El Ahmar[41] ; un seul site majeur est dans la partie sud-est de la carte, Henchir El Hammam[42]. Ces six sites sont à une altitude qui dépasse les 400 m. La zone de concentration des sites archéologiques d'une certaine importance se remarque à proximité des oueds et des puits. Quelques sites d'importance se concentrent non loin de l'oued Midoun et tout au long de Satour Boukhobza. L'oued Maarouf, sur lequel a été bâti le pont romain, est entouré aussi de quelques sites archéologiques. Cet oued et son bassin versant ont bénéficié de quelques études géomorphologiques très importantes. Le bassin versant de l'oued Maarouf constitue le dernier bassin dont les eaux se déversent dans le barrage de Nebhana[43].

---

34 Sur ce pont, voir les remarques préliminaires ci-dessus, ch. I. 1. b.

35 Cette grotte de renommée internationale a été découverte en 1998 par l'association des spéléologues de Zaghouan. Elle est composée de neuf salles successives s'étendant sur trois kilomètres, et elle est connue pour ses longues fistuleuses qui dépassent les six mètres.

36 René Cagnat et Alfred Merlin, *Atlas archéologique de la Tunisie*, feuille XXX, Makthar au 1/100 000e, n. 262 ; Jean-André Peyssonnel, *Voyage dans la régence de Tunis et d'Alger*, 1838, p. 116 ; Victor Guérin, *Voyage archéologique dans la régence de Tunis*, I, 1862, p. 424 ; Charles Diehl, « Rapport sur deux missions archéologiques dans l'Afrique du Nord avril-juin 1892-1893 », *Nouvelles archives des missions*, 1893, p. 387 ; voir les dernières mises au point sur ce site, Leila Ladjimi Sebaï, « Un site de la Tunisie centrale ; Aggar ? », *L'Africa Romana*, Sassari, 1987, p. 415-432 ; Leila Ladjimi Sebaï, « Une inscription dédiée à Caracalla, provenant du forum *d'Agger* (Henchir Sidi Amara, Tunisie) », *L'Africa Romana*, 1992, p. 673-676.

37 *Atlas archéologique de la Tunisie*, feuille XXXI, Jbel bou Dabbous, n. 36, connu aussi sous le toponyme Henchir Mahrouf. Les brigades topographiques ont signalé la présence de deux mausolées, une citadelle byzantine en mauvais état de conservation et des inscriptions latines ; cf. Julien Poinssot, « Inscriptions inédites recueillies pendant un voyage exécuté en 1882-1883 », *Bulletin des Antiquités Africaines*, 1884, P. 88 ; *Corpus Inscriptionum Latinarum*, VIII, p. 1247.

38 Cagnat et Merlin, *Atlas*, feuille XXXI, Jbel bou Dabbous, n. 40, connu sur la carte de Jbel bou Dabbous, Henchir el Baldia. Il y a lieu de signaler des citernes et une basilique chrétienne.

39 Cagnat et Merlin, *Atlas*, n. 41.

40 Cagnat et Merlin, *Atlas*, 47. Des inscriptions ont été observées dans ce site, *CIL*, VIII, p. 2400.

41 Cagnat et Merlin, *Atlas*, n. 53.

42 *Cagnat et Merlin, Atlas*, n. 68. Un petit fortin, décrit dans Poinssot, « *Inscriptions* », 154 ; René Cagnat, *Nouvelles explorations*, E. Leroux, Paris, 1888, p. 30.

43 Karim Lahmar et Jean-Pierre Larue, « Significations géo-environnementales des compositions chimiques des eaux de l'oued Maarouf (Tunisie centrale), *Journal of new Sciences*, volume 30, I, 2016, p. 1697- 1708.

L'érosion remarquée par les géomorphologues dans cette zone risque à long terme de menacer la zone côtière et plus particulièrement la région de Sousse au niveau de Kalaà el Kébira[44]. Un site archéologique très important et d'une grandeur considérable, Sidi Khalifa[45], a été signalé dans la plaine des *Gouazine*. Il a déjà livré une inscription, une base inscrite dans un mausolée ruiné près d'Ain Mastour[46]. Un autre site archéologique d'une grande importance, à l'extrême est de la feuille Jbel Serj, est celui de Henchir Es-Snouber identifié par A. M'Charek avec l'antique *Apud Asnam*[47]. De l'autre côté de Jbel Serj, le site le plus important est celui du pont bâti sur l'oued Jelf[48] qui a été visité par plusieurs voyageurs et explorateurs qui ont sillonné la Tunisie centrale au cours de l'époque coloniale[49].

Dans cette même région des Ouled Oun, un autre site archéologique a livré récemment deux épitaphes mentionnées sur la carte sous le nom de Henchir et Ain Soukra sur la route qui mène à Kesra à 6 km au nord-ouest d'Agger[50]. D'autres sites archéologiques au sud d'Agger sont signalés sur la feuille archéologique de Makthar au 1/100 000e. La concentration de ces sites archéologiques se voit dans la plaine entre Agger et la délégation actuelle d'Oueslatia. Nous n'en mentionnons ici que les plus importants signalés par les brigades topographiques de l'armée française à l'instar de Henchir el Mansoura[51], Henchir Edamous[52], Henchir el Fguira[53], Henchir el Ksiba[54], Henchir Esattara[55], Henchir el Gamoud[56], Henchir Esmida[57], Henchir bou

---

44 Lahmar *et alii,* p. 982-988.

45 Cagnat et Merlin*, Atlas*, feuille au 1/100 00, Jbel bou Dabbous, n. 45.

46 Le texte de cette base a été publié par Azeddine Beschaouch ; « *M(arco) Fabio Ti(beri) f(ilio) quirina Capitoni Sabiniano, Tiberius Fabius Pietas Gaelius Saturninus Fuscanus patri dulcissimo et unici exempli posuit* » ; cf. Beschaouch, « Grammatica quaedam. Notes épigraphiques sur l'Afrique romaine », *Latumus*, 1967, p. 410-411 et planche XX.

47 Ahmed M'Charek, « Henchir Es-Snam antique Apud Asnam ? Champ de bataille en 125 de l'Hégire», *Les Cahiers de Tunisie*, n. 165, 1993, p. 17-27.

48 Cagnat et Merlin, *Atlas*, feuille XXX, Makthar, au 1/100000e, n. 258-259.

49 Cagnat, « Nouvelles explorations », p. 33-34 ; Poinssot, « Inscriptions inédites », p. 90. Il faut souligner ici une lettre datée du 16 juillet 1952, adressée par le caïd de Kairouan et des Jlass, mentionnant une intervention de ses agents au niveau du pont de Foum el Afrit pour enlever une construction anarchique entre les voûtes du pont romain. Le plus important dans ce document d'archives est qu'il nous renseigne sur la fermeture des voûtes du pont par des pierres que le caïd de Kairouan et des Jlass attribue aux rebelles tunisiens dans cette région qui se sont révoltés contre la présence française en Tunisie. Ces pierres sont visibles jusqu'à ce jour sur les lieux. Ce document d'archives m'a été envoyé par mon collègue et ami M. Faouzi Mostaghanmi spécialiste de l'histoire moderne et contemporaine ; qu'il trouve ici l'expression de ma vive gratitude.

50 Hernan Gonzalez-Bordas, « Inscriptions inédites de Tunisie », *Chronique d'Archéologie Maghrébine (CAM)*, n°1-1, 2021, p. 10-11.

51 Cagnat et Merlin, *Atlas*, feuille, XXX, Makthar, 1/100000e, n. 283. Un fortin byzantin et un tombeau creusé dans le roc ont été signalés dans ce site à côté des inscriptions latines retrouvées *in situ*, cf. *CIL*, VIII, 23777, 23778.

52 Cagnat et Merlin, *Atlas*, XXX, Makthar, n. 279.

53 Cagnat et Merlin, *Atlas*, XXX, Makthar, n. 282.

54 Cagnat et Merlin, *Atlas*, XXX, Makthar, n. 280. Les brigades topographiques ont signalé la présence d'un dolmen et d'un fortin byzantin. Des inscriptions latines ont été retrouvées sur le site. Cf.

Mahri[58] et Henchir Esfaia[59]. S'agissant des sites berbères, on remarque une concentration particulière dans la zone Sud-est de la carte et plus précisément entre les lignes 275.000 et 280.000 Nord et 480.000 et 485.000 Est (coordonnées Lambert). Cette zone forme le début des piémonts du Jbel Oueslet dans sa partie ouest, une montagne connue par l'abondance de ses sites préhistoriques.

Les brigades topographiques[60] ont signalé quelques fermes qui datent de l'époque coloniale. Ces fermes ne sont pas nombreuses comme c'est le cas dans l'autre partie au-delà de la montagne dans la plaine d'Ouled Oun et dans la région de Siliana, mais elles existent réellement. Elles se localisent dans la plaine d'Oueslatia ; nous signalons leur absence quasi totale dans les piémonts et tout au long de la montagne du côté de la steppe kairouanaise. L'importance de ces fermes se voyait dans leur installation, en majorité, tout près des sites archéologiques d'époque romaine.

À côté des sites archéologiques anciens il faut signaler de petits foyers modernes qui longent la montagne du Serj dans la plaine d'Oueslatia ; ils sont utilisés pour distiller le romarin. Plusieurs petits ateliers se multiplient ainsi dans la montagne pour la cueillette du romarin, mais la plus grande coopérative de distillation a été établie sur l'oued Maarouf.

II. *Agger* : histoire et archéologie d'une ville romano-byzantine d'origine numide

1. Agger et l'historiographie moderne (HF)

Le site d'*Agger* (Sidi Amara) fut visité par maints voyageurs, explorateurs et savants. C'est le cas de Ximenez et Peyssonnel (1724)[61], Temple (1833)[62], Poinssot (1882-1883[63]) et Ch. Tissot (1884). En 1886, de Belenet explora la vallée de l'oued Maarouf et rédigea une riche monographie de toute la région traversée par cette

Le commandant Toussaint, « Rapport archéologique sur la région de Maktar », *Bulletin du Comité des Travaux historiques*, 1899, p. 196 ; *CIL*, VIII, 88, 1250 et 2400.

55 Cagnat et Merlin, *Atlas*, XXX, Makthar, n. 274-275.

56 Cagnat et Merlin, *Atlas*, XXX, Makthar, n. 296.

57 Cagnat et Merlin, *Atlas*, XXX, Makthar, n. 271.

58 Cagnat et Merlin, *Atlas*, XXX, Makthar, n. 291. Dans la notice de la feuille Makthar mentionné Henchir bou Mahri, sur la carte topographique de Jbel Serj 1/50000e, un site anonyme marqué par RR. Un mausolée et trois pressoirs à huile juxtaposés y ont été signalés.

59 Cagnat et Merlin, *Atlas*, XXX, Makthar, n. 267.

60 Nous remercions très vivement Mme Véronique Blanc-Bijon qui nous a communiqué les archives des brigades topographiques de la feuille au 1/50 000 Jbel Serj, outil indispensable pour nos travaux de vérification sur le terrain.

61 Francisco Ximenez, *Diario de* Tunez, 1730 ; Peyssonnel, *Voyage*.

62 Grenville T. Temple, *Excursions in the Mediterranean - Algiers and Tunis*, 1835, II, 86-88 et Appendix (p. 319-321 : inscriptions n° 62 -75).

63 Poinssot, « Inscriptions».

vallée. En 1887, Cagnat visita les ruines de Sidi Amara et décrivit plusieurs monuments[64]. À la fin du XIXe siècle, Ch. Diehl (en 1892-93)[65], les éditeurs de *l'Atlas archéologique de* Tunisie[66], Msgr Toulotte[67], P. Toussaint[68] et d'autres, avaient exploré le site. Ces voyageurs évoquèrent divers problématiques : le toponyme, les monuments, les inscriptions…etc.

Le toponyme antique. Dominant le défilé de *Foum al-Afrit*, Hr. Sidi Amara avait connu plusieurs appellations. Ximenez et Peyssonnel[69], l'ont nommé Hr. el-Khima, *Maranzana* et *Mansous*. L'anglais Temple[70] lui accorda le nom d'« *el Khima* » avant que Poinssot [71] ne lui attribue les noms de Hr. *el Khima*, *Hr. Sidi Amara* et *Foum el Afrit*. Wilmanns identifia, à tort, ces ruines avec la station d'*Avula*[72]. C'est à Cagnat[73] que revint le mérite de situer, en 1887, à Hr. Sidi Amara la station d'*Agger* en référence à la Table de Peutinger (VI, 1) et au fameux passage d'El-Bekri[74]**.** En 1909, la découverte par Ch. Monchicourt d'une inscription, à quelques kilomètres au sud du site[75], mentionnant un « *Aggeritanus* », a renforcé cette proposition. Mais, c'est seulement en 1987 que L. Ladjimi Sebaï parvint à localiser, avec certitude, la station d'*Agger* à Sidi Amara (ou Hr. El Khima), cela grâce à la découverte du nom de la ville inscrit sur le piédroit de la porte d'accès au forum : AGGERI AVG (*Aggeri Aug(ustae*))[76].

---

[64] Cagnat, *Nouvelles explorations,* p. 31-34.

[65] Diehl, « Rapport sur deux missions », 387-389) et Charles Diehl, *L'Afrique byzantine : Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, Paris, 1896, p. 179 - 182 - 205 n - 281, il a reproduit le plan de la forteresse (p. 179) tout en ajoutant, à la page 182 : « La redoute de Henchir Sidi Amara a pour noyau un grand édifice antique, devenu une sorte de donjon qu'entourent les murailles byzantines ».

[66] Babelon, Cagnat, Reinach, *Atlas*, n. 262 et 263.

[67] Anatole Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne. Byzacène et Tripolitaine.* Montreuil-sur-Mer, 1894, p. 40.

[68] Toussaint, « Rapport archéologique », p. 195.

[69] Ximenez, *Diario & Onzième excursion*, Vol. VII, fol. 62 vº (d'après Hernan Gonzalez-Bordas, *Les inscriptions latines* ; Peyssonnel, *Voyage*, 115 et 116.

[70] Temple, *Excursions in the Mediterranean*, II, p. 86-88.

[71] Poinssot, « Inscriptions», p. 90.

[72] *CIL*, VIII, p. 89. L'identification d'*Uzappa* à Hr. Ksour Abdelmalek, par Poinssot, détruit cette hypothèse, car *Avula* se trouve, d'après la Table de Peutinger, entre *Assuras* et *Uzappa*.

[73] Cagnat, *Nouvelles explorations*, p. 33.

[74] El-Bekri, *Description de l'Afrique*, (1202, texte arabe) : « La route de Kairouan à la ville de Bône : elle va de Kairouan à Jaloulā … et de là à Ajjer ; elle a une forteresse, un pont, … ». Cette identification réfuta définitivement la supposition de Wilmanns, laquelle fut aussi révoquée par Tissot, *Géographie* comparée, II, 576 et suiv.

[75] Monchicourt, « Note sur la position de la ville d'*Aggar* », p. 112-115 = *ILAfr*. 79 : il s'agit d'un dé rectangulaire (0,24 m x 0,70 m) qui a été découvert au lieu-dit *Haouta Chendouba* (à l'angle oriental du territoire de Kairouan, sur la rive gauche de l'oued Marguellil) et sortant de l'atelier d'un *quadratarius* du nom de *Basius* qualifié d'*Aggeritanus.*

[76] Ladjimi Sebaï, « *Agger* » et « Une inscription dédiée à Caracalla ». Le toponyme antique d'*Aggar* pourrait avoir, selon Fantar, une origine chamito-sémitique ou libyco-berbère. Mais Peyras et Trousset, « Le lac *Tritonis* », proposèrent une origine plutôt libyque. M'Charek, « À propos du nom Aggar/Akkar », p. 91, a préféré une origine libyco-berbère en considérant que l'*oppidum liberum Aggaritanum* ou *Accharitanum,* mentionné par Pline, n'est autre qu'*Agger* (Henchir sidi Amara).

Mausolée[77]. En 1724, Ximenez et Peyssonnel firent la description de quelques monuments[78] à l'instar du mausolée[79]. Ce monument a été signalé dès le XVIIIe siècle par ces deux voyageurs. Temple reconnut, quant à lui, deux monuments de ce type, l'un très ruiné, - mais nous n'en avons rencontré aucune mention chez les autres explorateurs - l'autre, toujours debout, et d'après Temple bien conservé (à l'exception des colonnes du portique de l'étage supérieur)[80]. Ce monument est aussi signalé par Poinssot qui lui réserva un dessin[81]. Tissot, de Belenet, Cagnat, les éditeurs de *l'Atlas archéologique*, Toulotte et Toussaint ont, à leur tour, signalé ce monument[82].

Une porte et un forum. Temple mentionne une porte qui était entourée d'un grand bâtiment carré. Près de la porte, se trouvaient les restes de trois autres édifices, dont l'un semble avoir été important (compte tenu des chapiteaux corinthiens richement sculptés, des frises, etc.). Cette porte était signalée par d'autres voyageurs[83]. En 1898, Cagnat et Gauckler[84] considéraient, à tort, la place du forum comme étant le péribole d'un temple païen antique[85].

Une forteresse byzantine. Ce monument a attiré l'attention de plusieurs visiteurs tels que Poinssot[86], Tissot[87], de Belenet, Cagnat[88], Toulotte, Toussaint… Mais ce fut principalement Ch. Diehl qui étudia la forteresse et en dressa même le plan[89].

---

[77] Sur ce monument, voir la notice préliminaire ci-dessous, ch. II. 3. 4.

[78] Il s'agit principalement du mausolée et des restes du forum, où Ximenez, *Diario* crut voir les restes d'un grand temple (d'après González Bordas, 2015, p. 555).

[79] Nous sommes cependant étonnés de l'absence de toute information concernant le fort byzantin et surtout le pont de l'oued Jelf. Chose qui nous paraît étrange ! Après ces deux explorateurs, leurs successeurs ont décrit un certain nombre de monuments : mausolée, porte de forum, forteresse, pont et édifices encore non identifiés, etc.

[80] Temple, *Excursions in the Mediterranean*, p. 319. Appendice, n° 66. Dans le niveau inférieur, Temple recensa 32 niches qui étaient aménagées dans les parois. Sur le sol, il repéra 4 fragments d'une inscription qui devait appartenir à l'entablement du portique.

[81] Poinssot, « Inscriptions», 91 : un dessin du mausolée : pl. II.

[82] Cagnat, *Nouvelles explorations,* p. 31-34 ; Babelon, Cagnat, Reinach, *Atlas,* n.° 262 et 263 ; Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, p. 40 ; Toussaint, « Rapport archéologique », p. 195.

[83] Tissot *Géographie*, II, 576 et suiv. (l'A. livra une courte description du *forum* avec des colonnes et des portiques) ; Cagnat, *Nouvelles explorations,* 31-34 (il réfuta l'hypothèse d'une porte d'un temple et proposa que cette baie pourrait être la porte d'un forum), de Toulotte, de Toussaint.

[84] René Cagnat et Paul Gauckler, *Monuments historiques de la Tunisie Les temples païens, l*, 1898, p. 51-52 et 70 : temple de Junon et temple de Mercure ; *CIL*, VIII, 709 ; Peyssonnel, *Voyag*e, 116).

[85] Cagnat et Gauckler, *Monuments historiques*, p. 135 et Pl. XXXVIl. On leur doit quand bien même une description de cette porte et de ce qui reste visibles des portiques [du forum] ainsi que de quelques éléments architectoniques. Sur cette porte, voir *infra*, ch. II. 3. 2.

[86] Pl. III à la page 93.

[87] Tissot, *Géographie* comparée, II, 576, n°2 et p. 577.

[88] Cagnat, *Nouvelles explorations*, p. 31-34, voyait que cette citadelle byzantine était érigée sur un monument antique ; il croyait reconnaître des vestiges de monuments fortifiés.

[89] Diehl, « Rapport sur deux missions archéologiques », p. 388 et Diehl, *L'Afrique byzantine*, p. 179 : « la forteresse de Sidi-Amara a la forme d'un carré mesurant 30 mètres à peu près de côté. Chacun de ses angles est couvert par une tour carrée de saillant très faible (0,35 m à 0,40 m) ; au milieu du front

Divers. De ces rapports de voyages se dégage la description de plusieurs autres monuments : des temples[90], des fortins, un théâtre[91] et un pont. Ce dernier a attiré l'attention de la plupart des voyageurs médiévaux et modernes[92].

L'épigraphie. Les rapports de Ximenez et de Temple sont riches en inscriptions. Temple en recensa un bon nombre (surtout funéraires) dont plusieurs étaient indéchiffrables à cause de leur mauvais état. Poinssot, quant à lui, releva quelques inscriptions qui échappèrent à l'exploration de Wilmanns. En 1887, Cagnat[93] recensa plusieurs textes dont le plus important demeure celui indiquant le statut de colonie atteint par la ville. De nombreuses autres inscriptions ont été relevées par Toussaint[94]. En 1944, A. Merlin a consacré une assez riche notice au site d'Agger dans ses *Inscriptions Latines de la Tunisie*[95]. Dans cette notice, Merlin a recensé treize inscriptions (*ILT*, 589-601) dont douze ont été trouvée sur le site[96].

2. Le site à travers les recherches académiques

L'importance des ruines du site de Hr. Sidi Amara invita les membres de la Société Archéologique de Sousse à lui consacrer une excursion en 1931. A. Fauché appelait déjà ces ruines « les ruines d'*Aggar* » et « la ville fortifiée d'*Aggar* »[97]. Depuis les années 1930 et jusqu'aux années 1970, le site ne fit pas l'objet d'études mais de quelques mentions[98]. Mais, en 1976, *The Princeton Encyclopedia of Classical*

---

nord-ouest, une autre tour couvrait l'entrée de la redoute. Les murailles, dont l'épaisseur est de 2,40 m, sont formées d'un double revêtement de pierres avec maçonnerie en blocage à l'intérieur ».

90 Tissot, *Géographie,* II, 576, n°2 et p. 577 ; Cagnat et Gauckler, *Monuments historiques* ; Fantar, « Aggar » et Ladjimi-Sebaï, « Un site de la Tunisie centrale » et « *Agger* ».

91 De Belenet, « Note sur l'Enfida », 206-212. Henchir Khima : qui nous a légué une description de quelques monuments, est le premier qui a reconnu l'existence d'un théâtre sur le site.

92 Par exemple Poinssot, « Inscriptions», p. 99, Pl. IV.

93 Cagnat, *Nouvelles explorations*, (n°18, p. 32).

94 Toussaint, « Rapport archéologique », p. 225-227 : Hr. Sidi Amara (14 textes : n°113-126). Il nous a légué aussi un catalogue de 163 inscriptions qui concernent toute la région objet de notre projet.

95 Merlin, *Inscriptions latines de la Tunisie*, p. 102 : appelle le site « Henchir-el-Khima et Henchir-Sidi - Amara ».

96 La treizième inscription (*ILTun*, 601) a été trouvée à Henchir-Hammam (*AAT*, feuille Dj. Bou-Dabbous, n° 68 = *BAC*, 1928-1929, p. 82).

97 Fauché, «Excursion», a fait une description du site, surtout le mausolée et le pont. Pour de ce dernier monument, Fauché se demanda s'il s'agissait vraiment d'un pont ; car il remarqua qu'il existait des constructions sur le tablier même de l'ouvrage. Salama, *Voies romaines*, 80 n'a rien précisé sur ce point, sinon que « le pont de l'oued Djilf pouvait atteindre 150 m. de longueur sur une hauteur de 30 m ». Les documents d'archives révèlent la construction, en 1952, des huttes et des murs entre les voûtes du pont (voir *infra*).

98 Il s'agit, par exemple, d'un curieux soffite dédié à Apollon (Gilbert-Charle Picard, « Influences et originalité dans l'art romain d'Afrique », dans *Antike Kunst*, 5. Jahrg., H. 1, 1962, p. 30-41, 4 et 34. Pl. 12, 5. En 1969, le site était mentionné dans deux articles : Frémont, « Dans la région du Djebel Serdj » où il était question de l'importance stratégique et des potentialités touristiques de la région du Jbel Serj (y inclus *Aggar*) et Gascou, « Inscriptions de Tébessa », qui rattachait la nécropole de Hr El Khima à l'*Africa Vetus* (les nouvelles publications sur la *Fossa Regia* rendaient cette thèse caduque.

Sites lui a consacré une notice[99]. Pendant les années 1980, plusieurs auteurs ont étudié le site ou l'un de ses monuments. Plusieurs thèmes ont été abordés tels que le toponyme[100], les monuments[101], le christianisme[102], l'épigraphie[103].

En 1987, L. Ladjimi-Sebaï s'est arrêtée non seulement sur le toponyme mais aussi sur l'historique des fouilles menées sur le site[104]. En 1988, elle y entama, une campagne[105], laquelle fut très importante car elle résolut, définitivement, le problème du toponyme antique du site (cf. *supra*). Elle révéla aussi d'autres nouveautés épigraphiques[106].

Les auteurs de la nouvelle édition de la carte des routes de l'ancienne *Africa* ont rédigé une très riche notice sur le site d'*Agger* où ils ont évoqué la localisation, l'identification, le statut municipal, le christianisme et les monuments majeurs[107]. Les recherches récentes menées par A. M'charek (1999, 2000, 2017 et 2018) sur la Tunisie centrale ont apporté plusieurs éclairages sur le site et sur toute sa région[108]. De plus, plusieurs autres thèses se sont intéressées au site ou à l'un de ses monuments[109].

Récemment, L. Ladjimi Sebaï (2020) a étudié une inscription inédite provenant d'*Agger* et qui révèle un nouveau flamine chrétien en Afrique[110]. Dans une recherche très récente, M. Grira et *alii* (2021), nous ont proposé une étude historique, archéologique et géomorphologique du pont de l'oued Jelf[111]. Dans une

---

[99] Ennabli, « Aggar » : une description des monuments les plus célèbres.

[100] Lepelley, *Les cités,* II, p. 278 ; Fantar, « Aggar » ; Ladjimi Sebaï, « Un site de la Tunisie centrale » et «*Agger* » ; Peyras et Trousset, « Le lac *Tritonis* », p. 188-189.

[101] Pringle, *The Defence of Byzantine Africa*, Vol. 1, 289-290 et carte n° 5 p. 531-532 ; Ladjimi Sebaï, « Un site de la Tunisie centrale» et «*Agger* ».

[102] Mandouze, *Prosopographie*.

[103] Lepelley, *Les cités,* II, 278 ; Ladjimi Sebaï, « Un site de la Tunisie centrale» et « *Agger* ».

[104] Ladjimi Sebaï, « Un site de la Tunisie centrale» : L'auteur remarqua que le site était jonché de pierres taillées, de chapiteaux renversés, de pans de murs effondrés, de colonnes brisées dont certaines étaient enfouies presque jusqu'à leur sommet. À cela s'ajoutent d'autres édifices dont plusieurs existent toujours : mausolée, pont, citadelle byzantine, porte monumentale et forum (?), temples de Junon, de Mercure et de Saturne, un théâtre…

[105] Ladjimi Sebaï, «*Agger* ».

[106] Ladjimi Sebaï, « Une inscription dédiée à Caracalla ».

[107] Desanges *et alii*, *Carte des routes*, p. 101-102.

[108] Ces recherches ont traité plusieurs questions : le toponyme antique du site (2000 et 2017), son territoire (1999), le réseau routier (2018), etc. De plus, l'auteur a codirigé une thèse (Abda, *Cités et grands domaines*) sur les cités et les grands domaines de la *Thusca* orientale à l'époque romaine où nous trouvons une notice sur le site d'*Agger*.

[109] Dans une thèse inédite, P. Clauss-Balty, *Les tombeaux*, a étudié les tombeaux en forme de tours en Afrique du Nord et au Proche-Orient. Le mausolée à tour de Hr. el Khima figure dans cette thèse. Nous devons une autre notice à González Bordas, *Les inscriptions latines*, p. 555-557 : l'auteur s'est essentiellement basé sur Ximinez et Peyssonnel pour étudier les inscriptions et faire une description du site.

[110] Cette étude paraîtra dans les actes du VIe colloque du Laboratoire de Sousse, Occupation du sol, peuplement et modes de vie.

[111] Grira et *alii*, « Franchissement des cours d'eau, » : cette étude commence par un aperçu historique sur la ville antique d'*Agger* ; puis les auteurs ont essayé de présenter le réseau routier antique

brève note archéologique, González Bordas (2021), signale trois nouvelles épitaphes qui ont été trouvées, en 2013, dans la région d'*Agger*[112].

3. Origines de la ville d'*Agger* et topographie urbaine à l'époque romaine (HBR)

3. 1. Les facteurs d'urbanisation d'*Agger*

Les caractéristiques géologiques, hydrographiques et morphologiques sont déterminantes dans la topographie des villes et dans le choix de leur emplacement[113]. La ville d'*Agger* est implantée sur les dernières pentes du flanc oriental de Jbel Serj et s'ouvre sur la plaine d'Oueslatia vers l'est. Les ressources lithiques et hydriques sont abondantes grâce au passage de l'oued Jelf-Maarouf, d'une part, et à l'existence d'une nappe phréatique située à une faible profondeur, d'autre part[114]. Les carriers ont certainement exploité les affleurements de calcaire disponibles et il est très aisé de distinguer les traces des extractions sur le flanc de Jbel Satour, dernier contrefort du Jbel Serj du côté du site. Ces conditions favorables à l'installation humaine expliquent l'ancienneté de l'occupation comme en témoigne la présence d'une nécropole mégalithique formée essentiellement de dolmens aux limites nord-est du site[115]. À ces facteurs des premiers temps de l'installation humaine, s'ajoutent deux agents déterminants d'une vie urbaine prospère, reflet de l'épanouissement économique et municipal d'un groupe de notables, à savoir l'intégration dans la romanité d'abord, mais surtout l'aménagement d'un pont sur l'oued Jelf, facteur principal de liaison d'*Agger* avec le réseau des grandes villes de la *Thusca*.

Cet emplacement de la ville sur les dernières pentes de Jbel Serj est aussi à l'origine des apports considérables des sédimentations par érosion éolienne et ruissellement sur une pente d'orientation ouest-est, ce qui a engendré une énorme couche de remblai visible dans la stratigraphie de la zone du forum[116]. Les fouilles de

desservant cette ville-station tout en nous donnant l'état actuel du monument avec un essai de restitution.

[112] González Bordas, « Inscriptions inédites de Tunisie, » deux de ces épitaphes ont été trouvées près de Aïn Sokra (6 km au nord-ouest d'*Agger*) et une troisième près d'el Ksar (à 6 km en direction est-sud-est de Kessra/ Chusira et à 32 km au sud de Siliana).

[113] Pier Luigi Dall'Aglio et Luisa Migliorati, « Introduzione alla sessione. Geologia, idrografia,morfologia: elementi determinanti per la nascita dei centri urbani », dans Maria Teresa D'Alessio, Chiara Maria Marchetti (a cura di), *RAC in Rome. Atti della 12 a Roman Archaeology Conference (2016): le sessioni di Roma*, Ed. Quasar, Rome, 2020, p. 37-40.

[114] Les sources arabes d'époque médiévale nous apprennent que la ville est connue notamment par ses puits en eaux abondantes (voir ci-dessous, ch. IV).

[115] Cette configuration rappelle la topographique protohistorique et antique de certaines villes numides du territoire telles que *Thugga* et *Althiburos*.

[116] Le même phénomène, survenu durant les cinquante dernières années, a été relevé au niveau du camp romain à Chemtou situé sur les dernières pentes de la montagne ; exploité comme lieu

L. Ladjimi Sebaï, réalisées au niveau de la porte monumentale et du portique du forum[117], sont très explicites à ce sujet. Le niveau du forum a été identifié à environ 4 m de profondeur par rapport au niveau actuel du sol. Sur le dallage, repose une occupation tardive avec réemploi systématique des éléments de l'Antiquité classique. En attendant de reprendre l'étude stratigraphique en vue de définir les phases d'occupation et d'abandon du site, nous retenons, pour l'instant, que le niveau du forum semble avoir servi durant toute l'histoire ancienne du secteur comme niveau de circulation[118]. Cela est déduit à partir de l'absence d'autres niveaux de circulation dans la stratigraphie visible sur les différentes parois des tranchées de fouille.

3. 2. Topographie du secteur du forum

La superficie de la place du forum pourrait être estimée à 1000 m^2, grâce à l'identification de ses quatre côtés. Au sud-est se trouve sa porte ; au nord-est un portique dont six colonnes en place sont visibles depuis le XIXe siècle ; au nord-ouest, le coin intérieur d'un grand monument partiellement fouillé qui occupe l'axe de la place en face de la porte d'entrée. La partie sud-ouest est indiquée grâce à un alignement nord-ouest - sud-est de trois colonnes dont la plus au nord conserve encore son chapiteau en place.

A. La porte du *forum*

Bien que murée à une basse époque, cette porte – dont le soubassement et le départ des montants sont très bien conservés – donne une idée précise du niveau de circulation qui coïncide avec celui de la place. Chacune des deux piles latérales est décorée de deux colonnades engagées encadrant une niche. La forme de ces deux niches est restituée d'après une photo des Archives (Poinssot et INP) et un dessin de la façade sud-est de la forteresse avec une partie de l'enceinte du *forum*, publiée par J. Poinssot[119] qui permet de le localiser avec précision sur le terrain.

B. Le monument englobé dans la forteresse

Une forteresse byzantine a occupé la partie ouest du *forum*, à quelques mètres au-delà de la colonnade du portique sud-ouest. Cette construction imposante

d'extraction du marbre numidique il fut totalement enseveli sous une couche de remblai d'environ un mètre de hauteur.

[117] Voir Cagnat et Gauckler, *Monuments historiques*.

[118] Des niveaux d'époque islamique semblent être identifiés dans les couches superficielles du site ce qui devrait s'expliquer par un hiatus dans l'occupation entre la fin de l'antiquité et les premières phases d'occupation islamique datées d'après la céramique de l'époque Aghlabide, fatimide, hafside et probablement ottomane. Cf. Ladjimi Sebaï, « Un site de la Tunisie… », p. 62-63, 76-77.

[119] Poinssot, « Inscriptions inédites…. », p. 93, pl. III.

Fig. 6 : Partie supérieure disparue de la porte qui était visible en 1952 (Archives INP)

Fig. 7 : Vue actuelle de la porte après les fouilles de L. Ladjimi Sebaï (1988)

a englobé deux arcades dont l'une a été murée[120]. Cette dernière semble être totalement écroulée car de nos jours nous ne relevons que le pilier sud et le départ d'un seul arc. Cette arcade est connue par une photo publiée par J. Poinssot qui nous renseigne sur sa forme complète et sur le décor architravé qui la surmontait.

Cette immense arcade a été identifiée au début comme composante d'un temple mais son orientation vers le sud-est, et non sur le *forum*, ainsi que ses dimensions importantes nous invitent à proposer une autre identification. En effet, à considérer le niveau de circulation antique, à 7 m sous les remblais post-antiques de la forteresse, et d'après les relevés précis récemment établis, nous proposition de restituer plutôt une porte monumentale de 11 m de hauteur, avec une ouverture de 7 m et une largeur de 80 cm[121].

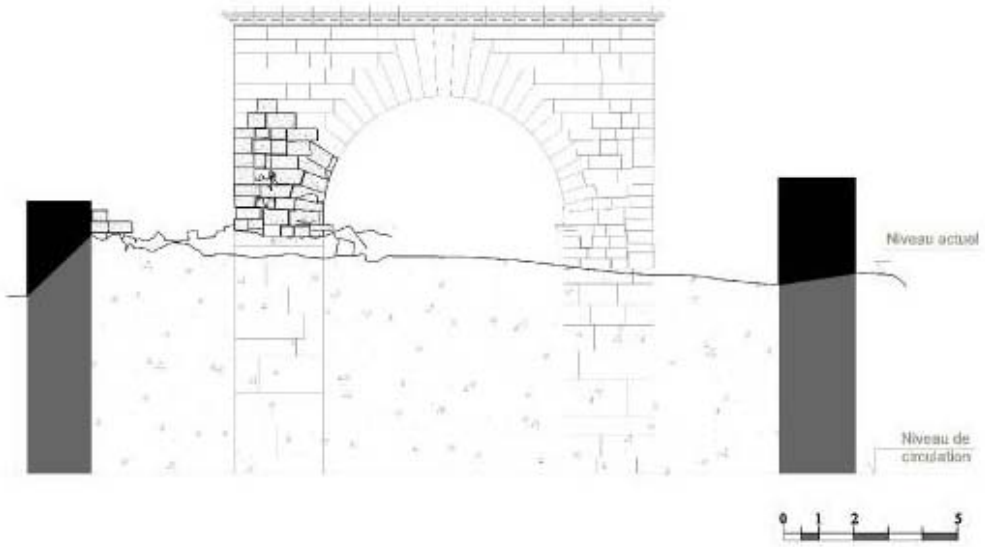


Fig. 8 : Restitution de l'arc englobé dans la forteresse byzantine (Y. Khémiri)

Cette porte qui donnait probablement accès à un monument principal de la ville est aujourd'hui totalement ruinée ; elle se trouve coaxée avec le bastion de la façade nord-ouest et semble donc avoir été le motif principal du choix du lieu d'implantation de la forteresse et notamment de son entrée dans cette façade.

3. 3. Le théâtre

À environ 200 m au sud-ouest de la forteresse, l'aménagement de la route reliant Oueslatia à Siliana en 1978 fut l'occasion pour déblayer la *cavea* du théâtre

[120] De Belenet, « Note sur l'Enfida…. », p. 207.
[121] Ce problème d'identification fera l'objet d'une vérification sur le terrain lors des prochaines missions.

dont l'emplacement est déjà identifié en ce lieu-ci[122]. En effet, dès 1936, au moment de l'aménagement de la piste qui passe par le site, les trois rangées supérieures de cette cavea avaient été mises au jour ; un croquis conservé dans les archives de l'INP donne une idée de l'état du monument à cette date.

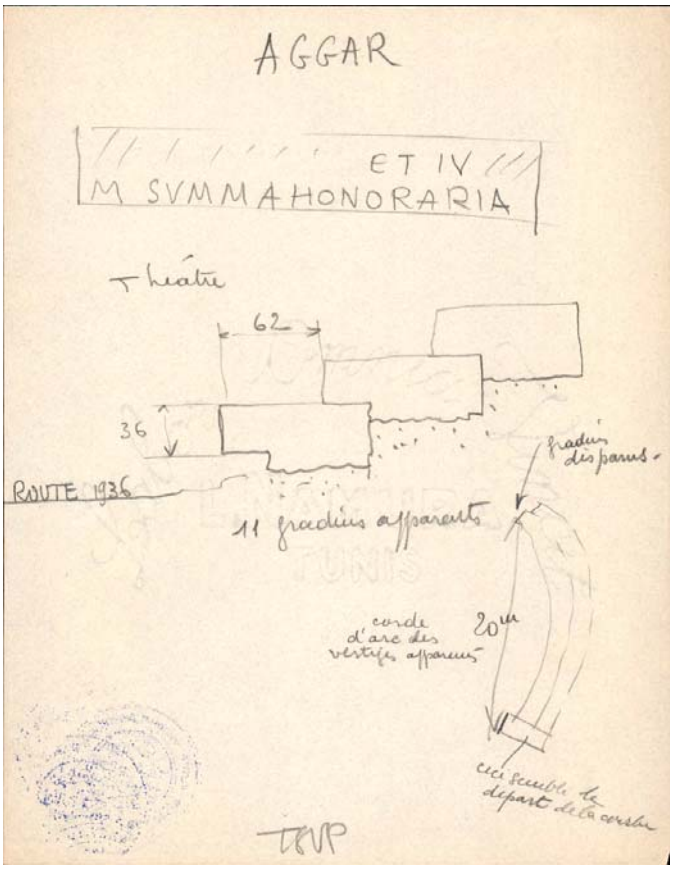


Fig. 9 : Croquis de la partie visible de la *cavea* avant la fouille et dessin de l'inscription sur frise (Archives INP)

Ce document associe au monument une frise portant deux lignes d'une dédicace monumentale restée à ce jour inédite :
[---]et ius[---] / [---]m summa honoraria [---]. Ce fragment, s'il se rapportait vraiment au théâtre, montre que la construction, de la totalité ou d'une partie, fut accomplie dans le cadre d'un acte d'évergétisme municipal, *ob honorem*.

[122] Sur ce théâtre, voir Jean-Claude Lachaux, *Théâtres et amphithéâtres d'Afrique proconsulaire*, Aix-en-Provence, 1975, p. 71 et Hichem Ksouri, *Le théâtre de Bulla Regia dans son contexte urbain*, Thèse inédite, Bordeaux, 2012, p. 251.

La *cavea* est la seule partie du monument qui fut dégagée et remblayée au cours des années 1978-1980 et puis totalement déblayée et en partie consolidée par les soins de L. Ladjimi Sebaï aux débuts des années 2000.

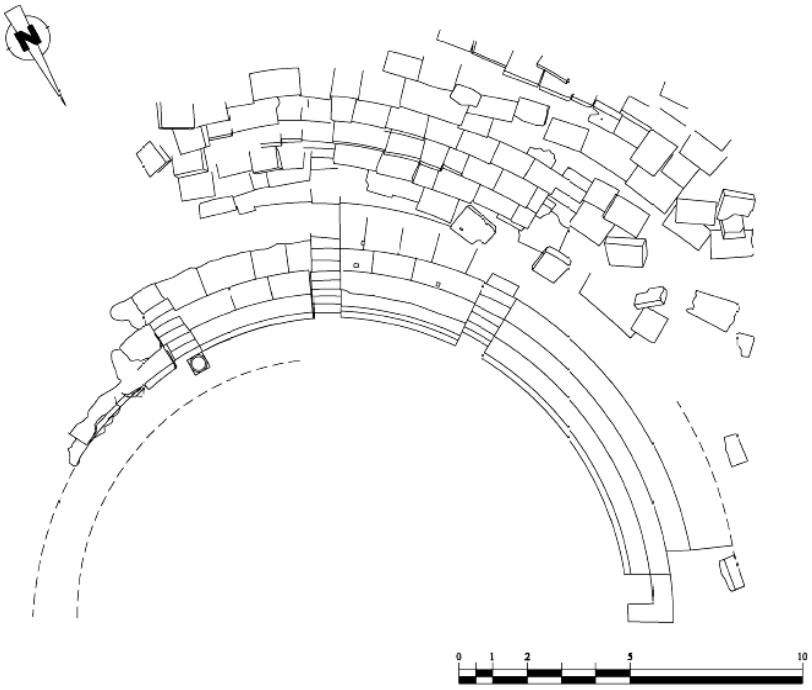


Fig. 10 : Plan actuel du théâtre (Y. Khémiri, d'après le relevé scanner laser 3D et le document de L. Ladjimi Sebaï réalisé par A. Farhani, dessinateur à l'INP en 1999)

Le monument orienté vers l'est avec une *cavea*, de 17,84 m de diamètre qui s'adosse à une colline naturelle et à laquelle on accède par trois escaliers. Malgré la stabilisation du monument lors de son dernier dégagement par les soins de l'équipe de L. Ladjimi Sebaï en 1999, les parties supérieures ont connu ces dernières années des problèmes structuraux, dus essentiellement à leur instabilité. L'escalier du milieu a 0,82 m de large et 2,18 m de longueur. Celui de droite est large de 0,85 m et long de 1,95 m; l'escalier gauche est large de 0,86 m et long de 1,65 m. Les marches sont larges de 0,67 m, alors que les contre-marches ont 0,35 m de hauteur. Ces trois escliers mènent vers un couloir large de 1,20 m.

Le dégagement de ce théâtre est incomplet notamment au niveau de la scène. Les données chronologiques font aussi défaut puisque on ne dispose pas d'éléments de datation à l'exception du fragment d'inscription citée plus haut et dont la provenance est douteuse. Nos prochaines études de terrain au niveau de ce monument seront orientées vers l'étude architecturale de la *cavea* et la fouille de la scène.

3. 4. Le mausolée

Dans la périphérie du site, le mausolée dit Hr. El Khima marque l'entrée d'*Agger* du côté nord-est, et se situe sur la route qui la reliait à *Cululis*. Il définit aussi une propriété privée et permet par conséquent de situer ce monument en dehors de *l'oppidum*. Son orientation vers le nord semble indiquer l'étendue de ce domaine privé et le passage de la voie antique. Son plan le classe parmi les mausolées-tours à deux étages reposant sur un petit soubassement vertical de 4,60 m sur 4,55 m environ. Le podium de 4,07 sur 4,22 m est haut de 2,77 m. L'étage est un édicule avec niche prostyle tétrastyle de 4,10 sur 3,47 de côté et 4,15 m de hauteur, couronnée par un fronton[123]**.** L'ouverture de cet étage est carrée, avec 3 m de hauteur et de largeur (Fig. 11a et b).

Le haut de la façade portait à l'origine un fronton dont deux fragments gisaient au sol il y a quelques années. Ce fronton porte une couronne de feuillage, avec au centre la mention *DMS*, accostée de deux serpents. Le commanditaire est connu par les cinq fragments de l'épitaphe retrouvés près du mausolée et qui devraient s'y rattacher[124].

Fig. 11a : photo de la façade nord du mausolée

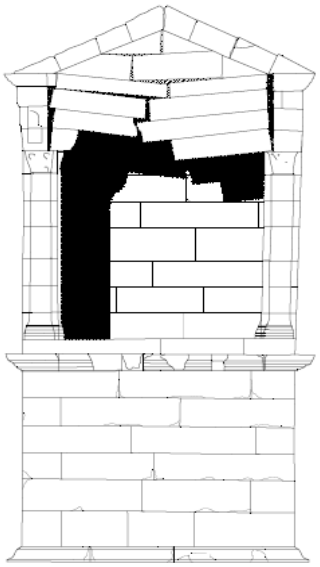


Fig. 11b : Façade du mausolée (relevé A. Daadaa)

La chambre sépulcrale est décorée de 36 niches qui meublent trois parois internes, avec une répartition de 12 cavités sur trois rangs dans chaque paroi. Enfin,

[123] Hauteur extérieure : 1,36 m ; hauteur intérieure : 0,85 m. Ouverture de 3 m de hauteur et de largeur

[124] C*. Marius Romanus* et son épouse *Laudia P. f. Magna* ont érigé le monument pour leurs parents.

les vestiges de deux sarcophages sont visibles dans la chambre sépulcrale[125] avant que les toitures des deux niveaux ne s'effondrent durant le mois de mai 2021[126].

IV. Les transformations du paysage urbain d'*Agger* durant l'Antiquité tardive d'après les sources et l'archéologie (AM)

L'évolution historique tardo-antique du paysage urbain de très nombreuses cités de la province d'Afrique s'inscrit dans le cadre de la diffusion du christianisme et des modifications apportées lors de la période byzantine. Ces évolutions peuvent être éclairées par les sources arabes qui, dans certains cas, nous renseignent sur les sites et les ruines antiques encore visibles après l'installation arabe dans la région.

1. L'époque chrétienne (AM)

Le fait que les toponymes *Aggar*/ *Agger* désignent deux sites antiques de Tunisie[127], l'un et l'autre localisés en Byzacène, a semé la confusion chez les spécialistes ; savoir avec certitude à quel évêché les évêques d'*Agger* et d'*Aggar* appartenaient a été souvent difficile à trancher[128].

Lors de la conférence de 411 on trouve *Aemilianus Aggeritanus*[129] et *Candorius Aggeritanus*[130] et en 484 les documents mentionnent *Filtiosus Aggaritanus*[131] et *Donatus Aggaritanus*[132]. Si S. Lancel semble trancher pour l'appartenance des deux évêques de 411 à *Agger*/Sidi Amara, il a maintenu le doute sur celle des évêques de 484 qui selon lui peuvent appartenir aux deux lieux[133].

Par contre, pour J.-L. Maier il est impossible de trancher entre les deux évêchés. La présence chrétienne sur le site est aussi attestée par les épitaphes[134]. La plupart des épitaphes chrétiennes reprises dans cette enquête ont été vues et recensées par les voyageurs, comme J-A. Peysonnel[135], J. Poinssot et R. Cagnat. Ces inscriptions sont regroupées au sein du *CIL*, VIII[136].

---

125 Pascale Clauss-Balty, *Les Tombeaux* ..., p. 829-830.
126 La fouille et la restauration du mausolée seront entreprises dans le cadre de ce projet.
127 Sur le toponyme antique de Sidi Amara, voir plus haut, ch. II. 1.
128 Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*, VII-Aggar, p. 40-41 et IX, -Agger, 42-43 ; Mesnage, *Afrique chrétienne*, 29 ; Lancel, *Notitia prouinciarum*, 108, 367, Cat. no. 29 ; Lancel, Conférence de Carthage, 1300 ; Maier, *Épiscopat de l'Afrique*, p. 99.
129 Mandouze, *Prosopographie*, p. 350 ; Maier, *Épiscopat de l'Afrique*, p. 252.
130 Mandouze, *Prosopographie,* p. 187 ; Maier, *Épiscopat de l'Afrique,* p. 273.
131 Mandouze, *Prosopographie,* p. 456 ; Maier, *Épiscopat de l'Afrique*, p. 319.
132 Mandouze, *Prosopographie,* p. 322 ; Maier, *Épiscopat de l'Afrique,* p. 273.
133 Mandouze, *Prosopographie*, p. 1247 : « Donatus 64 ou Filtiosus (... 484...) cath. »
134 Voir Mesnage, *Afrique chrétienne*, p. 29 ; Peyssonnel, *Voyag*e, p. 117 ; Poinssot, « Inscriptions », 97; Cagnat, *Nouvelles explorations*, p. 34, n° 19; De Belenet, « Note sur l'Enfida, », p. 209.
135 Peyssonnel, *Voyag*e, p. 117.
136 *CIL,* VIII, 748 ; *CIL,* VIII, 749 ; CIL, VIII, 12196 = *ILCV,* 2644 = *ILTun*, 596 ; *CIL,* VIII, 12197 = ILCV, 3950 ; *CIL,* VIII, 12198 = *ILCV,* 2678 = *ILTun,* 597 ; *CIL,* VIII, 12200 = *ILCV,* 2679 = *ILTun*, 599.

2. L'époque byzantine (AM et YKh)

Durant la présence byzantine en Afrique, comme dans d'autres sites, l'élément majeur qui a modifié la topographie *d'Agger* est la construction de la fortification[137]. C'est J. Poinssot[138] qui a donné la première description de l'édifice. Parmi les éléments majeurs fournis se trouve une photo de l'édifice, où l'on voit les élévations du monument et l'arc, aujourd'hui effondrées. Ch. Tissot a tout de suite remarqué l'emplacement stratégique du site justifiant l'existence d'un élément fortifié[139].

R. Cagnat et P. Gauckler, dans la partie réservée aux temples païens de leur ouvrage sur les monuments historiques de la Tunisie, ont constaté que ce nouvel édifice byzantin avait été implanté dans une vaste structure : à l'est, on voit les ruines d'un temple[140]. De leur côté, les auteurs de l'*Atlas archéologique de Tunisie* ont dressé un portrait minimal de l'édifice[141]. De Belenet[142], en 1886, donne également une description de la forteresse. La première analyse du rôle militaire de sa structure est faite par Ch. Diehl[143] qui concluait à l'existence d'un monument antique transformé en forteresse byzantine[144] Son hypothèse est maintenue par D. Pringle[145] qui pense qu'il s'agit d'une possible fortification officielle, datant du VIe, mais à son hypothèse manquent encore les preuves archéologiques qu'apporteront nos futures investigations.

Les travaux réalisés récemment ont, en effet, apporté de nouveaux éléments qui ont contribué à mieux appréhender le monument. La fortification est de plan rectangulaire ; elle mesure environ 25 x 29 m. Elle est défendue par quatre tours d'angle, en saillie de 0,30 à 0,40 m, dont les dimensions diffèrent : la tour nord : 4,79 x 4,76 m ; la tour est : 8,91 x 4,15 m ; la tour sud : 5,37 x 3,95 m et enfin la tour ouest : 3,94 x 4,18 m.

Les murs extérieurs de l'édifice sont larges de 2,20 m en bas, pour arriver à 1,10 m au niveau des tours. Ils sont construits en pierre de taille sur les parements externes avec un remplissage en blocage. Beaucoup de ces pierres proviennent d'autres bâtiments du site. Le parement en blocs a pris avec le temps une couleur jaunâtre. En ce qui concerne la superficie de la cour centrale, elle est de 490 m^2. L'enfoncement des tours est en saillie d'environ 30 à 40 cm par rapport aux façades (fig. 12).

---

137 Sur la question, voir, Duval, 1983, p. 149-204.
138 Poinssot, « Inscriptions… », p. 68-98, 94.
139 Tissot, *Géographie*, 2, p. 577.
140 Cagnat, et Gauckler, *Monuments historiques,* p. 135.
141 *AAT*, n°262, p. 4
142 Belenet, « Note sur l'Enfida, », p. 196-214, 207.
143 Diehl, *Afrique byzantine*, 182, plan, 179 ;
144 Notamment Diehl, « Rapport sur deux missions archéologiques », p. 387-389.
145 Pringle, *Defence* 1, p. 289-290.

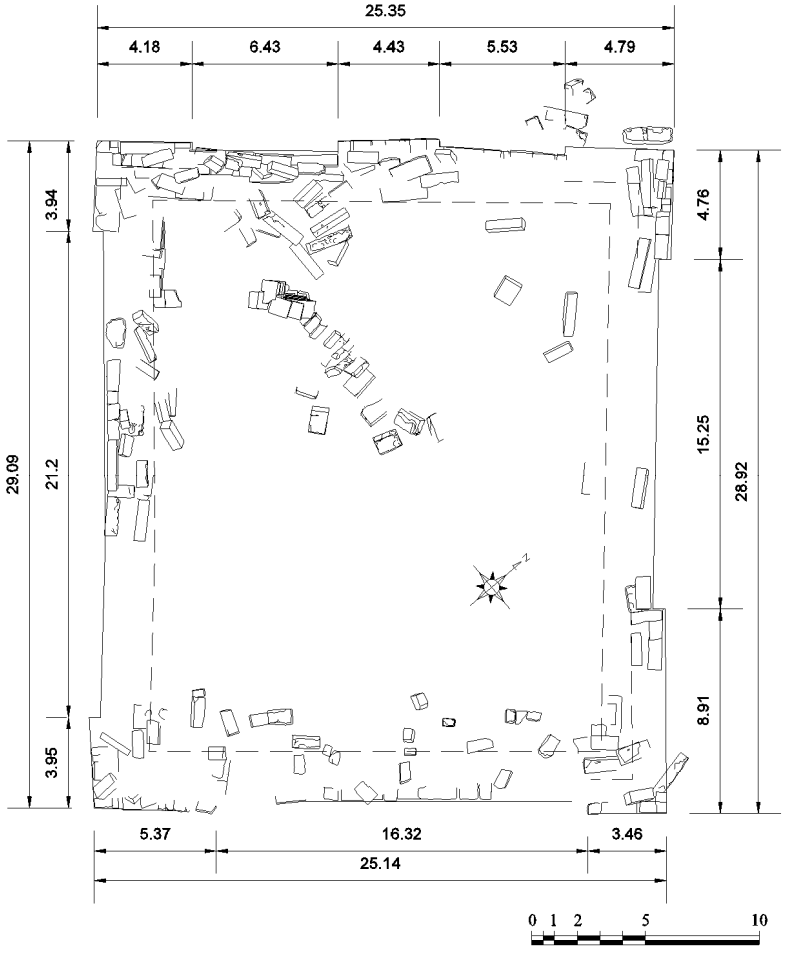


Fig. 12 : Vue en plan de la forteresse (Y. Khémri)

L'accès au chemin de ronde devait se faire par un escalier : nous en avons trouvé des traces dans la partie sud-est, sur le côté gauche de la tour d'angle, où existe une structure épaisse de 2,2 m. Malheureusement nous n'avons pour le moment aucune autre trace de ce chemin de ronde, ni des pilastres qui devaient le soutenir. Le tracé de la structure qui peut être l'escalier du mur externe, dépasse le portique sud-ouest et se trouve dans l'alignement de colonnes qui définit le portique sud-ouest du forum[146].

[146] Pringle, *Defence*, 1, p. 235 pour Timgad ; *id*., à Agbia, 1254 où le deuxième étage est atteint par un escalier en pierre porté sur des arcades.

Le fait que cette cour interne soit comblée par d'énormes éboulis nous prive, pour le moment, d'informations sur la circulation interne de la forteresse et sur l'organisation de l'espace occupé par la garnison.
Seule la façade nord-ouest comporte une structure au centre. Elle est large de 4,43 m, en retrait de 0,40 m. Cette structure médiane, enfouie sous environ 7 m de remblai, indique très probablement l'entrée du monument, puisqu'elle communique avec la cour par un arc préexistant à l'état de la forteresse (fig. 13).

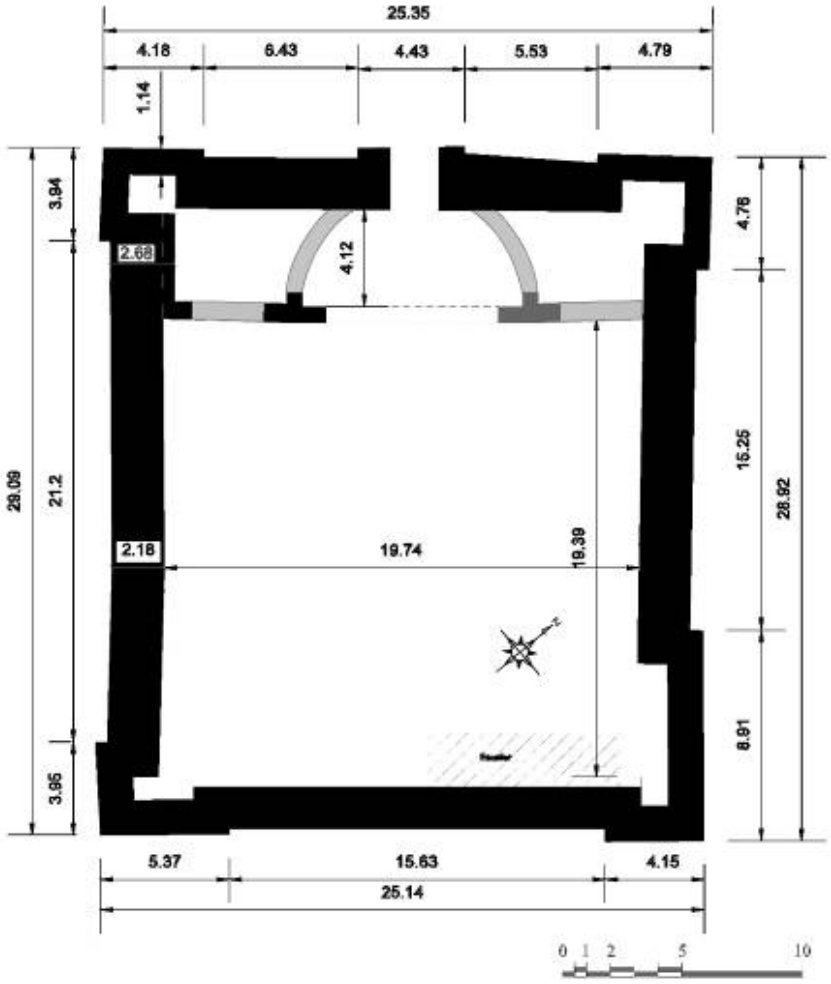


Fig. 13 : Plan de la forteresse (Y. Khemiri)

La politique défensive byzantine comporte plusieurs éléments. En plus des enceintes des villes qui, soit s'inscrivent dans le paysage, soit englobent une partie du site, les Byzantins ont érigé des édifices de dimensions plus modestes, mais positionnés dans des points stratégiques. *Agger* semblerait bénéficier d'un élément

fortifié qui, à la fois, défendait un point stratégique et englobait aussi des structures antiques. Le cas le plus proche est celui de la fortification voisine, *Limisa*, Ksar Lemsa[147].

Dans sa description du monument, Ch. Diehl a mentionné l'existence d'un tracé de deux murs de courbes qui relient l'arc monumental et la porte d'entrée principale, formant ainsi les deux pièces latérales près des tours des angles nord et ouest. Cette information n'a pas pu être vérifiée de près lors de la mission à cause du grand nombre de blocs et de la végétation.

Mais tout en gardant à l'esprit cette observation de Ch. Diehl, on peut dire que les deux murs qu'il mentionne ont été bâtis à une période postérieure à l'arc et qu'ils sont des rajouts, car à ce niveau on ne trouve pas de trace de cette liaison avec la partie postérieure de l'arc, précisément au pilier qui le renforce afin de supporter la charge. De plus, ce pilier est mal positionné sur le plan de Diehl car il se trouve entre la porte et l'arc et non pas de l'autre côté, au sud-est, de ce dernier.

Ces nouvelles données ont affiné et amélioré les notes de Diehl sur *Agger*. Ainsi on ne parle plus d'une forme carrée de l'édifice, mais d'une structure rectangulaire de 25 m x 29 m. Ch. Diehl avait également omis de constater que la tour d'angle du front nord est plus grande que les autres tours, puisqu'elle mesure 8,91 m x 4,15 m. Cette structure à l'intérieur de la fortification pose plusieurs questions, notamment sur le choix de cette forme architecturale et sur sa relation avec l'existence des vestiges d'un éventuel escalier, juste à côté.

Toute la question reste ouverte de savoir à quel édifice l'arc a appartenu et quel rôle il jouait au sein de la forteresse, puisque nous ne disposons d'aucun parallèle dans les très nombreuses fortifications africaines, ou même ailleurs[148].

3. Témoignages des récits arabes sur l'antique *Agger* (AM)

La documentation sur la localité d'*Agger* est principalement le fait de géographes arabes. Le premier - rarement mentionné par les études réservées au site -, fut Ibn Ḥawqal[149]. Le deuxième informateur sur le site fut Abū ʿUbayd al-Bakrī (m. 1094)[150]. Bien qu'il n'ait jamais visité le pays, sa notice de la ville est la plus développée et tous ceux qui ont évoqué le site n'ont cessé de faire référence à son *Kitāb al-masālik wa l-mamālik*, comme ce fut le cas avec Yāqūt al-Rūmī[151] (m. 1229), al-Qazwīnī[152] (m.1283) ou Ibn ʿAbd al-Ḥaq al-Baġdadi[153] (m. 1338). Entre temps,

[147] Pringle, *Defence*, 1, p. 212-214.
[148] L'existence d'autres monuments romains englobés dans des forteresses byzantines se trouve à Aïn Jouggar avec nymphée ; à *Madauros*, Pringle, *Defence*, 2, fig. 11, p. 560 *; id*., *Thugga*, fig. 13, p. 562 ; *Tubernuc*, fig. 17, p. 566.
[149] Jean-Claude Garcin, « Ibn Hawqal, « l'Orient et le Maghreb », dans *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°35, p. 77-91, 77-91 : Ibn Hawqal*, ṣūrat al-arḍ*, vol. 1, p. 86-87.
[150] Al-Bakrī, *masālik wa-l-mamālik*, vol. 2, p. 716.
[151] Yāqūt, *Muʿǧam*, vol.1, p. 102.
[152] Al-Qazwīnī*, Āṯār al-bilād*, p. 128.
[153] Ibn ʿAbd al-Ḥaq al-Baġdadi*, Marasid al-iṭṭilaʿ*, vol. 1, p. 31.

le témoignage d'al-Idrīsī[154] (m. 1165) concentre davantage son contenu sur l'agriculture, sans donner d'informations sur le passé du site. En dépit de la brièveté de ces textes sur Agger, plusieurs points intéressants émergent.

Le site est souvent mentionné dans les environs de la localité de Jaloula. Le plus ancien témoignage remonte au Xe siècle et il émane d'Ibn Ḥawqal. Par la suite, à partir de l'extrait d'al-Bakrī basé sans aucun doute sur l'ouvrage d'al-Warraq, la notice d'Agger devient répétitive et très peu d'informations nouvelles sont rajoutées.

L'usage du terme Qarya (village) peut montrer que l'endroit a continué à être occupé. L'antiquité de l'endroit n'est pas passée inaperçue puisque des monuments antiques, notamment le pont et la forteresse, ont attiré l'attention des auteurs de ces récits. Ces textes évoquent aussi le tissu tribal, donc la composition des habitants : un mélange entre Arabes et Berbères.

Al-Bakrī a même nommé les tribus berbères qui occupent le site. Toutes les sources insistent sur la fertilité de son sol, notamment les céréales. Elles mentionnent aussi que l'endroit est inhospitalier, inaccessible, et entouré de bêtes féroces.

Ces témoignages des récits arabes qui ont évoqué la ville et par conséquent une présence humaine dans le lieu se trouvent confortés par les éléments de datation fournies par la céramique trouvée lors des fouilles de L. Ladjimi Sebaï[155].

Conclusion et perspectives (HBR-FA)

La prospection de la feuille au 1/50000e de Jbel Serj nous parait aujourd'hui une nécessité pour les deux périodes, antique et médiévale. Cette prospection permettra de reconstituer le paysage archéologique de cette région de la Steppe. Cette zone, objet d'étude, se trouve non loin de l'établissement de la première ville de l'Islam médiéval, Kairouan. C'est une zone qui a connu plusieurs batailles entre les nouveaux arrivants et la population locale, Berbères et Afariks, ce qui nous permettra d'avoir une idée de la géographie historique de la région qui aura connu certainement un changement par rapport à l'époque antique. L'époque antique en soi ne manque pas d'importance une fois repérés tous les sites archéologiques antiques et médiévaux qui s'y trouvent. La période chrétienne, certainement représentée par des monuments multiples pourra, elle aussi, nous éclairer sur l'impact du christianisme dans cette région à travers les trouvailles archéologiques pour cette époque. L'étude du degré de romanisation dans les steppes kairouanaises parait aussi très importante à mener par les études onomastiques et l'octroi de la citoyenneté. Cette zone, objet d'étude, ne manque pas de sites mégalithiques et préhistoriques surtout qu'une partie du Jbel Oueslet figure sur la feuille du Jbel Serj, lequel est connu par ses sites préhistoriques et protohistoriques. Le patrimoine

---

154 Al-Idrīsī, *Nuzhat,* p. 295.

155 Ladjimi Sebaï, Agger, 63, n° 26 : « Pour ce qui est du matériel céramique, le secteur a lui aussi livré un important lot de céramique musulmane témoignant d'une occupation allant de l'époque aghlabide à une époque très tardive (ottomane ?). »

naturel à son tour est très riche dans la région et on doit lui prêter beaucoup d'attention pour comprendre le mode vie actuel de la population et le comparer avec toutes les périodes précédentes.

Les données recueillies sur le territoire de la carte du Jbel Serj seront recoupées avec les résultats des fouilles stratigraphiques que nous entamerons au cœur du site. Les recherches sur Agger porteront essentiellement sur la topographie antique et les origines de son urbanisme à travers des prospections géophysiques et des fouilles ponctuelles en vue de saisir la planimétrie la plus complète possible des structures et les différentes phases chronologiques.

Bibliographie

Abda, Hanen, « *Cités et grands domaines de la Thusca orientale à l'époque romaine* », Thèse de doctorat à Paris I- Tunis, 2016.

Aounallah, Samir, *Pagus, castellum et ciuitas. Études d'épigraphie et d'histoire sur le village et la cité en Afrique romaine*, Ausonius Éditions, Scripta antiqua 23, Bordeaux, 2010.

Babelon, Reinach et René Cagnat, Reinach, *Atlas archéologique de Tunisie,* II, Paris, 1893.

Backe-Forsberg, Yvonne, *Crossing the bridge. An Interpretation of the Archaeological Remains in the Etruscan Bridge Complex at San Giovenale, Etruria*, Uppsala Universitat, 2005.

Barruol, Guy et Jean-Luc Fiches et P. Garmy (dir.), *Les ponts routiers en Gaule romaine : actes du colloque tenu au Pont du Gard du 8 au 11 octobre 2008*, Centre Jean Bérard - Naples, Crypta Balbi, Ecole Française de Rome, 2011.

Beschaouch, Azeddine, « Grammatica quaedam. Notes épigraphiques sur l'Afrique romaine », dans *Latomus*, T. XXVI, fasc. 2, 1967, p. 401-412.

Cagnat, René, *Le Portorium: douanes, péages, octrois chez les romains*, 1880, Paris.

Cagnat, René, *Nouvelles explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie*, Paris, E. Leroux, 1888.

Cagnat, René, Gauckler Paul, *Monuments historiques de la Tunisie, Les temples païens, l*, 1898.

Camps, Gabriel, « Liste onomastique libyque. Nouvelle édition », dans *Ant. Afr*., 38-39, 2002, p. 211-257.

Clauss-Balty, Pascale, « *Les Tombeaux en forme de tours en Afrique du Nord et au Proche-Orient aux époques hellénistique et romaine »,* Université de Paris 1 Sorbonne, 1999.

Colleoni, Fabien, « Stations routières en Gaule romaine : architecture, équipements et fonctions », *Gallia*, 73-1, 2016, p. 3-9.

Dall'Aglio, Pier Luigi et Luisa Migliorati, « Introduzione alla sessione. Geologia, idrografia,morfologia: elementi determinanti per la nascita dei centri urbani », dans Maria Teresa D'Alessio, Chiara Maria Marchetti (a cura di), *RAC in Rome. Atti della 12a Roman Archaeology Conference (2016): le sessioni di Roma*, Ed. Quasar, Rome, 2020, p. 37-40.

De Belenet, le lieutenant, « Note sur l'Enfida et la vallée de l'oued Maarouf », *BCTH*, 1886, p. 196-214.

Desanges, Jehan, *Pline l'Ancien, Histoire naturelle, V, 1-46*. Ed. Les Belles Lettres, Paris, 1980, p. 306-307.

Desanges, Jehan, Noël Duval, Claude Lepelley et Sophie Saint-Amans, *Carte des routes et des cités de l'Est de l'Africa à la fin de l'Antiquité*, Brepols, Belgium, 2010.

Diehl, Charles, *L'Afrique byzantine: Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, Paris, 1896, Ernest Leroux, Paris, 1896.

Diehl, Charles, « Rapport sur deux missions archéologiques dans l'Afrique du Nord (avril-juin 1892 et mars-mai 1893) », *NAM*, t. IV, 1893, p. 285-434.

Dupuix, Xavier, « Les *IIII publica Africae* : un exemple de personnel administratif subalterne en Afrique », dans *CCGG*, 11, 2000, p. 277-294.

Duval, Noel, « La solution d'une énigme : les voyageurs Peyssonnel et Giménez à Sbeïtla en 1724 », dans *BSNAF*, 1965, p. 94-135.

Duval, Noel, « L'état actuel des recherches sur les fortifications de Justinien en Afrique », dans *XXX Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina, Ravenna*, 1983, p. 149-204.

El Behi, Ahmed, *Index de toponymes de la province de la Byzacène (al-Muzaq ?) à l'époque médiévale : (Ier –Xe s. de l'Hégire /VIIe – XVIe s. apr. J.-C.) à partir des sources éditées*, DEA en Histoire médiévale, Université de Tunis I, 1995, (Texte en Arabe).

Ennabli, Abdelmejid, « Aggar », dans R. S. Stillwell, éd., *The Princeton Encyclopedia of Classical Sites*, 1976, p. 17.

Fantar, M'Hamed Hassine, « Aggar », dans *EB*., vol. 2, 1985.

Fauché, Antoine, « Excursion du 27 novembre 1930. Oueslatia », dans *SAS*, 20, (1929-1930), 1931, p. 41-44.

France, Jérome, « Normes douanières et réglementation des échanges. Trois questions simples sur le tarif de Zaraï (Numidie) », dans *Ant. Afr*., 50, 2014, p. 93-110.

Frémont, Armand, « Dans la région du Djebel Serdj (Dorsale Tunisienne) », dans *Méditerranée*, 1969, 10e année, n°1, p. 3-46.

Galliazzo, Vittorio, *I ponti romani. Vol. 1 : Esperienze preromane, storia, analisi architettonica e tipologica ornamenti, rapporti con l'urbanistica, significato. Vol. 2 : Catalogo generale,* Treviso-Canova, 1994-1995.

Garcin, Jean-Claude, « Ibn Hawqal, « l'Orient et le Maghreb », dans *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°35, 1983, p. 77-91.

Gascou, Jacques, « Inscriptions de Tébessa », dans *MEFRA*, tome 81, n°2, 1969, p. 537-599.

González, Bordas Hernan, *Les inscriptions latines de la Régence de Tunis à travers le témoignage de F. Ximenez*, thèse inédite, Université de Bordeaux Montaigne, 2015.

González, Bordas Hernan, « Francisco Ximenez et l'étude des inscriptions latines d'Afrique au XVIIIe siècle. Antiquitates et Lumières », dans *Étude et réception de l'Antiquité romaine au siècle des Lumières*, 2019, p. 183-208.

González Bordas Hernan, « Inscriptions inédites de Tunisie », dans *Chroniques d'Archéologie Maghrébine (CAM)*, n° 1-1, 20212021, p. 10-11.

Grira, Mohamed, Noômène Fehri, Slim Badri, Ines Ben Abdallah, « Franchissement des cours d'eau dans l'Antiquité : le pont de l'oued Jilf à la Hauteur d'Agger (Hr el-Khima / Sidi Amara, Environs d'Oueslatia) », dans Lamia Ben Abid, Fernando Prados et Mohamed Grira (eds.), *De Carthage à Carthagène Bâtir en Afrique et en Ibérie durant l'Antiquité* (COLECCIÓN PETRACOS 4, España, 2021), p. 367-32.

Gsell, Stéphane, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, Tome 1*, Paris Hachette, 1913.

Hudson, Jared, *The rhetoric of roman transportation. Vehicles in latin literature*, Cambridge University Press, 2021.

Ksouri, Hichem, « *Le théâtre de Bulla Regia dans son contexte urbain* », Thèse de doctorat inédite, Bordeaux, 2012.

Lachaux, Jean-Claude, *Théâtres et amphithéâtres d'Afrique proconsulaire*, Aix-en-Provence, 1975.

Ladjimi, Sebaï Leila, « Un site de la Tunisie centrale : Aggar ? », dans *L'Africa Romana*, 1986, Sassari, 1987, p. 415-432.

Ladjimi, Sebaï Leila, « Un site de la Tunisie centrale : *Agger* », dans *Bull. Trav. INAA*, Tunis, 1988, p. 59-77.

Ladjimi, Sebaï Leila « Une inscription dédiée à Caracalla, provenant du forum d'Agger (Henchir Sidi Amara, Tunisie) », *L'Africa Romana*, X, 1992, p. 673- 676.

Ladjimi, Sebaï Leila, « Un nouveau flamine chrétien en Afrique romaine : à propos d'un texte inédit provenant d'*Agger* (Hr Sidi Amara) ». (À paraître dans les actes du VIe colloque du Laboratoire de Sousse, Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval, Sousse, 2019).

Lahmar, Karim, Larue Jean-Pierre et Karray Raouf, « Mesure de l'érosion et efficacité de l'aménagement des versants dans le bassin de l'oued Maarouf (Tunisie centrale) », *Revue des régions arides*, n. sp., 24, 2010, p. 982-988.

Lahmar, Karim et Larue Jean-Pierre, « Significations géo-environnementales des compositions chimiques des eaux de l'oued Maarouf (Tunisie centrale) », *Journal of New Sciences*, vol. 30, 1, 2016, p. 1697- 1708.

Lancel, Serge, *Actes de la Conférence de Carthage en 411*, Paris, 1991.

Lancel, Serge, *Notitia prouinciarum et ciuitatum Africae. Historia persecutionis Africanae provinciae*, Paris, 1995-1996.

Leglay, Marcel, *Saturne africain, Monuments, I,* Paris, 1960.

Lepelley, Claude, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire,* II, Notices d'histoire municipale, Etudes Augustiniennes, Paris, 1981.

Maier, Jean-Louis, *L'épiscopat de l'Afrique romaine, vandale et byzantine*, Rome, 1973.

M'Charek, Ahmed, « Henchir Es-Snam antique Apud Asnam ? : champ de bataille en 125 de l'Hégire », dans *Cahiers de Tunisie*, n° 165, p. 17-27.

M'Charek, Ahmed, « De Zama à Kairouan : la *Thusca* et la *Gamonia* », dans *Frontières et limites géographiques de l'Afrique du Nord antique : Hommage à Pierre Salama*, Éditions de la Sorbonne, Paris, 1999.

M'Charek, Ahmed, « Al-Bakri et la toponymie de la Byzacène centrale », *l'Africa Romana*, 13, 1998, vol. 1, p. 381-388.

M'Charek, Ahmed, « À propos du nom Aggar/Akkar et des aires de peuplement « Accāra » de l'Antiquité à nos jours », dans A. Mrabet, éd., *Le peuplement du Maghreb antique et médiéval, Actes du troisième colloque international*, Sousse, 05, 06 et 07 mai 2016, p. 35-50.

M'Charek, Ahmed, « 'Cités' et routes de la Thusca (région de Mactaris et Zama Regia). Enquête de géographie historique et essai de cartographie », dans, S. Sehili *et alii*

(éds.), *Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'Afrique antique offerts à Sadok Ben Baaziz*, Tunis, 2018, p. 91-116.

Mandouze, André, *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire, 1. Prososopographie de l'Afrique chrétienne* (303-533), *Études d'antiquités africaines,* 1982.

Merlin, Alfred, *Inscriptions latines de la Tunisie*, Presses Universitaires de France, Vendôme, 1944.

Mesnage, Jean, *L'Afrique chrétienne évêchés et ruines antiques*, Paris, 1912.

Monchicourt, Charles, « Note sur la position de la ville d'*Aggar* ou *Agger* (Tunisie) », dans *BAC*, 1909, p. 112-115.

Monchicourt, Charles, *La région du Haut Tell en Tunisie (Le Kef, Téboursouk, Mactar, Thala). Essai de monographie géographique*, Paris, 1913.

Napoli Joëlle, *Recherches sur les fortifications linéaires romaines*, EFR-Rome, 1997.

Peyras, Jean et Paul Trousset, « Le lac *Tritonis* et les noms anciens du Chott El Jerid », *Ant Afr*., 1988, p. 149-204.

Peyssonnel Jean-André, *Voyage dans les régences de Tunis et d'Alger*, Paris, 1838.

Picard Gilbert-Charles, « Influences et originalité dans l'art romain d'Afrique », dans Antike Kunst, 5. Jahrg., H. 1, 1962, p. 30-41.

Poinssot, Jules, « Inscriptions inédites recueillies pendant un voyage exécuté en 1882-1883 », dans *BAA*, 1884, p. 68-99. (Pl. III et IV).

Pringle, Denis, *The Defence of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest : An account of the military history and archaeology of the African provinces in the sixth and seventh centuries*, Oxford, 1981.

Salama, Pierre, *Voies romaines d'Afrique du Nord*, Alger, 1951.

Temple Grenville T., *Excursions in the Mediterranean - Algiers and Tunis*, 1835.

Tissot, Charles, *Géographie comparée*, II, Paris, 1884.

Toulotte, Anatole, *Géographie de l'Afrique chrétienne. Byzacène et Tripolitaine.* Montreuil-sur-Mer, 1894.

Toussaint commandant, « Rapport archéologique sur la région de Maktar », *BCTH*, 1899, p. 185-235.

Trousset, Paul, *Recherches sur le limes Tripolitanus du Chott el-Djerid à la frontière tuniso-libyenne*, Etudes d'Antiquités Africaines, CNRS, Paris, 1974.

Trousset, Paul, « Le tarif de Zara : essai sur les circuits commerciaux dans la zone présaharienne », dans *Ant. Afr*, 38-39, 2002, p. 355-373.

Ximenez, Francisco, *Diario de Tunez*, 1730.

UNE BORNE MILLIAIRE INÉDITE DE LA VOIE *AGGER-LIMISA*[1]

Mondher BRAHMI
Institute National du Patrimoine, Tunisie
Université de Sousse, Tunisie

Abstract: Discovered in reuse, the present milestone provides epigraphic confirmation of the existence of a piedmont road between *Agger*/Sidi Amara and *Limisa*/Ksar Lemsa in the northern part of the province of *Byzacena*. Along the eastern slope of Jbel Serj, this road does not appear on maps of the road network of Roman Africa before 1992. The discovery of a milestone with double inscription in the ruins of the suffetal city *ciuitas Se[---]*/Hr. ed-Damous allowed to propose a route linking this city to the two *capita viarum* : *Agger* and *Limisa*.
Dated from the late Empire, the inscription is dedicated to the two Caesars of the first Tetrarchy: Constantius Chlorus and Galerius. Certain elements of the imperial title have peculiarities which deserve to be underlined and interpreted. Likewise, the digital indication of the distance provided by this milestone it possible to identify, even hypothetically, the city responsible for the boundary marking and to try to decide on its original location. Moreover, the place of origin of this milestone corresponds to an archaeological landmark of the road and offers an idea of the ancient landscape it crossed.
Complement for the tetrarchic milestones series in the region, this document enriches the corpus of road inscriptions of the road between Agger and Limisa, so far little provided, and attests to the activity of the development of civic territories under the Tetrarchy.

Keywords: *Agger*, *Limisa*, Byzacena, Constantius Chlorus, Galerius, milestone, roman road.

A la suite de la découverte et la localisation de la cité sufétale *ciuitas Se[…]* à Hr. ed-Damous[2] au sud de *Limisa*/Ksar Lemsa, une colonne milliaire à double inscription, trouvée dans le même site, a permis à Z. Ben Abdallah de suggérer l'existence d'une voie romaine entre *Agger*/Sidi Amara[3] et *Limisa*[4]. Cette hypothèse,

---

[1] Je dois à l'amitié de mon collègue Mohamed Louati, chargé de recherches àl'INP, de pouvoir la faire connaître et en localiser le site de provenance ; qu'il veuille bien trouver, ici même, l'assurance de mes vifs remerciements.

[2] René Cagnat et Merlin Alfred, *Atlas archéologique*, Paris Leroux, 1914-1932, Feuille n° 31, Djebel Bou Dabouss, n° 30. La localisation de la cité antique est assurée par l'inscription *AE*, 1993, 1715 : *Ioui, Iun[oni Reginae, Mineruae Aug(ustae) sacrum. / pr]o salute Imp(eratoris) [Caes(aris) T. Aeli Hadriani Antonini Aug(usti), Pii liberorumq(ue)] / eius, ciuitas SE[- - - templum a fundamentis (*ou *a solo) d(ecreto) d(ecurionum) p(ecunia) p(ublica) fecit ; anno sufe]/tum Rogati Sa[turnini ? (*ou *-turi ?) f(ilii) et - - - curatoribus] / Saturo Tertu[lli f(ilio) et - - -]/- - -.*

[3] Leila Ladjimi-Sebaï, « Site de la Tunisie », *L'Africa Romana*, IV, 1986, p. 415-432 ; Jehan Desanges et *al.*, *Carte des routes,* Turnhout, Brepols, 2010, p. 101-02. Selon Ahmed M'Charek, « À propos », in *Mélanges d'Histoire et d'archéologie de l'Afrique antique offerts à S. Ben Baaziz*, Textes réunis par Samira Sehili,

favorablement accueillie par Pierre Salama et ensuite par les auteurs de la *Carte des routes et des cités de l'Est de l'Africa à la fin de l'Antiquité* (Fig. 1), repose sur l'indication de distance fournie par le premier texte de cette borne[5]. Il donne, après la titulature de Maximien, la distance de V milles qui est, selon Z. Ben Abdallah, sensiblement celle qui sépare de nos jours Ksar Lemsa de Hr. ed-Damous sur la voie vers *Agger*[6].

Fig. 1 : Extrait de la *Carte des routes et des cités de l'Est de l'Africa à la fin de l'Antiquité*

Avant la découverte de la colonne milliaire de Hr. ed-Damous, J. Barbery avait déjà signalé l'existence de deux voies romaines reliant *Agger* à *Limisa*.

Lotfi Naddari, Mohamed Grira et Hosni Abid, Tunis, Faculté des Lettres, des Arts et des Humanités de la Manouba, 91, 2019, *Agger* est aussi identifiable avec l'*oppidum liberum Aggaritanum* ou *Accharitanum* mentionné par Pline l'Ancien.

[4] Inconnue jusqu'à 1992, cette voie ne figure pas sur la Carte de P. Salama de 1947 jointe à son ouvrage *Les voies romaines de l'Afrique du Nord* publié en 1951.

[5] *AE*, 1993, 1716a (Maximien 286-305 ap. J.-C.) : *[Imp(eratori) Caes(ari) / M(arco) Aurelio / Valerio] / Maximiano / semper Aug(usto). / (Milia passum) quinque.* Le deuxième texte est gravé sur l'autre face de la colonne, *AE*, 1993, 1716b (Magnence 350-352 ap. J.-C.) : *[D(omino) n(ostro) / Magno] / Magne/ntio Vi/ctori, se/mper Au/gusti (sic).*

[6] Selon Zeineb Benzina Ben Abdallah, « À la découverte », *L'Africa Romana* X, 1992, p. 642, la distance de cinq milles « *constitue également la distance entre Muzuc et la ciuitas SE… sur la voie qui passait pat le défilé que nous appelons Khanguet el-Messireb (non loin de d'Henchir ed-Damous), en direction d'Vrusi et de Vazi Sarra, pour déboucher ensuite sur la vallée de l'oued Siliana. Cette ciuitas se situait donc approximativement à l'intersection des deux voies qui traversaient cette région montagneuse.* »

La première devait, en quittant *Agger*, se détacher de l'important axe routier attesté par la Table de Peutinger entre *Althiburos* dans les plaines d'es-Sers à l'ouest et *Thysdrus* dans le Sahel à l'est[7]. Elle se prolonge, ensuite, dans la cuvette synclinale située au nord-est de Sidi Amara et passe par les sites de Sidi Khlifa[8] et de Hr. Besra[9] pour atteindre Ksar Lemsa au nord. Des vestiges de chaussée antique découverts presque à mi-chemin entre *Agger* et Sidi Khlifa ont permis de confirmer l'existence de cette voie, mais aucun milliaire n'a été trouvé sur son parcours[10].

La seconde voie, en prenant la direction du nord-est depuis *Agger*, devait longer le piedmont oriental de Jbel Essatour qui domine la rive droite de l'oued Jilf. Elle passe en bordure des terroirs de petits reliefs monoclinaux jalonnés, à l'ouest, par la barre de grès du Satour Bou Khobza. Elle continue jusqu'à Hr. Msireb[11] qui représente un carrefour routier et commandant tout un réseau de centuriations[12]. Au-delà de ce site, qui domine le passage de Khanguet Msireb[13], la voie devait s'infléchir légèrement vers l'est pour gagner la *cuitas Se[…]*/Hr. ed-Damous, selon le tracé dessiné sur la Carte Salama de 2010. Enfin, elle continue vers le nord pour atteindre *Limisa* en parcourant une distance sensiblement égale, selon Z. Ben Abdallah, aux cinq milles donnés par la borne de Hr. ed-Damous[14].

La nouvelle borne que nous présentons ici vient confirmer l'existence de la section méridionale de cette voie comprise entre *Agger* et Hr. Msireb où J. Barbery n'a relevé aucune trace de vestige antique. Elle provient du site antique de Sidi Ahmed er-Rchidi, situé à environ 6,5 km au nord de Sidi Amara et représente le premier jalon archéologique de cette section (Fig. 2).

---

[7] Sur le parcours général et les stations de cette voie, cf. Naîdé Ferchiou, « Recherches », *Africa*, *Séances scientifiques II, nouvelle série,* 2004, p. 196-202 ; Ali Chérif, « Données nouvelles », *Antiquités africaines*, 51, 2015, p. 55 ; M'Charek, « À propos », p. 109.

[8] Non mentionné par l'*AAT*, 1/100.000, Fe. n° 31, Djebel Bou Dabouss, le site de Sidi Khlifa devait être recherché tout près des sites n° 45 et 46 où la notice descriptive fait mention de deux grands mausolées.

[9] Cagnat et Merlin, *Atlas archéologique*, Feuille n° 31, Djebel Bou Dabouss, n° 33. Le nom correct du site est Hr. Besra et non pas Hr. Bechra comme on lit sur la *Carte des routes et des cités* de 2010. Ce site est à identifier avec le probable *vicus* de *Muzuca* selon M'Charek, « À propos », p. 94.

[10] Jean Barbery, « Observations », *Les cahiers de l'ORSTOM*, vol. 19, n° 2, 1983, p.180 ; M'Charek, « À propos », p. 110-111.

[11] Cagnat et Merlin, *Atlas archéologique,* Feuille n° 31, Djebel Bou Dabouss, n° 28. Ce site a livré un bas-relief sculpté dans la paroi méridionale de Khanguet Msireb et portant une dédicace au dieu Mercure et pour le salut d'un empereur indéterminé. Cf. Naîdé Ferchiou, « À propos », *L'Africa romana*, V, 1987, p. 147-49.

[12] Barbery, «Observations», p. 180.

[13] Selon Ferchiou, « À propos », p. 148, khanguet Msireb représente « *l'unique passage permettant de traverser de manière relativement aisée la barrière presque infranchissable de ces chainons, et de rejoindre ainsi le versant sud-oriental du Bargou, en direction d'Urusi et de Vazi Sarra, pour déboucher ensuite sur la vallée de l'oued Siliana. Sinon, le voyageur est obligé de contourner l'obstacle naturel, soit par le sud par Agger, soit par le nord (défilé de Dridja)* ».

[14] Ben Abdallah, « À la découverte », p. 642.

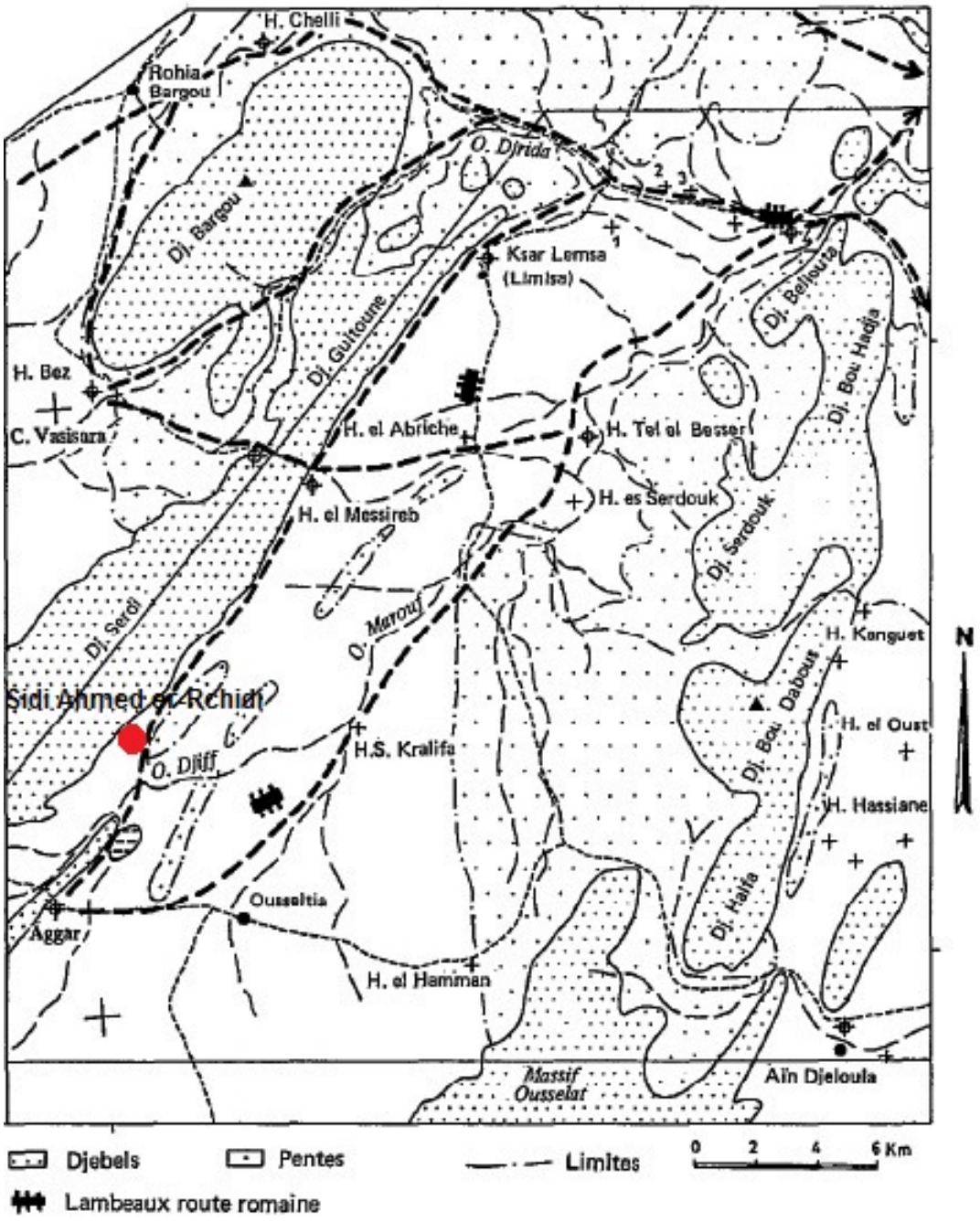


Fig. 2 : Localisation du site de provenance de la borne
(Carte de J. Barbery, « Observations », p. 181, FIG. 7)

Signalé dans l'*Atlas Archéologique de Tunisie* (Feuille 30, Makthar, n° 120)[15], le site est jusqu'ici inexploré. Il est dominé par le marabout de Sidi Ahmed er-Rchidi qui lui donne son nom et qui occupe la partie sommitale d'un terrain de glacis encroûtés au pied de J. Serj. Il s'agit d'un vaste champ de ruines d'environ 4 hectares de superficie. Plusieurs alignements de harpes en place, des restes de structures murales, des éléments d'huileries et des pierres taillées hors contexte attestent l'existence de plusieurs constructions aujourd'hui disparues (Fig. 3-4). À l'ouest du marabout, une citerne et des restes des murs conservant encore quelques fragments d'enduit étanche pourraient appartenir à un établissement thermal. Plus au sud et au sud-est, des structures murales et des alignements de harpes attestent l'existence de plusieurs constructions actuellement arasées[16].

Fig. 3 : Le marabout de Sidi Ahmed er-Rchidi, en arrière plan J. Serj (cliché de l'auteur).

[15] Coordonnées : Latitude : 35°53'48.81"N ; Longitude : 9°33'40.28"E ; Altitude : 521 m.

[16] Je dois ces informations à mes collègues Faouzi Abdellaoui et Hédi Fareh qui ont prospecté le site dans le cadre d'un projet de coopération scientifique entre l'Institut National du Patrimoine et Laboratoire de Recherche LR13ES11 « Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval » de la Faculté des lettres et des sciences humaines de Sousse. Ce projet porte sur la ville d'*Agger* et Jebel Serj dans l'Antiquité sous la direction de Mm. Leila Ladjimi-Sebaï (directeur de recherches à l'INP et ancienne responsable scientifique du site d'*Agger*) et M. Abedellatif Mrabet (Professeur à l'Université de Sousse et directeur du laboratoire). Qu'ils trouvent l'expression de mes sincères remerciements.

Fig. 4 : Harpes en place (cliché de l'auteur)

Fig. 5 : Borne milliaire (cliché de l'auteur)

Fig. 6 : Borne milliaire, partie supérieure (cliché de l'auteur)

Texte :

[---]NN
FLAVIOVA
LERIOCON
STANTION
OBILISSIM
OCAESARIE[.]
GALERIOVA
LERIOMAXI
MIANOIVNI
ORINOBILIS
SIMOCAES
INVICTOPO
NTIFICI
V

Fig. 7 : Borne milliaire, partie inférieure (cliché de l'auteur)

La borne est actuellement encastrée dans l'angle sud-ouest de la salle principale du marabout où elle supporte la toiture en coupole. Elle se présente sous la forme d'un fût cylindrique en calcaire blanc sans sa base (H. 1.7 m). Le champ épigraphique est limité par un encadrement à moulure simple (H. 0.84 m ; larg. 0.32 m). La lecture du texte est rendue difficile par le remploi de la pierre. Les trois premières lignes, très effacées, ont été couvertes avec la chaux et sa partie inférieure est fichée dans le sol. L'inscription court sur 14 lignes. Ecriture monumentale, lettres assez régulières, mais peu profondément gravées (HL. 4 cm ; interlignes 2,5 cm). Le style d'écriture est peu soigné : les L sous forme d'une petite amorce inclinée rattachée à une haste verticale, les O sont parfois de petit corps. Absence de points séparatifs entre les abréviations (Fig. 5-7).

Apparat critique :

- Ligne 1 : les lettres sont très effacées. Seules trois hastes verticales à la fin de la ligne sont encore discernables. Ils pourraient correspondre aux lettres NN du mot *nostris* de l'intitulé impérial de deux Césars. Ainsi, il est possible de restituer DD avant NN, forme classique de l'intitulé impérial la plus courante sous la Tétrarchie. En outre, par comparaison avec la ligne suivante (8 lettres), la lacune avant les trois hastes pourrait concevoir au maximum 6 lettres. Il n'est pas impossible de restituer l'intitulé impérial [IMPPDD]NN, attesté sur certains milliaires africains[17].

[17] Exemple : *ILAlg*, 3972 (22e mille de la route *Theueste-Thelepte*, Constance Chlore et Galère Augustes 305-306).

- Ligne 6 : ligature de IE à la fin. Les traces d'une haste verticale à la fin de la ligne empêchent de lire *Caesare* à l'ablatif.

- Ligne 7 : ligature de LE.

- Ligne 13 : *uacat* après NTIFICI, nous n'avons distingué aucune trace de gravure. Pourtant, l'espace vide permet de restituer les lettres MAX qui suivent le titre *pontifex* dans les dédicaces impériales.

Développement : *[DD(ominis) nn(ostris)] / Flauio Va/lerio Con/stantio n/obilissim/o Caesari, / et Galerio Va/lerio Maxi/miano Iuni/ori nobilis/simo Caes(ari) / Inuicto / Po/ntifici [max(imo)]./ (millia passuum) V.*

Traduction : « A nos deux seigneurs Flavius Valerius Constance, très noble César et Galère Valerius Maximien *Iunior*, très noble César, invincible, grand pontife. V^e^ (mille) ».

Datation : Première Tétrarchie, Constance Chlore et Galère Césars (1er mars 293-1er mai 305 ap. J.-C.).

Rédigé au datif, ce milliaire a été dédié à Constance Chlore et Galère en tant que Césars associés à leurs Augustes respectifs Dioclétien et Maximin[18]. Dans ce texte, ils sont présentés avec une titulature tout à fait classique et conforme à l'ordre hiérarchique de l'*intitulatio* de l'Édit du Maximum de 301. Constance est cité en premier lieu, car il avait toujours la primauté sur Galère dans la partie occidentale de l'Empire[19].

Si les noms de deux Césars n'appellent pas de remarques particulières[20], leurs titres honorifiques méritent de retenir l'attention. La titulature de Constance Chlore est réduite à l'essentiel : il est dit seulement *noblissimus Caesar*. En revanche, tout en demeurant noble César, Galère qualifié ici de *Iunior* qui le distingue de Maximien[21], est paré d'*inuictus* et de *pontifex [maximus]*, titres non attribués à son co-régent pourtant, on le sait, Constance Chlore est le maitre de l'Occident[22].

Selon D. Kienast, les titres *inuictus* et *pontifex maximus* ont été attribuées à Galère, comme à Constance I, après son élévation au rang d'Auguste le 1er mai 305[23]. Or, ces deux titres apparaissent sur certaines inscriptions africaines datées de son

---

[18] Dietmar Kienast, *Römische Kaisertabelle*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1990, p. 264.

[19] Pierre Salama, « Anomalies et aberrations », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 149, 2004, p. 247.

[20] Notons l'absence, sur cette borne, des prénoms *Marcus* pour Constance Chlore et *Caius* pour Galère.

[21] Exemples de milliaires africains qualifiant Galère de *Iunior* : *MSAF*, 1905, 161 et 169 (milles 133 et 150 de la voie Asprenas entre *Capsa* et *Tacapes*) : *AE*, 2006, 1785 (140e mille de la voie Carthage-*Theueste*).

[22] Jean-Marie Lassère, *Manuel d'épigraphie*, Paris, Picard, 2005, p. 606.

[23] Kienast, *Römische Kaisertabelle*, p. 283.

Césarat (293-305), mais où sont aussi mentionnés les titres *pius*, *felix* et *Augustus*[24]. Dans la série des milliaires tétrarchiques de la voie *Tacapes-Capsa*, P. Salama a montré que certaines titulatures sont aberrantes voir même « scandaleuses ». Sur quatre exemplaires aux noms de ces deux Césars, les préséances ne sont plus respectées et sur un milliaire qui les réunissant à Maximien, Galère est dit *Augustus* tandis que son co-César demeure *nobilissimus Caesar*[25].

Sur notre borne, si l'on suit D. Kienast, les titres *inuictus* et *pontifex* attribués à Galère seraient des anomalies surtout qu'ils ne sont pas mentionnés dans la titulature de son co-César. Ils pourraient résulter d'un acte d'indiscipline d'un atelier où d'un lapicide, mais aussi de l'absence de vérification du formulaire diffusé par l'autorité municipale responsable du bornage. Ce phénomène a été soulevé par P. Salama à travers l'étude de différentes séries régionales de l'Afrique du Nord, mais sans trouver l'argument convaincant de justification à cette situation[26].

Enfin, c'est l'indication numérique indiquée dans la dernière ligne qui pose vraiment un problème d'interprétation. Rappelons que la découverte de cette borne en remploi rend imprécise toute tentative de localisation surtout en l'absence d'autres bornes permettant la reconstitution du parcours et des distances.

En effet, la distance de V milles fournie par cette borne est sensiblement inférieure à celle qui sépare aujourd'hui le site de Sidi Ahmed er-Rchidi de celui de Sidi Amara, évaluée à environ 6,5 km. Elle est encore trop inférieure à celle qui le sépare de la *ciuitas Se[…]* localisée à Hr. ed-Damous, à environ 12 km au nord. Ainsi, il n'est pas déraisonnable de considérer que le millage dans lequel s'inscrivait cette borne avait pour *caput viae*, la cité d'*Agger* qui représente la cité la plus proche du point de vue topographique.

À l'évidence, ce nouveau document vient confirmer explicitement l'existence d'une voie qui depuis *Agger* longe le piedmont de J. Serj au moins jusqu'à Hr. Msireb au nord[27]. Déjà émise par J. Barbery, ce tracé n'a pas été pourtant confirmé car aucun indice n'a été trouvé sur le terrain. Rappelons que les trois lambeaux découverts par ce chercheur ont été trouvés à l'est de la voie : « *Le premier, assez proche du défilé est à trois décamètres de la route moderne Ousseltia-Ksar Lemsa, quatre kilomètres au sud de cette ville… Le second fait partie d'un autre itinéraire bien plus au nord qui semble suivre la rive gauche de l'O. Kseub a l'approche de sa*

---

[24] *CIL*, VIII, 17884 (Timgad) : *Galerio Vale/rio Maximia/no iun(iori) nobi/lissimo Caes(ari) / principi iuuen/tutis senatus / ac patriae Inuic/to Pio Felici Aug(usto) / res p(ublica) col(oniae) Thamug(adensium) / Numini maies/tatique eius de/uota // D(omino) n(ostro) [[---]]] / [[G[---]no]] / [[[---]a[---]o]] / [[Inuicto Pio]] / [[Felici Aug(usto)]] / res publica / col(oniae) Thamug(adensium) / deuota N(umini) / m(aiestatique) eius.* Et *CIL*, VIII, 22459 (milliaire de la voie Lambèse-Diana) : *D(omino) n(ostro) Galerio] / [Vale]rio M/aximiano / iuniori no/bilissimo / C(a)es(ari) principi / iuventutis / P(io) F(elici) Aug(usto) (Lamas)ben/s(is) …*

[25] Salama, « Anomalies et aberrations », p. 247.

[26] Voir en dernier lieu Pierre Salama, *Les bornes milliaires*, Sassari, Carocci editore, 2002, p. 131.

[27] Dans son article sur les cités et les routes de la *Thusca*, A. M'Charek n'admet qu'une seule voie entre *Agger* et *Limisa*, celle passant par Sidi Khlifa. Cf. M'Charek, « À propos », p. 110-111.

confluence avec l'O. Marouf... Le troisième, découvert grâce aux photos aériennes, est le plus au sud, à peu près à mi-chemin entre Aggar et H. S. Kralifa. Dégradé, sa trace peut néanmoins être suivie sur une bonne distance[28]. »

Dans l'état actuel de nos connaissances topographiques, nous ne pouvons pas pousser plus loin la question de la section septentrionale de cette voie entre Hr. Msireb et *Limisa*. Notons que la borne de Hr. ed-Damous et le lambeau découvert à quatre kilomètres au sud de *Limisa*, laissent à penser que la voie devait s'éloigner du piedmont et se diriger vers l'est pour passer par Hr. ed-Damous et par le lambeau découvert au nord-est[29]. C'est aussi l'avis de J. Barbery qui, sans nier la proposition d'une liaison directe entre Hr. Msireb et *Limisa*, a affirmé l'absence de toute confirmation archéologique de cette proposition. Pourtant, rien ne permet d'écarter la possibilité d'une communication en piedmont entre Hr. Msireb et *Limisa*.

Du reste, la nouvelle borne milliaire évoque celle trouvée par Z. Ben Abdallah à Hr. ed-Damous, car elle fournit le même chiffre de V milles. Peut-on croire que les deux bornes proviennent d'un même site jusqu'ici indéterminé ? Rien ne justifie cette idée, car les colonnes sont en effet trop lourdes pour avoir été roulées sur une aussi longue distance. De même, leurs lieux de provenance sont bien éloignés pour qu'on puisse établir un lien entre elles.

Par extension, en regardant de près la position du site de Sidi Ahmed er-Rchidi par rapport à *Agger*, il n'est pas impossible d'émettre quelques remarques de géographie historique.

L'intervalle qui sépare Sidi Amara du lieu de provenance de la nouvelle borne est parcouru par la vallée de l'O. Jilf. Son sens d'écoulement suit, parallèlement à la voie[30], le piedmont de J. Serj en direction du nord-est jusqu'à la hauteur de Sidi Ahmed er-Rchidi. Ensuite, il se dirige vers l'est et rejoint Oued Maarouf dans la plaine au sud-est de *Limisa*. Si l'on admet que la cité d'*Agger* était la *caput uiae* et, de ce fait, la responsable de l'érection de notre borne, il est admissible de considérer que la section de V milles était dans son territoire. Bien qu'il soit vaguement localisé, nous pensons que le lieu d'implantation primitif de cette borne ne devait pas être recherché loin du site. De même, sa proximité de l'O. Jilf, permet d'insérer le chiffre de V milles dans une enquête à faire sur la géographie administrative de la région. Il semble pouvoir ponctuer un repère en rapport avec l'aménagement territorial en plus de son rôle utilitaire.

Pour l'instant, on ne sait pas à quel contexte historique se rattache cette borne. Le datif employé dans la rédaction de son texte prouve que la dédicace

---

[28] Barbery, « Observations », p. 180-184.

[29] Si l'on suit J. Barbery, à partir de Hr. ed-Damous la voie devait rejoindre le site de Hr. el Abriche signalé par Cagnat et Merlin, *Atlas archéologique,* Feuille n° 31, Djebel Bou Dabouss, n° 31. Le lambeau signalé par J. Barbery à 4 km au sud de *Limisa* a été découvert dans les environs immédiats de ce site.

[30] Sur le pont de l'O. Jilf, cf. Mohamed Grira et *al*., « Franchissement », dans *De Carthage à Carthagène, bâtir en Afrique et en Ibérie durant l'Antiquité*, Textes réunis par Lamia Ben Abid, Fernando Prados Martinez et Mohamed Grira, Colección Petracos, 4, Espagne, Universidad de Alicante, 2021, p. 359-84.

exprime un acte de reconnaissance de deux princes de la première Tétrarchie. De même, il est difficile de se prononcer sur la nature exacte des travaux qui ont accompagné la pose de cette borne. Généralement, dans tout l'Empire, les milliaires de Constance Chlore et Galère pourraient se rattacher à une politique de propagande tétrarchique. En outre, les récentes études montrent que c'est surtout le long des routes que sont érigés les milliaires-dédicaces du Bas-empire, et très fréquemment aux frontières des cités, où ils constituent parfois de véritables nids de milliaires[31]. En Afrique, les inscriptions sur milliaires prennent l'apparence de simples dédicaces aux princes et leur érection paraît commémorer de plus en plus rarement des travaux routiers[32]. Toutefois, dans certaines zones de l'Afrique, ils confirment l'intense activité routière des tétrarques[33].

Dans cette optique, les quelques bornes jusqu'ici découvertes dans la région d'*Agger*[34] sont toutes datées du Bas-Empire. Un milliaire de Dioclétien et de Maximien atteste l'existence d'une voie la reliant à *Chusira*/Kesra[35]. Aussi, les deux textes de la borne de Hr. ed-Damous datent l'un de 286-305, l'autre de 350-352[36]. Et, avec celle publiée ici, elles confirment l'adhésion des communautés de cette partie de la Byzacène dans le programme tétrarchique de la réorganisation de l'Afrique du Nord.

Bibliographie

Barbery, Jean, « Observations sur quelques lambeaux de l'infrastructure routière romaine en Tunisie centrale et au Cap-Bon », *Les cahiers de l'ORSTOM*, vol. 19, n° 2, 1983, p. 167-87.

Ben, Abdallah, Zeineb Benzina, « À la découverte d'une nouvelle cité sufétale en Afrique proconsulaire », *L'Africa Romana*, X, 1992, p. 635-43.

Cagnat, René et Merlin Alfred, *Atlas archéologique de la Tunisie, IIe série, Édition spéciale des cartes topographiques publiées par la Ministère de la Guerre*, Paris, Leroux, 1914-1932.

Chérif, Ali, « Données nouvelles sur l'histoire d'une cité méconnue du Haut-Tell tunisien : la *ciuitas A[---]*/Aïn M'dhoja (région de Makthar) », *Antiquités africaines*, 51, 2015, p. 45-64.

Desanges, Jehan, Duval Noël, Lepelley Claude et Saint-Amans Sophie (dir.). *Carte des routes et des cités de l'Est de l'Africa à la fin de l'Antiquité*, Turnhout, Brepols, 2010.

31 Pierre Sillières, « La route », *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, 13, 2002, p. 322-23.
32 Pierre Salama, « Les bornes milliaires de Djemila », *Revue Africaine*, XCV, 1951, p. 267.
33 Pierre Salama, *Bornes milliaires*, Rome, Ecole française de Rome, n°101, 1987, p. 78-79.
34 Par exemple, les trois voies *Cillium-Thelepte*, *Theueste-Thelepte* et *Capsa-Tacapes* ont fourni un nombre considérable de bornes tétrarchiques parfois découvertes sur une succession de plusieurs milles. Cf. Salama, *Bornes milliaires d'Afrique*, p. 227-33.
35 *ILTun*, 1727.
36 *AE*, 1716 a et b.

Ferchiou, Naïdé, « À propos de trois inscriptions inédites provenant de la Tunisie centrale », L'*Africa romana*, V, 1987, p. 143-52.

Ferchiou, Naïdé, « Recherches sur le cadre géographique et historique de la région de Zama », *Africa*, *Séances scientifiques II, nouvelle série*, 2004, p. 185-209.

Grira, Mohamed, Ferri Noömène, Badri Slim et Ben Abdallah Ines, « Franchissement des cours d'eau dans l'Antiquité: le pont de l'oued Jilf à la hauteur d'*Agger* (Hr el-Khima/Sidi Amara, Environs d'Oueslatia) », dans *De Carthage à Carthagène, bâtir en Afrique et en Ibérie durant l'Antiquité*, Textes réunis par Lamia Ben Abid, Fernando Prados Martinez et Mohamed Grira, Espagne, Universidad de Alicante, 2021, Colección Petracos, 4, p. 359-84.

Kienast, Dietmar. *Römische Kaisertabelle, Grundzüge einer römischen Kaiserchronologie*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1990.

Ladjimi-Sebaï, Leila, « Un site de la Tunisie centrale: *Aggar*? », *L'Africa Romana*, IV, 1986, p. 415-32.

Ladjimi-Sebaï, Leila, « Un site de la Tunisie centrale : *Agger* », *Bulletin des travaux de l'INAA*, fasc. 1, avril-juin 1988, p. 59-77.

Lassère, Jean-Marie. *Manuel d'épigraphie romaine*, 2 vols., Paris, Picard, 2005.

M'Charek, Ahmed « À propos du réseau routier de la Thusca. Pour la localisation des stations d'*Autipsida*, *Avula* et *Seggo* », dans *Mélanges d'Histoire et d'archéologie de l'Afrique antique offerts à S. Ben Baaziz*, Textes réunis par Samira Sehili, Lotfi Naddrai, Mohamed Grira et Hosni Abid, Tunis, Faculté des Lettres, des Arts et des Humanités de la Manouba, 2019, p. 91-115.

Monchicourt, Charles, « Note sur la position de la ville d'*Aggar* ou *Agger* (Tunisie) », *Bulletin archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, 1909, p. 112-15.

Salama, Pierre, *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Alger, Gouvernement Général de l'Algérie, 1951.

Salama, Pierre, « Les bornes milliaires de Djemila-Cuicul et leur intérêt pour l'histoire de la ville », *Revue Africaine*, XCV, 1951, p. 213-72.

Salama, Pierre, *Bornes milliaires d'Afrique proconsulaire, Un panorama historique du Bas Empire romain*, Rome, Ecole française de Rome, n°101, 1987.

Salama, Pierre, *Les bornes milliaires du territoire de Tipasa*, Sassari, Carocci editore, 2002.

Salama, Pierre, « Anomalies et aberrations rencontrées sur des inscriptions milliaires de la voie romaine *Ammaedara-Capsa-Tacape*s », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 149, 2004, p. 245-55.

Sillières, Pierre, « La route, espace politique : quelques exemples d'Hispanie méridionale », *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, 13, 2002, p. 322-23.

ESSAI D'IDENTIFICATION D'UN ORONYME DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE : L'*AGALUMNUS* DE LA *JOHANNIDE*

Tabbabi MOUSSA
Université de Sousse, Tunisie

Abstract: This article deals with a question of historical geography, it's about an attempt to identify an oronym mentioned in Corippe's Johannis. Since the 19th century, the subject of the territory of these tribes, submitted by the Byzantine General Jean Troglita in 548, has caused much ink to flow. On several occasions, Corippe referred to these Moorish groups by a toponym rather than by an ethnic one. Sometimes, the exact identification of toponyms and geographical indications given by this poet constituted an obstacle, in front of the specialists of the late antiquity of North Africa, to locate these tribes in their precise territory. Among the toponymic indications that Corippus's catalog offers about these tribes, the Agalumnus, has so far never been identified with certainty.
Based on toponymy, archaeology, geography and ethnography, this study proposes the identification of this oronym with the jebel Orbata in the north east of Gafsa, the ancient Capsa.

Keywords*: Corippe; Agalumnus; l'Orbata.*

Introduction

Dans le contexte chronologique de la première moitié du VIe siècle ap. J.-C., le poète épique *Corippus*, nous a présenté une documentation précise et une masse de renseignements exceptionnelle sur la nomenclature des tribus maures et leurs chefs.

L'étude des épithètes géographiques accolées à ces groupes maures avait conduit à des interprétations, parfois contradictoires, en rapport avec la localisation de leur emplacement. Renonçant à un bilan détaillé, nous y citons l'exemple de l'hydronyme antique *Vadara*, le territoire des tribus maures *Silzactae* et *Caunes*, évoqué dans la *Johannide* comme étant un cours d'eau qui descend d'une montagne située en Byzacène méridionale. Cet hydronyme qui, aux dires de V. Zarini a « fait couler autant d'encre que d'eau »[1], a en effet fait l'objet de plusieurs hypothèses avant d'être dernièrement identifié de façon assurée par M. Ahmed Mcharek avec l'actuel oued Leben-Ouadran dans la région de Maknassi en Tunisie centro méridionale.

[1] Vincent Zarini, Berbères *ou barbares ? Recherches sur le livre second de la Johannide de Corippe*, Paris, De Boccard, 1997, p. 158, n. 67.

Souvent, l'énigme des allusions géographiques mentionnée par Corippe constitue un véritable obstacle, devant les spécialistes de l'antiquité tardive, pour localiser certaines tribus maures dans leur territoire exact. En conséquence, une part importante de ces groupes, qui formaient l'acies maurusia insurgée contre les Byzantins au moment de l'arrivée de Jean Troglita en 546, est en fait complètement inconnue, entre autres, les tribus de l'Agalumnus.

De nouvelles données toponymiques, archéologiques et ethnographiques nous autorisent à rajouter des éclairages à ce dossier et à proposer une identification de cet oronyme qui correspond, nous semble-t-il, à jebel Orbata au nord-est de Gafsa.

I. La *Johannide* et l'énigme de l'emplacement des tribus de l'*Agalumnus*

La *Johannide* constitue une source majeure pour les historiens de l'Antiquité tardive de l'Afrique du Nord. Flavius Cresconius Corippus a rédigé son œuvre presque au début des années 550, son sujet est la campagne que Jean Troglita, un général de Justinien, mena contre les «Maures» révoltés en Afrique, vers 546-548, soit une quinzaine d'années à peine après la «reconquête» des territoires africains par Bélisaire[2].

Comme nous fait remarquer Yves Modéran dans son analyse dédie au maures dans l'antiquité tardive « Corippe était un Africain. Grammaticus Afer, il se définit lui-même comme un poète ayant parcouru autrefois les campagnes (*quondam per rura locutus*), et il lit sa *Johannide* devant les proceres de Carthage »[3]. L'appartenance sociale et culturelle de cet auteur antique est, d'ailleurs très évidente dans son œuvre, surtout dans la présentation des Maures et de leur paysage géographique. Dans la description de Corippe ceux-ci apparaissent sous un aspect négatif. « Distingués radicalement des autres africains, ils accumulent les épithètes les plus péjoratives. Le Maure est ainsi successivement ferus, acerbus, horridus, nefandus, amarus, saevus, impius, malignus... Un homme, Antalas, résume à lui seul tous ces défauts : prédisposé dès sa naissance au mal, il a causé selon le poète tous les malheurs de l'Afrique »[4]. En même temps « face à cette rabies maurusia dont il est l'incarnation, les Byzantins ont été le rempart de la civilisation » [5] et Corippe s'emploie à justifier leur conquête de l'Afrique.

---

[2] Jean-Marie Lassère, « La Byzacène méridionale au milieu du VIe siècle d'après la Johannide de Corippus », *Épopée-Tragédie-Antiquité tardive, Pallas* no. 31, 1984, p. 163.

[3] Yves Modéran, *Les Maures et l'Afrique romaine (IVe-VIIe siècle)*, Rome, Publications EFR, 2003, p. 38. Dans la note 20 Modéran a mentionné que le mot Proceres devait, d'après V. Zarini « désigner à la fois les membres de l'aristocratie de Carthage et quelques hauts fonctionnaires byzantins représentant l'empereur, comme Jean Troglita et le préfet du prétoire Athanase ».

[4] Modéran, *Les Maures*, p. 40.

[5] Modéran, *Les Maures*, p. 40.

D'après V. Zarini, la *Johannide* s'insère dans un projet idéologique adhéré par l'auteur, dans lequel on ne voyait s'affronter que « Romains » chrétiens et Maures païens en une sorte de croisade avant la lettre[6].

La présence d'un réflexe idéologique et de la virtuosité rhétorique et la force poétique dans la *Johannide*, étaient un obstacle à sa véridicité ?

Par son caractère unique parmi les sources antiques, la *Johannide* constitue un véritable document historique et ethnographique, mais qui, comme remarque Y. Modéran « pour être accessible, suppose de longues études critiques préliminaires sur l'auteur, l'orientation donnée à son œuvre, et la valeur historique de celle-ci. »[7]

Cette œuvre a passionné de grands historiens, entre autres, Ch. Tissot, Ch. Diehl, P.-A. Février, J.-M. Lassère, V. Zarini et notamment Y. Modéran l'auteur d'un livre majeur sur les Maures et l'Afrique romaine[8].

Y. Modéran a trouvé dans la description de Corippe des tribus maures en révolte au début de 547, au moment de l'arrivée de Jean Troglita en Afrique, un contenu ethnographique d'une valeur importante et une source capitale sur le monde berbère au VIe siècle. Dans sa thèse inestimable, il a bien traité avec minutie la masse de renseignements exceptionnels présentés sur la nomenclature des tribus maures et leurs chefs. Il a exploité les données orographiques, hydrographiques et botaniques attachées aux tribus mentionnées dans la Johannide pour organiser une logique de leur répartition spatiale. Mais, l'identification du paysage géographique était parfois si difficile qu'elle empêchait de localiser avec certitude certains groupes maures.

Parmi les tribus maures qui ont participé à la grande coalition berbère contre les Byzantins, Corippe a mentionné celles de l'*Agalumnus*. Ce toponyme mérite qu'on s'y intéresse de près, car, sans localisation, toute appréhension de la réalité maure, telle que rapportée par Corippe, serait incomplète.

Dans le chant II, on lit :

« [69] Et vinrent au combat les tribus que nourrissent l'**Agalumnus**, que l'on voit porter au milieu des nuages sa cime élevée, et le Macubius qui soutient les astres du vaste ciel, et celles que nourrit de lourds épis la très misérable Sascar, qui met en bottes l'orge d'une terre broussailleuse. »[9]

---

[6] Vincent Zarini, « Rome au miroir de son passé chez les poètes latins de l'Antiquité tardive », Lezione tenuta presso l'Associazione di Studi Tardoantichi, Napoli (19 Aprile 2010), http://www.studi tardoantichi.org/einfo2/file /1275558170-ZARINI.pdf

[7] Modéran, *Les Maures*, p. 17.

[8] Charles Tissot, *Géographie comparée de la province d'Afrique* I, Paris, 1884 ; Charles Diehl, *L'Afrique byzantine : Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, Paris, 1896 ; Paul-Albert Février, « Le Maure ambigu ou les pièges du discours », *Publications de l'École Française de Rome*, 225, 1996, p. 847-862 ; Lassère, « La Byzacène méridionale… », p. 163-178 ; Vincent Zarini, *Rhétorique, poétique, spiritualité : La technique épique de Corippe dans la Johannide*, Belgium, Brepols Publishers, 2003 ; Vincent Zarini, « Goétique, poétique, politique : réflexions sur un passage de la Johannide de Corippe (3, 79-155) », *Culture antique et fanatisme*, 1996, p. 113-140.

[9] Modéran, *Les Maures*, p. 48.

L'extrapolation de ce texte requiert, avant tout, l'identification et la localisation de ces montagnes aux sommets vertigineux. Y. Modéran s'en était inquiété, où situer précisément l'*Agalumnus* et le *Macubius* ? [10] Deux toponymes qui nous sont connus uniquement d'après la *Johannide*. Pour lui, de même pour J.-M. Lassère, ce paysage pourrait correspondre aux régions méridionales de la Byzacène[11]. Mais, il n'y a aucune hauteur de la Tunisie méridionale qui puisse correspondre à la description du poète.

Au terme de son enquête sur l'emplacement géographique de ces groupes maures, Y. Modéran a pensé à des zones plus méridionales. C'est à jebel Tebaga ou jebel Dahar où il a localisé, avec prudence, les tribus de l'*Agalumnus*, du *Macubius* et de Sascar. Par contre, A. Mcharek, dans la conclusion de son étude sur l'antique Vadara, a proposé, comme l'ont pressenti Ch. Tissot et Ch. Diehl,[12] de chercher ces montagnes mentionnées par Corippe, autour de Gafsa (jebel Ben Younes et Orbata) ou encore dans le jebel Majoura[13].

De notre part, nous pensons que l'idée de l'assimilation de l'*Agalumnus* à jebel Orbata, jadis proposée par Ch. Tissot, mérite d'être approfondie.

II. Enquête toponymique (*Agalumnus* = *Aguelmane* = l'Orbata)

Une étude archéologique menée sur l'occupation de sol dans la région de Bled Talh (sud tunisien) nous a fourni de nouveaux éléments de réflexion à propos du sujet de l'énigme de l'oronyme *Agalumnus* mentionné dans la *Johannide*.

Bled Talh, un toponyme local qui désigne « pays de l'Acacia »[14], se localise à environ 45 km à vol d'oiseau au nord-est de Gafsa. C'est une véritable cuvette quasi

[10] Modéran, *Les Maures*, p. 110, n. 199.

[11] Lassère, « La Byzacène méridionale », p. 167-168 ; Modéran, *Les Maures*, p. 73.

[12] Diehl, *L'Afrique*, p. 303 ; où on lit : « …Plus loin au nord des chotts, dans l'intérieur même du pays byzantin, d'autres occupaient tout le sud de la Byzacène ; les uns habitaient les régions montagneuses qui avoisinaient Gafsa, si du moins l'on doit, avec Tissot, reconnaître dans le haut sommet de l'Agalumnus le cône du Djebel-Arbet, et dans la solide chaîne de Macubius le massif puissant du Djebel-Younès ; d'autres, et plus importantes, étaient cantonnées dans les steppes et les hautes plaines qui forment le sud de la Tunisie ».

[13] Ahmed Mcharek, « La vallée de l'oued Ouadran (l'antique *Vadara*), un espace tribal hautement stratégique de Corripe à Ibn Khaldoun », *Actes du 6e colloque international sur l'Histoire des Steppes tunisiennes*, Tunis, 2010, p. 211. Dans cet article, l'auteur a montré, à partir d'une étude onomastique et toponymique fondée sur une recherche dans les sources antiques et médiévales et une enquête de terrain, que le Vadara est « identifiable avec un cours d'eau de la Byzacène qui se jette dans la petite Syrte et s'appelle actuellement l'oued Ouadran ». À la lumière de cette nouvelle identification incontestable, le territoire des Silzactae et des Caunes a été déplacé à la haute et moyenne vallée de l'oued Leben-Ouadran dans la cuvette d'El Maknassi.

[14] Cf. Abdeljalil Sghari, « Á propos de la présence d'une steppe tropicale au jbel Bouhedma en Tunisie présaharienne : approche géomorphologique », Quaternaire 20, no. 2, 2009, p. 255. Voir aussi, Zouhair Noumi, « Acacia tortilis (Forssk.) Haynesubsp. Raddiana (Savi) Brenan en Tunisie présaharienne ; Structure du peuplement, réponse et effets biologiques et environnementaux », Thèse de Doctorat., Faculté des Sciences de Sfax, 2010.

enclavée par la chaîne Orbata- Bouhedma, disposée nord-est / sud-ouest sous la forme d'un arc, et par la barrière montagneuse du Chemsi-Belkhir au sud et au sud-est. C'est une plaine dont l'extension d'est en ouest atteint 40 km environ et la superficie dépasse 600 km^2. Ce territoire a connu une occupation humaine très précoce s'étendant de la Préhistoire au Moyen Âge. (Fig.1)

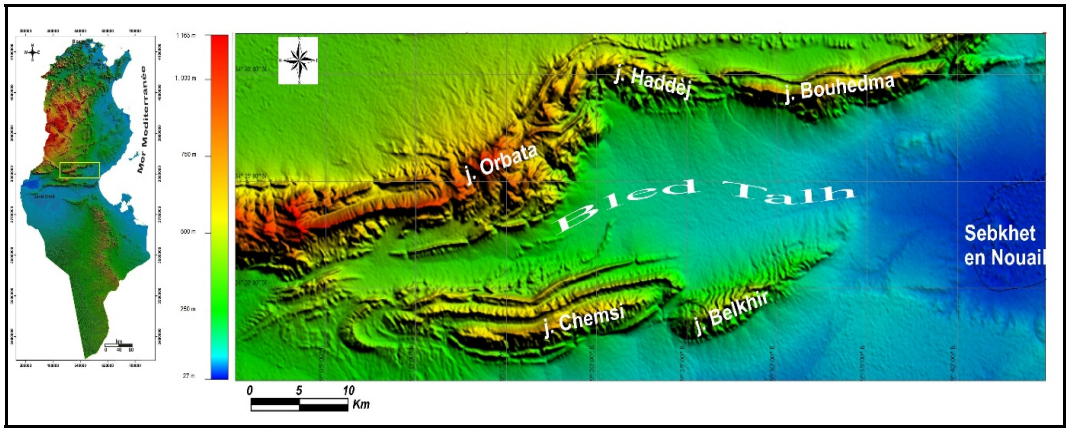


Fig. 1: Carte de localisation de Bled Talh (réalisée par Tabbabi M.)

Selon les données archéologiques, la région était, dans sa grande partie, un territoire tribal et essentiellement berbère. Ce constat est aussi confirmé par l'abondance des toponymes berbères. Nous avons recueilli un corpus de 33 toponymes qui ne s'expliquent que par le berbère, dont leur concentration quasi totale est remarquée à l'ouest de Bled Talh, essentiellement dans la chaîne montagneuse de l'Orbata[15]. Dans cette liste des mots berbères, on a rencontré un toponyme, nous semble-t-il, d'une importance capitale ; ***Aguelmane***. Un mot composé de deux racines berbères : *Agl* qui désigne « le réservoir » ou *Aghal* qui désigne « montagne », et la racine *amen* qui signifie « l'eau », en substituant la marque « a »[16]. Dans sa forme composée, ce toponyme veut dire « réservoir d'eau » ou « montagne d'eau »[17].

[15] Moussa Tabbabi, « Bled Talh (Sud tunisien) dans l'antiquité : l'occupation du sol », Thèse de doctorat, Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Sousse, 2020, p. 215-220. Parmi 33 toponymes berbères repérés dans la chaîne montagneuse de l'Orbata, on mentionne : Oued Tezirbine, jebel Tizi Kourouert, jebel Taghrout, jebel Ifri, jebel Taguermouch, Oued Agri, jebel Aguelmane.

[16] Salem Chaker, « La langue berbère à travers l'onomastique médiévale : El-Bekri », *RMMM*, no. 35, 1983, p. 135. Voir aussi, Jean Dresch, « Toponymie nord-africaine », *Information géographique,* 15, no. 1, 1951, p. 9 ; Souad Bouhadjar, « Approche Sociolinguistique des Noms des lieux en Algérie : Cas de la toponymie de Boussemghoun », Thèse de doctorat, Université Abou Bekr Belkaid Tlemcen, Algérie, 2016, p. 150 ; Kamel Naït-Zerrad, *Dictionnaire des racines berbères (formes attestées*), tome 3, Paris, éditions Peeters, 26 janvier 2002, p. 601.

[17] Tabbabi, « Bled Talh », p. 220 : « À jebel Orbata, connue par l'abondance des cours et des sources d'eau, on peut attribuer le nom de « montagne d'eau », par excellence. Aussi bien que des dizaines de cours d'eau, on a recensé à j. Orbata environ 25 monuments d'eau, entre source et puits : Aïn Soltana,

On remarque qu'il existe des similitudes entre l'*Agalumnus* de Corippe et l'oronyme *Aguelmane* indiqué sur la carte incluant la chaîne de l'Orbata (feuille Es Sened 1/50 000, type 1922). Avec l'omission de l'articulation latine « us », on trouve évidemment la forme berbère du toponyme. Il est fort probable que l'*Agalumnus* de Corippus est le toponyme antique qui peut correspondre à jebel Orbata. Si on accepte cette proposition, elle sera l'unique mention de la région de Bled Talh dans les sources antiques et tardives. (Fig.2)

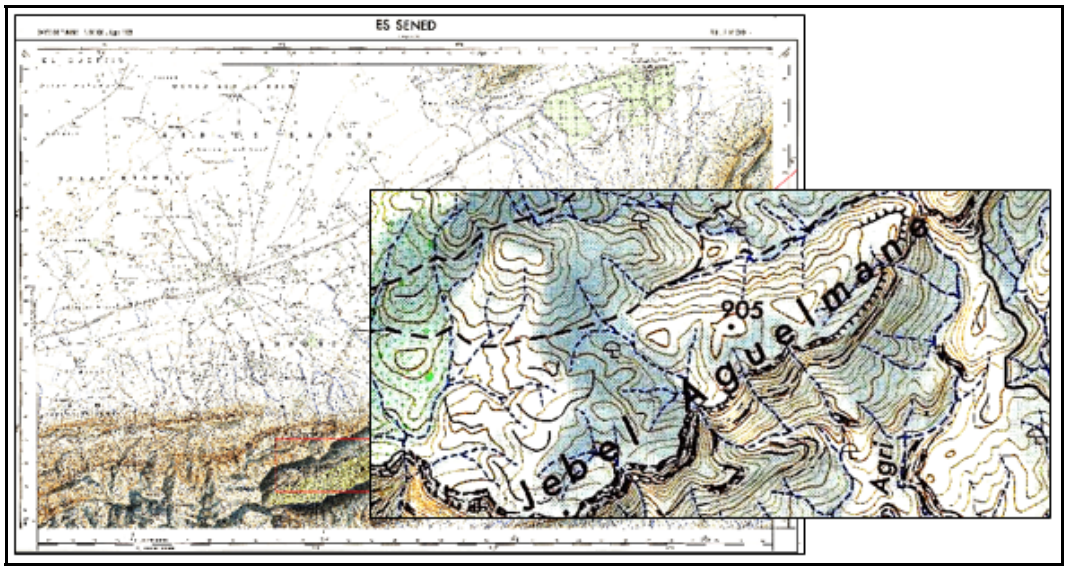


Fig. 2: extrait de la feuille Es Sened 1/50 000, type 1922 (indication de jebel Aguelmane)

Comme on sait, tout toponyme est en rapport avec l'histoire et l'identité de ceux qui l'habitent. Dans notre cas, il offre une matière éclairante sur la population installée dans la chaîne montagneuse qui borde l'ouest de Bled Talh. La particularité toponymique n'est en effet qu'une particularité ethnique, culturelle et historique. Cette région a connu, incontestablement, l'installation des groupes berbères et les noms des lieux n'ont pas été beaucoup modifiés durant l'histoire.

III. Témoins de l'héritage berbère à jebel Orbata (l'*Agalumnus*)

Ainsi que la toponymie, l'archéologie présente également des indices traduisant un héritage berbère à jebel Orbata. Nous savons que le type de l'habitat, sa forme, sa position et son mode de construction, sont le signe et le reflet de la

Aïn el Ksab, Aïn el Beïda, Aïn Sagoufta, Aïn Taghiet, Aïn bou Smail, Aïn Samekhoun, Aïn Moussa, Aïn Chelbi, Aïn el Ksib, Aïn Takhnimet, Aïn bou Arousse, Aïn Zelifa, Aïn Tijakhet, Aïn sidi ben Lahmar, Aïn ben Zannouch, Aïn Ayada, Aïn es Semane, Bir Nougharbi, Bir en Naz, Bir Tounine, Bir Tijakhet, Bir Cherahil, Bir Douirtanene, Bir Zerdoub. »

culture de l'habitant. Les résultats acquis d'une prospection archéologique menée à Bled Talh, ont montré la prédominance de l'habitat troglodyte dans les falaises de la chaîne montagneuse d'Orbata-Chemsi. Des grottes aménagées dans le roc, connues localement sous le nom de *Tazegga* ou *Tioutcha*. (Fig. 3 et 4)

Pour le Dr Provotelle, *Tazegga* est la maison creusée dans le roc, « analogue en cela aux habitations des troglodytes du pays de Matmata [...] Le mot se trouve avec le même sens chez les Haouara [...] Basset, lui, pense que le sens primitif serait plutôt construction [...] Par ailleurs, à Dj. Nefousa : tazeqa, signifie chambre au rez-de-chaussée. »[18]

En 1885, Valéry Mayet a signalé l'existence d'habitations troglodytes fort curieuses à ksar Sened (versant ouest de j. Orbata), habitées par des tribus kabyles[19]. La morphologie et la répartition de ces grottes peuvent exprimer des fonctions différentes. Si certaines peuvent servir d'habitat, d'autres sont destinées à des activités comme le stockage ou l'industrie de l'huile[20]. Quelle qu'elle soit leur vocation, les grottes de j. Orbata constituent, certainement, des témoins d'une occupation berbère. Mais, on n'a pas d'indications précises sur la chronologie dans laquelle s'insèrent ces monuments.[21]

Fig. 3: jebel Orbata (grotte : vue de l'extérieur) (cliché Tabbabi. M)

Fig. 4: jebel Orbata (grotte : vue de l'intérieur) (cliché Tabbabi. M)

[18] Paul Provotelle, *Étude sur la Tamazir't ou Zenatia de Qalaât Es-Sened,* Paris, 1911, p. 3. Dans cette étude, l'auteur a indiqué que le dialecte berbère est encore fréquent chez les habitants de Qalaât Es-Sened et de la région montagneuse de jbel Orbata. Il a écrit que « cette région, du nord-est de Gafsa, constituait, avec Djerba et le pays de Tamezrat (Matmata), un des derniers ilots de la Tunisie où la langue berbère est encore vécue. » - p. 154.

[19] Valery Mayet, « Notes d'un voyage dans le sud de la Tunisie », *Bull. Soc. Languedocienne de la Géo*, no. 8, 1885, p. 505.

[20] Tabbabi, « Bled Talh », p. 223. Nous avons repéré des éléments d'huilerie à l'intérieur et aux alentours de ces demeures. Mais, nous n'avons pas des indications précises sur la chronologie dans laquelle s'insèrent ces monuments.

[21] Stéphane Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, V, Paris, Librairie Hachette, 1926, p. 236, où on lit : « Comme pour toutes les ruines berbères, il est difficile, ou même impossible, de dater ces grottes, en usage depuis l'antiquité, et sans doute depuis une très haute antiquité, jusqu'à une époque rapprochée de nous. »

Le croisement des données toponymiques et archéologiques prouve que les indications présentées par Corippe à propos de l'Agalumnus conviennent à j. Orbata, dont le pic domine toute la chaîne montagneuse de la Byzacène méridionale.

Mais, quid du *Macubius* ?

À plusieurs reprises, Corippe a désigné les groupes maures par un toponyme plutôt que par un ethnique et il a pu subdiviser arbitrairement une seule tribu en plusieurs unités, en citant différents sites de son habitat.[22]

En référence à la proposition de Ch. Diehl, A. Mcharek a pensé aux massifs situés autour de Gafsa comme jbel Ben Younes[23]. D'après l'enquête de terrain, les traces d'occupation berbère caractérisent uniquement les hauts reliefs du nord-est de Gafsa.

À j. Bouhedma, à j. Es Sened, à j. El Ayaïcha et à j. Majoura, ainsi qu'à j. Orbata, les excavations naturelles ou artificielles (troglodytes) sont fort nombreuses et elles constituent, nous semble-t-il, des témoins d'un passé berbère. En outre, les traditions locales (motifs sur des tatouages et des tissages) et la persistance, chez les communautés qui habitent ces reliefs, de quelques mots berbères dans leur dialecte parlé, sont des marqueurs d'une culture au fond berbère. Par contre, ces signes sont totalement absents à l'ouest de Gafsa, essentiellement à j. Ben Younes, dépourvu de tous caractères berbères[24]. En l'occurrence, j. Ben Younes serait loin de cette interprétation. En revanche, on devine que c'est aux montagnes situées à l'est de Gafsa, qu'il faudrait penser pour chercher le Macubius de Corippus.

Conclusion

Au terme de cette étude, on retiendra les interprétations suivantes :

- L'oronyme *Agalumnus* de la *Johannide*, qui porte « au milieu des nuages sa cime élevée » et dans lequel vivaient à l'époque de Corippus des groupes maures, est, nous semble-t-il, la transposition latine du toponyme berbère Aguelmane qui correspond, probablement, à l'actuel jebel Orbata. L'ancienneté de l'occupation et de l'héritage berbère dans cette montagne sont clairement confirmés par l'archéologie et l'ethnographie.
- En outre, les témoins archéologiques plaident en faveur de la localisation du *Macubius* dans les massifs montagneux situés à l'est de Gafsa, aux environs de j. Orbata (l'*Agalumnus*). Toutefois, la proposition mérite davantage d'enquêtes et de vérifications.

---

[22] Modéran, *Les Maures*, p. 110. D'après cet auteur, « J. Desanges, dans une communication orale, a suggéré que le mont Macubius [...] pourrait être rapproché des montagnards Malkoubioi cités par Ptolémée dans l'est de la Maurétanie, près de l'Ampsaga, à la frontière de la Numidie [...] Il ne s'agit là cependant que d'une similitude onomastique qui, isolée, ne peut être probante. »

[23] Mcharek, « La vallée », p. 211.

[24] Mondher Brahmi, « Le secteur oriental du Limes de Numidie (sud-ouest tunisien) : Histoire et archéologie d'une zone frontière dans l'Antiquité », Thèse de doctorat, Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Sousse, 2017.

- Enfin, ces données mêlées permettent de suggérer, avec prudence, une révision du tableau de la répartition spatiale des tribus maures de l'époque de Corippe. À l'instar des Silzactae et des Caunes, déjà déplacées, par A. Mcharek, de la Tripolitaine à la Byzacène, les tribus de l'*Agalumnus* et du *Macubius* sont à localiser plutôt à jebel Orbata et dans les montagnes du nord-est de Gafsa au lieu de jebel Tebaga et jebel Dahar.

Bibliographie

Bouhadjar, Souad, « Approche Sociolinguistique des Noms des lieux en Algérie : Cas de la toponymie de Boussemghoun », Thèse de doctorat, Université Abou Bekr Belkaid Tlemcen, Algérie, 2016.

Brahmi, Mondher, « Le secteur oriental du Limes de Numidie (sud-ouest tunisien) : Histoire et archéologie d'une zone frontière dans l'Antiquité », Thèse de doctorat, Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Sousse, Tunisie, 2017.

Chaker, Salem. « La langue berbère à travers l'onomastique médiévale : El-Bekri » *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, no. 35, 1983, p. 127-144.

Diehl, Charles, *L'Afrique byzantine : Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, Paris, 1896.

Dresch, Jean, « Toponymie nord-africaine », *Information géographique,* 15, no.1, 1951, p. 8-10.

Février, Paul-Albert, « Le Maure ambigu ou les pièges du discours », *Publications de l'École Française de Rome* 225, 1996, p. 847-862.

Gsell, Stéphane, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, V, Paris, Librairie Hachette, 1926.

Lassère, Jean-Marie, « La Byzacène méridionale au milieu du VIe siècle d'après la Johannide de Corippus », *Épopée-Tragédie-Antiquité tardive*, *Pallas*, no. 31, 1984, p. 163-178.

Mayet, Valery, « Notes d'un voyage dans le sud de la Tunisie », *Bull. Soc. Languedocienne de la Géo*, no. 8, 1885, p. 178-214 et 491-534.

Mcharek, Ahmed, « La vallée de l'oued Ouadran (l'antique *Vadara*), un espace tribal hautement stratégique de Corripe à Ibn Khaldoun », *Actes du 6e colloque international sur l'Histoire des Steppes tunisiennes*, Tunis, 2010, p. 197-217.

Modéran, Yves, *Les Maures et l'Afrique romaine (IVe-VIIe siècle)*, Rome, Publications EFR, 2003.

Naït-Zerrad, Kamel, *Dictionnaire des racines berbères (formes attestées*), Paris, Éditions Peeters, 2002.

Noumi, Zouhair, « Acacia tortilis (Forssk.) Haynesubsp. Raddiana (Savi) Brenan en Tunisie présaharienne ; Structure du peuplement, réponse et effets biologiques et environnementaux », Thèse de Doctorat., Faculté des Sciences de Sfax, 2010.

Provotelle, Paul, *Étude sur la Tamazir't ou Zenatia de Qalaât Es-Sened*, Paris, E. Leroux, 1911.

Sghari, Abdeljalil, « Á propos de la présence d'une steppe tropicale au jbel Bouhedma en Tunisie présaharienne : approche géomorphologique », Quaternaire 20, no. 2, 2009, p. 255-264.

Tabbabi, Moussa, « Bled Talh (Sud-tunisien) dans l'antiquité : l'occupation du sol », Thèse de doctorat, Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Sousse, Tunisie, 2020.

Tissot, Charles, *Géographie comparée de la province d'Afrique,* I, Paris, Imprimerie Nationale, 1884.

Zarini, Vincent, « Rome au miroir de son passé chez les poètes latins de l'Antiquité tardive », Lezione tenuta presso l'Associazione di Studi Tardoantichi, Napoli, 19 Aprile 2010.

http://www.studitardoantichi.org/einfo2/file/1275558170-ZARINI.pdf.

Zarini, Vincent, *Rhétorique, poétique, spiritualité : La technique épique de Corippe dans la Johannide*, Belgium, Brepols Publishers, 2003.

Zarini, Vincent, *Berbères ou barbares ? Recherches sur le livre second de la Johannide de Corippe*, Paris, De Boccard, 1997.

Zarini, Vincent, « Goétique, poétique, politique : réflexions sur un passage de la Johannide de Corippe (3, 79-155) », dans Jeanne Dion (éd.), *Culture antique et fanatisme*, Nancy-Paris, 1996, p. 113-140.

ENCORE SUR LA TITULATURE DES EMPEREURS MORTS EN AFRIQUE

Slah SELMI
Université de Sousse, Tunisie

Abstract: *Re-examining the titulary of deceased emperors has its foundations and interest. Thanks to a scrutiny of epigraphic documentation alloted to diui in Roman Africa, many facts have been highlighted and confirmed. We mainly observe that the diui can keep the titulary they had in their lifetime. In most of the cases, it was not a matter of adding the expression diuus. It rather consists of giving the same lifetime titulary to the divinised emperors no matter how the chronological context is.*

Keywords: titulary, *diuus*, Africa, epigraphy.

Introduction

Les historiens de la Rome impériale avaient toujours tendance à étudier et à enseigner la titulature impériale romaine. Néanmoins, jusqu'ici trop peu de chercheurs se sont occupés de la titulature des empereurs morts. Dans la riche documentation relative à l'histoire romaine, on ne compte que deux ou trois références[1].

Pour la province d'Afrique, le seul point de départ pour étudier cette question est l'épigraphie qui nous livre 133 dédicaces aux empereurs *post mortem*. En exploitant cette documentation considérable, on remarque que les inscriptions apportent plusieurs enseignements d'une importance indéniable concernant la titulature impériale des souverains décédés[2].

[1] Slah Selmi, « Remarques sur la titulature des empereurs morts », *REL*, 91, 2013, p. 147-156. L'étude a été menée à partir d'une inscription d'*Assuras*, *CIL*, VIII, 1798 ; *ILS*, 437. Voir aussi André Chastagnol, « Un chapitre négligé de l'épigraphie latine : la titulature des empereurs morts », *REL*, 62, 1984, p. 275-287 ; Jean-Marie Lassère, *Manuel d'épigraphie romaine*, édition Picard, Paris, 2005, p. 618, note n° 96.

[2] En l'année 2015, à l'occasion de la présentation d'un dossier d'HDR à l'université de Paris IV Sorbonne, j'ai élaboré une étude sur *Le* diuus *en Afrique romaine*. Cette étude, ainsi que tout le dossier, a été soutenue sous le patronage de Mme Michèle Coltelloni-Trannoy. Qu'elle trouve ici l'expression de ma profonde gratitude. Cette recherche vient d'être publiée. Voir Slah Selmi, *Le diuus en Afrique romaine*, Monastir, 2021.

La titulature du *diuus* en Afrique

Diuus/Diua	**Titulature**	**Provenance**	**Références**
Auguste	*Diuo Augusto.*	Lepcis Magna	*IRT*, 325.
	Diuo Augusto.	Lepcis Magna	*IRT*, 326; *AE*, 1948, 12.
	Diuo Augusto.	Sicca Veneria	*CIL*, 27568; *AE*, 1898, 94; D. 6773.
	Diuus Augustus	Thugga	*ILAfr*, 556 b; *AE*, 1914, 170; *DFH*, 1.
	Diuo Aug(usto) sacr(um) ---	Thugga	*CIL*, 26517; *AE*, 1899, 124; 1952, 106; 1967, 548; 1976, 702; 2002, 1682; *DFH*, 46.
	Diuo Aug(usto) sacr(um) ---	Masculula	*CIL*, 15775; D. 6774/5; *ILTun*, 1668.
	Diuo Aug(usto) sacrum ---	Thibilis	*ILAlg*, II, 2, 4658.
Livie	*[Diua] Iulia* ---	Thugga	*AE*, 1914, 171; *ILAfr*, 557; *DFH*, 2.
	Diuae / Augu(stae).	Lepcis Magna	*IRT*, 327; *AE*, 1948, 13.
	Diuae Aug[ustae sacrum	Cirta	*CIL*, 6987, 19492; *ILAlg,* II, 1, 550.
Claude	*Diuo Claud[io].*	Carthago	*CIL*, 1015.
	Diuo Claudio ---	Volubilis	*IAM*, 2, 370; *ILM*, 57.
Vespasien	*Diuus /Ves/pa/sia/nus.*	Thugga	*ILAfr*, 560 b.
Titus	*Di[uo Tito, Aug(usto)* ---	Carthago	*AE*, 1990, 1031.
Nerva	*Diuo / Neruae / Aug(usto),*	Calama	*CIL*, 5323; *ILAlg,* I, 235.
	Diuo / Neruae.	Gigthis	*CIL*, 22704.
Trajan père	*Diuo / Traiano / Patri.*	Sabratha	*IRT*, 17.
	Diu[o] / Trai[a]/no P[atri].	Gigthis	*CIL*, 22705.
Trajan	*Diuus / Traia/nus.*	Thugga	*CIL*, 26521.
	[di]uo Nerua[e] / [Traia]no Optimo Aug(usto) / [Ger]m(anico), D(acico), Par[th(ico)] / [pont(ifici)] max(imo), t[r(ibunicia) p(otestate) XXI ---] / [im]p(eratori) XIII, co(n)s(uli) VI, [p(atri) p(atriae)].	Thibicaae	*ZPE*, 191, 2016, p. 300-305.
Marciana	*[D]iua[e] / Marci/anae / Augus/[tae].*	Gigthis	*CIL*, 25, 11020.
Matidie	*[Diu]ae Matidiae* ---	Volubilis	*IAM*, 2, 375 ; *AE*, 1927, 31 ; *ILM*, 61.
Sabine	*Diuae Sabi/nae Aug(ustae)* ---	Saldae	*CIL*, 8929.
	Diuae / Sabinae / Aug(ustae).	Thamugadi	*CIL*, 17847.

Hadrien	*Diuo Hadriano* ---	Sutunurca	*ILAfr*, 300; *ILTun*, 755 ; *AE*, 1910, 154; 1942/43, 98; *ILPB*, 160.
	[Diuo] / Hadriano ---	Turris Tamalleni	*CIL*, 83.
	Diuo Hadriano ---	Vina	*AE*, 1961, 199.
	Diuus / Hadria/nus / Pius.	Thugga	*CIL,* 26522.
	Diuo Hadriano	Vreu	*AE*, 1974, 691 ; 1975, 875.
	Diuo / Hadriano / Aug(usto) ---	Musti	*AE,* 1968, 589.
	Diuo Hadriano.	Thamugadi	J. Carcopino, H. Focillon, "Inscriptions latines d'Afrique'', *BCTH*, 1904, p. 190-216.
	Diuo Hadriano.	Choba	*AE*, 1949, 55.
Faustine 1	*Diuae Faustinae* ---	Sabratha	*IRT*, 20.
	Diuae Faustinae ---	Lepcis Magna	*IRT, 380.*
	[Diuae Fa]ustinae / [Augustae].	Gigthis	*ILAfr*, 18.
	[Diuae Fau]stin(ae) ---	Volubilis	*IAM,* 2, 380; *ILM*, 63; *AE*, 1923, 17.
Antonin le Pieux	*Diuo Antoni/no Pio,* --- *trib(unicia) potest(ate) XXIII, / imp(eratori) III, co(n)s(uli) IIII, paren/ti patriae,* ---	Ain Ghechil	*CIL*, 23824 ; *AE*, 1899, 117.
	Diuo Antoni/no Aug(usto) Pio ---	Thugga	*CIL*, 26526; *DFH*, 6.
	Diuo Anto/nino Aug(usto) Pio ---	Siagu	*ILTun*, 793 ; *AE*, 1933, 66 ; *ILPB*, 522.
	Diuo Pio ---	Thuburbo Maius	*ILAfr*, 263.
	Diuo / Antonino / Caesari.	Lares	*CIL*, 1779.
	Diuo Antonino ---	Cuicul	*ILAlg*, II, 3, 7792.
	Diuo / Antonin[o] / Aug(usto) ---	Verecunda	*CIL*, 4205; 18495; D. 5752.
	Diuo Pio ---	Diana Veteranorum	*CIL*, 4588.
	Diuo / Antonino ---	Quiza	*CIL*, 9698.
	Diuo Antonino ---	Lambaesis	D. 9188 ; *AE*, 1908, 10.
	D[iuo Antonino ---	Madauros	*ILAlg*., I, 2084.
	Imp(eratori) Caes(ari) Aug(usto) / diuo Antonino Pio ---	Volubilis	*IAM*, 2, 379; *AE*, 1942/1943, 18.
Lucius Verus	*Diuo Ver[o* ---	Thugga	*CIL*, 26529; *ILTun*, 1406; *AE*, 1908, 164; *DFH*, 7.

	--- e]t diuo / [Vero Parthico maximo	Limisa	*AE*, 2004, 1695b.
	--- diuo Vero ---	Verecunda	*CIL*, 4209; 18497.
	Diuo Vero ---	Cuicul	*CIL*, 8319; D. 5533; *ILAlg,* II, 3, 7794.
Faustine 2	*Diuae Faustinae ---*	Thuburbo Maius	*ILTun*, 715; *AE*, 1922, 27.
	Diuae // Faustinae // Aug(ustae).	Thamugadi	*AE*, 1954, 152.
Marc Aurèle	*[D]iuo [M(arco)] Antonino Pio ---*	Sufetula	*ILAfr*, 129; *ILPSbeitla*, 21.
	Diuo Antonino Pio ---	Vzappa	*CIL*, 11926, 1548 ; D. 377.
	Diuu[s] / Aurel[ius] / [Antoninus] / Aug(ustus).	Thugga	*CIL*, 26523.
	Diuo Pio / M(arco) Antonino / Aug(usto) ---	Ammaedara	*CIL*, 305 ; D. 378.
	Diuo M(arco) Antonino / Pio, Germani'co', Sar[ma]/tico, conseruatori [ge]/neris humani,	Chullu	*CIL*, 19919; *ILAlg,* II, 1, 428.
	Diuo / M(arco) Antonino Pio	Thanaramusa	*CIL*, 9234.
	[Diuo] Aurelio Anto(nino),	Regiae	*CIL*, 21627, D. 6877 ; *AE*, 1937, 59.
	Diuo M(arco) Antoni/no Pio,	Cuicul	*AE*, 1916, 14 ; *ILAlg*, II, 3, 7798, 7799.
	Diuo M(arco) An[to]/nino,	Cuicul	*ILAlg*., II, 3, 7800.
	V[i]rtuti / diui M(arci) Anto/nini ---	Cuicul	*ILAlg*, II, 3, 7763.
Commode	*[[diuo Commodo ---*	Thichilla	*CIL*, 1356, 14892 a.
	Diuo Com/modo Aug(usto),	Cuttilula	*CIL*, 23707.
	Diuo M(arco) Aurelio / Commodo Anto/nino,	Thuburnica	*CIL*, 14695.
	Diuo M(arco) Au[relio] / Commodo [Anto]/nino,	Sicca Veneria	*CIL*, 15855.
	D[iu]o [M(arco) Aurelio Com/modo Antonino	Sicca Veneria	*CIL*, 27569.
	Diuo / Commo/do Aug(usto).	Gigthis	*CIL*, 22712.
	[Diuo C]ommodo,	Thugga	*CIL*, 27374; *AE*, 1951, 75; 1997, 1649; *ILPB*, 228.
	[Diuo Comm]odo,	Lambaesis	*CIL*, 18248; *AE*, 1987, 1060; 1992, 1865.
	Diuo Commodo	Celtianis	*CIL*, 19679; *ILAlg*, II, 3393.
	<Diuo Comm[odo]>.	Verecunda	*CIL*, 4212; D. 402.

	Diuo Commo/do Aug(usto),	Verecunda	*CIL*, 4213.
	Diuo Commod[o],	Tubunae	*CIL*, 4482, 18634.
	Diuo / Commodo,	Diana Veteranorum	*CIL*, 4596, 18650.
	Diuo / Commodo	Diana Veteranorum	*CIL*, 4597.
	Diuo Com[modo,	Nattabutum	*CIL*, 4826; *ILAlg*, II, 2, 6097.
	Diuo Comm[odo],	Cirta	*CIL*, 6994; *ILAlg*, II, 1, 559.
	Diuo Co[m]modo,	Cuicul	*AE*, 1989, 900 ; *ILAlg*., II, 3, 7813.
	Diuo Co[mmodo],	Cuicul	*ILAlg*., II, 3, 7807.
	Diuo Commodo	Cuicul	*ILAlg*., II, 3, 7811.
Pertinax	*Diuo P(ublio) Heluio / Pertinaci*	Mustis	*CIL*, 1576; *ILPB*, 384.
	Diuo / P(ublio) Heluio Per/tinaci Aug(usto), / Pio	Simitthus	*CIL*, 10593, 14557.
	Diuo / [P(ublio)] Heluio Pertinaci Aug(usto), Pio, p(atri) p(atriae),	Pagus Mercurialis	*AE*, 1995, 1657.
	Diuo Pertinaci, / Aug(usto), Patri.	Cirta	*CIL*, 6995; *ILAlg,* II, 560; D. 411.
	Diuo / Pertinaci / Patri.	Gemellae	*AE*, 1950, 61.
Septime Sévère	*[Diuo Aug(usto) Seue]ro.*	Simitthus	*AE*, 1994, 1881.
	Diuo Pio Seuero,	Theveste	*CIL*, 1855; *ILAlg*, I, 3037.
	Diuo [Se]ptim[i]o Seuero Pio Aug(usto), Arab(ico), [Ad]iab(enico), Part(hico) max(imo)	Assuras	*CIL*, 1798, 16466 ; D. 437.
	[Diuo] Seuero	Lepcis Magna	*IRT*, 400.
	Diuo Pio / Seuero Aug(usto).	Lepcis Magna	*IRT*, 401 ; *AE*, 1926, 160.
	Diuo [---] au[---] diuae [---].	Lepcis Magna	*AE*, 1971, 484.
	[Diuo Sept]imio Se/[uero Pio Aug(usto), Ara]b(ico), Adiab(enico), Part(hico) [max(imo), Britt(annico) ma]x(imo),	Segermes	*CIL*, 23064; *AE* 1995, 1647.
	Diuo Septim[io Seue]/[r]o, Pio, Arab(ico), A[diab(enico), Part(hico)] / [ma]x(imo), Britt(anico) max(imo)	Saia Maior	*CIL*, 25502 ; *AE*, 1903, 108.

	Diuo Seuero	Gillium	*CIL*, 26224; D. 8920; *AE*, 1899, 57.
	Diuo L(ucio) Septimo Seue/ro Pio Pertinaci	Hr. el Oust	*AE*, 1999, 1844.
	Di[uo] Pio L(ucio) Septimio Seuero, / Ar[abi]co, Adiabenico, Parthico maxi/mo, Brit(annico) maximo,	Vzelis	*ILAlg*., II, 3, 8798.
	--- et diuo Seuero Aug(usto) Pio ---	Cuicul	*CIL*, 8321, 20137; *ILAlg,* II, 3, 7818.
	[Diuo Seuero] Pio	Sitifis	*CIL*, 8471.
Iulia Domna	*Diuo [---] au[---] diuae [---].*	Lepcis Magna	*AE*, 1971, 484.
	Diuae Iuliae / Domnae	Gillium	*CIL*, 26225 ; D. 8920 a ; *AE*, 1899, 56.
Caracalla	*Diuo Magno An/tonino, Pio,*	Muzuca	*CIL*, 12060.
	Diuo Magno Anto/nino	Gillium	*CIL*, 26226; D. 8921; *AE*, 1899, 58.
	Diuo Magno An[to]/nino	Portus Magnus	*CIL*, 21615.
Sévère Alexandre	*/ diui Alexandri* ----------	Cuicul	*AE*, 1954, 190; *ILAlg*, II, 3, 7646.
Gordien I	*Diuo Gordiano*	Thubursicu Numidarum	*ILAlg*, I, 1267.
	Diuo / Gordiano	Cuicul	*ILAlg*., II, 3, 7833.
Dèce	*Diuo / Decio.*	Cuicul	*AE*, 1920, 32 ; *ILAlg*., II, 3, 7835.
Gallien	*Diuo / Gal(l)i/eno.*	Hr. el Abtine	*AE*, 1909, 227.
Valérien jeune	*Diuo Caesari / P(ublio) Cornelio Licinio Va/leriano*	Sitifis	*CIL*, 8473; D. 557.
Claude II	*--- Diuu/s Aug(ustus).*	Zarai	*CIL*, 10373, 22494.
	[Di]uo / Clau/dio.	Thamugadi	*CIL*, 17880; D. 572.
Aurélien	*Victoriae Aug(ustae) n(ostri) / Imp(eratoris) C[[aes(aris) diui / Aureliani]], Pii, Felicis, / inuicti,*	Sufetula	*CIL*, 11318.
	Diuo / Aureli/ano Aug(usto),	Sicilibba	*CIL*, 25820; *ILPB*, 198.
	[deo ou *diuo Au]reliano*	Limisa	*AE*, 2004, 1680.
	Diuo / Aureli/ano.	Thamugadi	*CIL*, 17881.
	Diuo / Aureli/ano / Aug(usto).	Hazem	*CIL*, 10961, 22295.
	Diuo / Aureli/ano / Aug(usto).	Mascula	*AE*, 1909, 219.
	Diuo / Aurelia/no.	Ain Touta	*AE*, 1954, 133b[3].
Carus	*Diuo Caro*	Rucuma	*ILTun*, 1197; *AE*, 1931, 62.
	[Diuo Caro	Lambaesis	*AE*, 1993, 1769a.

[3] *AE,* 1954, 133a : dédié à Caracalla en 215 : *a Lambae/se mil(ia)* XXVIIII.

	Diuo / Caro.	Lambaesis	*AE*, 1898, 12[4].
	--- [Diuo Caro ---	Verecunda	*CIL*, 4222.
Constance Chlore	*--- Diu(o) Constantio ---*	Vazanis	*CIL*, 10178.
	Diuo / Constan/tio.	Sigus	*CIL*, 5703, 22212.
	---- Diuus / Aug(ustus).	Zarai	*CIL*, 10376.
	Diuo [Co]n/stantio	Tubunae	*CIL*, 4484.
	Diuo / Cons/tantio.	Vegesela	*CIL*, 10736.
Galère	*Diuo / Galeri(o) / Maximi/ano.*	Thamugadi	*CIL*, 2385 b[5].
	Diuo / Galerio / Maximiano.	Saldae	*CIL*, 8931; D. 662.
	--- Diuus / Aug(ustus).	Zarai	*CIL*, 10375.
Constantin	*Diuo Constantin[o] / Maximo, uictori, / semper Aug(usto), bo/no r[ei p(ublicae)] n[a]to [--].*	Khechem	*CIL*, 21934.
	Diuo Constantino/ Maximo, uictori, / semper Aug(usto), bo/no r[ei p(ublicae)] n[a]to [--].	Khechem	*CIL*, 21935; *AE*, 2000, 43.
	I<m>p(eratori) d(omino) n(ostro) Fla/uio Valerio / Constanti/no, Inuic/to, Pio, Feli/ci, Aug(usto), diuo ---	Lambiridi	*CIL*, 4414.
Inconnu	*Diuo ---*	Thibiuca	*CIL*, 10551, 14289.

diuus **et le nom de l'empereur.**

En jetant un coup d'œil sur cette documentation épigraphique disponible, on constate que le titre *diuus* est couramment utilisé au datif, quelques fois au nominatif. Il est généralement attesté au début du texte, mais il est possible qu'il soit inséré au milieu du document. Notons qu'il est rarement mentionné à la fin de l'inscription.

Le titre *diuus* est le plus souvent attaché au nom de l'empereur le plus usuel (*diuus Augustus, diuus Hadrianus, diuus Seuerus,* etc). Ceci peut être constaté dans 72 cas c'est-à-dire près de 55 °/°. Cependant, on peut lire parfois le nom complet de l'empereur. A titre d'exemple, pour le divin Commode, qui reste le plus honoré en Afrique romaine, on utilise fréquemment la formule canonique *diuus Commodus* tout court. Néanmoins, sur quelques textes on accorde au défunt son nom complet (*diuus Marcus Aurelius Commodus Antoninus*). Ceci prouve une liberté dont bénéficiait le lapicide quand il s'agit d'évoquer un *diuus*.

---

[4] Sur l'autre face figure le texte suivant : *Genio tribuni/cial(i) / Q(uintus) Flauius / Balbus, / trib(unus) lat(iclauius) / mil(itum) leg(ionis) / III Aug(ustae) P(iae) V(indicis).*

[5] *CIL*, 2385a : *[[Gal(erio) Val(erio)]] / [[Maximiano], / [[[n]ob(ilissimo) Caes(ari)]]. / [[Res p(ublica) Col(oniae)]] / [[[Tha]mug(adensium)]], / [[deuota n(umini)]] / [[[m(aiestati)q(ue) eius]]].*

Dans quatre cas, nous avons détecté l'existence du terme *sacrum*. Ceci est attesté juste pour le premier couple divin : Auguste et Livie. Il s'agit d'une sorte de consécration rappelant les formules analogues réservées aux empereurs vivants où les dédicaces débutent par la formule *Augusto sacrum*[6].

Imperator (3 fois).

Depuis Auguste, le terme *Imperator* sert de prénom à l'empereur. Il désigne le chef de l'armée revêtu de l'*imperium* c'est-à-dire le droit du commandement. Il est toujours écrit en abrégé (IMP.).

En dépit de la mort de l'empereur, le prince conserve encore le titre d'*Imperator*. A *Sufetula*, la dédicace est en réalité érigée « à la Victoire de notre Auguste l'empereur César le divin Aurélien ». Le cas suivant est plus clair ; il provient de *Volubilis* où le titre *Imperator* au datif couronne un texte dédié au divin Antonin le Pieux. Parallèlement, la même chose est toujours attestée au IVè siècle, car un texte de *Lambiridi,* dédié au divin Constantin, débute clairement par le titre *Imperator* au datif. Rappelons que ce fait épigraphique est déjà attesté dans d'autres provinces[7].

Caesar (3 fois).

Il s'agit d'un *cognomen* de la *gens* Iulia que prirent successivement tous les empereurs. Il est mentionné immédiatement après le prénom IMP.

Les mêmes remarques relatives au titre précédent peuvent s'appliquer à *Caesar*. Notons aussi qu'il est possible que ce titre se détache de *Imperator* et figure tout seul comme à *Sitifis* où la dédicace est dédiée au « divin César Publius Cornelius Licinius Valerianus ».

Augustus (27 cas).

C'est un titre honorifique décerné à Octave, fils adoptif de César, le 27 av. J.-C. et fut pris par tous ses successeurs comme cognomen. Il signifie que la personne de l'empereur est sacrée ; "celui qui est doté de plein de force sacrée".

Dans 20 °/° des inscriptions, les empereurs morts gardent le titre *Augustus*. Parallèlement, les impératrices divinisées gardent elles-aussi le titre d'*Augusta* dans 6 cas. Notons aussi que ce titre figure souvent tout seul se dissociant de la séquence *Imperator Caesar*.

Pius (23 fois).

Pius exprime des valeurs complexes[8] : « le sentiment d'être lié par la reconnaissance d'un bienfait, et le soin mis avec constance à s'en acquitter »[9]. Ce titre a été conservé dans 17 °/° des textes gravés *post mortem*. Dans pas mal de cas, *pius* devance le nom de l'empereur comme pour Septime Sévère à *Lepcis Magna,*

[6] André Chastagnol, « L'expression épigraphique du culte impérial dans les provinces gauloises », *REA*, 97, 1995, p. 593-614.
[7] Voir les exemples donnés dans Selmi, « Remarques sur la titulature », p. 150-151.
[8] Selmi, « Remarques sur la titulature », p. 151-152.
[9] Lassère, *Manuel …*, p. 594.

à *Theveste* et à *Vzelis*. Parfois même il omet tout le nom de l'empereur comme à *Thuburbo Maius* et à Diana *Veteranorum* quand il s'agit du divin Antonin Le Pieux.

Felix (2 fois).

En dépit de sa mort, l'empereur est toujours heureux. Ce titre est clairement attesté pour le divin Aurélien et le divin Constantin.

Pater patriae (2 cas).

Ecrit souvent en abrégé (P. P.), c'est un titre honorifique pris par la plupart des empereurs. Il est attribué à ceux qui sauvent la patrie d'un danger. Il donne à l'empereur une autorité morale sur la patrie qui ressemble à celle du père sur sa famille.

Après la mort de l'empereur, il est toujours considéré comme père de la patrie. Ceci peut être vérifié nettement à *Thibicaae* sur l'hommage réservé au divin Trajan. Il est aussi remarquable au *Pagus Mercurialis* sur le texte offert au divin Pertinax. Notons l'existence d'un autre titre similaire *parens patriae* attesté une seule fois à Ain Ghechil et relatif au divin Antonin le Pieux.

Pontifex maximus (1 cas).

Ce titre est porté par tous les empereurs. Auguste l'a revêtu en 12 av. J.-C. Après lui tous les princes le reçoivent. Il s'agit d'une dignité religieuse qui leur octroyait le contrôle de la vie religieuse officielle. L'empereur est donc le chef de la religion romaine. Logiquement, il doit y avoir un seul *pontifex maximus*.

Pour notre propos, l'épigraphie montre que ce titre figure bel et bien sur le texte récemment découvert à *Thibicaae* et dédié au divin Trajan.

Inuictus (2 cas).

Ce titre veut dire que l'empereur est invincible. Faisant son apparition au IIIè siècle, il est attesté dans les dédicaces offertes aux divins Aurélien et Constantin.

Tribunicia potestas (2 cas).

Toujours en abrégé (TRIB. POT.), cette formule se développe à l'ablatif (*tribunicia potestate*) ou au génitif (*tribuniciae potestatis*). Elle est la base du pouvoir puisqu'elle confère à l'empereur un caractère sacro-saint et inviolable pour sa personne et ses décisions, lui permettant de faire opposition à toutes les lois et de convoquer le Sénat et le peuple.

Il est vraiment curieux de voir la puissance tribunicienne figurant dans un texte offert à un empereur mort. En effet, il est à rappeler que ce fait est attesté aussi à *Abellinum* sur une dédicace à Commode divinisé où l'expression *tribunicia potestate* ne fait aucun doute[10].

Sur le texte offert au divin Antonin le Pieux à *Thuburbo Maius*, on peut remarquer 23 puissances tribuniciennes. Selon J.-M. Lassère, la 23e puissance tribunicienne de l'empereur en question date de la période allant du 10 décembre 159

[10] *CIL*, X, 1116 ; *ILS*, 403. Voir Selmi, « Remarques sur la titulature », p. 152.

jusqu'au 9 décembre 160 tandis qu'une 24e puissance tribunicienne fut revêtue par Antonin du 10 décembre 160 jusqu'au 7 mars 161, jour de sa mort[11].

A propos du second exemple, l'hommage est offert au divin Trajan. Sur le texte on voit très bien les puissances tribuniciennes au nombre de 21 alors que l'empereur est réellement décédé. Le texte est daté de la fourchette allant du mois d'octobre 117 jusqu'à l'année 118 en nous basant sur le proconsulat de L. Roscius Aelianus Maecius Celer[12].

Consul (2 cas).

Ecrit en abrégé (COS), ce titre se développe en *co(n)s(ul)* et se traduit par 'consul'. Sous la république, il est le chef suprême de l'Etat. C'est une charge annuelle et collégiale. Sous l'empire la fonction perd son importance, mais les consuls gardaient de l'importance en matière judiciaire et en matière de gestion du trésor et des biens publics. Les empereurs peuvent être nommés consuls à plusieurs reprises selon leur désir. Ici même après leur mort, le titre marque sa présence sur les textes du divin Trajan à *Thibicaae* (*consul* VI) et du divin Antonin le Pieux à Ain Ghechil (*consul* IIII).

Les titres des victoires (6 cas).

Les *cognomina deuictarum gentium*, ou *cognomina ex uirtute*, sont les surnoms honorifiques dérivés du nom des peuples sur lesquels l'empereur a remporté des victoires[13]. Ces titres de victoires sont nettement mentionnés sur les hommages réservés aux *diui* romains.

- Diuus Traianus : *germanicus, dacicus, parthicus*.
- Diuus Marcus Aurelius : *germanicus, Sarmaticus.*
- Diuus Seuerus : *arabicus, adiabenicus, parthicus maximus.*
  arabicus, adiabenicus, parthicus maximus, brittanicus maximus.
  arabicus, adiabenicus, parthicus maximus, brittanicus maximus.
  arabicus, adiabenicus, parthicus maximus, brittanicus maximus.

Rappeler les victoires de l'empereur divinisé montre que ces titres sont transmissibles au *diuus*. Parallèlement, elles participent aussi à accentuer le caractère divin de l'empereur mort. Les sujets osaient même honorer la 'Victoire' de l'empereur divinisé. L'exemple de *Sufetula* qui constitue un hommage « à la Victoire Auguste de notre empereur César le divin Aurélien » ne fait pas de doute. Il s'agit en somme d'une « idéologie triomphale »[14].

Les salutations impératoriales (2 cas).

Il est obvie que les salutations impériales désignent le nombre de fois où le prince est acclamé comme *imperator*, « triomphateur », par l'armée. En effet, chaque

---

[11] Lassère, *Manuel* ..., p. 1009-1010.

[12] Bengt-E. Thomasson, *Fasti Africani. Senatorische und ritterliche Amtsträger in den römischen Provinzen Nordafrikas von Augustus bis Diokletian*, Göteborg, 1996, p. 53.

[13] Lassère, *Manuel*, p. 591.

[14] Selmi, « Remarques sur la titulature », p. 153 et notes n° 55-56.

fois que lui-même, en personne, ou l'un de ses généraux remportait une victoire qui lui valait le triomphe, le prince ajoutait une unité au nombre de ses salutations impériales. Il faut noter que la première victoire se traduit par *imperator* II; l'adoption du prénom *Imperator* est considérée comme une première salutation impériale.

Sur nos textes, le divin Trajan est mentionné *imperator* XIII. Parallèlement, le divin Antonin le Pieux est signalé comme *imperator* III.

Conseruator generis humani (1 cas).

Cette formule est relevée sur un texte dédié au divin Marc Aurèle. Le document provient de *Chullu* et date de la période allant de 180 à 211. Par cette expression on peut croire que, dans l'imaginaire des Africains, l'empereur mort agit encore depuis l'au-delà. Ainsi, Auguste est « *un dieu qui garantit la foi jurée … après sa mort et son apothéose* »[15]. L'empereur devient un être exceptionnel, hors du commun. A travers une telle formule, les sujets cherchent à honorer celui qui leur garantit la sécurité[16].

Victor (2 cas).

Deux documents proviennent d'une localité qui reste peu ou mal connue en Afrique Proconsulaire, à savoir Khechem, qui se trouve entre Kasserine et Telepte. Il s'agit de deux bornes identiques qui accordent le titre *uictor* à l'empereur Constantin. Selon Eusèbe de Césarée, Constantin adopta ce titre en 324, après la défaite de Licinius[17]. Ce titre a remplacé le participe *inuictus*, considéré comme portant « *une connotation ouvertement païenne* »[18]. Ces formules laudatives témoignent, de façon voyante, l'attachement des dédicants à l'empereur.

Res publica bono natus (2 cas).

Cette belle expression est mentionnée deux fois et se réfère à l'empereur Constantin. L'empereur est né pour le bonheur de la république. Il s'agit d'une formule de sacralisation qui est seulement utilisée depuis le règne des Tétrarques et se répand à partir de Constantin, d'abord en toutes lettres puis couramment abrégée en *BRPN*[19]. Elle est relativement fréquente, notamment sur les milliaires, jusqu'au règne de Théodose et s'estompe, par la suite, quelque peu pendant le Ve siècle. Elle réapparaît avec le roi Théodoric et figure même plus tard sur le diptyque consulaire de Basilius en 541[20].

---

[15] Johan Desanges, « Auguste a-t-il confirmé une décision de Juba II dans l'administration interne du royaume protégé de Maurétanie ? », *BCTH*, n.s. 23, Afrique du Nord, 1990-1992, p. 218-220, p. 218.
[16] Selmi, *Le diuus* …, p. 23-24, 55-56.
[17] Eusèbe, *Vie de Constantin*, *col. Sources chrétiennes*, n° 559, 2013, 2.19.2. *Cf.* André Chastagnol, « Le formulaire de l'épigraphie latine officielle dans l'antiquité tardive », dans *La terza et à dell'epigrafia, Colloquio AIEGL-Borghesi 86, Bologna, 1985 (Epigrafia e Antichità, 9),* Faenza, 1988, p. 11-65, p. 30-32.
[18] Lassère, *Manuel* …, p. 607.
[19] Lassère, *Manuel* …, p. 607.
[20] Chastagnol, « Le formulaire de l'épigraphie latine … », p. 17.

Semper Augustus (2 cas).

Dans deux textes accordés au divin Constantin, l'empereur est appelé *semper Augustus*. Le nom *Augustus* est précédé de l'adverbe *semper*. Ici, on doit noter que des formules analogues sont apparues depuis la fin du IIIe siècle. Des milliaires, principalement africains, qualifient l'empereur Aurélien de *perpetuus imperator*[21] et datent, en fait, de la fin du règne, après qu'Aurélien eut établi l'unité de l'Empire.

L'expression *semper Augustus* a le même sens que *perpetuus Aug(ustus) et perennes Augusti*, mais elle ne fait son apparition que sous le règne de Dioclétien[22]. L'empereur est *semper Augustus* et, donc, Auguste perpétuel. L'exaltation de sa perpétuité est un phénomène nouveau, car jusque-là, rarissimes sont les cas où l'adjectif *perpetuus* qualifie le prince lui-même. Il va sans dire que ces formules tendent à démontrer l'éternité de l'empereur.

Conclusion

Si dans d'autres régions de l'empire romain comme dans la voie Appienne[23], on peut retenir que les textes furent gravés avant la mort des souverains et qu'ils se rapportent généralement aux dernières années ou aux derniers mois de leur règne et qu'il s'agit d'une simple addition ultérieure du terme *diuus* sur le texte, en Afrique, province qui apporte toujours fait nouveau, l'épigraphie oriente nettement l'analyse vers une autre voie. L'empereur mort peut bénéficier d'une dédicace juste après sa mort comme après plusieurs années, décennies ou même plusieurs siècles. Par conséquent, il ne s'agit nullement d'un rajout du terme *diuus* sur le texte. Parallèlement, il s'avère que ce titre n'est pas forcément incompatible avec la séquence *Imperator Caesar Augustus* comme avec le reste de sa titulature. Les éléments de cette dernière sont bel et bien transmissibles au *diuus*. Autrement, l'empereur mort et consacré pouvait, plusieurs années après sa mort, garder toute ou une partie de la titulature qu'il portait de son vivant. Finalement, on peut retenir que du Ier au IVe siècle, nous avons affaire au renouvellement du formulaire épigraphique relatif à la titulature impériale *post mortem* et à une liberté concrète en Afrique romaine quand il s'agit de mentionner l'empereur mort et divinisé.

[21] Il ressort clairement que la très grande majorité des attestations de la formule *perpetuus imperator* émane de l'Afrique. *Cf*. Alain Daguet, « L. Domitius Aurelianus *Perpetuus Imperato »*', *Ant. Afr*., 28, 1992, p. 173-186, p. 178.

[22] Chastagnol, « Le formulaire de l'épigraphie latine », p. 14-15.

[23] Etude faite par Chastagnol, « Un chapitre … ».

Bibliographie

Chastagnol André, « L'expression épigraphique du culte impérial dans les provinces gauloises », *REA*, 97, 1995, p. 593-614.

Chastagnol André, « Le formulaire de l'épigraphie latine officielle dans l'antiquité tardive », dans *La terza et à dell'epigrafia, Colloquio AIEGL-Borghesi 86, Bologna, 1985 (Epigrafia e Antichità, 9),* Faenza, 1988, p. 11-65.

Chastagnol André, « Un chapitre négligé de l'épigraphie latine : la titulature des empereurs morts », *REL*, 62, 1984, p. 275-287.

Daguet Alain, « L. Domitius Aurelianus *Perpetuus Imperato »*, *Ant. Afr.*, 28, 1992, p. 173-186.

Desanges Johan, « Auguste a-t-il confirmé une décision de Juba II dans l'administration interne du royaume protégé de Maurétanie ? », *BCTH*, n.s., 23, Afrique du Nord, 1990-1992, p. 218-220.

Eusèbe, *Vie de Constantin*, *Collection Sources chrétiennes*, n° 559, traduits par M. J. Rondeau, Paris, Édition du Cerf, 2013.

Lassère Jean-Marie, *Manuel d'épigraphie romaine*, Paris, Édition Picard, 2005.

Selmi Slah, « Remarques sur la titulature des empereurs morts », *REL*, 91, 2013, p. 147-156.

Selmi Slah, *Le diuus en Afrique romaine*, Monastir, 2021.

Thomasson Bengt-E., *Fasti Africani*. *Senatorische und ritterliche Amtsträger in den römischen Provinzen Nordafrikas von Augustus bis Diokletian*, Göteborg, Paul Årtröms Förlag, 1996.

NORTH-AFRICAN IMPORTS ATTESTED IN THE WEST-PONTIC AREA LATE ROMAN PRODUCTS RECENTLY DISCOVERED IN *ISTROS*

Iulia-Alexandra ILIESCU
Valentin-Victor BOTTEZ
University of Bucharest, Roumanie

Abstract: The ceramic material is one of the most representative categories in highlighting the trade contacts that existed between different regions in ancient times. Thus, for the West-Pontic area, the pottery finds have shown that a wide range of products were commercialised both from remote regions (e.g., the western part of the Mediterranean – the Iberian Peninsula, North-Africa –, or its eastern part – the Levant, Cyprus, and Egypt) and closer centres (the Micro-Asian area, the Aegean basin, the Black Sea). Of these, the products of North-African origin are among the best represented, being attested starting with the second half of the 2nd century AD until the first decades of the 7th century AD. In order to complete the overall picture concerning this group of finds from *Scythia Minor*, this paper will present the North-African products from one of the ancient cities of this province, *Istros*, with a focus on the discoveries from the *Acropolis Centre-South Sector*. After all ceramic categories are presented – amphorae, fine ware, lamps –, we will discuss the economic system functioning in the province that facilitated their spread in the area, including Istros.

Keywords: *African Red Slip Wares*, *spatheia*, lamps, Late Antiquity, trade system

Introduction

The ceramic material presented throughout this paper was discovered during the recent research carried out between 2013 and 2020 on the *Acropolis Centre-South* Sector in ancient *Istros* (Histria, Constanţa County, Romania). The *ACS* Sector is located inside the Late Roman citadel, between the *Episcopal Basilica* (in the central part of the acropolis), the so-called *Basilica Pârvan* Sector and the Late Roman defensive wall (in the southern part), the *Domus* Sector (to the East) and the *Cetate* Sector (to the West) (Fig. 1). The archaeological excavations brought to light a residential complex (conventionally called *insula α*), with two functioning phases, generally dated between the 6th century and the beginning of the 7th century AD.[1] This complex seems to be composed of two nuclei, partially delimited by an E-W oriented alley (Fig. 2). The archaeological materials unearthed during the

[1] For a detailed discussion, see Valentin Bottez *et alii*, « Late urban planning in Istros. A previously unknown 6th c. AD *insula* on the city's acropolis », *RAIA Bulletin*, no. 1, 2019, p. 125-137; Valentin Bottez *et alii*, « Recent research on Late Roman dwellings on the acropolis of Istros (Constanţa County, Romania) », *Revista CICSA* (S.N.), no. 5, 2019, p. 105-120.

excavations were found in all the stratigraphic layers identified so far in this area: under the vegetal layer there are two layers of debris – a grey one, representing the final collapse of the building, and a yellow one, which presents strong traces of burn, representing the moment of destruction of the last living phase –, superposing the last living surface, represented either by compact silt floors, or by brick/stone pavements.

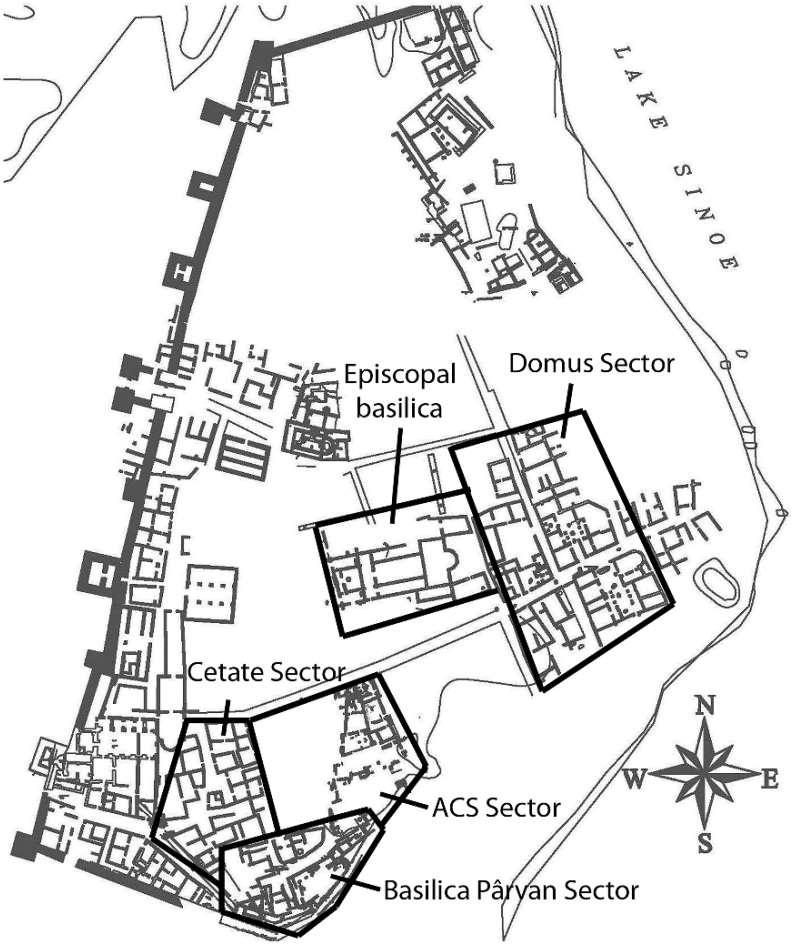


Fig. 1: General plan of Late Roman *Istros*, with the location of the *Acropolis Centre-South* Sector

The pottery finds represent the most common category, being extremely numerous and varied: from a typological point of view, all the ceramic categories are attested, ranging from storage vessels and cooking wares to tableware, drinking vessels or lighting objects. The same variety is also observed from a chronological perspective, with materials from many eras being identified – Greek (Archaic, Classic and Hellenistic), Early Roman, respectively Late Roman pottery.

Furthermore, regarding their area of origin, both imported and locally manufactured products are attested; as far as the former is concerned, the Late Roman material analysed so far suggests intensive contacts with long-distance areas (e.g., North Africa for the western Mediterranean, or the Levant, Cyprus, and the Aegean basin for the eastern one), a regional-scale trade pointed out by many discoveries in to the Black Sea basin, as well as fruitful intra-provincial contacts.

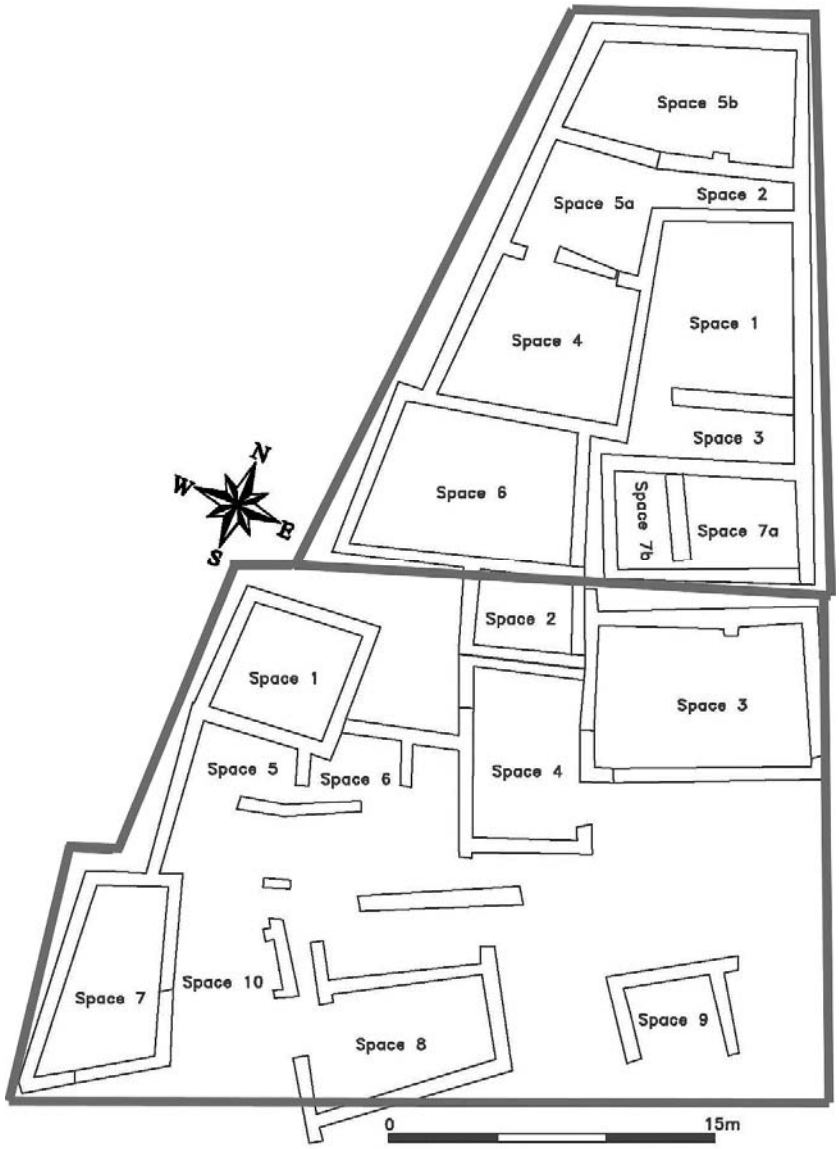


Fig. 2: Plan of the *Acropolis Centre-South* Sector (2013-2020), with the two nuclei

The North-African imports on the *Acropolis Centre-South* Sector

Generally, at provincial scale, the products originating from the North-African provinces are divided into three main categories: products carried in amphorae, fine tableware, and lighting objects (Fig. 3). Of these, only amphorae and tableware of North-African origin have been discovered so far on the *Acropolis Centre-South* Sector; the lamps represent a special category, as no original imports are recorded so far, but only provincial and/or local products strongly influenced by them.

Fig. 3: Map of Roman Dobrudja with the distribution of the North-African discoveries (map source: https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/d/d5/Scythia_Minor_map.jpg; processed by the authors)

Amphorae. As the main indicator for the perishable commodities carried in them, the amphorae play a significant role in determining the variety of products that have been traded over time from different markets. Regarding the West-Pontic area, the recent research on the ceramic material discovered in many ancient settlements within the province has brought to light a large number of amphora

types originating from North-Africa, dating back to the Late Roman period and in which olive oil,[2] wine[3] and seldom fish products[4] were traded.

The only amphora type attested so far in *Istros* is *Keay 26* or the so-called *spatheion*, with its latest type – type 3 –, which is characterised by much smaller dimensions (height of 0.40 – 0.45 m; rim diameter from 8 to 12 cm), compared to the previous types; based mainly on the rim shape, but also on the fabric characteristics, this type was in turn divided into four variants – from A to D[5]. The production of this amphora type started in the late 6th century and continued until the second half of the 7th century AD. Of the North-African ceramic workshops, *Neapolis*/Nabeul, located on the north-eastern shore of ancient *Zeugitana*, is mentioned as one production centre for the variant 3C[6], while the 3D type amphorae were supposedly produced in modern Moknine, in eastern *Byzacena* [7]. The content of this container has been debated over time, the two hypotheses considered being wine[8] or fish products, mainly *salsamenta*[9].

[2] North-African olive oil amphorae were discovered in *Dinogetia* – Andrei Opaiț *et alii*, « Supplying wine, olive oil and fish products to the Lower Danube frontier (2nd – 7th century AD): The case of Dinogetia », *RCRF Acta*, no. 46, 2020, p. 385-386, figs. 6-7/36-42; *Tropaeum Traiani* – Bianca Grigoraș, Adriana Panaite, « The Late Roman Amphorae from Tropaeum Traiani, Sector A (North of the Basilica A), 2005-2016 », *MCA* (S.N.), no. XVII, 2021, p. 95, cat. nos. 80-81, Pl. XIV/80-81; or *Tomis* – Andrei Opaiț, « North-African and Spanish amphorae in Scythia Minor », in *Il mar Nero. Annali di archeologia e storia*, vol. III, 1997-1998, p. 52, cat. nos. 7-8, Pl. 4/7-8; p. 55-57, cat. nos. 17-26, Pls. 8-11/17-26.

[3] North-African wine amphorae are attested in *Aegyssus* – Radu-Octavian Stănescu, « *Amphorae ex Aegysso*. Fragments from older excavations », *Peuce* (S.N.), no. XVI, p. 218-219, cat. no. 28, Fig. 7/4; *Capidava* – Ioan C. Opriș, *Ceramica romană târzie și paleobizantină de la Capidava în contextul descoperirilor de la Dunărea de Jos (secolele IV-VI p. Chr.)*, Bucharest, 2003, p. 51-52, cat. nos. 1-7, Pl. XVII/1-3, 6; *Halmyris* – Opaiț, « North-African and ...», p. 62-63, cat. nos. 37, 42-44, Pl. 15/42-44; *Tropaeum Traiani* – Grigoraș and Panaite, « The Late Roman Amphorae ... », p. 93, cat. nos. 58-59, Pl. XI/58-59.

[4] Some North-African amphorae carrying fish products were discovered in *Tomis* – Opaiț, « North-African and ...», p. 54, cat. nos. 13-16, Pls. 7-8/13-16; p. 57, cat. nos. 28, 30, Pls. 11/28, 12/30.

[5] Michel Bonifay, *Etudes sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, BAR – Int. Ser. 1301, Oxford, 2004, p. 127.

[6] Bonifay, *Etudes sur la céramique …*, p. 39.

[7] Bonifay, *Etudes sur la céramique …*, p. 35.

[8] Michel Bonifay, « Que transportaient donc les amphores africaines? », in Emanuele Papi (ed.), *Supplying Rome and the Empire. The Proceedings of an International Seminar held at Siena-Certosa di Pontignano on May 2-4, 2004, on Rome, the Provinces, Production and Distribution*, JRA Suppl. Ser., no. 69, 2007, p. 20.

[9] Michel Bonifay, « Annexe 1. Élements de typologie des céramiques de l'Afrique romain », in Daniele Malfitana, Michel Bonifay (eds.), *La ceramica africana nella Sicilia romana. Tomo II. Appendice e tabelle*, Catania, 2016, p. 544.

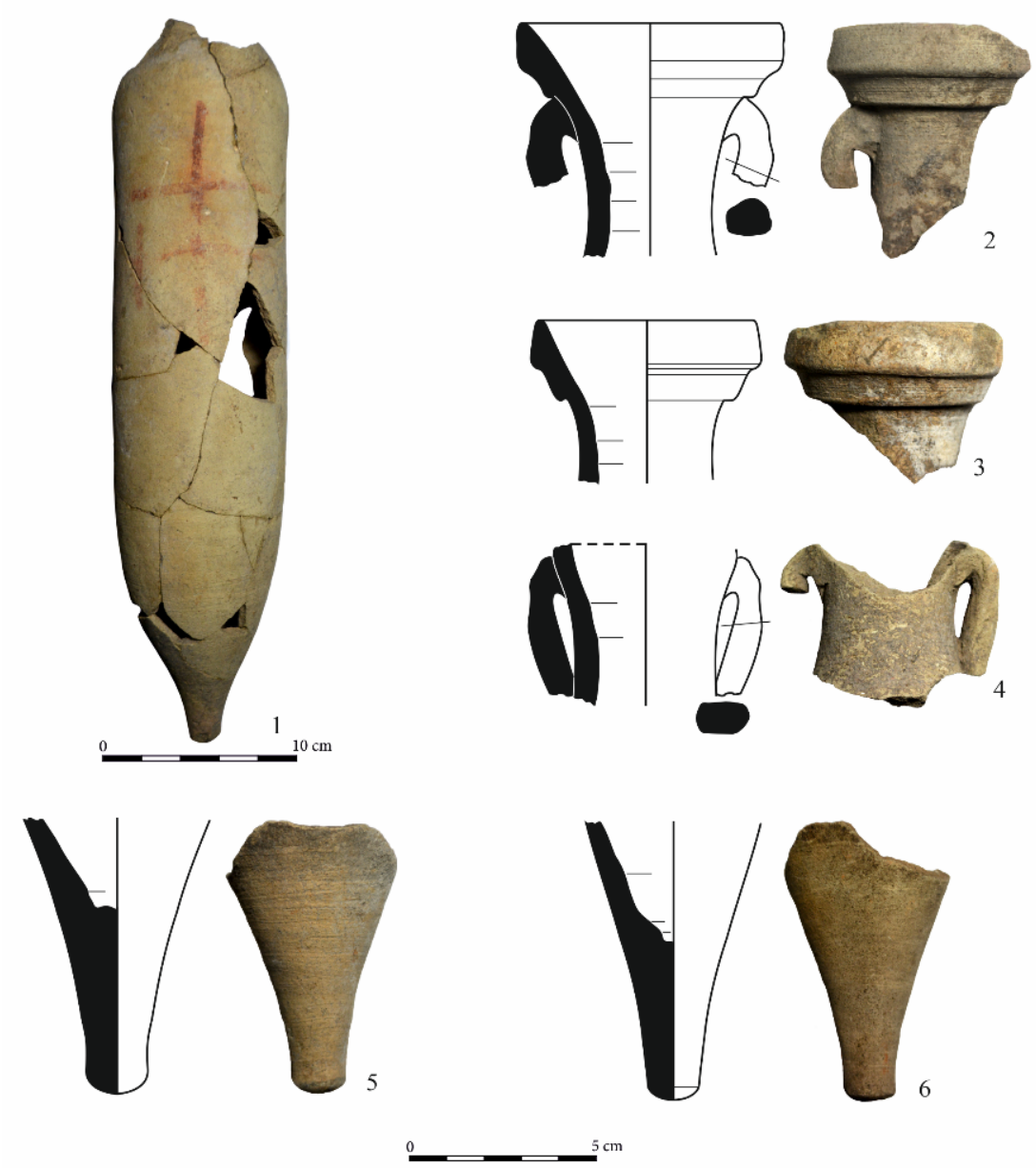


Fig. 4: *Spatheion*-type amphorae

Fig. 5: Plan of the *Acropolis Centre-South* Sector (2013-2020) with the distribution of the *spatheia*

Of the aforementioned types, only one piece belonging to the type 3B was previously discovered in *Istros*: it was found during the old excavations carried out in the Sacred Area, in a level dated in the first decade of the 7th century.[10] This piece is entirely preserved and stands out for the Christian *tituli picti* applied on its central part: a monogrammatic cross, and on each side of it an inscription written in Greek script placing the amphora's content under divine protection.[11]

In addition, the archaeological excavations undertaken between 2013 and 2020 on the *Acropolis Centre-South* Sector led to the discovery of 14 entirely preserved and fragmentary amphorae belonging to the same type (Fig. 4). Out of the 14 vessels, two are entirely preserved and were discovered in the same spot; one preserves about 90% of the profile (Fig. 4/1); the rest are base fragments (seven pieces) (Fig. 4/5-6), rim fragments (two pieces) (Fig. 4/2-3) and body parts (two pieces) (Fig. 4/4). On the almost entirely preserved amphora one can notice the *tituli picti* applied in the upper part: it consists in a vertical line intersecting two other lines disposed horizontally, next to which is another shorter vertical line; it may represent a commercial mark with Christian connotation.[12] From a contextual perspective, eight pieces are isolated finds, discovered in various spots from the northern and central part of the Sector, in the vegetal layer and the first layer of debris. On the other hand, the other ones come from much clearer contexts, dated to the last living phase of the building: one was found on a silt floor from the north-western part of the *insula*, three others were found inside a large room which was probably used for storing foodstuffs, while the last two were discovered on a brick pavement identified in the central part of the building (Fig. 5).

Fine ware. Compared to the amphorae, the fine tableware is a category of products better represented in Roman Dobrudja, the range of forms and types attested being more numerous and varied. This category, more frequently known as *African Red Slip Ware* (ARSW), started to be attested in the West-Pontic area from the second half of the 2nd century AD, with a few finds, being a continuous presence on the market until the first decades of the 7th century AD.[13]

The archaeological investigations carried out in various areas of ancient *Istros*, especially inside the Late Roman citadel, have led to the discovery of a series of vessels pertaining to this group, being recorded in mid-6th – beginning of the

[10] Emil Condurachi, « Ceramica romană târzie », in Emil Condurachi (ed.), *Histria I. Monografie arheologică*, Bucharest, 1954, p. 460, fig. 388.
[11] Emilian Popescu, « Les antiquités paléochrétiennes d'Histria », in Emilian Popescu (ed.), *Christianitas Daco-Romana*, Bucharest, 1994, p. 388-389, cat. no. 8, Fig. 102a.
[12] We would like to thank Dr. Dragoș Hălmagi (*Vasile Pârvan* Institute of Archaeology of the Romanian Academy, Bucharest) for this preliminary interpretation.
[13] A recent overview on the *African Red Slip Ware* finds from this region was published by Marian Mocanu: Marian Mocanu, *Ceramica de masă din spațiul vest-pontic în epoca romană. Secolele I – VII p. Chr.*, Biblioteca Istro-Pontica – Serie Arheologie 20, Cluj-Napoca, 2021, p. 143-172.

7th century contexts.[14] Moreover, the recent research completes the picture of this group, with new forms and types documented. Thus, the ARSW represents a good presence on the *Acropolis Centre-South* Sector, being the second largest group of Late Roman fine ware attested, after the *Phocaean Red Slip Ware*. The ceramic lot comprises a number of 62 pieces,[15] all discovered in a fragmentary state of preservation.

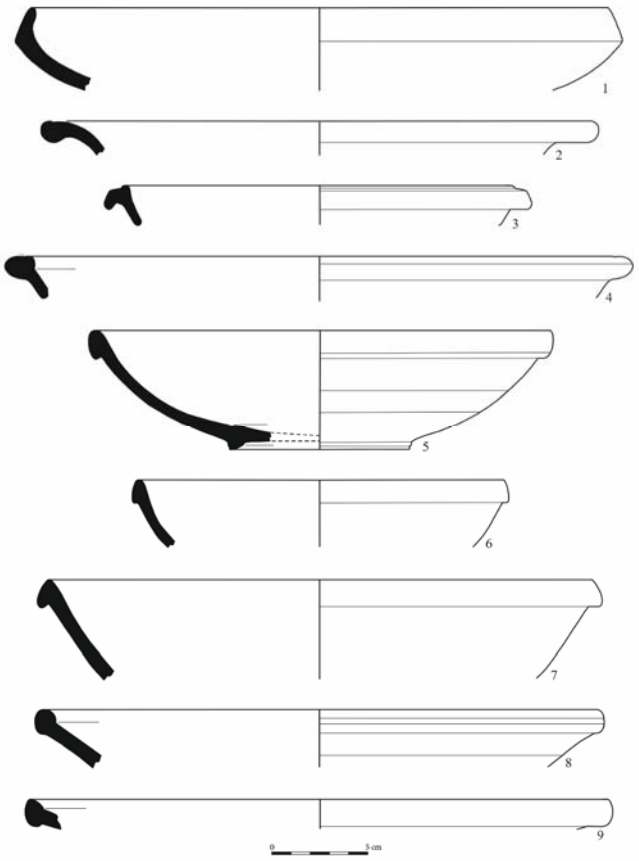


Fig. 6: African Red Slip Wares: 1. Form 61 A; 2. Form 67; 3. Form 91 B; 4. Form Atlante XLVI/10; 5-6. Form 99; 7. Form 103 A; 8. Form 104 B; 9. Form 105 A

[14] For the ARSW finds from the Episcopal Basilica, see Crișan Mușețeanu, Adela Bâltâc, « La céramique », in Alexandru Suceveanu, *Histria XIII. La Basilique Épiscopale*, Bucarest, 2007, p. 187-188, cat. nos. 29-37, Pl. LXXV/29-34, 36-37. For other discoveries, see Emilian Popescu, « Ceramica romană târzie cu decor ștampilat descoperită la Histria », *SCIV*, no. 16, tome 4, 1965, p. 701-703, Fig. 3/3; Alexandru Suceveanu, « Contribuții la studiul ceramicii romano-bizantine de la Histria », *SCIVA*, no. 33, tome 1, 1982, p. 92 and 97, Figs. 10/6, 14/8.

[15] The *African Red Slip* vessels discovered in the first four years of excavations (2013-2016) were published in a previous study: Iulia Iliescu, Valentin Bottez, « Late Roman African Red Slip Ware from the *Acropolis Centre-South* Sector (Histria) », *MCA* (S.N.), no. XIV, 2018, p. 155-167. However, in order to have a broad overview on this category, these finds will also be taken into account.

As regards the area of provenance, of the ARSW groups determined so far, each one corresponding to specific workshops from various regions of nowadays Tunisia, this lot is almost exclusively represented by the « groups D_{1-2} », with 61 vessels. The main producing workshops for the « group D_1 » were identified in the northern part of Tunisia, on the Mejerda valley, in the centres from El Mahrine, Henchir el Biar and Bordj el Djerbi.[16] Towards East are located the « group D_2 » workshops, the best documented centre being Oudhna/*Uthina*,[17] followed by the so-called « workshop X »,[18] whose location has not been identified so far.

The « groups D_{1-2} » is represented by 61 vessels attributed to the following forms and types[19]: *Form 61 A*, *Form 67*, *Form 91 B*, *Form 99* (with multiple types – A-D – and variants), *Form 103 A*, *Form 104 A-B*, *Form 105 A*, *Form 109 B* (also with an early variant – *Form 87/109*), and *Atlante XLVI/10*. From a chronological perspective, these forms are dated between the 4th century and the first half of the 7th century AD, being divided as follows: 14 pieces cover the period between the 4th century and the first half of the 5th century AD; the second half of the 5th c. and the 6th century is represented by 38 pieces; and the last decades of the 6th century and the beginning of the 7th is represented by seven pieces; two fragments are atypical body fragments, most likely plate parts, but they cannot be attributed to a particular form.

The earliest finds are shallow dishes belonging to the *Form 61 A*, which is generally dated between the second half of the 4th century and the first half of the 5th century AD.[20] So far, there were discovered seven vessels of this type, five preserving the upper part, with the specific triangular rim (Figs. 6/1, 8/1) and two others the base, both decorated by stamping with palmettes and concentric circles (Fig. 7/3). *Form 67* is attested on the *ACS* Sector by three rim fragments (Fig. 6/2) and a body part (Fig. 8/2); this form is grouping a type of deep bowls easily recognisable due to the two-part flaring rim that creates a very sharp angle at the junction point, and it was produced between the end of the 4th century and the first half of the following one.[21] To these, we add three stamped base fragments, whose decorative motifs – palm branches combined with concentric circles – and

[16] Michael Mackensen, Gerwulf Schneider, « Production centres of African red slip ware (3rd-7th c.) in northern and central Tunisia: archaeological provenance and reference groups based on chemical analysis », *JRA*, no. 15, 2002, p. 125-127.
[17] Dany Barraud *et alii*, « L'industrie céramique de l'Antiquité tardive », in Habib Ben Hassen, Louis Maurin (eds.), *Oudhna (Uthina). La redécouverte d'une ville antique de Tunisie*, Bordeaux – Paris – Tunis, 1998, p. 140.
[18] Michel Bonifay, *Etudes sur la céramique …*, p. 51.
[19] According to the typology created by John Hayes: John W. Hayes, *Late Roman Pottery*, London, 1972. For the last form, the typology created by Andrea Carandini and Stefano Tortorella for the « group D » *sigillata*: Andrea Carandini, Stefano Tortorella, « Ceramica africana. Produzione D », in Giovanni Pugliese Carratelli (ed.), *Enciclopedia dell'arte antica clasica e orientale. Atlante delle forme ceramiche. I. Ceramica fine romana nel Bacino Mediterraneo (medio e tardo impero)*, Rome, 1981, p. 78-116.
[20] Bonifay, *Etudes sur la céramique …*, p. 167-171.
[21] Hayes, *Late Roman …*, p. 116.

style – style A(ii), characterized by a concentric circle disposed in the centre and the palmettes arranged in radial pattern (Fig. 8/10) – are specific to the *Forms 61* and *67* vessels, thus covering the same time span.[22]

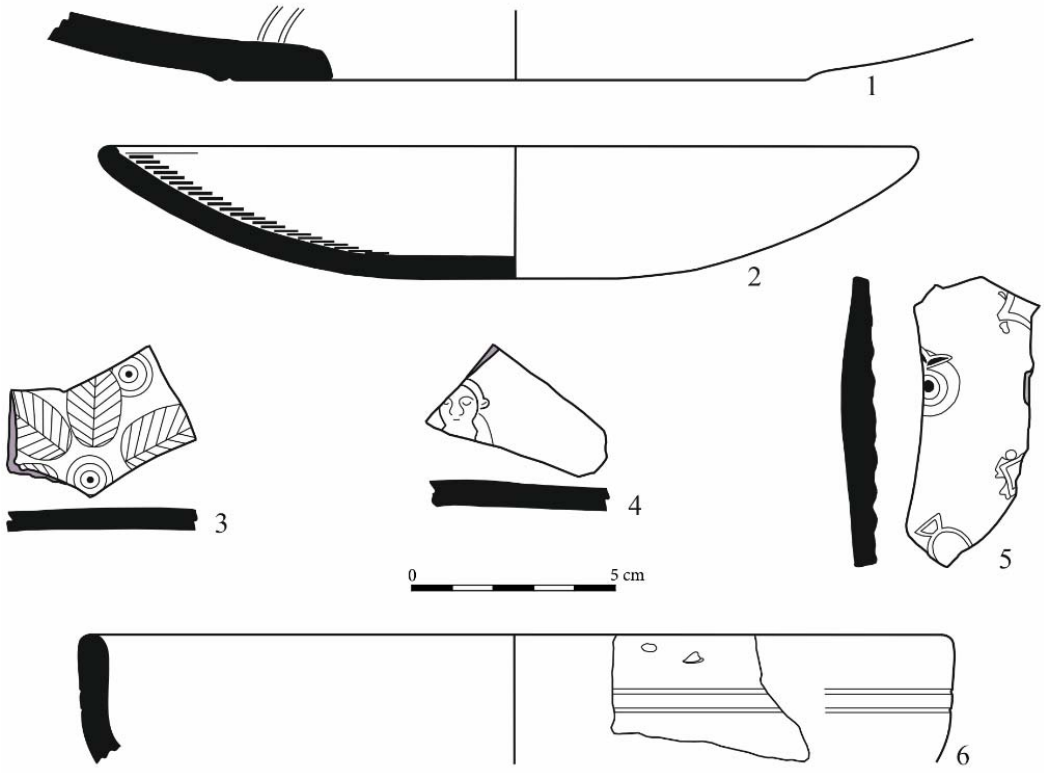


Fig. 7: African Red Slip Wares: 1. Form 87/109; 2. Form 109 B; 3. Form 61 A; 4. Form 99 B; 5. Form 104 B; 6. Form 62 A

Starting with the second half of the 5th century, the *African Red Slip Wares* are much more frequently attested in the province of *Scythia Minor*, reaching its peak in the 6th century AD.[23] Of the *Acropolis Centre-South* Sector lot, the bowls are the best represented ceramic form, with one piece belonging to the *Form 91 B*, another one of *Atlante XLVI/10* type and no less than 31 *Form 99* vessels. The first form[24] is represented by a vessel preserving the upper part of the profile, including

[22] Hayes, *Late Roman ...*, p. 218-219.
[23] Mocanu, *Ceramica de masă ...*, p. 155-167.
[24] Bonifay, *Etudes sur la céramique ...*, p. 179, type 51.

the flanged rim (Figs. 6/3, 8/3); the second form[25] is also represented by an upper part fragment, the bowl having broad sloping rim with two grooves on the outer surface (Figs. 6/4, 8/4). As for the *Form 99* bowls, which are usually recognized by the hemispherical shape and the rolled rim,[26] there were discovered only two vessels preserving the entire profile (Fig. 6/5), 25 rim fragments (Figs. 6/6, 8/5) and four base parts, including one with an anthropomorphic representation stamped on the floor[27] (Figs. 7/4, 8/11). In addition to bowls, there are attested five vessels of two large plate types dating from the same period: one of *Form 103 A* and four of *Form 104 A-B*. The piece belonging to the former type preserves the upper part of the profile, with the hooked rim[28] (Figs. 6/7, 8/6); the pieces belonging to the latter are three rim fragments (Figs. 6/8, 8/7) and one base fragment, stamped with a zoomorphic representation – most likely a hare – surrounded by subsidiary motifs – volutes and *kantharoi*[29] (Figs. 7/5, 8/12).

Not so numerous as the previous groups, the latest fine table wares date from the end of the 6th century and the first decades of the 7th century AD. They are represented by a fragmentary large plate of the *Form 105 A*, another fragment pertaining most probably to a transitional form (*Form 87/109*)[30] (Fig. 7/1), and five *Form 109 B* dishes. The *Form 105 A* plate preserves only the rim, which has a squarish profile (Figs. 6/9, 8/8). The *Form 109 B* is represented by one dish that preserves the entire profile and four rim fragments; they all have in common the specific decoration consisting in thin burnished bands applied on the inner surface[31] (Figs. 7/2, 8/9).

The exception is made by solely one vessel belonging to a « group E » form, a group that has been attributed to the workshops from central-southern Tunisia.[32] Generally, it is a group rarely attested in *Scythia Minor*, only three such pieces being discovered so far: a *Form 70* bowl from *Ibida*[33] and two *Form 62 A* bowls from *Ulmetum*.[34] The piece from the *Acropolis Centre-South* Sector is also a *Form 62 A* bowl that is fragmentarily preserved, since only a part of the rim was discovered:

---

[25] Carandini, Tortorella, « Ceramica africana. Produzione D … », p. 101, tav. XLVI/10.

[26] Hayes, *Late Roman …*, p. 152-155; Bonifay, *Etudes sur la céramique …*, p. 181.

[27] Iulia Iliescu, Valentin Bottez, « Late Roman tableware imports (from recent research in Histria/Istros) », in Gocha R. Tsetskhladze, Alexandru Avram, James Hargrave (eds.), *The Greeks and Romans in the Black Seaand the Importance of the Pontic Region for the Graeco-Roman World (7th century BC-5th century AD): 20 Years On (1997-2017). Proceedings of the Sixth International Congress on Black Sea Antiquities (Constanța – 18-22 September 2017)*, Oxford, 2021, p. 573.

[28] Hayes, *Late Roman …*, p. 157.

[29] Hayes, *Late Roman …*, p. 573.

[30] The closest analogy for this fragment is a dish from *Argos*: Bonifay, *Etudes sur la céramique …*, p. 186, type 60, cat. no. 7, Fig. 99/7.

[31] Hayes, *Late Roman …*, p. 172.

[32] Bonifay, *Etudes sur la céramique …*, p. 51.

[33] Mocanu, *Ceramica de masă …*, p. 153, cat. no. 20, Fig. 46/20.

[34] Constantin Băjenaru, « Fine wares from the excavations of the Late Roman fort at *Ulmetum* (province of *Scythia*). Chronology of the late 4th and 5th century main contexts », *RCRF Acta*, no. 45, 2018, p. 501, fig. 1/2, 6.

the rim is vertical, rounded in the upper part, and it has on the outer surface two incisions that appear to have been made by rouletting (Figs. 7/6, 8/13). This form is dated between the second half of the 4th century and the early 5th century AD.[35]

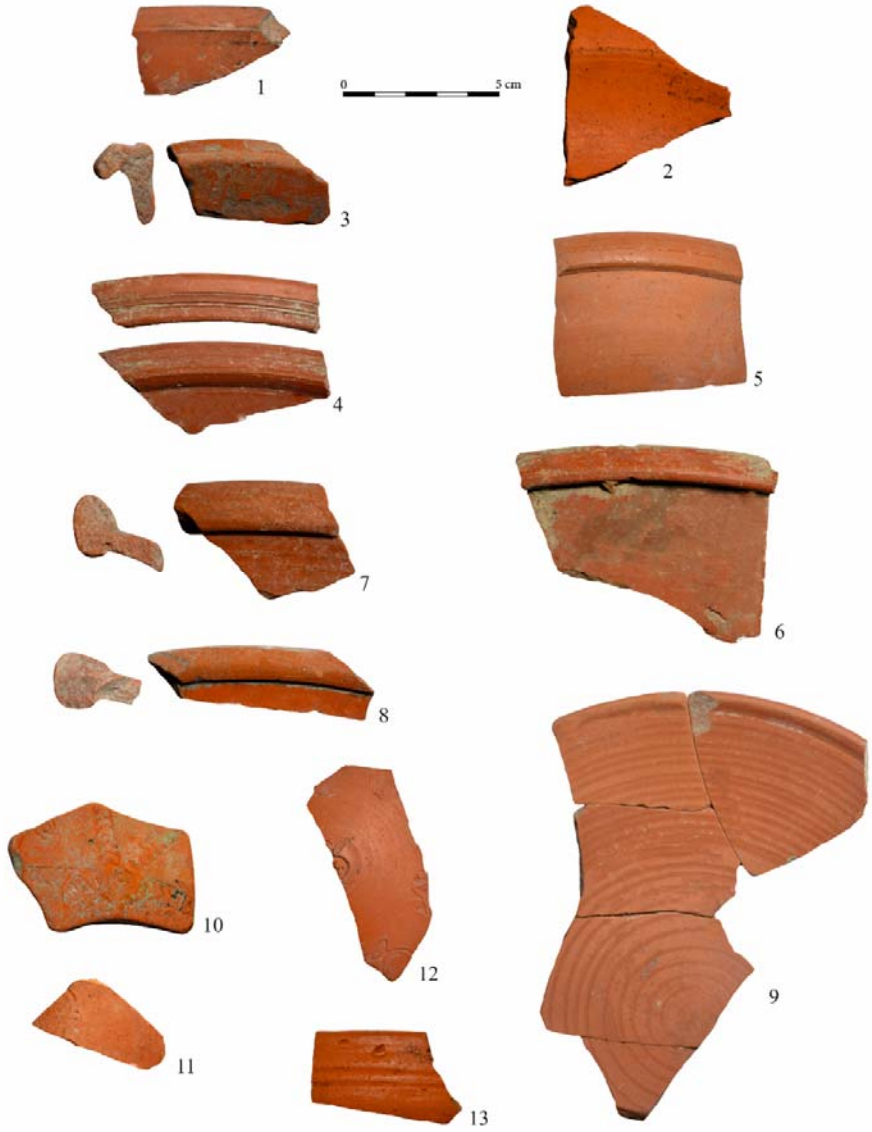


Fig. 8: African Red Slip Wares: 1. Form 61 A; 2. Form 67; 3. Form 91 B; 4. Form Atlante XLVI/10; 5, 11. Form 99; 6. Form 103 A; 7, 12, Form 104 B; 8. Form 105 A; 9. Form 109 B; 10. Fragment stamped in style A(ii); 13. Form 62 A

[35] Hayes, *Late Roman ...*, p. 109.

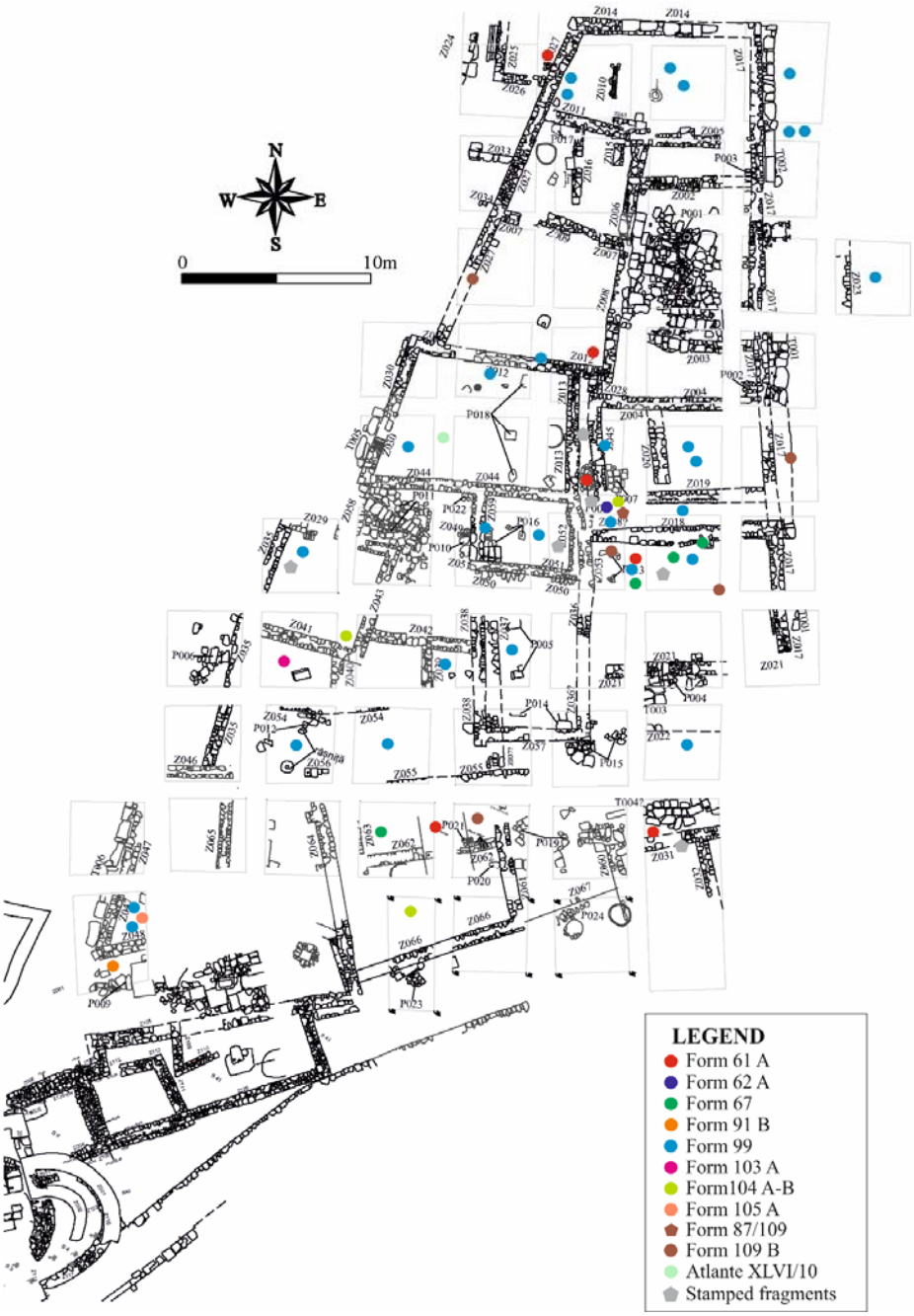


Fig. 9: Plan of the *Acropolis Centre-South* Sector (2013-2020), with the distribution of the African Red Slip Wares

The vessels were discovered on the entire surface of the *Acropolis Centre-South* Sector, in all the stratigraphic layers identified, with the main majority (70% of the entire lot) coming from the vegetal, respectively the first destruction layer. Even though the material is scattered, most likely as a consequence of the collapse, one notices a higher concentration in the central-eastern part of the building, raising the possibility that there was a storage space in this area (Fig. 9).

Lamps. The last category to be discussed is represented by the lighting objects, as lamps of North-African origin are attested in several settlements from the province of *Scythia*[36] (Fig. 3). The only type recorded so far is *Atlante X*, a group of red-slipped lamps believed to have been produced in the same workshops as the fine ware.[37] Besides genuine imports there are numerous lamps of this type, made of different fabric and of inferior quality, which were most likely produced at local scale using the imported products as prototypes[38]. Moreover, there are also attested imitations after another type of red-slipped lamps, the *Atlante VIII* type,[39] suggesting that original products were also brought in this area. In addition, the production of lamps developed at provincial scale became strongly influenced by these lighting objects, as can be seen in a number of pieces that are made by taking some morphological characteristics from the North-African imports.[40]

Concerning the discoveries of such lamps in *Istros*, solely one piece is mentioned so far, being found during old research: it is a lamp pertaining to the *Atlante X* type, decorated with a Latin cross on the discus and concentric circles on the shoulder;[41] the fabric characteristics indicate an imported product rather than a provincial imitation. So far this remains the only import from *Istros*, as no other piece has been discovered in recent research on the *Acropolis Centre-South*

---

[36] *Atlante X* type lamps are attested at *Dinogetia* – Ion Barnea, *Dinogetia*, 2nd edition, Bucharest, 1969, p. 27, Fig. 21; *Halmyris* – Florin Topoleanu, *Ceramica romană și romano-bizantină de la Halmyris (sec. I-VII d.Ch.)*, Tulcea, 2000, p. 190-194, cat. nos. 487-501, Pls. LXI-LXII; *Tomis* – Gheorghe Papuc, « Opaițe de import la Tomis », *Pontica*, no. 9, 1976, p. 201-205; Alina Streinu, Dan Pîrvulescu, « New considerations on the Late Roman lamps from the Maria and dr. George Severeanu Collection », *Revista de Cercetări Arheologice și Numismatice*, no. 6, 2020, p. 187-188, cat. no. 9, Pl. II/9; or *Tropaeum Traiani* – Ioana Bogdan-Cătăniciu, Alexandru Barnea, « Ceramica și descoperiri mărunte », in Alexandru Barnea, Ion Barnea (coord.), *Tropaeum Traiani. I. Cetatea*, Bucharest, 1979, p. 188, Fig. 164/NV 9.2.

[37] Hayes, *Late Roman ...*, p. 310.

[38] *Atlante X* type imitations are attested at *Dinogetia* – Ion Barnea, *Garvăn-Dinogetia*, Bucharest, 1961, p. 28, Fig. 18 ; *Tropaeum Traiani* – Bogdan-Cătăniciu, Barnea, « Ceramica și ... », p. 188, Fig. 164/NV 9.3 ; *Tomis* – Constantin Iconomu, *Un capitol al producției și al schimbului de mărfuri în zona Dunării de Jos – lucernele (sec. I e.n. – VII e.n.)*, unpublished PhD thesis, Bucharest, 1986, p. 89-92, Pl. VIII/7; Streinu, Pîrvulescu, « New considerations on ... », p. 188, cat. no. 10, Pl. II/10.

[39] There are only two *Atlante VIII* type imitations attested so far, one from *Callatis* – Florin Topoleanu, Costin Croitoru, *Lămpile antice din colecția Muzeului Brăilei „Carol I"/Lampes antiques dans les collections du Musée de Brăila „Carol I"*, Brăila, 2015, p. 165-167, cat. no. 46, and the other one from *Tomis* – Streinu, Pîrvulescu, « New considerations on ... », p. 188-189, cat. no. 12, Pl. III/12.

[40] See Florin Curta, « Shedding Light on a Murky Matter: Remarks on 6th to Early 7th Century Clay Lamps in the Balkans », *Archaeologia Bulgarica*, no. 20.3, 2016, p. 75-81.

[41] Popescu, « Les antiquités ... », p. 347-349, cat. no. 1, Fig. 52a.

Sector. Instead, of the lychnological material that comprises about 130 lamps of Late Roman period, a North-African imitation have been discovered (Fig. 10/1), as well as several provincial lamps of North-African influence (Fig. 10/2-7), covering almost 10% of the entire lot.[42]

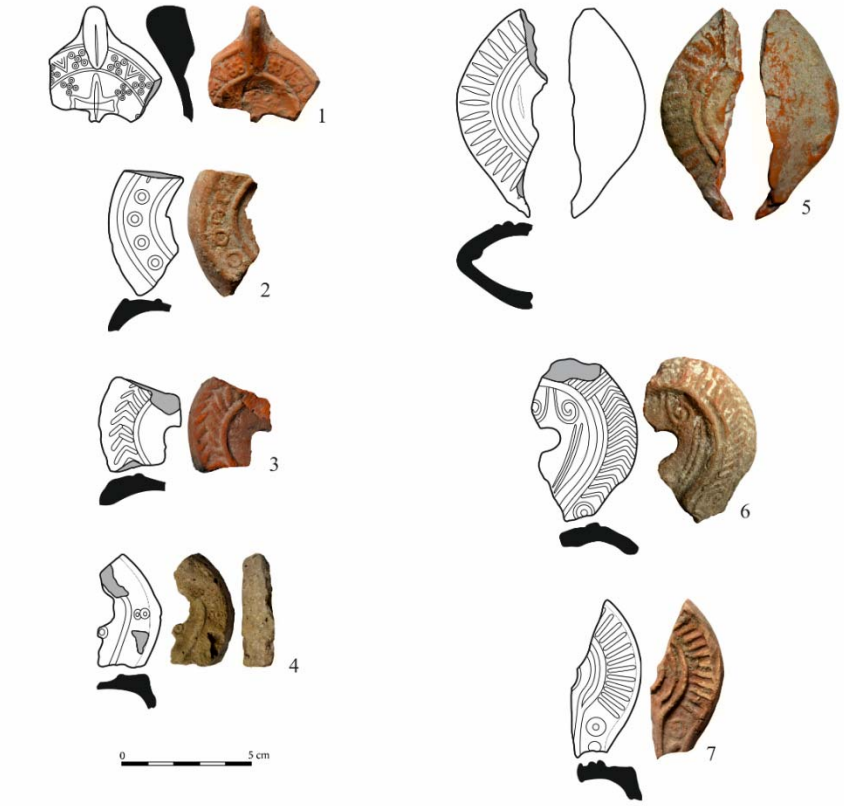


Fig. 10: North-African type lamps: 1. Atlante X type imitation;
2-7. Lamps of North-African influence

Discussion

Based on the above, one can notice the good presence of the North-African products on the western shore of the Black Sea, as the imports are in large quantities and quite varied. The ceramic material presented stands out as clear indicator of the strong connection that existed between two remote regions (i.e., North Africa and the West-Pontic area) during Late Antiquity, as well as of the cultural impact

[42] For the complete discussion, see Iulia Iliescu, Valentin Bottez, « Late Roman Lamps Discovered in *Istros*, on the Acropolis Centre-South Sector (2013-2020 campaigns) », *Peuce* (S.N.), no. 19, 2021, p. 203-209.

that the merchandise brought from outside areas may have on local communities. Thus, the presence of all the aforementioned categories, with adjacent forms and types, suggests a variety of products that enjoyed popularity on the West-Pontic market.

Even though the first North-African products reach the West-Pontic area starting with the Early Roman period, they are finds occasionally attested in a few settlements from the northern part of the region.[43] Instead, in Late Antiquity the connections with the North-African provinces intensify, the products being much better represented and more frequently attested in numerous sites. This intensification can be attributed to the administrative reorganisation of the Roman Empire that started at the end of the 3rd century AD and which has increased the strategic importance of the newly created province, *Scythia Minor*. The subsequent changes (i.e., the foundation of *Constantinopolis* in the 4th century AD, the creation of the *quaestura Iustiniana exercitus* in the second quarter of the 6th century AD) led to the involvement of the province in the economic system developed at imperial scale.[44] Thus, the redistribution system under the direct control of the State and starting from the new capital favoured the development of a private trade though which numerous commodities were brought on the West-Pontic market, including goods from long distance areas, such as North-Africa.

Moreover, the foundation of *Constantinopolis* determines the creation of a trade route in the eastern part of the Mediterranean, as a good part of the North-African grains that used to supply Rome ends up in the new capital.[45] The hypothesis explaining the higher number of African sigillata, compared to the amphorae, is that they were traded separately, the former being shipped alongside grains.[46] Once arrived in the new capital, some of these goods were redistributed in the province of *Scythia*, either by private trade, or alongside the products destined to supply the military troops stationed on the Lower Danube frontier (e.g., wine, olive oil).

As far as the discoveries on the *Acropolis Centre-South* Sector are concerned, they complete the picture of the variety of products that reach the local market during the Late Roman period and confirm that the North-African goods had a very wide distribution area. Moreover, from a chronological perspective, *Istros* is one of

---

[43] Mocanu, *Ceramica de masă ...*, p. 145-147, Fig. 45/1-6.

[44] Paul Reynolds, *Trade in the Western Mediterranean, AD 400-700: The ceramic evidence,* BAR – Int. Ser. 604, Oxford, 1995, p. 577.

[45] Michel Bonifay, « Avancées dans l'étude des céramiques africaines de l'Antiquité tardive (IIIe – VIIe s.) », in Δ. Παπανικόλα-Μπακιρτζή, N. Κουσουλάκου, *Κεραμικη Τησ υστερησ αρχαιοτητασ απο τον ελλαδικο χΩρο (3ος - 7ος αι. μ.Χ.). Επιστημονίκή Συνάντηση (Θεσσαλονίκη, 12-16 Νοεμβρίον 2006)*, Θεσσαλονίκη, 2010, p. 47.

[46] Michel Bonifay, « La céramique africaine, un indice du développement économique? », *Antiquité Tardive*, no. 11, 2003, p. 114. On the other hand, the same author takes into account the possibility that the African Red Slip Wares, especially the « D » category, could travel with some oil and *garum* amphorae, based on the discoveries made on the *Dramont E* shipwreck, in south-eastern France: M. Bonifay, *Etudes sur ...*, p. 452-453, 480.

the few ancient cities where the very late ceramic forms reaching the first decades of the 7th century AD are attested (the *spatheion* type amphorae; the *Forms 105* and *109* of the African Red Slip Ware group), showing that this city was involved in the inter-regional trade until its last phase of existence. Also, for the *insula* under investigation, these late forms help to extend the living phase in this area into the first decades of the 7th century AD.

Abbreviation list

Antiquité Tardive	*Antiquité Tardive. Revue Internationale d'Histoire et d'Archéologie (IVe -VIIe siècle)*, Turnhout
BAR – Int. Ser.	*British Archaeological Reports – International Series*, Oxford
JRA	*Journal of Roman Archaeology*, Cambridge
JRA Suppl. Ser.	*Journal of Roman Archaeology. Supplementary Series*, Cambridge
MCA (S.N.)	*Materiale şi Cercetări Arheologice* (serie nouă), Bucharest
Pontica	*Pontica. Studii şi materiale de istorie, arheologie şi muzeografie*, Constanţa
Peuce (S.N.)	*Peuce. Studii şi cercetări de istorie veche şi arheologie* (serie nouă), Tulcea
RAIA Bulletin	*Romanian Archaeological Institute in Athens Bulletin,* Bucharest
RCRF	*Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta*, Oxford
SCIV(A)	*Studii şi cercetări de Istorie Veche (şi Arheologie)*, Bucarest

Bibliography

Băjenaru, Constantin, « Fine wares from the excavations of the Late Roman fort at *Ulmetum* (province of *Scythia*). Chronology of the late 4th and 5th century main contexts », *RCRF Acta*, no. 45, 2018, p. 501-510.

Barnea, Ion, *Garvăn-Dinogetia*, Bucharest, 1961.

Barnea, Ion, *Dinogetia*, 2nd edition, Bucharest, 1969.

Barraud, Dany, Bonifay, Michel, Dridi, Faouzia, Pichonneau, Jean-François, « L'industrie céramique de l'Antiquité tardive », in H. Ben Hassen, L. Maurin (eds.), *Oudhna (Uthina). La redécouverte d'une ville antique de Tunisie*, Bordeaux – Paris – Tunis, 1998, p. 139-167.

Bogdan-Cătăniciu, Ioana, Barnea, Alexandru, « Ceramica şi descoperiri mărunte », in Al. Barnea, I. Banea (coord.), *Tropaeum Traiani. I. Cetatea*, Bucharest, 1979, p. 177-226.

Bonifay, M., « La céramique africaine, un indice du développement économique? », *Antiquité Tardive*, no. 11, 2003, p. 113-128.

Bonifay, Michel, *Etudes sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, BAR – Int. Ser. 1301, Oxford, 2004.

Bonifay, Michel, « Que transportaient donc les amphores africaines? », in E. Papi (ed.), *Supplying Rome and the Empire. The Proceedings of an International Seminar held at Siena-Certosa di Pontignano on May 2-4, 2004, on Rome, the Provinces, Production and Distribution*, JRA Suppl. Ser., no. 69, 2007, p. 8-25.

Bonifay, M., « Avancées dans l'étude des céramiques africaines de l'Antiquité tardive (IIIe – VIIe s.) », in Δ. Παπανικόλα-Μπακιρτζή, Ν. Κουσουλάκου, *Κεραμικη Τησ υστερησ αρχαιοτητασ απο τον ελλαδικο χΩρο (3ος - 7ος αι. μ.Χ.). Επιστημονίκή Συνάντηση (Θεσσαλονίκη, 12-16 Νοεμβρίον 2006)*, Θεσσαλονίκη, 2010, p. 37-64.

Bonifay, Michel, « Annexe 1. Élements de typologie des céramiques de l'Afrique romain », in D. Malfitana, M. Bonifay (eds.), *La ceramica africana nella Sicilia romana. Tomo II. Appendice e tabelle*, Catania, 2016, p. 507-573.

Bottez, Valentin, Ţârlea, Alexandra, Liţu, Alexandra, Iliescu, Iulia, « Late urban planning in Istros. A previously unknown 6th c. AD *insula* on the city's acropolis », *RAIA Bulletin*, no. 1, 2019, p. 125-137.

Bottez, Valentin, Ţârlea, Alexandra, Liţu, Alexandra, Iliescu, Iulia, Constantin, Anca, « Recent research on Late Roman dwellings on the acropolis of Istros (Constanţa County, Romania) », *Revista CICSA* (S.N.), no. 5, 2019, p. 105-120.

Carandini, Andrea, Tortorella, Stefano, « Ceramica africana. Produzione D », in G. Pugliese Carratelli (ed.), *Enciclopedia dell'arte antica clasica e orientale. Atlante delle forme ceramiche. I. Ceramica fine romana nel Bacino Mediterraneo (medio e tardo impero)*, Rome, 1981, p. 78-116.

Condurachi, Emil, « Ceramica romană târzie », in E. Condurachi (ed.), *Histria I. Monografie arheologică*, Bucharest, 1954, p. 451-463.

Curta, Florin, « Shedding Light on a Murky Matter: Remarks on 6th to Early 7th Century Clay Lamps in the Balkans », *Archaeologia Bulgarica*, no. 20.3, 2016, p. 51-116.

Grigoraş, Bianca, Panaite, Adriana, « The Late Roman Amphorae from Tropaeum Traiani, Sector A (North of the Basilica A), 2005-2016 », *MCA* (S.N.), no. XVII, 2021, p. 87-114.

Hayes, John W., *Late Roman Pottery*, London, 1972.

Iconomu, Constantin, *Un capitol al producţiei şi al schimbului de mărfuri în zona Dunării de Jos – lucernele (sec. I e.n. – VII e.n.)*, unpublished PhD thesis, Bucharest, 1986.

Iliescu, Iulia, Bottez, Valentin, « Late Roman African Red Slip Ware from the *Acropolis Centre-South* Sector (Histria) », *MCA* (S.N.), no. XIV, 2018, p. 155-167.

Iliescu, Iulia, Bottez, Valentin « Late Roman tableware imports (from recent research in Histria/Istros) », in G. R. Tsetskhladze, Al. Avram, J. Hargrave (eds.), *The Greeks and Romans in the Black Sea and the Importance of the Pontic Region for the Graeco-Roman World (7th century BC-5th century AD): 20 Years On (1997-2017). Proceedings of the Sixth International Congress on Black Sea Antiquities (Constanţa – 18-22 September 2017)*, Oxford, 2021, p. 571-575.

Iliescu, Iulia, Bottez, Valentin, « Late Roman Lamps Discovered in Istros, on the Acropolis Centre-South Sector (2013-2020 campaigns) », *Peuce* (S.N.), no. 19, 2021, p. 181-224.

Mackensen, Michael, Schneider, Gerwulf « Production centres of African red slip ware (3rd-7th c.) in northern and central Tunisia: archaeological provenance and reference groups based on chemical analysis », in *JRA*, no. 15, 2002, p. 121-158.

Mocanu, Marian, *Ceramica de masă din spațiul vest-pontic în epoca romană. Secolele I – VII p. Chr.*, Biblioteca Istro-Pontica – Serie Arheologie 20, Cluj-Napoca, 2021, p. 155-167.

Muşeţeanu, Crişan, Bâltâc, Adela, « La céramique », in Al. Suceveanu, *Histria XIII. La Basilique Épiscopale*, Bucarest, 2007, p. 202-220.

Opaiţ, Andrei, « North-African and Spanish amphorae in Scythia Minor », in *Il mar Nero. Annali di archeologia e storia*, vol. III, 1997-1998, p. 47-95.

Opaiţ, Andrei, Barnea, Alexandru, Barnea, Iuliana, Grigoraş, Bianca, Potra, Ioana, « Supplying wine, olive oil and fish products to the Lower Danube frontier (2nd – 7th century AD): The case of Dinogetia », *RCRF Acta*, no. 46, 2020, p. 381-394.

Opriş, Ioan C., *Ceramica romană târzie şi paleobizantină de la Capidava în contextul descoperirilor de la Dunărea de Jos (secolele IV-VI p. Chr.)*, Bucharest, 2003.

Papuc, Gheorghe, « Opaiţe de import la Tomis », *Pontica*, no. 9, 1976, p. 201-205.

Popescu, Emilian, « Ceramica romană târzie cu decor ştampilat descoperită la Histria », *SCIV*, no. 16, tome 4, 1965, p. 695-724.

Popescu, Emilian, « Les antiquités paléochrétiennes d'Histria », in E. Popescu (ed.), *Christianitas Daco-Romana*, Bucharest, 1994, p. 306-396.

Reynolds, Paul, *Trade in the Western Mediterranean, AD 400-700: The ceramic evidence*, BAR – Int. Ser. 604, Oxford, 1995.

Stănescu, Radu-Octavian, « *Amphorae ex Aegysso*. Fragments from older excavations », *Peuce* (S.N.), no. XVI, p. 205-226.

Streinu, Alina, Pîrvulescu, Dan, « New considerations on the Late Roman lamps from the Maria and dr. George Severeanu Collection », *Revista de Cercetări Arheologice și Numismatice*, no. 6, 2020, p. 177-196.

Suceveanu, Alexandru, « Contribuţii la studiul ceramicii romano-bizantine de la Histria », *SCIVA*, no. 33, tome 1, 1982, p. 79-107.

Topoleanu, Florin, *Ceramica romană şi romano-bizantină de la Halmyris (sec. I-VII d.Ch.)*, Tulcea, 2000.

Topoleanu, Florin, Croitoru, Costin, *Lămpile antice din colecţia Muzeului Brăilei „Carol I"/Lampes antiques dans les collections du Musée de Brăila „Carol I"*, Brăila, 2015.

STEPS OVER THE EXPANDING BORDER
A POSSIBLY NEW PERSPECTIVE ON THE CONTEXT OF THE OCCURRENCE OF THE *BESSI* IN DOBRUJA

Alexandru CODESCU
University of Bucharest, Romania

Abstract: This paper aims at bringing an additional perspective to the dossier of the relocation in Dobruja of the *Bessi*, relying on the analogy with the resettlement by Caesar of the *Boii* on the territory of Rome's allied *ciuitas* – the *Haedui* (*BG* I, 28, 2-5).
The scrutiny focuses on the points of similarity between the resettlement of the *Boii* by Caesar and the situation of the *Bessi* after the conflict they had with the Romans between 13-11 B.C. Among a series of points of resemblance which could allow the use of such analogy may be counted the context of the relocation of the *Boii* and that of the Romans' conflicts with the *Bessi* – this context being the expansion of the Roman borders. Another similarity is the opposite approach toward the Romans of different groups part of the same broader cultural family – *Boii* vs. *Haedui* in the case of the Gauls and *Bessi* vs. Odrysians in the case of the Thracians. However, the most striking similarity is that the vanquished *Boii* are relocated by the Romans on the territory of the Romans' ally, the *Haedui* – at the request of the latter, while the *Bessi* are firstly encountered in Dobruja, soon after their defeat by the Romans, at a time when Dobruja was still under the control of Romans' ally, the Odrysians. The analysis also briefly refers to possible counterarguments against this analogy, such as the distance in space and time.
The proposed analogy benefits from the use of a first-hand account on the Romans' approach in respect of *deditio* that stood at the basis of forced relocations and could support the reassessment from a new angle of a hypothesis formulated in 1951 by Emil Condurachi who pleaded for understanding the presence of the *Bessi* in Dobruja as result of their forced relocation made by the Romans in the immediate aftermath of the conflict dated between 13-11 B.C.

Keywords: *Bessi*, resettlement, *deditio*

1. Overview

The purpose of this brief investigation is to focus, from a possibly new standpoint, on a debated hypothesis regarding the reasons for the presence of the *Bessi* in Dobruja, proposed in 1951 by Emil Condurachi who made a case for

explaining their occurrence at the Lower Danube as result of a forced resettlement operated by the Romans.[1]

We shall start from a double context – the historical setting and the historiographical background. The literary and epigraphical sources inform us on the presence in Dobruja, in the first three centuries A.D., of three Southern-Thracian groups of population – *Bessi*, *Lai* and *Ausdecenses*.[2] The stable presence of at least the first two of these communities in an area located relatively far away from their place of origin raised for the scholars the issue of the reasons for their arrival in Dobruja, process for which the ancient sources are almost silent.

Within the overall scarcity of the information regarding these groups before their settlement in Dobruja, for the *Bessi* the sources are slightly more generous.[3] Therefore, based on a brief mention of L. Annaeus Florus (II, 27) of their defeat at the hands of the Romans in 11 B.C. (and their ostensible captivity), Emil Condurachi formulated a new hypothesis to explain how and when the *Bessi* got in Dobruja, suggesting in this respect a forced relocation. The hypothesis of Emil Condurachi was received with scepticism. The reputed scholars Radu Vulpe and Dionisie M. Pippidi rejected Emil Condurachi's theory and subsequently it was left in shadow.[4]

Starting with an outline of the sources attesting the presence in Dobruja of communities of *Bessi*, this paper will have an overview on the principal hypotheses

---

[1] Emil Condurachi, 'Din istoria cotropirii romane: Deportarea triburilor bessilor în Dobrogea', *Buletinul Ştiinţific (al Academiei RPR). Secţiunea de ştiinţe Istorice, filosofice, economico-juridice*, III, 1951, p. 31-36.

[2] Compact communities of *Bessi* are epigraphically attested in Dobruja in the 2nd century A.D., while communities of *Lai* are mostly attested in the 3rd century A.D.; for a catalogue of the Latin inscriptions regarding the communities of *Bessi* and *Lai*, v. Alexandru Avram, 'Les *ciues Romani consistentes* de Scythie mineure: Etat de la question', in Rita Compatangelo-Soussignan, Christian-Georges Schwentzel (eds.), *Etrangers dans la cité romaine. Actes du Colloque de Valenciennes (14-15 octobre 2005) « "Habiter une autre patrie" : des* incolae *de la République aux peuples fédérés du Bas-Empire »*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 91-109; the *Ausdecenses* (actually a *civitas Ausdecensium*) are attested by an inscription dated in the second half of the 2nd century A.D (*CIL III Supp.*, pars posterior, no. 14437[2] = *ISM IV*, no. 82).

[3] For overviews of the sources regarding the conflicts of the Romans and *Bessi* as from the end of the 2nd century B.C. to the end of the 1st century B.C., v. Todor Safarov, 'Les Besses et Rome (Le rôle des Besses dans la lutte des tribus thraces contre la pénétration romaine dans les Balkans)', in D. Dimitrov, H. Danov, V. Velkov, M. Končeva, E. Sarafova (eds.), *Actes du Premier Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-Est Européennes*, vol. II *Archéologie, histoire de l'antiquité, arts*, Sofia, Editions de L'Académie Bulgare des Sciences, 1969, p. 141-151; Dan Dana, 'Allégories du peuple des Besses à Aphrodisias et Valentia: premières personnifications de la Thrace dans l'art romain (Allegories of the Bessi at Aphrodisias and Valentia: earliest personifications of Thrace in the Roman art)', in Ivo Topalilov, Svetlana Nedelcheva (eds.), *The Bessi in the Roman Empire*, Shumen, Shumen University Press, 2020, p. 92-113.

[4] However, scholars like Todor Safarov (Safarov, 'Les Besses et Rome…', p. 149) and Nicolae Lascu (Nicolae Lascu, 'Pământul şi vechii locuitori ai ţării noastre în opera din exil a lui Ovidiu', in *Publius Ovidius Naso*, Bucureşti, Editura Academiei R.S.R., 1957, p. 160) adopted the hypothesis of Em. Condurachi, but did not bring further arguments for its support.

regarding the occurrence of Bessic communities in the said geographical area and at the same time will pass through various arguments supporting or opposing to these theories.

Subsequent to the brief examination of the historical and historiographical context of Emil Condurachi's hypothesis, our study will examine Caesar's account regarding the surrender of the *Heluetii* and of their allies – the *Boii*, followed by the latter's relocation on the territory of the *Haedui*. This will allow brief considerations in respect of the difference between *deditio* and mere captivity. This difference is relevant for the assessment of Florus' narrative which was used by Emil Condurachi.

Our investigation will continue with the analysis of the points of similarity between the overall circumstances of the resettlement of the *Boii* by Caesar (*BG*, I, 28, 2-5), on the one hand, and, on the other hand, the situation of the *Bessi* in the aftermath of their last attested conflict with the Romans. This latter conflict was considered by Emil Condurachi to have been the cause of the forced relocation of the *Bessi* in Dobruja. Possible counterarguments to the proposed parallel will also be taken into account. The central point shall be the examination of Emil Condurachi's hypothesis in the light of the aforementioned analogy.

2. Sources attesting the presence of Bessic communities in Dobruja

We owe to Ovid the oldest extant testimonies in respect of the presence of the *Bessi* in Dobruja. The poet, deploring his relegation at Tomis, mentioned the menace of *Getae* and *Bessi*.[5] Stanley Casson pointed out that the poet 'knows them as his immediate neighbours, so that they had reached those parts [*i.e.,* the lands in the area of Tomis, our note] by A.D. 8'.[6]

Besides Ovid's short references, the literary sources remained silent in respect of the existence of these Southern-Thracians at the Lower Danube in the first centuries A.D. We owe therefore to the epigraphical sources the principal pieces of information in respect of the occurrence of Bessic communities in some villages (*vici*) of the roman Dobruja.[7]

The first inscription indicating the existence of the *Bessi* in Dobruja (carved on an altar erected by *c(iues) R(mani) et Bessi consistentes uico Ulmeto*) was discovered by Grigore Tocilescu at Ceatalorman (Pantelimonul de Sus, Dobruja) and

[5] Ovidius*, Tristia*, III, 10, 5-6; IV, 1, 67-68.
[6] Stanley Casson, 'Thracian tribes in Scythia Minor', *The Journal of Roman Studies*, XVII, 1927, p. 97.
[7] As mentioned, we also owe to the epigraphical sources the information in respect of the presence in Dobruja of the other Southern-Thracian populations – *Laii* (*CIL III Supp.*, pars prior, no. 7533 = *ISM II*, no. 141; *ISM I*, no. 343-347, 349) and *Ausdecenses* (*CIL III Supp.*, pars posterior, no. 14437[2], as emended by Dumitru Tudor, 'Cohors I Cilicvm în Scythia Minor şi Tavrida. Contribuţii la cunoaşterea legăturilor dintre coasta de Vest şi Nord a Mării Negre în sec. I-III e.n.', *Analele Universităţii „C. I. Parhon Bucureşti. Seria ştiinţelor sociale. Istorie*, V, 1956, p. 50-57, no. 3 with comments *sub numero* = *ISM IV*, no. 82).

was initially published by this scholar in 1900, with the reading VICUS VIMETO.[8] In 1902, this inscription was included in the supplement of the third volume of *Corpus Inscriptionum Latinarum*, with the corrected reading – VICUS VLMETO, being dated after A.D. 140, when the emperor Antoninus Pius held for the third time the consulship, as indicated on the stone.[9] In 1903, the inscription was republished by Grigore Tocilescu, who noticed that it records the presence of 'the Bessic Thracians, mixed with Roman citizens'.[10] Vasile Pârvan, in his first communication regarding the archaeological excavations he made at Pantelimonul de Sus, uses this inscription as argument for locating there the fortification Ulmetum (*Οὐλμιτῶν*) which was mentioned by Procopius.[11]

During the second and third campaigns at Ulmetum, carried out in 1912 and 1913, Vasile Pârvan discovered in the perimetral wall of the fortification, used as construction material, two more inscriptions attesting the *Bessi*. The first is an altar dedicated to Jupiter the Best and Greatest and to Juno the Queen, raised on his and *Bessi*'s expense, by Martius Philo, *mag(ister) uici Ultinsium*, and dated on 2 July 172.[12] In 1957, Ioan I. Russu demonstrated that *uicus Ultinsium* indicated in reality the same *uicus Ulmetum* (*uicus Ul(me)tinsium*).[13] The second inscription found by Vasile Pârvan is also carved on an altar, dedicated to the same divinities by Flavius Germanus, *mag(ister) uici*, on behalf of the Roman citizens and of the *Bessi* who inhabited *uicus* Ulmetum (*ciuis* (sic) *R(omanis) et Bessis cons(istentibus) uico Ulme(to)*), being dated by Vasile Pârvan on 25 June 163.[14]

---

[8] Grigore Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucharest, Imprimerie du «Corps Didactique», 1900, p. 111-112.

[9] *CIL III Supp.*, pars posterior, no. 14214[26] = *ISM V*, no. 62 = Alexandru Avram, 'Les *ciues Romani consistentes*', p. 107, no. 19.

[10] Grigore Tocilescu, 'Câteva monumente epigrafice descoperite în România', *Revista pentru istorie, arheologie şi filologie*, IX, 1903, p. 58, no. 84.

[11] Vasile Pârvan, 'Cetatea Ulmetum. Descoperirile primei campanii de săpături din vara anului 1911', *Analele Academiei Române. Memoriile Secţiunii Istorice*, 2nd series, XXXIV, 1912, p. 498-499; Procopius, *De aedificiis*, IV, 7, ed. Gheorghe Popa Lisseanu, Bucharest, Tipografia «Bucovina», I. E. Torouţiu, 1939, p. 67, 107.

[12] Vasile Pârvan, 'Cetatea Ulmetum. II.2. Descoperirile campaniei a doua şi a treia de săpături din anii 1912 şi 1913', *Analele Academiei Române. Memoriile Secţiunii Istorice*, 2nd series, XXXVI, 1913, p. 344-349, no. 8 = *ISM V*, no. 64.

[13] Ioan Iosif Russu, 'Vicus «Ultinsium»', *Studii şi Cercetări de Istorie Veche*, VIII, no. 1-2, 1957, p. 311-315. I. I. Russu corroborated the errors of the lapicide (being emphasised that regarding the name of the emperor himself, cut on the stone AVRELI ANINI (for *Aureli An(ton)ini*) with other instances in which the name of the villages was wrongly written (*e.g., uico* QVINIS for *Quin(tion)is*) to conclude that VLTINSIVM was a wrong abbreviation for VL(ME)TINSIVM (*Ul(me)tensium*), showing that the „word derived with the Latin suffix *-ensis* (*Ul(me)tensis*) is also quite ordinary in the toponymy of Scythia Minor" (Russu, 'Vicus «Ultinsium»', p. 313) (the suffix *-ensium* marking the genitive plural). The consequence of this emendation was to rebut the conclusion of V. Pârvan in respect of the existence of a *uicus Ultinsim*, distinct of *uicus Ulmetum*, the former to be inhabited in Pârvan's opinion, exclusively or almost exclusively by *Bessi* (Russu, 'Vicus «Ultinsium»', p. 314).

[14] Pârvan, 'Cetatea Ulmetum. II.2.', p. 365-368, no. 16 = *ISM V*, no. 63 = Avram, 'Les ciues Romani consistentes', p. 107, no. 20.

The discovery, this time at Histria, of an inscription commissioned during the reign of Antoninus Pius, by *uet(erani) et c(iues) R(omani) et Bessi consistentes uico Quintionis*, for the occasion of the refurbishment of the *auditorium* building (dated between 139 and 161),[15] brought to light the existence of another enclave of *Bessi* in Dobruja. The location of this community was going to be elucidated only in 1951 by Dumitru Tudor who showed that *uicus Quintionis* was situated at the current village Sinoe (formerly Casapchioi).[16]

After the First World War, Vasile Pârvan resumed the investigations at Histria and in 1923 published, in *Histria VII*, the inscriptions discovered in 1916, 1921 and 1922. Among these, were no less than five inscriptions commissioned by *Bessi consistentes uico Quintionis*, together with veterans and Roman citizens and carved on altars erected as follows:

(a.) on 13 June 149, by *uet(erani) et c(iues) R(omani) et Bessi consistentes uico Quinis, cura(m) agentibus mag(istris) Cla(udio) Gaius et Durisse Bithi*[17] (one may notice the name of the village, *Quinis* instead of *Quintionis*, in respect of which Vasile Pârvan brought arguments for the identity between *uicus Quinis* and *uicus Quintionis*;[18] this conclusion was admitted by other scholars who edited this inscription[19]);

(b.) on 13 June 169, by *uet(erani) et c(iues) R(omani) et Bessi con(sistentes) uic(o) Q(uintionis), cur(am) a(gentibus) ma(gistris) Iulio Gemini et Genicio Brin(i) et qu(a)es(tore) Cocceio Firmo*;[20]

(c.) on 13 June 175, by *uet(erani) et ciues R(omani) et Bessi con(sistentes) uico Quintionis cur(am agentibus) mag(istris) Aelio Bellico e[t] Mucatralo Doli et qu(a)es(tore) Dotu Zinebti*;[21]

---

[15] Vasile Pârvan, 'Histria IV. Inscripții găsite în 1914 și 1915', *Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice*, 2nd series, XXXVIII, 1916, p. 617-621, no. 24 = Scarlat Lambrino, 'Le vicus Quintionis et le vicus Secundini', in Juliette Ernst *et. al.* (eds.), *Mélanges de philologie, de littérature et d'histoire anciennes offerts à J. Marouzeau par ses collègues et élèves étrangers*, Paris, Les belles lettres, 1948, p. 320-321, no. 1 = *ISM I*, no. 324 = Alexandru Avram, 'Les *ciues Romani consistentes*', p. 107-108, no. 21.

[16] Dumitru Tudor, 'Vicus Quintionis (trei inscripții latine inedite)', offprint of *Studii și Cercetări Științifice*, II, 1951, p. 15.

[17] Vasile Pârvan, 'Histria VII. Inscripții găsite în 1916, 1921 și 1922', *Academia Română. Memoriile Secțiunii Istorice*, 3rd series, II, 1923, p. 56-58, no. 46 = Scarlat Lambrino, 'Le vicus', p. 320, no. 3 = *ISM I*, no. 326 = Avram, 'Les *ciues Romani consistentes*', p. 108, no. 22. As pointed out by D. M. Pippidi (*ISM I*, no. 326, *sub numero*), this inscription was firstly published (with some errors of transcription and restitution) by Karl Emil Illing, who got to Histria in the summer of 1917, during WW1 (Karl Emil Illing, 'Inschriften aus Histria', *Berliner Philologhische Wochenschrift* 37, no. 52, December 29, 1917, col. 1638-1639, no. 6).

[18] Pârvan, 'Histria VII', p. 56-58, no. 46, *sub numero*.

[19] Scarlat Lambrino, 'Le vicus', p. 320-321, no. 3, *sub numero*; D. M. Pippidi, *ISM I*, no. 326, *sub numero*.

[20] Pârvan, 'Histria VII', p. 62-67, no. 49 = Scarlat Lambrino, 'Le vicus', p. 321, no. 4 = *ISM I*, no. 328 = Avram, 'Les *ciues Romani consistentes*', p. 108, no. 24.

[21] Pârvan, 'Histria VII', p. 67-71, no. 50 = Lambrino, 'Le vicus', p. 321, no. 5 = *ISM I*, no. 330 = Avram, 'Les *ciues Romani consistentes*', p. 108, no. 25.

(d.) on 13 June 176, by *uet(e)r(ani) e[t] c(iues) R(omani) et Bes(si) c[o]n(sistentes) uic(o) Quin(tionis), cur(am) ag(entibus) mag(istris) Tib(erio) Firmo et Val(erio) Cutiunis et qu(a)estor[e] Fl(auio) Secundo*;[22]

(e.) the last one, dedicated on the same day of the immediately subsequent year, 13 June 177, by *uet(e)r(ani) et c[i]u(es) [R(omani)] et Bes(si) con(sistentes) u[i]c(o) Quin(tionis) cur(am) a[g(entibus)] mag(istris) Iul(io) Flor[o] Derz(eno) Bit(i) [et] qu(aestre) Front(one) Bu[?rt]sitsinis*.[23]

Vasile Pârvan published in the second issue of *Dacia* journal a third and last group of inscriptions discovered by him at Histria (between 1923 and 1925). Within this group was edited an inscription carved on an altar consecrated in A.D. 144 in a village led by a Roman *magister*, Saturninus, and a Thracian one, Bizinis, found in the same area of the curtain wall 'a' where Vasile Pârvan had found the altars previously published by him, commissioned by the Romans and the *Bessi* who inhabited *uicus Quintionis*.[24] The place of discovery, corroborated with the Thracian name of the *magistri*, with the sharing of this local office between a Roman and a Thracian, further corroborated with the wording, with the date of the dedication (the ides of June) and with the erroneous reference to the imperial names, made Vasile Pârvan to consider that this altar originated "without any doubt" in *vicus Quintionis*, case in which, being dated in A.D. 144, would have been the oldest of the entire series of votive altars coming from this village inhabited by Romans and *Bessi*.[25]

The series of inscriptions regarding the compact communities of *Bessi consistentes* was continued in 1951 by Dumitru Tudor, who, inventorying the inscriptions in the deposits of the National Museum of Antiquities, identified three stones discovered in 1897 in the Christian cemetery of Sinoe village (formerly named Casapchioi). These were afterwards transported to Bucharest by Grigore Tocilescu who did not publish them, though. Among these, the inscription published by Dumitru Tudor under no. 2, dated 13 June A.D. 167, preserved in the first rows the name of the village, restituted by its editor *[u]ico Quin[ti]onis*.[26] The name of the village, together with the name of the two *magistri*, *Aelius Bellicus*, a Roman, and *Mucaporus Ditugenti* (this latter having an evidently Thracian resonance), corroborated with the date of 13 June, *idibus Iuni(i)s*, in which the altar had been consecrated (the same ides of June when *ueterani et ciues Romani et Bessi consistentes uico Quintionis* usually dedicated their altars for the welfare of the

[22] Pârvan, 'Histria VII', p. 71-74, no. 51 = Lambrino, 'Le vicus', p. 321, no. 6 = *ISM I*, no. 331 = Avram, 'Les *ciues Romani consistentes*', p. 108, no. 26.
[23] Pârvan, 'Histria VII', p. 74-78, no. 52 = Lambrino, 'Le vicus', p. 321, no. 7 = *ISM I*, no. 332 = Avram, 'Les *ciues Romani consistentes*', p. 108, no. 27.
[24] Pârvan, 'Fouilles d'Histria. Inscriptions : troisième série : 1923-1925', *Dacia*, II, 1925, p. 215-217, no. 18 = Lambrino, 'Le vicus', p. 320, no. 2 = *ISM I*, no. 325.
[25] Pârvan, 'Fouilles d'Histria… troisième série', p. 216.
[26] Tudor, 'Vicus Quintionis', p. 4-5, no. 2 = *ISM I*, no. 327 = Avram, 'Les *ciues Romani consistentes*, p. 108, no. 23.

emperor or emperors), indicated that also this altar was set in by the same communities which were located, *consistentes*, in the village of Quintio.[27] Together with the two *magistri* who took care for having carved the aforementioned inscription, the local office of *quaestor* was held by *Claudius Ianuarius*. He is again attested, this time holding the office of *magister*, by the inscription published by Dumitru Tudor under no. 3 (restituted by him „*curagen(tibus) Cl(audio) Ianuar(io) et Lupo T ...*"[28]). Corroborating this fact with the place of discovery (Sinoe), its editor considered that this inscription too was part of the series of epigraphic monuments raised in *uicus Quintionis* by the communities inhabiting this village even if either the lapicide omitted, out of lack of space, to indicate the communities which commissioned it, or such indication fell in the broken part of the stone.[29]

3. The principal hypotheses in respect of the legal and social status of the *Bessi* in Dobruja and in respect of their arrival in this area

Over time, three major hypotheses crystalised in respect of the conditions of the arrival of the *Bessi* in Dobruja, hypotheses which included or were inherently related to opinions in respect of their legal and social status at the Lower Danube.

A first hypothesis, in respect of which Alexandru Suceveanu noticed the existence of "an almost unanimous consent"[30] is that their social and legal status was equal or comparable with that of the Romans, hypothesis initially supported by Vasile Pârvan,[31] and subsequently by Scarlat Lambrino,[32] Ioan I. Russu[33] or by Dionisie M. Pippidi.[34] Out of this, stemmed the hypothesis of bringing the *Bessi* for the control of the Getic population of Dobruja, either by the Romans as argued Dumitru Tudor,[35] or by the Odrysians, as considered by Radu Vulpe.[36] This distinction in respect of the force that determined the relocation of the *Bessi* appears to have had a chronological component, being related to the succession in

[27] Tudor, 'Vicus Quintionis', p. 9-11.
[28] Tudor, 'Vicus Quintionis', p. 5-7, no. 3 = *ISM, I*, no. 329.
[29] Tudor, 'Vicus Quintionis', p. 11-12.
[30] Emanoil Zah, Alexandru Suceveanu, 'Bessi consistentes', *Studii şi Cercetări de Istorie Veche*, XXII, no. 4, 1971, p. 569.
[31] Pârvan, 'Cetatea Ulmetum. II.2', p. 367, 397; Pârvan, 'Histria IV', p. 618-619; Pârvan, 'Histria VII', p. 104.
[32] Lambrino, 'Le vicus', p. 328.
[33] Ioan Iosif Russu, 'Un litigiu de hotărnicie în Scythia Minor (CIL III 14447. V. Pârvan, 'Histria', IV, 633-[6]37)', *Studii şi Cercetări de Istorie Veche*, VI, no. 1-2, 1955, p. 83.
[34] Dionisie M. Pippidi, 'Străinii de peste mări', in Dionisie M. Pippidi, Dumitru Berciu, *Din istoria Dobrogei*, vol. I, Bucureşti, Editura Academiei RPR, 1965, p. 321, n. 156.
[35] Tudor, 'Vicus Quintionis', p. 16-18.
[36] Radu Vulpe, 'Problema Lai-lor (pe marginea articolului „Lai consistentes")', *Studii şi Cercetări de Istorie Veche*, IV, no. 3-4, 1953, p. 740-741 = Radu Vulpe, 'Le problème des Lai', in Radu Vulpe (ed.), *Studia Thracologica*, Bucureşti, Editura Academiei RSR, 1976, p. 286-287 and especially Radu Vulpe, 'Perioada principatului (sec. I – III)', in Radu Vulpe, Ion Barnea, *Din Istoria Dobrogei. Romanii la Dunărea de Jos*, vol. II, Bucureşti, Editura Academiei RSR, 1968, p. 39 and n. 65.

time of the direct administrative control over Dobruja, which was exercised firstly by the Odrysians until probably A.D. 46[37] (though under Roman authority) and subsequently by the Romans directly. It appeared as from the studies of Vasile Pârvan who initially inclined towards an arrival of the *Bessi* during the Odrysian rule[38] and subsequently considered that the relocation of the *Bessi* has been operated by the Romans.[39] This latter opinion was subsequently adopted by Dumitru Tudor[40] and Ioan I. Russu.[41] Alexandru Suceveanu, at his turn, considered that the *Bessi* had been brought by the Romans[42] (at least those *Bessi* from the hypothetical second phase of colonisation formulated by Dumitru Tudor[43]). More recent investigations (*e.g.,* the contributions of Florian Matei-Popescu to the research of Thracian *strategiae* in Dobruja) incline towards their relocation during the Odrysian rule.[44] It should be pointed out that the new researches (from Alexandru Suceveanu onwards) do not appear to assert any longer the hypothetical purpose of bringing the *Bessi* to control the local *Getae*. In any case, as from this point we should emphasise that one of the principal matters in respect of which the possible analogy proposed by our brief study could prove to be relevant is precisely this chronological distinction between Odrysians and Romans as the likely force who caused the movement of the Bessic population in Dobruja. As seen, previous studies inclined towards one or the other of these political or military forces at the Lower Danube, depending on the one that had the direct control over this area at the possible moment when the *Bessi* arrived to this place. Our proposed analogy may shed a new light on this distinction, as it shows that the Romans did resettle populations (*i.e., Boii* in our given example) in areas that were not at that precise moment under the direct administrative control of Rome, but were still under the control of allied peoples (the *Haedui* in that particular instance).

Returning to the principal hypotheses proposed in respect of the means by which the *Bessi* got to the area of Dobruja, it should be noted that a second major theory was that formulated in 1951 by Emil Condurachi, based on the ancient reports on the intense conflicts between *Bessi* and Romans mainly in the first century B.C., which culminated with the fights held between the years 19-18 and 13-11 B.C., at the end of which the *Bessi* fall captive to the Romans. By analogy with the resettlement operations carried out by Aelius Catus and Plautius Silvanus

---

[37] Vulpe, 'Perioada principatului (sec. I – III)', p. 48.

[38] Pârvan, 'Cetatea Ulmetum I', p. 586; Pârvan, 'Histria IV', p. 618-619 (though without referring expressly to the Odrysians, V. Pârvan confining his reference to the anteriority in respect to the arrival of the Romans).

[39] Pârvan, 'Histria VII', p. 64-65.

[40] Tudor, 'Vicus Quintionis', p. 16-18.

[41] Russu, 'Un litigiu de hotărnicie', p. 83.

[42] Zah, Suceveanu, 'Bessi consistentes', p. 570-571.

[43] Dumitru Tudor, 'comment to Todor Safarov, 'Les Besses et Rome…'', p. 151.

[44] Florian Matei-Popescu, 'The Thracian *strategiae* in Scythia Minor', in Dilyana Boteva-Boyanova, Peter Delev, Julia Tzvetkova (eds.), *Society, Kings, Gods In memoriam professoris Margaritae Tacheva*, Sofia, St. Kliment Ohridski University Press, 2018, p. 107-118.

Aelianus, Emil Condurachi formulated the hypothesis that the *Bessi* too suffered such a forced resettlement after their fall into captivity[45]. Emil Condurachi's hypothesis met the opposition of Dionisie M. Pippidi[46] and of Radu Vulpe,[47] and was apparently accepted with some reserves by Alexandru Suceveanu (but only for the already mentioned hypothetical first phase of Bessic colonisation, while for the presumptive second phase of colonisation, Alexandru Suceveanu supported his own hypothesis[48]). Todor Safarov, in his study regarding the conflicts between the *Bessi* and the Romans, when mentioning the various opinions expressed in the Romanian historiography in respect of the circumstances of the arrival of the *Bessi* in Dobruja, agreed with the opinion put forward by Emil Condurachi[49].

The third hypothesis was initially tentatively proposed by Stanley Casson[50] and was subsequently developed by Alexandru Suceveanu and Emanoil Zah[51] and does not target the circumstances and the means of the relocation the *Bessi*, but the scope of this operation, thought to have been the mining of metal ores. Initially,

[45] Condurachi, 'Din istoria cotropirii romane', p. 31-36.
[46] Pippidi, 'Străinii de peste mări', 321, n. 156.
[47] Vulpe, 'Perioada principatului (sec. I – III)', p. 39, n. 65.
[48] Zah, Suceveanu, 'Bessi consistentes', p. 570-571. Dumitru Tudor, who formulated the theory of a two phase of migration of the *Bessi* (Dumitru Tudor, comment to Todor Safarov, 'Les Besses et Rome…', p. 151), made a distinction between *Bessi consistentes* and simple *Bessi* (which were not *consistentes*), arguing that the latter category 'peuvent être considérés comme éléments chassés pendant les luttes avec les Romains', thus inclining to the idea that the *Bessi* were rather driven out by the military conflict, than relocated.
[49] Safarov, 'Les Besses et Rome…', p. 149: '(...) certaines inscriptions attestent plus tard la présence des Besses en Dobroudja. Pour garantir leur sécurité, les Romains forcèrent les Besses à abandonner leur patrie, d'après le témoignage de Florus, interprété d'une manière très exacte par Em. Condurachi – comme une déportation en masse.'
[50] Stanley Casson, 'Thracian tribes', p. 100, where in a rather unclear passage mentions that '(…) the Bessoi, like most Strymonic and Pangean peoples, were skilled gold-miners. A large body of them moved eastwards to the Dobruja perhaps to become agriculturalists, perhaps to join Dacian miners. The Pirustae moved in this way from Illyria to Transylvania (…)'. The unclarity originates from the reference to Dacian miners, corroborated with the subsequent reference to Transylvania (where were gold mines, but where are not attested communities of *Bessi*), so it is uncertain to what Dacian miners was referring S. Casson (to those Dacian miners working in the Transylvanian gold mines or to some Dacian miners in Dobruja, tough such Dacian miners are not attested by the sources in this latter area).
[51] Alexandru Suceveanu, 'Din nou despre CIL III 14447', *Peuce*, II, 1971, p. 158, n. 27; Zah, Suceveanu, 'Bessi consistentes', p. 571-572; Alexandru Suceveanu, *Viața economică în Dobrogea romană. Secolele I-III e.n.*, Bucharest, Ed. Academiei R.S.R., 1977, p. 44, 84, 104, 119, 141-142, 161; Alexandru Suceveanu, 'Les indigènes dans l'économie de la Dobroudja romaine', in *Actes du IIe Congrès International de Thracologie (Bucarest, 4-10 septembre 1976)*, vol. II, ed. Radu Vulpe (Bucharest, Ed. Academiei R.S.R., 1980), p. 308; Alexandru Suceveanu, 'La Dobroudja aux Ier – IIIe siècles n.è.', in Alexandru Suceveanu, Alexandru Barnea (eds.), *La Dobroudja romaine*, Bucharest, Ed. Enciclopedică, 1991, p. 52.

considering the nonferrous metal ores from Altân-Tepe[52], Alexandru Suceveanu subsequently inclined for the colonisation of *Bessi* for mining the iron ores of Ulmetum and Sinoe areas[53]. Florian Matei-Popescu considered that the hypothesis of bringing the *Bessi* by the Odrysians is preferable to the hypothesis argued by Alexandru Suceveanu, based on the argument of the existence of *Bessi* in Dobruja as from Ovid's time[54], but without rebutting the hypothetical argument, proposed by Dumitru Tudor and adopted by Alexandru Suceveanu, referring to two phases of bringing the *Bessi* in Dobruja.[55]

In respect of the majority hypothesis referring to the bringing of *Bessi* (either by the Odrysians, either by the Romans) as supporting element against the local *Getae*, the principal counterarguments were offered by Alexandru Suceveanu. He pointed out, as early as 1971, that the multiple conflicts between *Bessi* and Romans did not support the idea that the former could have been a trusted element for the Roman authority.[56] In 1977, Alexandru Suceveanu contested the opinion according to which the *Bessi* would have had a privileged situation, based on three new counterarguments: their arrival in the late 1st century B.C. (argument possibility attenuated, though, by having admitted the opinion of Dumitru Tudor regarding two distinct colonisations of *Bessi*), their possible condition of *dediticii* and respectively their possible colonisation for the purpose of mining.[57]

As mentioned above, also the hypothesis formulated by Emil Condurachi generated opposition, especially from Dionisie M. Pippidi and Radu Vulpe. The counterargument raised by Dionisie M. Pippidi[58] against this hypothesis was based on the observation of Radu Vulpe according to whom 'the treatment which is applied to them in the following centuries does not correspond at all to the situation of some vanquished and punished people'.[59] Nonetheless, this observation of Radu Vulpe which was invoked by Dionisie M. Pippidi may give rise to objections, out of which we point out the fact that their condition which appears in the epigraphical sources, and to which Radu Vulpe was referring, is valid 'in the following centuries', when the condition of formerly vanquished people would have had the time of having been improved. In addition, it should be mentioned that the principal characteristic of the situation of defeated people (unless such people fell captive) is the condition of *dediticii* and the inscriptions attesting the *Bessi* in Dobruja do not

[52] Suceveanu, 'Din nou despre CIL III 14447', p. 158, n. 27.
[53] Zah, Suceveanu, 'Bessi consistentes', p. 571-572; Suceveanu, *Viața economică*, p. 44, 84, 104, 119, 141-142, 161; Suceveanu, 'Les indigènes', p. 308; Suceveanu, 'La Dobroudja aux Ier – IIIe siècles n.è.', p. 52.
[54] Matei-Popescu, 'The Thracian *strategiae*', p. 114.
[55] Tudor, comment to Todor Safarov, 'Les Besses et Rome', p. 151; Zah, Suceveanu, 'Bessi consistentes', p. 577.
[56] Zah, Suceveanu, 'Bessi consistentes', p. 570.
[57] Suceveanu, *Viața economică*, p. 44.
[58] Pippidi, 'Străinii de peste mări', p. 321, n. 156.
[59] Vulpe, 'Perioada principatului (sec. I – III)', p. 39, n. 65.

remove the possibility that those *Bessi* actually had this status (on the contrary, in the case of the *Lai*, the inscriptions could support such a conclusion,[60] and *Bessi* and *Lai* are mentioned in similar conditions). As well, the forced relocation of the *dediticii* was not necessarily a punishment, but an alternative better for defeated peoples than that of being sold in slavery or simply being killed – and in this sense it is relevant the report of *De Bello Gallico* for the situation of those who get to be *reducti in hostium numero*, after breaching the conditions of the capitulation.[61]

4. A new perspective on the possible relocation of the *Bessi* in Dobruja that might nuance the hypothesis put forward by Emil Condurachi

Out of the above analysis it may be noticed that the objections brought in respect of the hypothesis formulated by Emil Condurachi are not themselves free from a series of counterarguments. We therefore consider that this hypothesis requires a more in-depth examination, even if it did not enjoy a wide support.

It should be noticed, thus, that the core of the argumentation of the hypothesis proposed by Emil Condurachi[62] is based on an account by Annaeus Florus regarding the fall in captivity of the *Bessi* following their defeat at the hands of the Romans led by Lucius Calpurnius Piso. Annaeus Florus, probably summarising an account of Titus Livius, informs us as follows: *sed a Pisone perdomiti in ipsa captiuitate rabiem ostendere. Quippe cum catenas morsibus temptarent, feritatem suam ipsi puniebant* ('Thoroughly subdued by Piso, they showed their mad rage even in captivity; for they punished their own savagery by trying to bite through their fetters' [trans. E. S. Forster][63]). This passage, considered by Emil Condurachi to prove the context in which the relocation of the *Bessi* would have taken place, raises a significant issue – the *Bessi* appear to be in captivity (the text of Annaeus Florus being explicit in this sense, both by using the term of *captiuitas*, and by referring to chains – *catenae*). But, as it will be seen from the example given below (which is not

[60] In this respect, v. Emil Condurachi, 'La costituzione antoniniana e la sua applicazione nell'Impero Romano', *Dacia*, new series, II, 1958, p. 291-292; Alexandru Suceveanu, 'Une nouvelle hypothèse de restitution de la 9 ligne du Pap. Giss. 40 l', *Dacia* NS, 34, 1990, p. 245-257. On the other hand, Alexandru Avram ('Les *ciues Romani consistentes*', p. 100-101 points out 'maintaining the old formula' (*i.e.,* the distinct reference of the inscriptions to *Lai* and Roman citizens, after 212 too): 'is not very useful for elaborating on the effects of the *Constitutio Antoniniana* and even less concluding in order to take into account a possible exclusion of the *Lai* from the granting of the citizenship' (author's Engl. translation of French text: 'le maintien de l'ancienne formule n'est pas trop utilisable pour des développements sur les effets de la Constitution Antoninienne et encore moins concluant pour que l'on puisse compter sur une éventuelle exclusion de *Lai* de l'octroi de la citoyenneté').

[61] *BG* I, 28, 1-2; as well *BG* II, 31-32, in respect of *Aduatuci* for whom *deditio* was clearly preferrable to being defeated outright, but the condition imposed by Caesar in order to accept their capitulation was that this submission to occur (by laying down the weapons) before the moment when the battering ram hit the walls.

[62] Condurachi, 'Din istoria cotropirii romane', p. 35.

[63] Annaeus Florus, *Epitomae*, II, 27 (L Annaeus Florus, *Epitome of Roman History*, trans. Edward Seymour Forster London, William Heinemann Ltd, New York, G. P. Putnam's Sons, 1929, p. 332-333).

singular, but which is pertinent to our discussion from multiple standpoints), the relocation did not premise the status of captive, but a superior status, more favourable, that of *dediticius*. In the light of the example we are referring to, the relocation of the populations which capitulated was a measure of favour compared to the measures that would have been taken otherwise against those considered in the enemies' number (*in hostium numero*). It is thus illustrative the account given by Caesar in respect of the aftermath of the defeat at Bibracte of the *Heluetii* and of their allies (among which were the *Boii*):

> *BG* I, 27: '[1] The *Heluetii*, being persuaded by the lack of all [necessary] things, sent to him envoys for capitulation. [2] These, when met him on the way, threw themselves at his feet and speaking suppliantly, with tears asked for peace; and [Caesar] ordered them to expect his arrival in that place in which they were at that time; they obeyed. [3] After Caesar arrived there, he demanded hostages, the weapons and the slaves who fled to them. [4] While those were sought after and gathered, [this work] being interrupted by night, approximately six thousand men of that district which is named Verbigenus, either terrorised by the fear of suffering torture, either led by the hope of salvation, as they considered that in such crowd of capitulated people their flee could either be concealed or remain completely unnoticed, after getting out of the camp of the *Heluetii* at the beginning of the night, hurried to the Rhine and to the territory of the *Germani*.
>
> 28. [1] When Caesar found out about this, commanded to those by the territories of whom they had passed to seek and bring them back, if they wanted to be cleaned [of guilt] before him; he considered them back in the enemies' number; [2] he accepted all the others in capitulation, after having handed over the hostages, weapons and fugitives. [3] He commanded the *Heluetii*, *Tulingi* and *Latobrigi* to return to their territories out of which they had leaved and, as all products were lost so that there was nothing at [their] home to relieve the hunger, ordered the *Allobroges* to give them supplies of grains; to the former commanded to restore their towns and villages which they had set ablaze. [4] He did this for the principal reason that he did not want to be uninhabited that place out of which *Heluetii* had leaved, so that for the excellence of the fields the *Germani* who dwell beyond the Rhine to pass from their territories in those of the *Heluetii* and to be neighbours of the province Gallia and of the *Allobroges*. [5] At the request of the *Haedui*, he allowed to settle on their territory the *Boii* which were known for their distinguished valour; the former gave to them fields and afterwards received them in the same condition of rights and liberties in which [the *Haedui*] themselves were.'[64]

[64] Translation by the author.

[BG I, 27: *[1] Heluetii omnium rerum inopia adducti legatos de deditione ad eum miserunt. [2] qui cum eum in itinere conuenissent seque ad pedes proiecissent suppliciterque locuti flentes pacem petissent, atque eos in eo loco, quo tum essent, suum aduentum expectare iussisset, paruerunt. [3] eo postquam Caesar peruenit, obsides, arma, seruos qui ad eos perfugissent, poposcit. [4] dum ea conquiruntur et conferuntur, nocte intermissa circiter hominum milia sex eius pagi qui Verbigenus appellatur, siue timore perterriti, ne armis traditis supplicio adficerentur, siue spe salutis inducti, quod in tanta multitudine dediticiorum suam fugam aut occultari aut omnino ignorari posse existimarent, prima nocte e castris Heluetiorum egressi ad Rhenum finesque Germanorum contenderunt.*

BG I, 28 [1] Quod ubi Caesar resciit, quorum per fines ierant his uti conquirerent et reducerent, si sibi purgati esse uellent, imperauit; reductos in hostium numero habuit; [2] reliquos omnes obsidibus, armis, perfugis traditis in deditionem accepit. [3] Heluetios, Tulingos, Latobrigos in fines suos unde erant profecti reuerti iussit et quod omnibus frugibus amissis domi nihil erat quo famem tolerarent, Allobrogibus imperauit ut iis frumenti copiam facerent; ipsos oppida uicosque, quos incenderant, restituere iussit. [4] id ea maxime ratione fecit, quod noluit eum locum unde Heluetii discesserant uacare, ne propter bonitatem agrorum Germani qui trans Rhenum incolunt ex suis finibus in Heluetiorum fines transirent et finitimi Galliae prouinciae Allobrogibusque essent. [5] Boios petentibus Haeduis, quod egregia uirtute erant cogniti, ut in finibus suis conlocarent, concessit; quibus illi agros dederunt quosque postea in parem iuris libertatisque condicionem atque ipsi erant receperunt.']

We quoted entirely chapters 27-28 from the first book of Caesar's *De Bello Gallico*, because this first-hand account of the situation of those who were defeated in war by the Romans brings a series of essential information for the interpretation by analogy of Annaeus Florus' paragraph used by Emil Condurachi.

We are thus informed that, forced by the want of the gods necessary for living, after having been defeated at the hands of the Romans, the *Heluetii* begged for being accepted in capitulation. We also learn that in order to accept their capitulation, Caesar imposed on them a series of conditions – handing over hostages, the weapons and the fugitive slaves. Caesar's account further shows that *deditio* was by no means the worst status that could be expected by those who had been defeated, but was a status for which it was worth, in the conditions at hand, to implore with tears. As Caesar's report goes on, we further learn that the capitulation (*deditio*) gave to those supplicating for its acceptance the hope in the victor's magnanimity, of which Cesar made a demonstration by ensuring that the *Heluetii* accepted as *dediticii*, and who had set ablaze all their stocks of food and their belongings in their homeland, were going to be given supplies to appease their hunger. They lost thus a part of their liberty, in that they became submitted

to the will of the victor, who imposed on them the obligation to go back to their homelands, in order not to allow that those lands, which had become deserted, to get occupied by the Germans from beyond the Rhine. But the *Heluetii* did not get in chains as we see the *Bessi* did in the episode reported by Annaeus Florus.

We also see that the status of *dediticius* could be lost, as happened to the 6,000 fugitives who were reinstated in the category of enemies, falling from the status of *dediticii*, and becoming again *hostes*, not being anymore beneficiaries of the victor's mercy.

However, in the context of the analysis by analogy of the situation of the *Bessi*, paragraph 5 of chapter 28 (Book I) is essential. It illustrates the *Boii*, a Celtic people which participated to the misadventure of the *Heluetii*, being settled on the *Haedui*'s territory, at *Haedui*'s request, determined by the *Boii*'s high reputation for valour. This paragraph is important not only for its report on a resettlement of a population after the acceptance of its capitulation, but especially because, in this case, the resettlement of the *Boii* is made at the request of, and on the territories controlled by, the *Haedui*. The *Haedui* were a Celtic (Gallic) people who had an alliance with the Romans as from the 2nd century B.C.,[65] sharing also common legendary origins.[66] The *Boii* become thus dependants of the *Haedui*,[67] after they had been part of the enemy military alliance.

In the light of the analogy with the situation described above, the account offered by Annaeus Florus does not appear to be an episode of *deditio*, which premised the existence of a minimum consent of the supplicant vanquished and the merciful victor. While *deditio* could lead to the resettlement of the defeated population which had capitulated, as was the case of the *Boii*, the episode reported by Florus appears to be rather one of falling in captivity, the *Bessi* appearing in that case to be *in hostium numero*, in chains and manifesting their rage (*rabies*) and their savagery (*feritas*) to which Florus' text refers. In this context, to the extent to which the account of Florus correctly reflects the facts, it is unlikely that the resettlement occurred subsequent to that battle reported by Florus, following which those *Bessi* appear to have fallen captive and do not appear as having been accepted in capitulation as *dediticii*.

On the other hand, the analogy with the episode reported by Caesar may be pushed further, as it allows one to notice that there was possible to have resettlements operated by the Roman authority (in that case, the resettlement of the *Boii*), not only on the Roman territory itself, but also on territories belonging to Romans' allies (*Boii* being relocated on the *Haedui*'s land).

---

[65] Barry Windsor Cunliffe, *Greeks, Romans and barbarians: spheres of interaction*, New York, Methuen, 1988, p. 116.

[66] Greg Woolf, *Tales of the barbarians: ethnography and empire in the Roman west*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2011, p. 41.

[67] Cunliffe, *Greeks, Romans and barbarians*, p. 116.

The situation of the Romans' relations with the Thracian nations in the second half of the 1st century B.C. may support an analogy with the episode of the relocation of the *Boii* on the territory of the *Haedui*, based on the following points of similarity:

- The Romans are in offensive beyond their borders in the Thracian area, as they were in offensive in the Gallic area a relatively short time before; in this offensive approach (which led subsequently to pushing further the Roman borders), the Romans get in conflict with Thracian populations, among which were the Bessi, while in Gallia the Romans firstly fight the *Heluetii*, from whose coalition were part the *Boii*.
- The Romans are supported by the Thracian Odrysians, while in Gallia they benefitted of the alliance with the *Haedui*.
- Rivalries of the Thracian populations, which oppose the *Bessi* to the Odrysians, may be put in analogy with rivalries between Celtic populations – as are those between the *Haedui* on the one hand and the *Heluetii* (allied with *Boii*), on the other hand.
- As from the beginning of the 1st century A.D., not much after the end of the conflicts between the *Bessi* and the Romans (the last certain episode of which being reported for 11 B.C.) we encounter the *Bessi* in Dobruja, in a territory controlled at that time by the Odrysians who were Romans' allies. This territory was located, however, at a significant distance from the Bessic places of origin. Half a century before, in Gallia, the *Haedui*, allies of the Romans, requested and obtained that the *Boii*, defeated by Caesar together with the coalition led by the *Heluetii*, were relocated on the territory controlled by the *Haedui*.

The points of similarity briefly indicated above make plausible the hypothesis that also the *Bessi* (probably parts of their population) have been at some time (during or after their conflicts with the Romans and with the Odrysians) resettled on the territory of Dobruja which was controlled by the Odrysians. In the light of the same analogy, it is possible that such request had been formulated by the Odrysians in their stance as Romans' allies, similarly to the resettlement of the *Boii* on the *Haedui*'s territory. Evidently, when deepening this possible analogy, it will be necessary to be also taken into account possible differences generated by the distance in space and in time (this latter, although being relatively short, encompassed significant changes occurred at the end of the Republic).

The analogy proposed above may be useful for developing, out of a double perspective, the problems raised by the hypothesis formulated by Emil Condurachi:

(a) From (i) the similarity between the Romans' relations with rival local nations (*Heluetii* (and *Boii*) vs. *Haedui* in the case of the Gauls, respectively *Bessi* vs. Odrysians in the case of the Thracians), corroborated with (ii) a possible similarity between the resettlement of the *Boii* on the territory of the *Haedui* (Romans' allies) and the presence of the *Bessi* in Dobruja which was controlled by the Odrysians

(also Romans' allies), the hypothesis of Emil Condurachi receives a likely significant argument, in the sense in which the presence of the *Bessi* in Dobruja could be explained by a resettlement following their capitulation (*deditio*), operated at the request of the Odrysians, on a territory controlled by the latter.

(b) The proposed analogy may place the paragraph from Annaeus Florus (II, 27) in the light of the distinction between *deditio* and *redigere* / *reducere in hostium numero*. As (i) the aforementioned paragraph appears rather to reflect the situation of *hostes* who have fallen captive, and as (ii) the resettlement of a population appears to have been an administrative measure applied to those that had capitulated (*dediticii*), in the light of such distinction the hypothesis proposed by Emil Condurachi does not appear to be supported by the principal source on which it was based. This lack of support may have effects on the chronological perspective (as the resettlement could have been earlier, like, *e.g.*, dating from the campaign of M. Licinius Crassus, and not necessarily from the time of L. Calpurnius Piso).

The ostensible contradiction between the aspects described above: at letter (a) – which support Emil Condurachi's opinion – and those of letter (b) – which rebut it – may be explained by taking into account the aforesaid chronological element, in the sense in which the hypothesis of Emil Condurachi could be accepted in what concerns the existence a process of resettlement[68], but not necessarily in respect of dating such resettlement in (or immediately after) the year 11 B.C., when Annaeus Florus appears to report the situation of mere captives not of *dediticii*.

Not least, the analogy proposed above may lead to nuancing the opinion expressed by Radu Vulpe according to which the colonisation of the *Bessi* on a territory which was under Odrysian control (*i.e.,* Dobruja) would have been 'at its origins, independent of the Roman legal norms',[69] because, to the extent that such a colonisation of the *Bessi* was actually a resettlement on territories controlled by the Odrysians, made or consented by the victorious Romans (similar to that of the *Boii* resettled on the territory of the *Haedui*) such colonisation or resettlement could not have been independent of the Roman norms, at least of the customary rules applicable to the *deditio*.

Nonetheless, a supplementary point of similarity between the situation of the *Boii* (whose resettlement on the *Hadui*'s territories is requested for the *Boii*'s distinguished reputation of valour) with that of the *Bessi* (at their turn well known in

[68] However, with some correction applied to the forced character, as the treatment applied to *dediticii* was significantly less forceful that the harsh treatment reserved to those considered *in hostium numero*; nonetheless, the situation of the *dediticii* still had a certain degree of constraint, since the fate of the *dediticii* was at victor's mercy.

[69] Vulpe, 'Problema Lai-lor', p. 741 = Vulpe, 'Le problème des Lai', p. 287.

antiquity for their 'martial ability',[70] even if in the latter's case the reputation was not so illustrious at that time) may constitute an argument for a possible military purpose of a resettlement of the *Bessi* in Dobruja at the request of the Odrysian client state.

To conclude, even if the proposed analogy does not lead to a decisive solution to the above topics (and cannot have such an outcome in the context of the insufficiency of sources), it could nonetheless contribute to nuancing some aspects of the hypotheses previously formulated in the historiography and to revealing supplementary points of convergence between these theories.

Bibliography

Primary sources:

C. Iulius Caesar, *Commentarii rerum gestarum*, vol. I, *Bellum Gallicum*, edited by Otto Seel, Leipzig, In aedibus B. G. Teubneri, 1961. (= Caesar, *B.G.*)

L. Annaeus Florus, *Epitome of Roman History*, translated by Edward Seymour Forster, London, William Heinemann Ltd, New York, G. P. Putnam's Sons, 1929. (= Florus, *Epitomae*).

P. Ovidius Naso, *Tristia. Ibis. Ex Ponto Libri. Fasti,* edited by Rudolph Merkel, Leipzig, in aedibus B. G. Teubneri, 1904). (= Ovidius, *Tristia*).

Procopius Caesariensis, *De aedificiis*, edited by Gheorghe Popa Lisseanu (*Fontes Historiae Daco-Romanorum*, fascicle XV), Bucureşti, Tipografia «Bucovina», I. E. Torouţiu, 1939. (= Procopius, *De aedificiis*).

Corpora of inscriptions:

Corpus Inscriptionum Latinarum. Voluminis Tertii Supplementum, edited by Theodor Mommsen, Otto Hirschfeld, Alfred von Domaszewski, Berlin, Georg Reimer, 1902. (= *CIL III Supp*).

Inscripţiile din Schythia Minor greceşti şi latine, vol. I: *Histria şi împrejurimile*, edited by Dionisie M. Pippidi. Bucureşti, Editura Academiei R.S.R., 1983. (= *ISM I*).

Inscripţiile din Schythia Minor greceşti şi latine, vol. II: *Tomis şi teritoriul său*, edited by Iorgu Stoian. Bucureşti, Editura Academiei R.S.R., 1987. (= *ISM II*).

Inscriptions de Scythie Mineure, vol. IV: *Tropaeum – Durostorum - Axiopolis*, edited by Emilian Popescu. Bucureşti, Editura Academiei Române, Editura Basilica, 2015. (= *ISM IV*).

Inscripţiile din Schythia Minor, vol. V: *Capidava – Troesmis - Noviodunum*, edited by Emilia Doruţiu-Boilă. Bucureşti, Editura Academiei R.S.R., 1980. (= *ISM V*).

[70] Vasilis Evangelidis, 'Thracian' Identities in the time of Rome: Bessi and others', in Ivo Topalilov, Svetlana Nedelcheva (eds.), *The Bessi in the Roman Empire*, Shumen, Shumen University Press, 2020, p. 40.

References:

Avram, Alexandru, 'Les *ciues Romani consistentes* de Scythie mineure : Etat de la question', in Rita Compatangelo-Soussignan, Christian-Georges Schwentzel (eds.), *Etrangers dans la cité romaine. Actes du Colloque de Valenciennes (14-15 octobre 2005) « "Habiter une autre patrie" : des* incolae *de la République aux peuples fédérés du Bas-Empire »*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 91-109.

Casson, Stanley, 'Thracian tribes in Scythia Minor', *The Journal of Roman Studies*, XVII, 1927, p. 97-101.

Condurachi, Emil, 'Din istoria cotropirii romane: Deportarea triburilor bessilor în Dobrogea', *Buletinul Ştiinţific (al Academiei RPR). Secţiunea de ştiinţe Istorice, filosofice, economico-juridice*, III, 1951, p. 31-36.

Condurachi, Emil, 'La costituzione antoniniana e la sua applicazione nell'Impero Romano', *Dacia*, new series, II, 1958, p. 281-316.

Cunliffe, Barry Windsor, *Greeks, Romans and barbarians: spheres of interaction*, New York, Methuen, 1988.

Dana, Dan, 'Allégories du peuple des Besses à Aphrodisias et Valentia: premières personnifications de la Thrace dans l'art romain (Allegories of the Bessi at Aphrodisias and Valentia: earliest personifications of Thrace in the Roman art)', in Ivo Topalilov, Svetlana Nedelcheva (eds.), *The Bessi in the Roman Empire*, Shumen, Shumen University Press, 2020, p. 92-113.

Evangelidis, Vasilis, 'Thracian' Identities in the time of Rome: Bessi and others', in Ivo Topalilov, Svetlana Nedelcheva (eds.), *The Bessi in the Roman Empire*, Shumen, Shumen University Press, 2020, p. 38-67.

Illing, Karl Emil, 'Inschriften aus Histria', *Berliner Philologhische Wochenschrift* 37, no. 52/December 29, 1917, col. 1634-1640.

Lambrino, Scarlat, 'Le vicus Quintionis et le vicus Secundini', in Juliette Ernst *et. al.* (eds.), *Mélanges de philologie, de littérature et d'histoire anciennes offerts à J. Marouzeau par ses collègues et élèves étrangers*, Paris, Les belles lettres, 1948, p. 320-346.

Lascu, Nicolae, 'Pământul şi vechii locuitori ai ţării noastre în opera din exil a lui Ovidiu', in *Publius Ovidius Naso*, Bucureşti, Editura Academiei R.S.R., 1957, p. 119-191.

Matei-Popescu, Florian, 'The Thracian *strategiae* in Scythia Minor', in Dilyana Boteva-Boyanova, Peter Delev, Julia Tzvetkova (eds.), *Society, Kings, Gods In memoriam professoris Margaritae Tacheva*, Sofia, St. Kliment Ohridski University Press, 2018, p. 107-118.

Pârvan, Vasile, 'Cetatea Ulmetum. Descoperirile primei campanii de săpături din vara anului 1911', *Analele Academiei Române. Memoriile Secţiunii Istorice*, 2nd series, XXXIV, 1912, p. 497-607.

Pârvan, Vasile, 'Cetatea Ulmetum. II.2. Descoperirile campaniei a doua şi a treia de săpături din anii 1912 şi 1913', *Analele Academiei Române. Memoriile Secţiunii Istorice*, 2nd series, XXXVI, 1913, p. 329-420.

Pârvan, Vasile, 'Histria IV. Inscripţii găsite în 1914 şi 1915', *Analele Academiei Române. Memoriile Secţiunii Istorice*, 2nd series, XXXVIII, 1916, p. 533-732.

Pârvan, Vasile, 'Histria VII. Inscripţii găsite în 1916, 1921 şi 1922', *Academia Română. Memoriile Secţiunii Istorice*, 3rd series, II, 1923, p. 1-132.

Pârvan, Vasile, 'Fouilles d'Histria. Inscriptions : troisième série : 1923-1925". *Dacia*, II, 1925, p. 198-248.

Pippidi, Dionisie M., 'Străinii de peste mări', in Dionisie M. Pippidi, Dumitru Berciu, *Din istoria Dobrogei*, vol. I, Bucureşti, Editura Academiei RPR, 1965, p. 137-324.

Russu, Ioan Iosif, 'Un litigiu de hotărnicie în Scythia Minor (CIL III 14447. Vasile Pârvan, Histria, IV, 633-[6]37)', *Studii şi Cercetări de Istorie Veche*, VI, no. 1-2, 1955, p. 75-86.

Russu, Ioan Iosif, 'Vicus «Ultinsium»'. *Studii şi Cercetări de Istorie Veche*, VIII, no. 1-2, 1957, p. 311-316.

Safarov, Todor, 'Les Besses et Rome (Le rôle des Besses dans la lutte des tribus thraces contre la pénétration romaine dans les Balkans)', in D. Dimitrov, H. Danov, V. Velkov, M. Končeva, E. Sarafova (eds.), *Actes du Premier Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-Est Européennes*, vol. II *Archéologie, histoire de l'antiquité, arts*, Sofia, Editions de L'Académie Bulgare des Sciences, 1969, p. 141-151.

Suceveanu, Alexandru, 'Din nou despre CIL III 14447', *Peuce*, II, 1971, p. 155-166.

Suceveanu, Alexandru, *Viaţa economică în Dobrogea romană. Secolele I-III e.n.*, Bucureşti, Ed. Academiei R.S.R., 1977.

Suceveanu, Alexandru, 'Les indigènes dans l'économie de la Dobroudja romaine', in Radu Vulpe (ed.), *Actes du IIe Congrès International de Thracologie (Bucarest, 4-10 septembre 1976)*, vol. II, Bucureşti, Ed. Academiei R.S.R., 1980, p. 301-308.

Suceveanu, Alexandru, 'Une nouvelle hypothèse de restitution de la 9e ligne du Pap. Giss., 40 I', *Dacia* (new series), XXXIV, 1990, p. 245-257.

Suceveanu, Alexandru, 'La Dobroudja aux Ier – IIIe siècles n.è.', in Alexandru Suceveanu, Alexandru Barnea, *La Dobroudja romaine*, Bucureşti, Ed. Enciclopedică, 1991, p. 22-153.

Tocilescu, Grigore, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucarest, Imprimerie du «Corps Didactique», 1900.

Tocilescu, Grigore, 'Câteva monumente epigrafice descoperite în România', *Revista pentru istorie, arheologie şi filologie*, IX, 1903, p. 3-83.

Tudor, Dumitru, 'Vicus Quintionis (trei inscripţii latine inedite)', *Studii şi Cercetări Ştiinţifice*, II, 1951 (offprint). Bucureşti, Editura Academiei RPR, 1951, p. 1-21.

Tudor, Dumitru, 'Cohors I Cilicvm în Scythia Minor şi Tavrida. Contribuţii la cunoaşterea legăturilor dintre coasta de Vest şi Nord a Mării Negre în sec. I-III e.n.', *Analele Universităţii „C. I. Parhon" Bucureşti. Seria ştiinţelor sociale. Istorie*, V, 1956, p. 45-74.

Tudor, Dumitru, 'comment to Todor Safarov, 'Les Besses et Rome'', in D. Dimitrov, H. Danov, V. Velkov, M. Končeva, E. Sarafova (eds.), *Actes du Premier Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-Est Européennes*, vol. II *Archéologie, histoire de l'antiquité, arts*, Sofia, Editions de L'Académie Bulgare des Sciences, 1969.

Vulpe, Radu, 'Problema Lai-lor (pe marginea articolului „Lai consistentes")', *Studii şi Cercetări de Istorie Veche*, IV, no. 3-4, 1953, p. 733-741.

Vulpe, Radu, 'Perioada principatului (sec. I – III)', in Radu Vulpe, Ion Barnea, *Din Istoria Dobrogei. Romanii la Dunărea de Jos*, vol. II, Bucureşti, Editura Academiei RSR, 1968, p. 11-366.

Vulpe, Radu, 'Le problème des Lai', in Radu Vulpe (ed.), *Studia Thracologica*, Bucureşti, Editura Academiei RSR, 1976, p. 277-288.

Woolf, Greg, *Tales of the barbarians: ethnography and empire in the Roman west*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2011.

Zah, Emanoil, Suceveanu, Alexandru, 'Bessi consistentes', *Studii şi Cercetări de Istorie Veche*, XXII, no. 4, 1971, p. 567-578.

READING THE ART OF *TROPAEUM TRAIANI* (ROMANIA) – SOME CONSIDERATIONS*

Florica (BOHÎLȚEA) MIHUȚ,
University of Bucharest, Romania
Anca-Cezarina FULGER,
CICSA-University of Bucharest, Romania

Abstract: The triumphal monument from Adamclisi (Romania), which was erected by order of Emperor Trajan on the place where he was victorious against barbarian enemies in the early second century AD, stands as evidence of the imperial propaganda implemented in a provincial environment with an artistic standard not equal to that of the more culturally advanced regions. This assertion was unanimously accepted by the scholars, nevertheless, it stimulated abundant debates concerning the art of this monument. This paper summarizes the principal conclusions, adding several observations regarding Trajan's visual propaganda. Our considerations refer especially to the iconographic features of the frieze and the reliefs of this monument, inspired by the military theme of Roman art during the Early Empire, in which the war and the figure of Mars predominate.

Keywords: triumph, visual propaganda, culture, Trajan

Argument

Trajan's reign represents a 'turning point' in the evolution of Roman art – as it was expressed by Ranuccio Bianchi-Bandinelli many decades ago – not only because of the numerous artistic achievements with which the emperor embellished the capital of his Empire, but also because he succeeded to support the connections and cultural exchanges between Rome and anywhere within the Roman borders, on the one hand, and amid the provincial spaces, on the other. Circulation of the iconographic themes, artistic styles, and technics stimulated the building activity throughout the Roman Empire, while revealing important characteristics of each province in terms of historical background, openness to influences, and cultural tastes. In this respect, Trajanic art becomes a considerable channel of communication, fostering the cultural messages embodied in the so-called *Romanitas* and expressed by the Roman elite and Emperor himself towards their contemporary people. The title of *Optimus Princeps* (the best leader), voted by the

*This study is based on the communication entitled 'Letture comparative sulle raffigurazioni artistiche nell'arte romana provinciale', kept in at the 5th Conference on the Danubian Roman Provinces (1stCBC-6th C.AD), 5th-9th November 2019, Iași.

senators, recommends him as providential commander, often compared to the Republican leaders, able to maintain the balance between the imperial power and the Senate.

At the same time, Trajan's architectural and artistic program indicates that he was a ruler with an acute sense of politics. He innovated, restored, combined, reused, re-composed the material features of the Roman cities, and encouraged the building of roads and maritime ports, reshaping the entire physical appearance of the Roman World. There is no doubt that he knew how to proclaim his glory. Rome and Italy in Trajan's time expressed a balanced and humanitarian greatness presented to the inhabitants of the capital and also to the people of the empire and a brilliant opulence intentionally arranged for the eastern embassies participants in the ceremonies of the Dacian triumph. Possessing the *sapientia* of a powerful leader, Trajan's visual messages were adjusted according to the context.

In this respect, for this present volume we present a trajanic monument unanimously considered by historians as an important piece of his architectural propaganda, in an attempt to explore the visual program implemented in a provincial territory.

Describing Trajan's triumphal monument from Adamclisi (Romania)

Tropaeum Traiani belongs to the series of Greco-Roman constructions built after the military victories and is part of a larger archaeological complex, located about 2 km away from Adamclisi (Romania), in the Dobrogea region (fig. 1). The ancient city of Adamclisi was developed as a Roman settlement,[1] on a Getic rural nucleus, at the start of the II century AD. The archaeological vestiges regarding the enclosure wall and the public buildings (as *thermae* and *basilicae*) prove a continuity of Roman habitation until the V-VI centuries. The settlement had the status of *municipium* during the reign of Marcus Aurelius, attested epigraphically,[2] but it is quite possible that the city of *Tropaeum Traiani* had acquired this rank since the Trajan or Hadrian period. [3]

The triumphal monument from Adamclisi (fig. 2) is located at the intersection of roads connecting the cities on the Black Sea coast and the Danubian

[1] Roman colonists or veterans are attested in 116 CE, as *traianenses tropeensis*, by a fragment of a dedicatory inscription (*CIL* III 12740 = *ISM* IV 9, cf. Vasile Pârvan, *Cetatea Tropaeum. Considerații istorice*, București, Tipografia Gutenberg, 1912, p. 12-13 and n. 11).

[2] Grigore Tocilescu, apud Pârvan, *Cetatea Tropaeum…*, p. 12 and n. 12.

[3] Florian Matei-Popescu, '*Tropaeum Traiani*', in Ioan Piso, Rada Varga (coord.), *Trajan und seine Stadte*, Cluj-Napoca, 2014, p. 205-223; Adriana Panaite, '*Tropaeum Traiani* from *civitias* to *municipium*, a hypothesis', in A. Panaite, R. Cârjan, C. Capiță (coords.), *Moesica et Christiana*. Studies in honour of Professor Alexandru Barnea, Brăila, Ed. Istros, 2016, p. 163-172.

limes,[4] and is highly visible from the Danube River. Built between 106 and 109 AD, in the context of commemorating the Trajan's campaigns against the Dacians, the monument is made of local building stone[5] from the quarry at Deleni-Ienige (situated about 3.5 km from the monument). The blocks of stone were carved near where the future monument would be erected and assembled using a mixture of lime and sand. The monument consists of a circular base with steps that supports a rectangular 'core' tower, surrounded by a drum of 30 m in diameter, decorated with metopes. These latter rectangular elements are separated by an architectural decoration (pilasters alternating with stylized ivy) and arranged between two friezes: the lower carrying acanthus vines with leaves and having decorated scrolls with animal protomes and the upper consisting of S-shaped torsade with palmettes. The drum ends at the top with a crenelated parapet with merlons and carved lions used to drain the rainwater. The monument continues in elevation with a truncated cone roof covered by stones carved in the form of scales and a superstructure made of two hexagonal prisms, over which the trophy is placed. The trophy consists of an armour stand equipped with a cuirass and a fragmented helmet, which is suspended on overlapping ellipsoidal drums.

Grigore Tocilescu started the archaeological research of the remains of the monument while he was director of the National Museum of Antiquities in Bucharest, near the end of the 19th century. During successive archaeological excavations, conducted between 1882 and 1891, his research focused on the nucleus of the monument made in *oppus caementicium* and the base of the building that housed the circular staircase with seven rows of steps. Most of the iconographic representations, which seem to have decorated the outer face of the lower part of the drum, fell during an earthquake in the 5th century.[6] Archaeologists recovered these reliefs mainly from around the monument, but the possibility of further relocation of the stone blocks after the earthquake cannot be excluded either. Currently, 23 out of the 26 merlons at the upper part of the circular drum and 48 of the 54 metopes that decorated the drum are whole and preserved in the *lapidarium* of the local Archaeological Museum from Adamclisi, along with other original pieces and fragments of the trophy itself (five metopes were lost and one is displayed at the Archaeological Museum in Istanbul). During the 1960s, Mihai Sâmpetru resumed the systematic research at the foundation of the triumphal monument of Trajan and the adjacent buildings and worked intensively together with specialists from Bucharest and Constanţa to outline the restoration of this important ancient building. The

[4] Pârvan, *Cetatea Tropaeum...*, 1912, p. 11-12 şi n. 10; Dan, Aparaschivei, *Oraşele romane dela Dunărea Inferioară* (secolele I-III p. Chr.), Iaşi, Ed. Universităţii 'Alexandru Ioan Cuza' din Iaşi, 2010, p. 147; Adriana Panaite, '*Tropaeum Traiani* from civitas....', 2016, p. 169.

[5] Florea Bobu Florescu, *Das Siegesdenkmal von Adamclissi Tropaeum-Traiani*, Bucharest-Bonn, 1965, p. 143 sqs.

[6] Mihai Sâmpetru, *Tropaeum Traiani. II. Monumentele romane*, Bucureşti, Ed. Academiei RSR, 1984, p. 22 and notes 7-9.

restored trophy (37-39 m tall) was inaugurated in 1977, coinciding with the 100th anniversary of Romania's independence. The present restoration is considered by the scholars to be a construction quite similar to the one that would have existed in ancient times.

Subsequently the first archaeological investigations at the triumphal monument, during the last decades of the XIX century, and especially after the discovery of the metopes and merlons, the main intention of Tocilescu and his collaborators (O. Bendorf and G. Niemann) was to restore the 'visual narrative' of these reliefs. That did not prove an easy task to achieve. After more than 100 years of assiduous research, it became clear that the metopes of this monument present the episodes of the conflicts between Romans and Dacians upon a narrative formula that is different from the one the helical frieze of Trajan's Column depicts. The metopes from Adamclisi render representations of military nature, but also scenes from the indigenous daily life in a rather non-homogeneous artistic way. The dynamism of the battle scenes contrasts with the final scenes that seem to restore calm, tranquillity and the continuity of life after the war. However, an attempt (accepted by the majority of the historians) was made to divide the 54 metopes into six groups or registers, each having a main theme depicted by the reliefs of nine representations, in the centre of which appears the image of Emperor Trajan.

The starting point for interpreting these representations was considered to be the metope on the northern side of the monument located next to the acanthus plant on the lower frieze (fig. 3. - lower frieze), where the two acanthus rods (decorated with animal protomes) start in opposite directions. The first group of metopes (of which the 9th metope is missing) contains the assault of cavalry troops depicting galloping horsemen, *uexilla* bearers, horseman carrying the head of an enemy, and Roman horsemen chasing an enemy (interpreted as the episode of Decebalus' suicide, by M. Speidel[7]). The central metope (also named the 'imperial metope') of this group of representations depicts Trajan on horseback wearing the *lorica graeca*, treading under the hooves of his horse a fallen enemy. The next series of nine metopes represents the preparation of the attack of the Roman infantry illustrating soldiers and elite troops heading to the right, *signiferi*, and bearers of musical instruments. Unfortunately, the central part of this group is badly damaged near the top, but it is considered that it resembled Trajan in *lorica squamata* and holding a sceptre, accompanied by two lieutenants wearing *loricae hamatae*. The 9 metopes of the third register are representations of the confrontation between Roman and native pedestrians, depicting the clashes in battle, the capture and killing of barbarian enemies which are sometimes rendered kneeling. In the central metope of this group Trajan raises his right hand in an oratorical gesture. The fourth register describes Trajan's speech after the battle. In this group of nine metopes of which three panels are lost, human silhouettes are

[7] Michael P. Speidel, 'The suicide of Decebalus on the Tropaeum of Adamklissi', *RA*, 1, 1971, p. 75-78, cf. also Mihai Gramatopol, *Arta imperială a epocii lui Traian*, Bucureşti, Ed. Meridiane, 1984, p. 118-119.

represented schematically, without respecting the conventions of proportionality. Roman soldiers are displayed with specific equipment, some carrying military flags and others only with their shields. The fifth register returns to the theme of pedestrian confrontations, in a more dramatic visual manner rendered by the much taller Roman soldiers, enemies fallen on the battlefield or under the wheels of chariots, beheaded, on the run, or even climbed trees. Probably one of the most dramatic scenes is that of the attack on a family of barbarians where the man is located under the wheels, a child tries to run between the wheels of the cart while the woman, sitting in the car begs for mercy. The central metope of this group depicts a pair of two lieutenants who accompany the emperor Trajan dressed in *lorica graeca* with *paludamentum*, bearing a spear. The last register, of which only 8 of the 9 metopes have been preserved, is assigned to the prisoners brought before the emperor together with their property and animals, either in their chariots with the whole family or on foot. The central metope shows Trajan standing still, in military equipment, assisted by a lieutenant.

Taking into account their physical appearance, hairstyle, and clothing, the barbarians portrayed in all the metopes of the monument belonged of two ethnic groups: the Dacians rendered with or without a cap on their heads and wearing a shirt split in two parts down from their hip and the Germanic ones identified by their hair with knots, and portrayed half-naked, with long, tight-fitting, and wrinkled pants.

At the top of the drum, there are battlements with merlons, parapet decoration with geometric motifs, and lion statues. On merlons, the prisoners are represented in a stereotypical way with their hands tied behind their backs, situated in front of a tree (Fig. 3 a, b, c). Based on their hairstyle and especially their clothes, it was possible to identify three different types.[8] The two ethnic groups present also on the metopes are Dacians (12 images) and Suebi (6 images). The origin of the third ethnic group (depicted on 5 merlons) is still debated, their possible identity associated[9] either with the local population or the Parthians (taking into account

[8] Sâmpetru, *Tropaeum Traiani…*, p. 100-101; Adrian Rădulescu, *Tropaeum Traiani. Monumentul și cetatea*, București, Ed. Sport-Turism, 1988, p. 103.

[9] The third ethnic group was considered to be consisted of the 'local inhabitants from northern parts of Dacians territory' –Sâmpetru, *Tropaeum Traiani*…, p. 100-101; or people among whom there are Free Dacians (costoboci, burs) and Sarmatians – Rădulescu, *Tropaeum Traiani*…, p. 116; or Parthians (based on the details of the clothes) - Maria Alexandrescu Vianu, 'La propagande impériale aux frontières de l'Empire romain. *Tropaeum Traiani*', *Dacia* N.S. 50, 2006, p. 207-234, p. 225; also Parthians but taking also into account the literary mention of the alliance between Decebalus and Pacorus – Alexandru Barnea, 'Le Trophée de Trajan et la colonne de Rome', in *Dossiers d'archéologie*, n. 359, 2013, p. 42-49, p. 46, reiterated in Al. Barnea, Polly Lohmann, 'Ein Monument am Rande des Imperiums Architektur und Bildprogramm des Tropaeum Traiani/ Un monument la marginea Imperiului Roman Arhitectura și imaginile sculptate de pe monumentul Tropaeum Traiani', in Polly Lohmann (ed.), *Archäologie und Politik. Die zwei Geschichten des Tropaeum Traiani zwischen Heidelberg und Adamklissi*, 2021, p. 53-80, p. 65.

their special clothing – coat with two parts opened in front, long pants with a tight cut on the legs).

A 6.12m truncated conic roof made of stone pieces in the form of scales continues in upwards from the circular drum. Inside the circular drum, as it was already mentioned, a rectangular 'tower' was built on the foundation (crepidoma) of the entire monument, ensuring the stability of the circular outer part decorated with metopes, the truncated roof, and especially the upper part of the monument. The latter comprises two hexagonal prisms, both having cornered pilasters decorated with grooves and pseudo-capitals embellished with acanthus leaves, over which the prisoner-tree trophy ensemble is raised. The first hexagonal prism has no decoration on any of the faces and the basic blocks are fastened by swallowtail-shaped joints. Although it is largely similar to the first, the second hexagonal prism has on the east and west faces a decoration of pseudo-arches (fig. 4), and on the north side the dedicatory inscription is carved, presumed to have been repeated on the east side. The text of the inscription[10], of which 14 fragments have been preserved[11], demonstrates that Emperor Trajan ordered the erection of the monument in 109 AD, when he held the tribunician power for the thirteenth time, the consulate for the fifth time and had been acclaimed as emperor for the sixth time. The decoration of the frieze placed up to the second hexagonal prism consists of the weapons of the defeated enemies, including the curved sword specific to the North Danubian area – the *falx*, which requires both hands to wield due to its large size. This type of weapon is missing from the Trajan Column in Rome, where curved swords appear, but having smaller dimensions, thus likely to be wielded with only one hand. Above this 'frieze of weapons' rises the pedestal of the trophy itself, around which were presumably seated six human figures. Just three of them have been preserved today: two seated women, with bent knees, and the statue of a Dacian prisoner, rendered with hands tied behind his back.[12]

---

[10] *CIL* III, 14214 : *Ma[rti] Ultor[i], Im[perator Cae]sar, diui/Neruae [f(ilius), N]erua/ [Tra]ianu[s Aug(ustus) Germ(anicus)]/ [Dac]i[cu]s P[ont(ifex)] Ma[x(imus)]/ [tribuniciae po]testate XIII/ [imperator VI consul] V, p(ater) p(atriae)/ [? (de)uicto exer]citu D[acorum et ...et Sarmata]rum [?tropaeum consecrauit]*.

[11] It has long been debated if there were indeed two identical inscriptions - most of the historians eventually accepted it, and whether or not the fragment of the second inscription, conventionally called fragment B, was part of Trajan's original trophy, or is a work of the Constantine era, due to its discovery near the eastern gate of the enclosure wall of the Roman city of Adamclissi – for the entire debate with further bibliography see Emilia Doruțiu Boilă, 'Un fragment necunoscut din inscripția trofeului de la Adamclisi', *StCl*, 7, 1965, p. 209-214; eadem, "Despre inscripția votivă a monumentului triumfal de la Adamclisi", *StCl* , 25, 1987, p. 45-56; Alexandrescu Vianu demonstrated that from a stylistically point of view the Constantine hypothesis is unsustainable, see her study quoted above – p. 212.

[12]The way in which the prisoner is represented in front of the trophy pedestal seems to be reminiscent of the sculptures of barbarians from the period of emperors Augustus (arch of Carpentras) and Tiberius (arch from Orange) – Gilbert Charles Picard, *Les trophées romains. Contribution à l'histoire de la religion et de l'Art triomphal de Rome*, Paris, Ed. De Broccard, 1957, p. 283-284.

On the top of five drums (decorated with Gorgoneions and cnemides) representing the shaft of the triumphal tree sits the actual trophy, made of two overlaid blocks of stone, embodying the armour of an officer wearing *lorica graeca*. The trophy has at the end of each arm two pairs of hexagonal shields, decorated with the face of Gorgon. Although the monument is dedicated to Mars, the cuirass is not inspired by statuary models of *Mars Ultor*, but abounds in symbolic elements of imperial power. A strap – *balteus* – placed diagonally from the right hip to the left shoulder, divides the iconographic field of the armour into two regions. In the upper part, above this *balteus*, is carved an eagle with outstretched wings, symbol of the fighting Roman legions, and in the lower – the silhouette of a knight galloping to the right and carrying a spear. An acanthus vine climbs from the foot of the armour to the chest, in front of the rider, as an additional decorative element. A *gladius* hangs from the belt, on his right hip. The sheath of the short sword is decorated with spirals and the handle of the *gladius* goes up to the eagle's claws at the upper part of the chest. Three soldiers are surrounding the knight. The lower part of the cuirass has a decoration with groups of three petals, below which hang four rows of *pteryges* – the first three being decorated alternately with floral motifs and branches and the last of scales having a simple ribbon decoration. The trophy helmet is only fragmentary preserved, but the remains indicate a decoration with the griffin motif, which, together with the asymmetrical decoration of the armour, suggest the Hellenistic-Oriental influences.

The altar-mausoleum complex

Near the triumphal monument there are two other buildings, made of local stone excavated from the quarries in Văleni and Cetatea, whose dating and interpretation of their connection with Trajan's trophy are still the subject of debate.

One of these monuments is a funerary altar in a square shape, with a side of 16 m, located 250 m west of the triumphal monument of Trajan. Its research was carried out primarily in the archaeological campaigns between 1895 and 1896 by Gr. Tocilescu and then again in 1968 and 1977 by M. Sâmpetru.[13] The dating of this altar is questionable. Some of the specialists (C. Cichorius, R. Syme, I. Berciu, Em. Doruţiu-Boilă, N. Gostar, E. Condurachi, C. C. Petolescu) consider the altar as being associated with the campaign lost by Cornelius Fuscus, in the time of the emperor Domitian,[14] while other historians considers the altar from the Trajan era[15]

[13] Sâmpetru, *Tropaeum Traiani*..., p. 32-34 and 145-160.

[14] Regarding to the hypothesis that the altar should be associate with the lost battle of Cornelius Fuscus, see Conrad Cichorius, *Die romischen Denkmäler in der Dobrudscha, eine Erklarungsversuch*, 1904, p. 37 sqs. The evolution of Cichorius' hypothesis see Constantin C. Petolescu, *Dacia un mileniu de istorie*, Bucureşti, Ed. Academiei, 2010, p. 110 and the notes 166-174, but also idem, *Decebal, regele dacilor*, Bucureşti, Editura Academiei, 1991, p. 137-141; cf. Alexandru Simion Ştefan, 'Victoires et defaites en Getie et en Dacie de Burebistas à Decebale, ou de Cesar à Trajan', MEFRA, 2, 121, 2009, p. 431-461, see p. 450-452 for the relation between the funerary altar and the tumulus as buildings

and associate it with the trophy of Trajan (Gr. Tocilescu, R. Vulpe, M. Sâmpetru, A. Rădulescu, K. Stroebel). Because this building has been destroyed in antiquity, only a few architectural elements have been preserved: two cornice fragments, a frieze block with plant decoration and rosettes, a corner pillar decorated with a chandelier and a fragment of frieze with garland presumably supported by *bucrania*. The inscription on the east side offers very few elements to allow a satisfactory identification of the dedicators' names (the emperor and the military commander most likely originated from Pompeii) who fell in battle, along with praetorians, military-legionaries and auxiliaries of the *cohors II Batauorum*. The names of these military heroes, also preserved in fragments (only about 120 could be reconstructed), were arranged in columns on the altar.

The other building, located about 50 m east of the Trajan's monument and researched by Gr. Tocilescu in the early XX century and then by Mihai Sâmpetru during the 1970s,[16] is a mausoleum probably erected in honour of a dead commander on the battlefield. The building seemed to be cylindrical with a diameter of 46.13 m, and 7.10 m tall and was made of stone, wood and earth. Inside the mound, framed by 4 concentric walls, there is a round tomb (with a diameter of 1.20 m), whose funerary urn is missing. The function of this building is not completely understood. Two hypotheses were formulated. One of them refers to the funerary meaning that the architectural structures seems to reveal, especially through comparative analysis of this tumulus with other Italic monuments of the Augustan, most of them having obvious Etruscan roots.[17] The other presumed function connects the tumulus with the augmented military importance of the Lower Moesian region in early Principate, and brings to the forefront the consideration of this building as a trophy.[18]

The trophy of Trajan - analysis and historical debates

Over time, the triumphal monument at Adamclisi has aroused particular interest by offering specialists numerous directions of research referring to: a) its geographical location, b) the architecture of the monument and its inspiration, c) the iconographic significance, and d) the artistic style and the role of this monument associated with the neighbouring buildings (the altar and the mound) within

constructed during Domitian's reign; this later idea was developed in another study '*Tropaeum Domitiani* à Adamclissi (Mésie Inférieure)', in C. Marangio, G. Laudizi (eds.), *Παλαιὰ φιλία. Studi di topografia antica in onore di Giovanni Uggeri*, Galatina, Mario Congedo Editore, 2009, p. 613-634.

[15] Sâmpetru, *Tropaeum Traiani*..., p. 19; Rădulescu, *Tropaeum Traiani*..., p. 60.

[16] Grigore Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucarest, 1900; Sâmpetru, *Tropaeum Traiani*..., p. 161-187.

[17] Alexandrescu Vianu, 'La propagande impériale ...', p. 207-208.

[18] As a trophy built before the construction of the *Tropaeum Traiani* see A. G. Poulter, 'The Lower Moesian Limes and the Dacian Wars of Trajan', *Studien zu den Militärgrenzen Roms III, 13. Internationaler Limeskongress Aalen 1983*, Stuttgart, 1986, p. 518-528; tumulus as trophy belonging to Domițian, see Ștefan, '*Tropaeum Domitiani* à Adamclissi (Mésie Inférieure)', quoted above.

the imperial artistic program at the end of the I century and the beginning of the II century AD. After more than a century of research and reflections, the questions prove to be more numerous than the answers.

a) The geographical location of the Trajan's monument is to be associated with the older custom of the Romans (stemmed from the Greek and Hellenistic tradition) to erect such monuments commemorating military victories not only at the sites where the battles took place, but also at the edge of politically and administratively controlled territory. Since the end of the Roman republic, written sources attest to such an interpretation (Cicero, *De inventione*, 54 spoke about trophies raised *in finibus*), which invalidates the interpretations regarding the existence of a trophy built here, in Dobrogea, in the Augustan era by M. Licinius Crassus (as A. Furtwängler once believed) that Trajan would have recovered, as long as the area was integrated into the Roman state during the I century AD. Nevertheless, the location on the right side of the Danube River continues to remain problematic and to depend on the dating of the monument. The inscription of the *Tropaeum Traiani* indicates Trajan's intention to express his power in two ways: as a victorious sovereign in a battle that took place at the fringe of the Roman Empire and as a protector (along with Mars) of the new conquered territory.[19] But the region between the Black Sea and Danube River had been already conquered and organized by previous emperors (Claudius and Domitian), therefore the chosen place for his own monument bears further interrogations.

b) Regarding the architecture of the monument, an assiduous attempt was made to find inspiration models from either the Hellenistic-Oriental environment[20] or from the Italic-Etruscan environment. The latter point of view, to which we give more credit, frequently compares it with religious monuments (round temples with podium and steps), with the tombs built during the end of the republican era and the early Empire (such as the circular tomb of Caecilia Metella located on the *Via Appia*, Munitions' family tomb from Gaeta, Plautians' funerary monument from Tibur, the tomb of the Falerii Veteres of the I century AD, or the polygonal altars of Altino) and with the Augustan trophy from La Turbie. After almost a century of comparative analysis, specialists have emphasized that *Tropaeum Traiani* is an eclectic synthesis of architectural models that circulated in the classical Mediterranean space.[21]

[19] The trophies as indicators of the Roman frontier protected by the emperors' power in Picard, *Les trophées romains…*, p. 301.

[20]Moreover, Apollodorus of Damascus becomes the architect to whom the Column of Rome and the *Tropaeum* of Adamclissi, see Ranuccio Bianchi-Bandineli, *Enciclopedia dell arte antica classica e orientale*, vol. I, Rome, 1958, p. 477 sqs, sv *Apollodoro di Damasco*; Gramatopol, *Arta imperială…*, p. 156-157, 189-196; Sâmpetru, *Tropaeum Traiani…*, p. 16-17.

[21] Resuming the whole debate on this issue, Maria Alexandrescu Vianu concludes: 'Trajan allait abandonner la forme ronde des monuments funéraires et héroïques et choisir pour sa propre tombe, mais aussi pour être glorifié, la colonne. À Adamclissi on a donc affaire à une forme retardataire de l'époque d'Auguste conservée dans le milieu provincial' – *'La propaganda imperiale…'*, p 211; the same conclusion regarding the combination of the Hellenistic and Italic architectural forms in Sâmpetru, *Tropaeum Traiani…*, p. 58.

Trajan's trophy combines four architectural forms: the circular base with steps inspired by the architecture of the temples, the drum with crenelated railing possibly derived from the funerary architecture of Rome and its surroundings, the floor of the hexagonal elements valuing polygonal altars, and the architecture of the trophy having strong military and funerary meaning.

c) Concerning the iconography of the monument, an intense debate took place in connection with the events commemorated by these metopes to determine which of the Roman campaigns against the Dacians are in question. Most scholars believe that the representations refer to the conflicts of Trajan's first Dacian war, starting from the Moesian diversion attempted by Decebalus. However, there are those[22] who believe that the Adamclisi monument refers to both Dacian wars. Therefore, the issue of the correspondence between the scenes of this triumphal monument and scenes from the Column of Rome arose. Following the thorough analysis, it was pointed out[23] that the episodes rendered in the 48 preserved metopes are only partially found in relation to events that are represented in the scenes on the column. The iconographic parallelism could be identified with certainty only in a few occurrences: scenes 40 and 41 of the column depicting the march of the legions to the battlefield and the confrontation with the Dacians and their allies corresponding to the metopes 12, 13, 36, 40; scene 42 of the column, describing an *adlocutio*, can be found in the representations that make up the fourth register of metopes. But, unlike the Trajan's column, the metopes of the Adamclisi monument lack the spatial and architectural background clues, which makes difficult an in depth thematic identification. In the case of the Romanian monument we are dealing with an artistic rendering that differs greatly from that of the Column of Rome or, as it has often been said, the artistic message is simple (sometimes rudimentary), in order to be better understood by the populations who viewed it. Soon after the discovery of the Adamclisi monument, the clumsy forms of the silhouettes on it raised questions on their artistic style. In contrast to the art of the Column from Rome, which illustrates the 'aulic art', the reliefs from Adamclisi reveal an assumed provincial way within the communication of the official visual messages.[24] From the perspective of the narrative and artistic syntax, the way of rendering the silhouettes on the Danube monument strays from the formulas used in the narrative-helical relief of the Column, where the overlapping of the plans is the basic rule. At Adamclisi, the protagonists are rendered along an oblique axis in relation to the background and distinctively placed in each compositional plane.

---

[22] See Gramatopol, *Arta imperială …*, p. 114-116 and 126.

[23] Further bibliography in Rădulescu, *Tropaeum Traiani…*, p. 39-43; Alexandrescu Vianu, 'La propaganda imperiale...', p. 219-222.

[24] The art of *Tropaeum Traiani* as a form of the official art but using the local artistic canons see Luca Bianchi, 'Il trofeo di Adamclisi nel quadro dell'arte di stato romana', *Rivista dell'Istituto Nazionale d'Archeologia e Storia dell'Arte*, 61, 2006, p. 9–61, p. 42; also in Alexandrescu Vianu, 'La propaganda imperiale...', p. 231; Barnea, Lohmann, 'Ein Monument …', p. 60-61.

Human silhouettes were technically sculpted on a flat background[25], using several stylistic means and methods: repetition, amplification (the size of the Roman soldiers in contrast to the captured or killed barbarians, the rhythm of the military conflict, emphasizing the growing dynamism of the battle scenes), metonymy, and also stereotypy (observable in the case of the Roman military, but not in the case of the barbarians,[26] which it was insisted on in detail clothing, the arrangements of the hair, types of weapons used – all together to confer an ethnic identity to the enemy[27]). The metopes utterly convey the idea of the Roman military virtue and the Roman superiority over defeated enemies (perhaps in an exaggerated manner, as M Sâmpetru affirmed,[28] contrasting with the scenes of the Column from Rome where Roman soldiers are also represented in difficult situations).

It is unanimously accepted that, since the Augustan era, the rendering of prisoners tied with their hands behind their backs and placed in front of the trophy tree is a recurring theme in the iconography of public buildings that glorify the military achievements of the Roman emperors and their armies. However, two important aspects intervene, increasing the difficulty of interpreting this Romanian monument attributed to Trajan.

The first concerns the artistic depiction of the group prisoner-trophy. From this point of view, during the Flavian era the palm tree joined the iconography of the trophy, as proven by Vespasian's coins[29] in which the trophy tree is replaced by the palm tree motif. Also, Domitian preferred the representations of the prisoners with trophies or shields (the hexagonal shield being associated with the northern Danube populations).

The second aspect concerns the symbolism of the military trophy whose dynamic can be observed during the last part of the Republic and the early period of the Principate. Influenced by the Greek artistic environment, the Roman military trophies erected by the last republican commanders symbolized the charisma of the political leader, associated with *Fortuna* and *Venus Victrix*, then *Venus Genitrix*. Important changes were introduced by Augustus,[30] connecting the military trophy

---

[25] See for the whole discussion Gerhard Koeppel, 'The Grand Pictorial Tradition of Roman Historical Representation during the Early Empire' II, *ANRW*, 12, 1, 1982, p. 507-535, p. 529.

[26] Alexandrescu Vianu, 'La propaganda imperiale…', p. 227-229.

[27] Caroline Huby, 'Réalité et représentations dans l'art romain', *MethIS*, 1, 2008, p. 69–87, p. 81-83, n. 50, 53 şi 56.

[28] Sâmpetru, *Tropaeum Traiani…*, p. 92.

[29] *BMCRE* 533, Cohen 234, *RIC* 159 - prisoner place on the back of the palm tree, BMCRE 43, RSC 229, RIC 4 – The feminine personification of *Iudea capta* having the hands tied on the back and standing in front of a palm tree see Picard, *Les trophées romains…*, p. 342-366; the innovative replacement of the trophy with a palm tree on the Flavians' coins – p. 344; for the resemblance of the clumsy reliefs from the Romanian monument with the almost ungainly representations of Domitian's monument from Mainz – p. 348-349; see also for Domitian's artistic innovations in terms of triumphal art combined with the realistic republican formulas – p. 359-366.

[30] The military trophy as a symbol for the *emperor power* stems from a military victory as Augustus' innovation see Picard, *Les trophées romains…*, p. 233 sqs.; cf. Sâmpetru, *Tropaeum Traiani…*, p. 103.

to the emperor's protective Genius. During the first two dynasties, this Augustan model was followed by Caligula, Nero, and Domitian, while other emperors, such as Claudius and Vespasian, preferred the old republican significance that favoured the dedication of the triumphal monument to a well-determined military victory. Trajan, in an attempt to distance himself from Domitian, chose the traditional republican meaning of triumphal monuments, refusing to erect statues, arches, trophies in his own name (as Pliny the Younger declares in his *Panegyric*, 59, 2). The epigraphic dedication of the trophy from Dobrogea fully affirms it, and the series of monetary issues gives coherence to the visual program of his ideology. The entire monument is dedicated to a victory that the emperor eventually consecrates to the god Mars, in consensus with the series of monetary issues that followed the battle during the first Dacian war of 101-102, which have the representation of Mars as the bearer of the trophy tree[31] or as trophy carrier associated with the goddess Victoria[32] on the reverse. On the metopes of the monument at Adamclisi, Trajan is represented 'in the middle' of his Moesian army (*exercitus Moesiae*), as reflected in the repetition of the relief with the imperial image in each of the six representation sections, grouped by contemporary historians. However, the scholars also observed an aspect that adds ambiguity to the message of this triumphal monument, namely the iconography displayed on the trophy armour (fig. 5). The elements of the cuirass glorify the emperor's power and they could be identified in the official iconography used by Flavian emperors. The acanthus plants that are represented in the middle of the lower part of the armour on the Trajan's trophy can also be found on the statue of Titus discovered in Herculaneum[33] and dated before 79 AD; the meandering decoration of the sword sheath that are sculpted on the statue of emperor Titus (from the Louvre Museum) also has two occurrences on the Romanian monument, on the trophy mannequin and on the image of the soldier rendered on the metope 57, respectively; the eagle, as the effigy of the legionaries army, which substitutes the Medusa head on the trophy armour of *Tropaeum Traiani*, characterises the triumphal art of the second imperial dynasty. These aspects confirm that the visual elements used on the Adamclisi monument cannot be dissociated from the Flavians' artistic expressions.

Putting these observations in historical context is not an easy task due to the military campaigns undertaken by the emperor Domitian in Moesia region, mentioned by literary sources and also attested by the funerary altar from Adamclisi. It is known that after the condemnation to oblivion (*damnatio memoriae*), Domitian's statues, busts, and monuments were reused and appropriated by the Antonin dynasts (including Trajan[34]). As we previously mentioned, two other

[31] RIC 337 and 426; RSC 270; SEAR 88, 987.
[32] RIC 114; RSC 63; SEAR 3119.
[33] Diana E. E. Kleiner, *Roman Sculpture*, Yale University, p. 173-174, fig. 141.
[34] For all the bust of Domitian see Erich R. Varner, *Mutilation and Transformation:* Damnatio Memoriae *and Roman Imperial Portraiture*, Leyde, 2004 p. 111-135; for the honorary arch of Domitian from Puteoli, erected by the time of the *Via Domitiana* inauguration, but reused by Trajan see Harriet

Roman constructions were built in the vicinity of the monument at Adamclisi prior to 109 (when Trajan's Trophy was inaugurated): the altar and the tumulus-type building, poorly preserved today.

Unfortunately, over time, no consensus has been reached on their dating, especially regarding the tumulus monument. If the latter is considered another building erected by Trajan, it seems unusual for the emperor to have built two monuments trusted with the same role, located in the same area on the right side of the Danube River rather than the left, which represented the Dacian territory partially acquired after his own military campaigns. But if we accept that the other two monuments at Adamclisi date from the Flavian period, as some scholars claim,[35] then the relationship between these buildings and Trajan's trophy can be reconsidered. Is the restored monument at Adamclisi just a construction commissioned by Trajan to mark the victory against the Dacian diversion in the regions of Lower Moesia in the first Dacian war or for his final victory after both campaigns? Or was the Antonin emperor's goal to erect his own monument in the same area as the other Domitian's constructions, in an attempt to erase the existence of the last Flavian from the memory of his contemporaries, as Al. S. Ştefan proposed in a relatively recent study? In his detailed study published in 2009, Ştefan revaluates the entire archaeological dossier of the Adamclisi monuments. His analysis also includes logical arguments and information provided by written sources regarding the campaigns carried out on the Danube by the Roman armies in 84-85, 86 and 89. By taking into account the fact that the Augustan trophy at La Turbie (with which Trajan's trophy at Adamclisi is often compared) was built at the edge of a territory within the Roman borders, Al. S. Ştefan seeks the logical explanation for Trajan's choice of placement to mark his victories against the Dacians. Why did he choose the right bank of the Danube River, which had been a part of the Roman world for decade, and not the left? The hypothesis he poses (continuing the thesis of A. G. Poulter, from 1983) is to consider the *tumulus* at Adamclisi as a Domitian trophy and not a tomb of a military commander. Thus, by dismantling of this Domitianic building, Trajan got his revenge by changing the memorial content of the whole Adamclisi area.

In this case, the question that arises is whether Trajan did or did not reuse the elements from the old monument of Domitian as he did in the case of the Puteoli arch[36] (and perhaps even in the Corinthian arch[37]). As it is known, the inauguration of the road linking Puteoli to Rome is inscribed on a monumental inscription

---

I. Flower, 'A Tale of Two Monuments : Domitian, Trajan and some Praetorians at Puteoli (AE, 1973, 137)', *AJA*, 105, 2001, p. 625-648; cf. Varner, *Mutilation and Transformation…*, for Puteoli p. 133; for the discussion upon the arch from Lechanion, Corinth see Blonce Caroline, 'De Domitien à Trajan: arcs monumentaux et *abolitio memoriae* (Pouzzoles et Corinthe)', *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, 19, 2008. p. 165-176.

[35] See for the entire discussion Ştefan, '*Tropaeum Domitiani* à Adamclissi (Mésie Inférieure)'.

[36] Flower, 'A Tale of Two Monuments'.

[37] Blonce, 'De Domitien à Trajan'.

dedicated to Domitian,[38] in 95 AD, which was destroyed and removed after the assassination of the last Flavian. The back side of this erased inscription was reused during Trajan's reign, probably following his orders. Consequently, the block was sculpted with new reliefs displayed in two juxtaposed registers (depicting the silhouette of a Roman soldier with a tunic, cloak and spear on the right panel, and a group of praetorians on the left). The redecorated stone was integrated into the honorary arch of Trajan from Puteoli, built in 102 AD after the completion of the works started by Nerva for *Via Antiniana*, which linked Puteoli to the old *Via Appia*. Trajan's reusing of Domitian's architectural achievements cannot be left out of our discussion regarding the memorial area from Adamclisi. If we credit Poulter-Ștefan hypothesis regarding the triumphal function of the tumulus-type monument, then it becomes quite clear that those many[39] artistic elements are inspired by the Flavian iconography. Trajan probably reused[40] these wishing to not only to erase the name of a bad emperor from history, but also to keep vivid the memory of the military achievements of the Roman soldiers and their victory upon the barbarians from Lower Danubian Regions.

However, the human silhouettes represented on Trajan's trophy are crude, strongly contrasting with the refined way of rendering the decoration. In some respect, the lower art quality could be due to the stone used (excavated from Deleni quarry), which provide a biogenic (therefore, quite porous) limestone. But most of the remaining questions are related to the origin of the craftsmen/workers who were commissioned to build the monument.[41]

d) The artistic style of this monument (Fig 6, a, b, c) is the focus of other contemporary research. The analyses highlight both the variety of the decorative elements and the special quality in terms of technical and artistic style, contrasting them with the rather rudimentary human figures rendered on merlons and metopes. Comparative studies have shown that the decorative art of the *Tropaeum Traiani* is originated in the themes and forms attested in Augustus time. During this time, profound artistic synthesis occurred in Rome and Italy, which is attested by the

[38] *AE*, 1973, 137: *·Imp(eratori) Caesari / diui Vespasiani f(ilio) / Domitiano Aug(usto) / German(ico) pont(ifici) max(imo) / trib(unicia) potest(ate) XV imp(eratori) XXII / co(n)s(uli) XVII cens(ori) perpet(uo) p(atri) p(atriae) / colonia Flauia Aug(usta) / Puteolana / indulgentia maximi / diuinique principis / urbi eius admota.*

[39] The palm tree of the artistic repertoire of merlons; the cuirass iconography with acanthus plant placed in the middle of the lower part of the armour and the substitution of Gorgoneion by the eagle; the decoration on the sheath sword of the trophy-mannequin, the pair of the hexagonal shields, which are present on the so-called trophy of Marius, in fact a Domitian's trophy that is placed nowadays at the foot of the Capitoline hill in Rome (for this latter example see Picard, *Les trophées...*, p. 350-352).

[40] This probability is quite modest, because the blocks of stones that contain these artistic elements have no traces of subsequent technical intervention, as in the case of the blocks from Puteoli.

[41] Alexandrescu Vianu, 'La propagande impériale…', p. 217 și n. 79.

presence of complex decorations on the funerary monuments,[42] including all the ornamental motifs represented on the Romanian monument: the flattened pilasters, schematic ivy, geometric shapes, as well as flourishing twists decorating the palmettes. These elements attest the connection and integration of this provincial area with the Roman artistic field.

The lower frieze of Trajan's monument piqued the interest of the researchers. This frieze is displayed horizontally on the entire circumference of the drum and includes the motif of the acanthus scroll decorated with the animal protomes. A slab, fixed on the northern side of the building, as it is reconstructed today, contains two vines coming out from an acanthus plant, which then split in opposite directions. These two vines meet again on the southern side of the monument in a *kantaros* type vessel flanked by pigeons, having a funerary connotation frequently seen on the Greco-Roman memorial monuments. The lower frieze is framed at the top and bottom by a border with alternating egg motifs (longitudinally) and two vertical lenticels.

This manner of depicting the acanthus vines in a symmetrical arrangement of the scrolls (facing each other) decorated with human silhouettes or animals instead of flowers has Hellenistic and Oriental origin[43] and its dissemination in the entire Italic and Gallic space is abundantly present in the I p. Chr.[44] when Rome and its surrounding areas prove the frequent use of this type of decoration (seen on the tomb of the Hatterii, on the *Via Labicana*[45] and on the pillars of the arch of Titus in Rome[46]). Summarising[47] the analysis of the Trajan monument's decorations, M. Sâmpetru concludes that the decoration with palmettes and S-shaped twists and the acanthus vine with animal protome had already become widespread throughout the Roman world in the Flavian era. Therefore, the presence of these types of decorations on *Tropaeum Traiani* demonstrates the cultural connectivity of the Moesia province to the Roman world. The animal sculpted in the middle of the scroll (fig. 6.a) was considered either a wolf, with reference to the Dacian flag,[48] or a dragon, an Augustan motif, also found on the northern frieze of the Glanum mausoleum.[49]

---

[42] Mario Torelli, 'Monumenti funerari con frigio dorico', *Dialoghi di Archeologia*, 2, 1968, p. 32-48; Martina Schwarz, *Tumulat Italia tellus: Gestaltung, Chronologie und Bedeutung der römischen Rundgräber in Italien,* Rahden/ Westfalen, Leidorf, 2002.

[43]The start point of the entire historical discussion was the seminal study that has been written more than a half a century ago by Toynbee and Ward-Perkins, see, Jocelyn M. C. Toynbee and John M. Ward Perkins, 'Peopled Scrolls: A Hellenistic Motif in Imperial Art', *Papers of the British School at Rome*, vol. 18, 1950, p. 1-43.

[44] Alexandrescu Vianu, 'La propagande impériale…', p. 216-217 and notes 75-77.

[45] Barbara Borg, *Roman Tombs and the Art of Commemoration. Contextual Approaches to Funerary Customs in the Second Century CE*, Cambridge, CUB, 2019, p. 253-255, n. 225, 226, and fig. 4.25.

[46] Michael Pfänner, *Der Titusbogen*, Mainz am Rhein, Verlag Philipp von Zabern, 1983, p. 25-28.

[47] Sâmpetru, *Tropaeum Traiani*…, p. 116-125.

[48] Sâmpetru, *Tropaeum Traiani*…, p. 127.

[49] Alexandrescu, 'La propagande impériale', p. 216-217.

In our opinion, assuming that the animal protome from Adamclisi is the Dacian wolf (symbol of the Dacian flag) is quite problematic because the Dacians were part of the military coalition that fought the Roman army. Dacians were indeed the most prominent group of the barbarian military coalition, but they didn't fight alone. Both the metopes and the merlons, as well as the weapons shown on the upper frieze, situated above the second hexagonal prism,[50] depict explicitly the ethnic diversity of Rome's enemies. Therefore, it is difficult to understand and explain the purpose of such 'iconographical privilege' of Dacian enemy at the level of the lower frieze.

We believe that the head of the animal that adorns the acanthus scroll represents indeed a head of a wolf. However, we are not referring to the wolf of the Dacian flag, but to the animal associated (together with the woodpecker) since ancient Rome to the god of war.[51] We know from T. Livius that a statuary group representing the god Mars with wolves (T. Liv., 22, 1, 12) stands up on *Via Appia* since the 3rd century BC. Interestingly, the same author provides information about the wolf as a messenger of Mars that enables the victory of the Romans in the battle of Sentinum in 295 BC (the third Samnite war), when Rome had to face a strong coalition of Samnites, Etruscans, Gauls senoni and Umbrian populations (T. Liv., 10, 27). The appearance of the wolf chasing a deer between the battle lines was interpreted as an auspicious message, reminding the Romans that they were the sons of Mars.[52] The presence of the wolf in military contexts still appears in the later part of the republic in the verses of Vergilius (*Aeneida*, 9. 566) and Horatius (*Carmina*, 1, 17, 9), where we find the 'Mars' label given to the wolf – *Martius lupus* or *Martialis lupos*.

This association between Mars and the wolf in a difficult military context (Romans facing an enemy coalition, as stated by T. Livius) is important to our discussion. On the one hand, the situation in Moesia follows the military pattern of the Romans facing an enemy coalition. On the other hand, Trajan's monument from Adamclisi is dedicated to the god of war (as it is expressed by the inscription), in his state of *Mars Ultor*. Therefore, we believe that associating the animal head sculpted in the acanthus scrolls with the Dacian wolf is not entirely correct; instead,

---

[50] The entire discussion concerning the location of the weapons frieze in Sâmpetru, *Tropaeum Traiani…*, p. 141-144.

[51] Georges Dumézil, *La religion romaine archaïque avec un appendice sur la religion des étrusques*, Paris, Payot, 1974, p. 218

[52] T. Liv., 10, 27, 8-9: 'A hind driven by a wolf from the mountains ran down into the open space between the two lines with the wolf in pursuit. Here they each took a different direction, the hind ran to the Gauls, the wolf to the [9] Romans. Way was made for the wolf between the ranks; the Gauls speared the hind. On this a soldier in the front rank exclaimed: 'In that place where you see the creature sacred to Diana lying dead, flight and carnage will begin; *here the wolf, whole and unhurt, a creature sacred to Mars, reminds us of our Founder and that we too are of the race of Mars* (emphasis added; - *hinc victor Martius lupus, integer et intactus, gentis nos Martiae et conditoris nostri admonuit*)'.

our opinion is that the wolf is connected to the god Mars, to whom this monument is most likely dedicated.

The motif of the wolf's head is indeed a 'novelty' in the whole decorative register of the Trajan's triumphal monument, as M. Sâmpetru observed a few decades ago when he assumed the animal protome in the lower frieze to be 'the Dacian wolf (dragon)'. But within the comparative analysis that he drew between the *Tropaeum Traiani* and the Column from Rome (as monuments erected by the orders of the same emperor), Sâmpetru stated[53] that the decorative motif of the Dacian wolf's head sculpted in Romania could be considered a 'source of inspiration' for the decoration of the pedestal of the column built in the capital of the Empire. In our opinion, the differences between the animal heads on the two monuments are considerable. The animal's tongue of the Dacian dragon appears only on the pedestal of the Column and not on the Adamclisi monument; the opening angle of the mouth on the Romanian frieze is smaller than of the dragon's on the column; and the position of the ears relative to the neck differs on the two monuments. Stylistically, the head of the wolf on the Romanian monument show strong similarities[54] to the she-wolf (*lupa*) represented on public monuments and coins, including the coins of Trajan.[55] The wolf's head associated with Mars on the lower frieze of the monument could enhance the coherence of the military iconographic program of republican origin for which Trajan opted, in order to distance himself from his Flavian predecessor, the emperor Domitian.

---

[53] Sâmpetru, *Tropaeum Traiani...*, p. 127: 'Totuşi o comparaţie cu balaurul dacic (draco) sculptat între trofee, pe piedestalul Columnei traiane, ne face să credem că ar fi putut servi ca motiv de inspiraţie, asemănarea fiind frapantă. În acest caz, motivul animalier al frizei inferioare ar fi singurul element nou ca elaborare din decorul arhitectural al tamburului cilindric, celelalte fiind comune, după cum am văzut, din repertoriul artei decorative romane' / 'However, a comparison with the Dacian dragon (draco) carved between trophies, on the pedestal of the Trajan's Column, leads us to believe that it could have served as a source of inspiration, the resemblance being striking. In this case, the animal motif of the lower frieze would be the only new element as an elaboration in the architectural decoration of the cylindrical drum, the others being common, as we have seen, in the repertoire of Roman decorative art.'

[54] These similarities look up to the representation of the mouth, fangs, and mane on the back of the neck.

[55] *Lupa capitolina* appears on the reverse of the sestertes, issued by the power of the Roman Senate – coins from 107: BMCRE III 1061, SRCV II 3246, Cohen II 340, RIC II 694; coins from 115: RIC II 691; Cohen 338; coins dated in the period 116-117: BMCRE III, 13602. *Lupa capitolina* is also sculpted on the relief from Ostia that embellish the altar of Venus and Mars, which was restored by Trajan. The relation between Trajan, Mars, and the she-wolf with the twins seems to remain an artistic theme even after the death of the emperor, as it appears on the *pteryges* of the imperial armour of Trajan's statue from Utica – for the date of this statue see Felletti Maj, *Enciclopedia dell Arte Antica (1966)*, https://www.treccani.it/enciclopedia/traiano_(Enciclopedia-dell'-Arte-Antica)/; see also R. Bianchi Bandinelli, M. Torelli, *L'arte dell'antichità classica, Etruria, Roma*, Turin, UTET, 1976, p. 145; cf. Laura Nicotra, *The Figurative Programme of the Architraval Friezes in the Forum of Trajan, Rome*, Electronic PhD Thesis, University of Leicester, 2015. http://hdl.handle.net/2381/37919, p. 124.

Conclusion

Trajan's monument from Adamclisi accomplishes three memorial functions: the first originates from the republican model of understanding the triumph; the second (also of republican inception) symbolizes the celebration of Roman soldiers fallen on the battlefield and the military victory over the barbarians; and the third resonates with the Augustan ideology, celebrating the imperial power of Trajan. In addition, his choice of where to build this monument (as a mark of Roman power and his authority) had to reflect his own ideology, thus removing any reference to Emperor Domitian and his memory. Adapting the visual elements of Flavian's propaganda and using the triumphal architecture and art, Trajan could simultaneously condemn the despot Domitian and proclaim the return of a stable state through the enthronement of his beneficent power. As the construction took place shortly after the conflicts, the memory of that period should still have been quite vivid among those who would look at the monument. The potential viewers were not only barbarians (whose attention was to be drawn by the reliefs for a better understanding of the fate of those who oppose Rome), but also the provincial inhabitants – somewhat faithful to the Roman state and particularly the military troops stationed in that area. These troops, we believe, are addressed with the main propaganda message. It is quite possible that the soldiers of the Roman army were quite educated, but their degree of culture was not comparable to that of the elite immersed in academic culture in the capital. We believe that the soldiers of the Roman army, regardless of their origin and enrolment in a certain combat contingent, were familiar with the ceremonies dedicated to Mars and the oral history of military episodes. Trajan, a military commander himself, was quite aware of the war culture of the Roman world. Therefore, we believe that the stylistically diverse art of the Romanian monument should be considered in this social and cultural context.

Trajan's Column in Rome and the Monument at Adamclisi are prominent examples of his skillful visual program, using various images and symbols in different socio-cultural contexts. Like Julius Caesar and Augustus, Trajan demonstrated the understanding of the 'art' of propaganda.

The ideological imprint of these two monuments is evident even today. Professor Alexandru Barnea, during his life and posthumously in an article dedicated to the Adamclisi monument, linked the 1977 reconstitution of Trajan's trophy by Romanian historiography to Ceausescu's use of history as an instrument his propaganda. The connection of this monument with politics and ideology continued after the falling of Ceausescu's regime, condemning *Tropaeum Traiani* to play the same propagandistic role many centuries after Trajan used it for the same purpose.

Bibliography

Alexandrescu Vianu, Maria, 'La propagande impériale aux frontières de l'Empire romain. *Tropaeum Traiani*', *Dacia* N.S., 50, 2006, p. 207-234.

Aparaschivei, Dan, *Oraşele romane dela Dunărea Inferioară* (secolele I-III p. Chr.), Iaşi, Ed. Universităţii "Alexandru Ioan Cuza" din Iaşi, 2010.

Barnea, Alexandru, 'Le Trophée de Trajan et la colonne de Rome', *Dossiers d'archéologie*, n. 359, 2013, p. 42-49.

Barnea, Alexandru, Polly Lohmann, 'Ein Monument am Rande des Imperiums Architektur und Bildprogramm des Tropaeum Traiani/ Un monument la marginea Imperiului Roman Arhitectura şi imaginile sculptate de pe monumentul Tropaeum Traiani', in Polly Lohmann (ed.), *Archäologie und Politik. Die zwei Geschichten des Tropaeum Traiani zwischen Heidelberg und Adamklissi*, 2021, p. 53-80.

Bianchi Bandinelli, Ranuccio and Torelli, Mario, *L'arte dell'antichità classica, Etruria, Roma*, Turin, UTET, 1976.

Bianchi, Luca, 'Il trofeo di Adamclisi nel quadro dell'arte di stato romana', *Rivista dell'Istituto Nazionale d'Archeologia e Storia dell'Arte*, 61, 2006, p. 9–61.

Bianchi-Bandineli, Ranuccio, *Enciclopedia dell arte antica classica e orientale*, vol. I, Rome, 1958.

Blonce Caroline, 'De Domitien à Trajan: arcs monumentaux et *abolitio memoriae* (Pouzzoles et Corinthe)', *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, 19, 2008, p. 165-176.

Borg, Babara, *Roman Tombs and the Art of Commemoration. Contextual Approaches to Funerary Customs in the Second Century CE*, Cambridge, CUB, 2019.

Cichorius, Conrad, *Die romischen Denkmäler in der Dobrudscha, eine Erklarungsversuch*, 1904.

Doruţiu Boilă, Emilia, 'Un fragment necunoscut din inscripţia trofeului de la Adamclisi', *StCl*, 7, 1965, p. 209-214. Doruțiu Boilă, Emilia, 'Despre inscripţia votivă a monumentului triumfal de la Adamclisi', *StCl*, 25, 1987, p. 45-56

Dumézil, Georges, *La religion romaine archaïque avec un appendice sur la religion des étrusques*, Paris, Payot, 1974.

Felletti Maj, *Enciclopedia dell Arte Antica (1966)*, https://www.treccani.it/enciclopedia/traiano_(Enciclopedia-dell'-Arte-Antica)/.

Florescu, Florea Bobu, *Das Siegesdenkmal von Adamclissi Tropaeum-Traiani*, Bucharest-Bonn, 1965.

Flower, Harriet I., 'A Tale of Two Monuments: Domitian, Trajan and some Praetorians at Puteoli (AE, 1973, 137)', *AJA*, 105, 2001, p. 625-648.

Gramatopol, Mihai, *Arta imperială a epocii lui Traian*, Bucureşti, Ed. Meridiane, 1984.

Huby, Caroline, 'Réalité et représentations dans l'art romain', *MethIS*, 1, 2008, p. 69–87.

Kleiner, Diana E. E., *Roman Sculpture*, Yale University, 1991.

Koeppel, Gerhard, 'The Grand Pictorial Tradition of Roman Historical Representation during the Early Empire' II, ANRW, 12, 1, 1982, p. 507-535.

Matei-Popescu, Florian, 'Tropaeum Traiani', in Ioan Piso, Rada Varga (coord.), *Trajan und seine Stadte*, Cluj-Napoca, 2014, pp. 205-223.

Nicotra, Laura, *The Figurative Programme of the Architraval Friezes in the Forum of Trajan, Rome*, Electronic PhD Thesis, University of Leicester, 2015.
http://hdl.handle.net/2381/37919

Panaite, Adriana, 'Tropaeum Traiani from *civitias* to *municipium*, a hypothesis', in A. Panaite, R. Cârjan, C. Capiță (coord.), *Moesica et Christiana*. Studies in honour of Professor Alexandru Barnea, Brăila, Ed. Istros, 2016, p. 163-172.

Pârvan, Vasile, *Cetatea Tropaeum. Considerații istorice*, București, Tipografia Gutenberg, 1912.

Petolescu, Constantin C., *Decebal, regele dacilor*, București, Ed. Academiei, 1991.

Petolescu, Constantin C., *Dacia un mileniu de istorie*, București, Ed. Academiei, 2010.

Pfänner, Michael, *Der Titusbogen*, Mainz am Rhein, Verlag Philipp von Zabern, 1983.

Picard, Gilbert Charles, *Les trophées romains. Contribution à l'histoire de la religion et de l'Art triomphal de Rome*, Paris, Ed. De Broccard, 1957.

Poulter, A. G., 'The Lower Moesian Limes and the Dacian Wars of Trajan', *Studien zu den Militärgrenzen Roms III, 13. Internationaler Limeskongress Aalen 1983*, Stuttgart, 1986, pp. 518-528.

Rădulescu, Adrian, *Tropaeum Traiani. Monumentul și cetatea*, București, Ed. Sport-Turism, 1988.

Sâmpetru, Mihai, *Tropaeum Traiani. II. Monumentele romane*, București, Ed. Academiei RSR, 1984.

Schwarz, Martina, *Tumulat Italia tellus: Gestaltung, Chronologie und Bedeutung der römischen Rundgräber in Italien,* Rahden/ Westfalen, Leidorf, 2002.

Speidel, Michael P., 'The suicide of Decebalus on the Tropaeum of AdamKlissi', *RA*, 1, 1971, p. 75-78.

Ștefan, Alexandru-Simion, 'Victoires et defaites en Getie et en Dacie de Burebistas à Decebale, ou de Cesar à Trajan', MEFRA, 2, 121, 2009, p. 431-461

Ștefan, Alexandru-Simion, '*Tropaeum Domitiani* à Adamclissi (Mésie Inférieure)', in C. Marangio, G. Laudizi (eds.), *Παλαιὰ φιλία. Studi di topografia antica in onore di Giovanni Uggeri*, Galatina, Mario Congedo Editore, 2009, p. 613-634)

Tocilescu, Grigore, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucarest, 1900.

Torelli, Mario, 'Monumenti funerari con frigio dorico', *Dialoghi di Archeologia*, 2, 1968, p. 32-48.

Toynbee, Jocelyn M. C., Ward Perkins, John. B. 'Peopled Scrolls: A Hellenistic Motif in Imperial Art', *Papers of the British School at Rome*, vol. 18, 1950, p. 1-43.

Varner, Erich R., *Mutilation and Transformation:* Damnatio Memoriae *and Roman Imperial Portraiture*, Leyde, 2004.

Annexes

List of illustrations:

Fig 1 – Map of Dobrogea, with the location of *Tropaeum Traiani*[56]

Fig 2 – Triumphal monument from Adamclisi, România (photo Anca Cezarina Fulger)

[56] Apud *Westermanns Großer Atlas zur Weltgeschichte*, 1978, map accessible online: Danubian Limes#/media/File:Limes 4.png

Fig 3 – Barbarians rendered on merlons: a – the 22nd merlon; b – the 26th merlon; c – the 23rd merlon (photos Anca Cezarina Fulger)

Fig. 4 – The superstructure of the triumphal monument with the trophy (photo Anca Cezarina Fulger)

Fig. 5 – The cuirass of the trophy (photo Anca Cezarina Fulger)

Fig. 6 – Decoration of the monument: a. the lower frieze of the drum; b. the upper frieze of the drum; c. pilasters with flattened capitals and decoration with schematic ivy (photos Anca Cezarina Fulger)

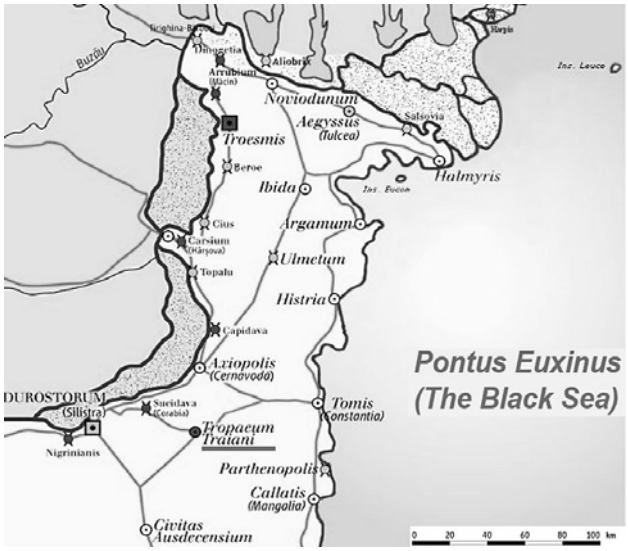


Fig. 1: The map of Dobrogea during the 2nd century of CE

Fig. 2: Trajan's triumphal monument of Adamclisi (Romania)

Fig. 3. a – the 22nd merlon

Fig. 3. b – the 26th merlon

Fig. 3. c – The 23rd merlon

Fig. 3: The barbarians rendered on the merlons

Fig. 4: The superstructure of the monument, with the military trophy, as was restored in 1977

Fig. 5: The cuirass of the trophy with symbols of the imperial power

Fig. 6. a – the lower frieze of the drum

Fig. 6. b – the upper frieze of the drum

Fig. 6. c – pilasters with flattened capitals and decoration with schematic ivy which are alternatively placed between the metopes

Fig. 6: Decoration of the drum

B.

PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE ANCIEN EN AFRIQUE DU NORD ET DANS LA RÉGION DU BAS-DANUBE: IMPORTANCE CULTURELLE, ÉDUCATIVE ET ÉTHIQUE/

ANCIENT ARCHAEOLOGICAL HERITAGE IN NORTH AFRICA AND LOWER DANUBE: CULTURAL, EDUCATIONAL, AND ETHICAL MEANINGS

LE PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE ANTIQUE DE LA RÉGION DE SIDI BOUZID (CENTRE TUNISIEN) : PERSPECTIVES DE MISE EN VALEUR

Anis HAJLAOUI
Institute national du patrimoine, Tunisie

Abstract: There are more than 1500 archaeological sites of interest from prehistoric and historical periods in the region of Sidi Bouzid. These sites are linked to economic life, as evidenced by the presence of oil presses, agricultural tools, and hydraulic monuments, or with artisanal activity such as ceramics. Other sites relate to religious life, such as temples and churches or daily life such as thermal baths and private houses. However, the rich information that these sites give us does not meet the expectations of those who are concerned by the heritage which must therefore be integrated into sustainable development and only after the enhancement of our ancient heritage. Likewise, development cannot be done without the participation of several stakeholders and the creation of a museum that summarizes the ancient past of the region. In this context, the creation of one or two tourist circuits connecting the sites ready for the visit to the museum makes it possible to complete this enhancement project and integrate our heritage into sustainable development.

Keywords: Sidi Bouzid, archaeological and historical heritage, enhancement, archaeological park, museum, visit circuit, sustainable development

Introduction

Faisant partie, à l'époque romaine, de la province de la *Byzacena*, la région de Sidi Bouzid a vu la naissance d'un certain nombre d'entités, autant de petits centres ainsi que des stations à l'exemple de *Nara, de Madursuma, d'Ammaedursa, d'Autenti,* de *Cilma* et de *Thagamuta.* De ce fait, cette zone steppique dispose aujourd'hui d'un héritage patrimonial antique important et varié. Certes, les escargotières, les mausolées, les installations hydrauliques, les stèles, les petits complexes thermaux, les églises, les tableaux de mosaïques ornant les différents monuments et autres présentent non seulement une matière importante pour la recherche scientifique, mais constituent aussi un patrimoine susceptible d'être intégré dans le développement durable. À vrai dire, pour mettre en valeur une telle richesse patrimoniale[1], il serait indispensable de procéder à la création d'un parc

[1] Outre ce patrimoine culturel matériel mobilier ou immobilier, la région se caractérise par la richesse de son patrimoine immatériel. Les connaissances, les compétences, la poésie, les chants et les habitudes alimentaires sont parmi les caractéristiques les plus marquantes de ce patrimoine. De plus, il ne faut

archéologique et d'un musée qui résume le passé antique de la région ainsi que le choix de quelques sites prêts à la visite et présentant une particularité régionale. Dans ce cadre, la création d'un ou deux circuits touristiques reliant les sites au musée est indispensable.

I. Un patrimoine archéologique important mais non exploité

Il résulte des travaux d'inventaire, quoique inachevés, et des prospections archéologiques antérieures[2] aux miennes que la richesse des vestiges archéologiques dans une mosaïque de territoires et de paysages aussi remarquables que vulnérables dont dispose la région de Sidi Bouzid est incontournable. On trouve dans la région de Sidi Bouzid plus de 1500 sites archéologiques d'intérêt pour les périodes préhistoriques et historiques. Toutefois, cette richesse patrimoniale est mal connue du public et même aussi de beaucoup de chercheurs. Cela s'explique par plusieurs raisons.

Cependant, les sites archéologiques de la région ne sont pas inventoriés sauf ceux signalés par la carte topographique à l'échelle 1/50000 (feuille Meknassy n°) et ce grâce aux travaux de Sadok Ben Baaziz[3]. L'inventaire de l'Atlas archéologique n'a concerné que quelques sites couverts par la feuille de Sbeïtla mais à l'échelle 1/200000 seulement. De plus, le projet lancé par l'Institut National du Patrimoine en 2010 pour inventorier tous les sites archéologiques et historiques de la région de Sidi Bouzid a été arrêté en 2011. Par conséquent, on n'aboutit à aucun résultat concret.

Ensuite, aucun site archéologique ou monument historique de la région de Sidi Bouzid n'a été cité ou mentionné dans les manuels relatifs aux enseignements primaire, secondaire ou universitaire. Par conséquent, nos étudiants n'ont aucune idée sur ce patrimoine archéologique antique. Enfin, à l'exception de la petite brochure étayant les composantes du parc de Bouhedma, nous n'avons pas de guide qui met à la disposition des lecteurs la moindre information archéologique ou historique sur la région.

À vrai dire, les sites antiques de la région de Sidi Bouzid sont différents de ceux qu'on connait habituellement en Tunisie. Il ne s'agit pas de grands sites antiques de l'importance de Dougga, d'El Jem, ou de Sbeïtla, ou encore de sites islamiques de Kairouan de Tunis, de Sousse ou de Sfax. Il ne s'agit pas non plus de sites inscrits sur la liste du patrimoine mondial. De même, les pièces archéologiques n'ont jamais été exposées et encore non inventoriées. En plus, ce sont des sites

---

pas oublier l'important patrimoine environnemental, qui est représenté, par exemple, dans la Réserve de Bouhedma dans la délégation d'El-Mezzouna.

[2] Il est important d'évoquer, ici, tous les travaux de nos collègues Ben Baaziz Sadok à Meknassy, de Bejaoui Fathi, Boussoffara Ridha, S. Ben Moussa, Aoudi-Abeljaoud Nabiha, Belhouchet Lotfi, à qui nous devons de mieux apprécier, aujourd'hui, l'importance et la richesse du patrimoine de la région.

[3] Ben Baaziz Sadok, « Prospection archéologique de la région d'El Meknassi (premier bilan) », *Bulletin des travaux de l'Institut National d'archéologie et d'Art,* fasc. 4, 1991, p. 29-39.S ; Ben Baaziz Sadok, *El Meknassi*, *Carte Nationale des Sites archéologiques et des Monuments historiques*, INP, Tunis, 2000.

qui ne figurent pas parmi les projets présidentiels ou soutenus et financés par un tel ou tel organisme régional ou national ou international. Les sites archéologiques de la région de Sidi Bouzid sont des sites urbains ou ruraux, peu ou mal connus et non-inscrits sur la liste du patrimoine national.

Toutefois, ils n'en ont pas moins de propres caractéristiques. D'abord, dans chaque site on trouve plus de quatre monuments représentatifs. Le site de Bir El Hefay, un site urbain, offre la possibilité de découvrir sur le terrain quatre types de mausolées romains[4]. Dans les autres sites, à Sidi Nayer ou à Hr El Hanancha par exemple, il est possible de trouver le témoignage de toutes les activités de la vie quotidienne antique : les thermes (vie sociale/privée), les huileries (vie économique), mausolée (monde funéraire), etc. La présence du christianisme dans la région se révèle à travers l'existence de monuments et de petits centres ecclésiastiques comme celui de Hr Ksar El Baroud[5]. Ensuite, tous ces sites sont très accessibles. Bir El Hefay, Hr El Hanancha et Ksar El Baroud se trouvent sur la même voie Gafsa-Kairouan-Tunis, un itinéraire important entre le centre et le sud-ouest tunisien. Pour les autres sites tels qu'Aïn Kouka, Sidi Ameur[6] ou Ksar Lamar[7], ils sont aussi desservis par des routes principales, secondaires ou pistes agricoles mais goudronnés. (Voir Fig. n°1)

Par ailleurs, certains sites s'intègrent dans de beaux paysages naturels. Le site d'Aïn Kouka, dont les origines se perdent dans la nuit des temps, est implanté sur les hauteurs du flanc méridional de Jbel Sidi Ahmed Kouka. De ce fait, à partir de cet endroit, au pied duquel naissent quelques sources d'eau qui favorisent la plantation de plusieurs végétations et arbres comme les palmiers en particulier, on

---

[4] Le site de Bir El Hefy, l'antique *Nara*, donne l'exemple d'un site d'exception où on trouve trois types de mausolées : mausolée-temple, mausolée tour et mausolée hexagonale

[5] Ce site se trouve à une vingtaine de kilomètres à l'est de *Sufetula* et à 7-8 km au sud de *Cilma* dans la plaine de Gammouda, dans le gouvernorat de Sidi Bouzid[5]. Il s'agit d'un site important qui s'étend sur une superficie estimée à plus de 50 h. D'une trentaine de sites qui abritent des monuments chrétiens, le site de Ksar El Baroud est le plus significatif dans la région de Sidi Bouzid. Ses caractéristiques archéologiques jusqu'au XIXe siècle consistaient en une grande fontaine, un réservoir, un aqueduc romain et les vestiges d'un bâtiment qui aurait pu servir de thermes. Une découverte fortuite, à l'occasion de travaux effectués pour la création d'une retenue d'eau a entraîné des fouilles du site qui ont prouvé l'existence d'un complexe ecclésiastique. L'ensemble est composé d'une première église dotée d'un baptistère, de chapelles et de plusieurs annexes. Une seconde église se situe à proximité. L'ensemble suivait la même orientation sud-ouest / nord-est.

[6] Ce site est situé à droite de la route reliant Meknassy à la ville de Regueb. Il est à environ 7 km de cette dernière. Les monuments visibles les plus importants sont les thermes romains, qui attirent l'attention par leurs salles dont certaines sont encore voutées et mosaïquées et un bassin décoré en mosaïques Non loin de ce petit complexe thermal se trouve un autre bâtiment non identifié et délabré. Un important bassin devait alimenter en eau le petit complexe thermal. Le site est occupé, en partie, par la zawiya de Sidi Ameur ou s'organise chaque année une fête dite « Zarda » en honneur de ce Saint.

[7] Cet important site antique est situé à l'est de la ville de Manzel Bouziane, à environ 7 km de celle-ci et à proximité du village d'Al-Itizez qui se trouve à environ 500 m de la zone archéologique. Il est classé comme zone archéologique le 8 mai 1895. Parmi les monuments à signaler: Un fortin ou un monument fortifié et des thermes romains

peut avoir accès à une superbe vue sur de la vallée où domine Garaat Majdoul. Le parc national de Bouhedma, avec toute sa richesse naturelle, écologique, zoologique et archéologique, pourrait offrir, suite à son accessibilité, les possibilités de randonnées pédestres et culturelles. De même, l'aménagement et l'entretien de quelques sentiers de parcours au sein de ce parc pourront bien faciliter la visite de ses différentes composantes, notamment le beau mur de dérivation maintenu sur oued Haddej qui se trouve dans les périphériques méridionaux et non loin de la source de Haddej. Le site de sidi Nayer, implanté sur un flanc du couteau d'une colline dans un milieu rural vierge, offre à son visiteur la tranquillité d'esprit et donne l'aspect d'une occupation antique rurale.

Fig. 1 : Carte de la région de Sidi Bouzid : répartition des sites archéologiques cités dans le texte

Cependant, cette richesse patrimoniale antique, qui ne doit pas nous faire oublier l'existence d'un patrimoine matériel colonial et un d'autre immatériel très riche, ne cache pas certains craints quant à sa mise en valeur. Ce patrimoine encore

non inventorié révèle le manque d'intérêt que manifeste la société civile à cet égard. Pour la population locale, les ruines d'un tel monument ou d'un tel site ne servent à rien à moins qu'elles soient des carrières de pierres. Pour certains, surtout les commerçants des antiquités qui travaillent hors de la loi, la valeur d'un site se mesure à ce qu'ils y trouver comme objet précieux après des fouilles clandestines. Pour certains qui travaillent dans les sites, les ruines représentent une source de revenus, un moyen financier et matériel sans plus. Pour un ouvrier ou un gardien, le travail dans un site archéologique, est considéré comme n'importe quel autre type de travail agricole ou industriel et non comme une activité culturelle. Bien au contraire, pour certains, c'est une perte de temps et même un obstacle au bien-être des citoyens[8].

Les autres difficultés proviennent en partie du fait que les autorités locales ne s'impliquent pas dans la mise en valeur d'un site encore non rentable. A vrai dire, les responsables régionaux verraient d'un bon œil un autre projet jugé rentable tel que la construction d'un beau restaurant, une usine ou l'aménagement d'une route.

Le plus grave, c'est que ces autorités locales, les intervenants économiques et une grande partie de la société civile et même des associations nationales considèrent les ruines comme un obstacle au développement durable de la région. Réellement, pour un gouverneur ou un responsable régional, l'I.N.P et ses agents ne sont qu'une entrave devant leur programme « politique ». Le fait d'interdire le passage d'une route ou d'une conduite d'eau ou de ne pas donner un avis favorable pour placer un poteau d'électricité dans une zone archéologique est considéré de manière négative par beaucoup de personnes.

II. Comment peut-on valoriser ce patrimoine ?

En dépit des difficultés signalées plus haut, on pourra, et on devra même, garder et valoriser ce patrimoine. L'intervention de l'I.N.P sur certains sites, se mesure à l'inspection périodique de l'état des lieux, à l'engagement d'un chantier de restauration, à une prise en charge de certains sites choisis selon leur importance et aux degrés de menace qui se présentent sous l'effet négatif du développement urbain. Ainsi, l'action menée sur le site de Bir El Hefay, à titre d'exemple, avec l'acquisition foncière du terrain et l'octroi d'un budget pour la restauration et la clôture du site s'inscrit dans cette stratégie de valorisation du patrimoine à moyen ou à long terme.

Pour certains sites, tel est le cas de Bir El Hefay, ville qui s'est considérablement développée ces dernières années, il est nécessaire de promulguer un plan d'aménagement urbain afin de sauvegarder la zone archéologique. Ceci pourra nous faciliter la tâche de mettre en valeur son patrimoine. Ce dernier constituera un atout pour donner une impulsion à l'activité touristique à Bir El Hefay,

[8] Naïdè Ferchiou, « Mise en valeur de sites archéologiques encore exploité et développement durable, en milieu rurale ou semi-urbain », *Patrimoine et co-développement durable en Méditerranée occidentale, Actes du Séminaire International Tunis-Hammamet* 23-27 mai 2000, Tunis, 2001, p. 161.

surtout que cette ville est un point de passage important pour les excursions organisées vers le sud-ouest, dont l'économie est basée sur l'activité agricole. Ce nouvel acteur économique, à savoir le tourisme culturel, aura, certes, des retombées positives sur d'autres activités en l'occurrence le travail de la laine, de la pierre et du bois bien connu dans cette ville.

La collaboration entre l'I.N.P et la société civile présentée par une association travaillant sur la culture, en vue de restaurer deux monuments de Hr Ksar Lahmer est à considérer comme un progrès dans le programme de la mise en valeur du patrimoine de la région. Les budgets réservés à la restauration ne pourront que motiver le développement durable et ce à travers la création d'emplois quoique provisoires.

En fait, à côté de ces petits projets et chantiers de restauration limités dans le temps et dans l'espace, la mise en valeur du patrimoine peut se faire selon trois grands volets qui se présentent comme suit :

1. Création d'un petit parc archéologique

L'actuelle ville de Bir El Hefay semble avoir été une fondation coloniale. Le monument dit « El Borj », construit sur les ruines d'un bâtiment antique, était la résidence d'une cavalerie française jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale quand ce monument fut bombardé par l'armée allemande. Grace à son existence stratégique cette ville, se situant sur la route Tunis-Kairouan-Gafsa, s'est développée à partir de la fin du XX siècle. Les vestiges de l'antique *Nara* se trouvent aujourd'hui enclavés à l'intérieur du tissu urbain de Bir El Hefay, quoiqu'ils n'aient pas été mis en valeur. La situation de l'ancienne agglomération de *Nara*, situé au pied d'une montagne, actuellement dite Jbel Bir El Hefay et qui domine la plaine de Mzara, pourra favoriser la création d'un parc archéologique et touristique dans la zone de l'ancienne ville de *Nara.* (Voir Fig. n° 2, 3 et 4)

Les travaux de planification, la fouille scientifique et le chantier de construction d'un centre d'accueil qui fournira des informations sur l'histoire de la ville, sur ses bâtiments et sur leur importance dans l'Antiquité pourraient bien permettre à ce projet de voir le jour. En outre, l'aménagement d'une plate-forme à côté de l'emplacement du théâtre offrira désormais une vue magnifique sur les mausolées, sur la zone archéologique et même sur la ville moderne. De ce fait, ce parc archéologique nous invite à partager la vie quotidienne des premiers habitants de *Nara*.

De son côté, l'Institut National du Patrimoine, conscient de l'importance historique et archéologique du site de *Nara* dont l'occupation remonte à l'époque préhistorique, doit élaborer un plan d'aménagement et de sauvegarde de la zone archéologique *non aedificandi.* Celle-ci, sera après valorisation, érigée en parc archéologique. Ainsi, on pourra en retenir par exemple trois secteurs de visites

thématiques à savoir le monde funéraire (mausolées et tombes à caissons), la vie quotidienne (thermes et théâtre)[9] et l'architecture domestique (maisons privées)[10].

De même, un programme de prospections et de fouilles qui pourra se faire dans le cadre d'un projet coopératif entre l'Institut National du patrimoine (INP) et d'autres intervenants dans le domaine du patrimoine permettra d'approfondir les recherches sur l'ancienne cité de *Nara*.

Quant au « Borj », reconstruit à l'époque coloniale avec beaucoup d'objets archéologiques, on peut en faire un musée surtout qu'il est situé au centre de la zone archéologique et non loin des mausolées. Il pourra, ainsi, accueillir plusieurs pièces provenant du site de *Nara* ou celles trouvées dans les environs de Bir El Hefay. Dans ce musée on pourra aussi exposer quelques outils agricoles ou produits artisanaux qui sont fabriqués récemment par la population locale et rurale pendant.

En un mot, le projet d'un parc archéologique à Bir El Hefay permetterait de rendre ce site visitable et de l'intégrer dans son environnement humain. L'objectif le plus important de ce projet est de tenter une réconciliation entre les intervenants dans le domaine du patrimoine et les habitants avoisinant les ruines. De ce fait, la question est de savoir comment transformer un « anti-patrimoine» en « ami », en gardien et en conservateur du patrimoine.

Fig. 2 et 3 : vuse sur la ville de Bir El Hefay à partir de l'emplacement du théâtre (Photos de l'auteur)

[9] La récente prospection dans les périphériques septentrionaux de la zone archéologique de Bir El Hefay nous a conduits à la découverte de vestiges d'un monument dont le mur extérieur est semi-circulaire sur le flanc d'une colline. Certes, il est en très mauvais état de conservation, mais les premiers relevés nous ont permis de distinguer le plan d'un monument en hémicycle. Selon les vestiges visibles, il nous semble que ce théâtre est de petites proportions.

[10] Anis Hajlaoui**, «** Retour sur l'identification de la station « Nara » de la voie *Sufetula – Thaenae »* dans Abdellatif Mrabet (éd.), *Vie et genres de vie au Maghreb : Antiquité et Moyen Age,* Actes du quatrième colloque international du Laboratoire de Recherche : « *Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval* ». Sousse, 2017, p. 255-269.

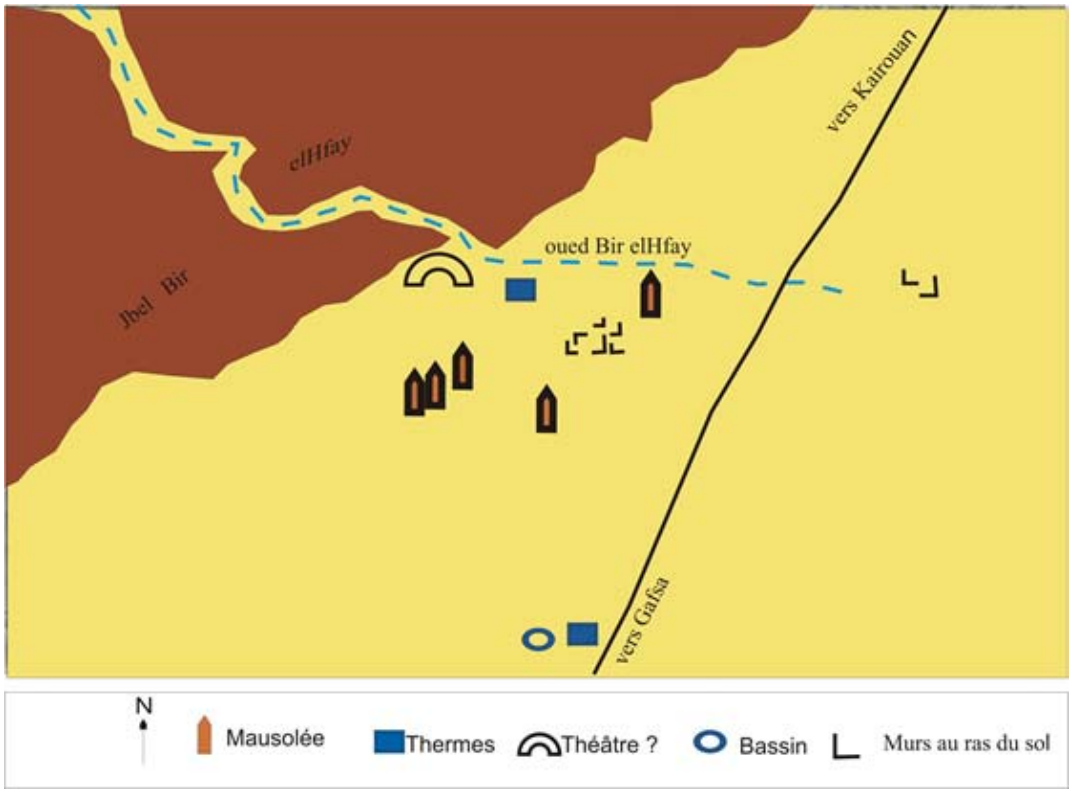


Fig. 4 : La répartition des monuments sur le site de *Nara*

2. Le musée de « la révolution »

La riche collection archéologique dont nous disposons devra occuper une place de choix dans le futur musée en cours de conception au centre-ville de Sidi Bouzid[11]. Au cours de ces dernières années les prospections, les sondages et les fouilles ont livré des pièces et des trouvailles archéologiques aussi bien importantes que variées.

On estime que ce musée devra comprendre d'abord un département Antiquités. En ce qui concerne la période préhistorique, les fouilles archéologiques à Ain Kouka ou à Aïn el Guettar[12], à côté de Meknassy, ou à El Hichriya ont permis

[11] Aujourd'hui, on peut dire qu'on a bien avancé dans le projet du musée de Sidi Bouzid, du fait que tout est rentré dans l'ordre (le programme scientifique ainsi qu'avec les autres procédures juridiques, foncières et financières).

[12] Les prospections et les sondages effectués par N. Abeljawed et L. Belhouchette dans la cuvette de Meknassy (Tunisie Centrale) ont prouvé la présence de nombreux sites préhistoriques couvrant toutes les phases de l'évolution des civilisations nord-africaines, depuis le Paléolithique jusqu'au Néolithique. La fouille du site moustérien de l'Aïn El-Guettar a livré un matériel archéologique important (faune abondante associée à une industrie lithique inaccoutumée) (voir Fig. n°3). Une dent humaine (*Homo sapiens*) fut découverte dans ce niveau moustérien. Un niveau archéologique d'attribution atérienne a

d'enrichir notre collection d'objets préhistoriques. Une dent humaine (*Homo sapiens*) et quelques échantillons du matériel lithique méritent d'être présentés dans une salle réservée à l'exposition des objets datant de cette époque historique.

Les fouilles organisées ou de sauvetage qu'ont connues plusieurs sites romains lors de ces dernières années ont permis de découvrir plusieurs tableaux de mosaïques traitant de différents sujets. Le site de Ksar El Baroud a livré une vingtaine de tableaux de mosaïque funéraire qui portent de nombreux noms, dont celui de l'évêque « *Milicus* » qui participa à l'importante conférence religieuse qui se tint à Carthage en l'an 411 après J.-C., sous la tutelle de saint Augustin[13]. Les fouilles de sauvetage à Hr Ben Chrifa, région de Regueb à l'est de Sidi Bouzid, ont mis au jour de beaux tableaux dont celui mettant en scène la déesse *Venus*. L'originalité de la mosaïque de Hr Ben Chrifa réside dans la présentation de cette déesse sur terre et toute seule sans compagnons. À notre connaissance, c'est la première fois qu'elle est ainsi figurée [14](voir fig. n°5). Un tableau provenant d'un autre site dit Hr Sidi Boukthir, situé dans la plaine de Bou Hedma à 10 km au sud de la ville de Mezzouna au sud-est de Sidi Bouzid, fait mention d'un atelier de mosaïque et d'une apostrophe d'envieux[15]. Ces tableaux, ainsi que d'autres en bon état de conservation, pourront enrichir le musée.

La sélection des objets destinés l'exposition pourra aussi porter sur quelques ostraca trouvés, lors des fouilles et des prospections. Ainsi, on dispose d'un document, probablement, l'unique pour le sujet qu'il évoque. A la différence des sujets principaux des ostraca trouvés en Afrique du Nord, ou même dans l'ancien monde romain, qui portent sur des actes de vente ou d'achat d'un tel produit. Ce document, provenant de H[r] El Araïs, révèle une reconnaissance de dette[16]**.**

été découvert, selon l'étude de ces chercheurs, sous le niveau moustérien. Ce matériel montre, selon les auteurs, un débitage de type Levallois typique du Paléolithique moyen. Nabiha Aoudi-Abeljaoud et Lotfi Belhouchet, « Nouvelles recherches préhistoriques en Tunisie centrale : Les occupations préhistoriques dans la région de Meknassy », dans Fathi Bejaoui (éd.), *Actes du 5ème Colloque International sur l'Histoire des Steppes Tunisiennes, Sbeïtla* 2006, Tunis, 2008, p. 7-24.

[13] Fathi Bejaoui, « Nouvelles découvertes dans les régions de Sidi Bou Zid, Bir el Hfay et Bou Zaiane », *Bulletin des travaux de l'INAA,* 1989, p. 115-119.

[14] Anis Hajlaoui, « À propos d'une découverte archéologique à Hr Ben Chrifa (Regueb, Sidi Bouzid) », *Campagnes et archéologie rurale au Maghreb et en Méditerranée*, Actes du sixième Colloque international du Département d'Archéologie - F. L. S. H. Kairouan, Textes réunis par BEN NASR Jaâfar, ARAR Mourad & BOUKHCHIM Nouri, Kairouan 2017, p. 91-104.

[15] *off(icina) Victor(is) et Donat(i) / Livide gemebas in (h)unc / et moreri tunc ora e/st (hedera) EXTA[--- ?]TRAPRARIO[--- ?]FE*. « Production de l'atelier de Victor et Donatus. Envieux tu gémissais dans ce lieu. Et c'est maintenant l'heure de s'attarder… ». Après la mention de *l'officina*, on trouve une apostrophe à l'envieux. Malheureusement, notre texte est incomplet pour qu'on puisse comprendre exactement la suite de cette apostrophe, mais son contenu est une variante d'un défi souvent lancé à « l'Envieux » et que l'édifice du bain a été bel et bien été achevé.

[16] Ce site antique de la région de Sidi Ali Ben Aoun (Sidi bouzid- centre ouest tunisien), se trouve à une trentaine de Km au sud de Sbeïtla, l'antique *sufetula*.

Fig. 5 : la déesse Venus (complexe thermal de Hr Ben Chrifa- Regueb)
(Photo de l'auteur)

Concernant ce musée, nous proposons aussi de faire une restitution en 3D du complexe ecclésiastique de Ksar El Baroud et de l'exposer dans une salle qu'on peut appeler par exemple salle du nom antique de *Thagamuta* ». Dans ce même contexte, à savoir l'époque chrétienne, on peut mentionner la cuve baptismale de Hr El Guemamdiya qui se trouve à 10 km au nord-est de la ville de Sidi Bouzid et dont la datation remonte au VIe siècle[17]. Inscrite dans un massif de maçonnerie de forme carrée ayant un diamètre de 1,40 mètre, cette cuve baptismale est de type polylobé, dit aussi en rosace.

De même, vu l'importance des trois types de mausolées connus dans la zone archéologique de Bir El Hefay (mausolée-tour, mausolée-temple et mausolée hexagonal) on en pourra faire trois maquettes les exposant dans l'une des salles qui seront réservées à l'antiquité.

A côté de ces tableaux de mosaïque, les stèles, la céramique (Amphores, cruches ou petites jarres, amphorettes, plats et marmites) ainsi que d'autres objets archéologiques (auges, futs de colonnes, chapiteaux, meules, frises…) sont aussi susceptibles d'enrichir le futur musée de la région.

[17] Après le fond cylindrique (dont la profondeur est de 50 cm et dont le diamètre est de 40 cm), un premier niveau est composé de quatre lobes cruciformes ; le diamètre maximal de ces lobes est de l'ordre de 32 cm ; leur profondeur est de 42cm. Une deuxième série de lobes, dont l'état de conservation est vraiment déplorable, constitue le niveau supérieur de cette cuve. L'ouverture maximale des lobes est de 30 cm. Leur profondeur conservée varie entre 10 et 15 cm. Ces alvéoles, en plus de leur fonction esthétique, jouaient le rôle d'un escalier.

Fig. 6 : Cuve baptismale de Hr El Gumamdiya
(Photo de l'auteur)

3. Les circuits touristiques

L'instauration d'un ou deux circuits touristiques englobant deux ou trois sites ayant un thème commun, d'un côté, et le futur musée qui sera enrichi par l'ensemble des trouvailles et des pièces archéologiques, d'un autre côté, pourront de réanimer l'activité touristique dans la région de Sidi Bouzid. Celle-ci se transformera, de ce fait, d'une zone de passage en une région qui attire une clientèle touristique. Ainsi, dans le cadre de ce programme de mise en valeur du patrimoine, on propose les deux circuits touristiques selon les thèmes suivants :

A. Thème de l'oléiculture : (Voir Fig. n°12). La région qui nous intéresse en ce moment semblerait avoir été une zone réputée pour la production d'huile. Dans la majorité des sites ruraux de la région de Sidi Bouzid, on ne manque pas de trouver les restes d'un pressoir à huile[18]. Les traces des ateliers de fabrication d'amphores destinées à transporter ce liquide sont attestées sur plusieurs sites de la région. Pour cela, on peut réserver un circuit à une telle thématique. Parmi les haltes qui peuvent être envisagées on retient :

- **El Hanacha** (voir fig. n° :7) : Cette zone archéologique, qui s'étend sur une superficie de 5 hectares, est située à environ 2 km au nord de la ville de Bir El Hefay, à droite de la route nationale n° 3. À gauche d'un petit complexe thermal, on trouve un petit plateau de pressurage, un contrepoids, un plateau de broyage, des meules, un petit bassin de décantation. L'ensemble de ces éléments reviendrait, probablement à une huilerie.

[18] Faouzi Abdellaoui, « De nouvelles techniques oléicoles en Byzacène occidentale », dans Abdellatif Mrabet (éd), *Vie et genres de vie au Maghreb : Antiquité et Moyen Age,* Actes du quatrième Colloque international du Laboratoire de Recherche : « Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval », Sousse, 04, 05, 06 mai 2017, p. 223-239.

Fig. 7 : pressoir à huile de Hr El Hanancha (Photo de l'auteur)

Fig. 8: les restes des pressoirs à huile à Hr Sidi Nayer (Photos de l'auteur)

▪ **Sidi Nayer** : situé sur un flanc du couteau d'une colline, le site de Sidi Nayer ou dit aussi Sidi Dayer se trouve à une dizaine de km au sud-est de la ville de Bir Al-Hefay, et plus précisément dans la région de Wargha. Il s'étend sur une superficie de près de 25 h. C'est l'un des rares sites de la région qui garde bien la plupart de ses monuments historiques. Les restes des pressoirs à huile constituent le trait marquant de ce site[19]. Sur place, on a recensé au moins 6 maies, 5 plateaux de broyage, plusieurs montants, deux bassins de décantation d'huile (voir Fig. n°8)[20].

[19] Faouzi Abdellaoui, « De nouvelles techniques oléicoles en Byzacène occidentale », dans Abdellatif Mrabet (ed), *Vie et genres de vie au Maghreb : Antiquité et Moyen Age,* Actes du quatrième colloque international du Laboratoire de Recherche : «Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval», Sousse, 04, 05, 06 mai 2017, p. 223-239.

[20] Lotfi Naddari, « Encore un propriétaire foncier de rang sénatorial en Tunisie centrale : *Valerius Pudens Marsellianus* », *dans. Thouraya Belkahia, Lamia Ben Abid et Maya Gharbi (éd.), Identités et*

▪ **Le musée** : on peut finir ce circuit par une visite du musée de Sidi Bouzid où on trouve des pièces archéologiques en rapport avec la production d'huile telles que les amphores, les meules, les auges…

B. Thème de l'eau : (Voir Fig. n°12). Les traces antiques de la gestion de l'eau, source de vie, sont remarquables dans tous les sites antiques du territoire du gouvernorat de Sidi Bouzid. Partout, des puits, des barrages, des bassins, des aqueducs, des canaux, etc. sont aménagés pour une bonne gestion de l'eau. Les sites que nous proposons ont connu une occupation humaine depuis la période préhistorique grâce à l'existence des sources. On peut, ici, aussi, envisager des itinéraires spécialisés.

Fig. 9 : L'abri d'Aïn Kouka

Fig. 10 : Traces d'une conduite d'eau antique

(Photos de l'auteur)

▪ **Aïn Kouka** : Le site d'Aïn sidi Ahmed Kouka est situé à 2 km au Nord-est du village de Faïdh et à droite de la route reliant Sbeïtla à Sfax. Il domine la vallée de l'Oued *kouka* alimenté par une source portant le même nom. Son nom – *kouka* – est emprunté au marabout du village: Sidi Ahmed Kouka. Il s'agit d'une *rammadiya* sous et en avant d'un abri. (Voir Fig. n°9) Le fond épipaléolithique se compose de grattoirs, de perçoirs, de burins, de lames à dos abattu, de coches et denticulées, de microburins, de éclats, etc. La présence d'une pointe de flèche triangulaire sur éclat, a permis aux chercheurs d'attribuer le site au Néolithique. Il remonte, ainsi, à la période capsienne (entre 7000 et 5000 av.J.-C.)[21]. Ce site garde aussi les traces d'une occupation romaine et même coloniale (XIXe siècle)[22].

---

territoires dans le Maghreb antique, Actes du deuxième Colloque international du Laboratoire de recherche Histoire des Économies et des Sociétés méditerranéennes, Tunis, 2016, p. 244-245.

[21] Ridha Boussoffara et Ben Moussa Sofien, « L'abri de Ain Kouka », Fathi Bejaoui (éd.) Actes du 5eme Colloque International sur l'Histoire des Steppes Tunisiennes, Sbeïtla – 2006, Tunis – 2008, p. 25-37.

[22] L'occupation de ce site ne semblera pas avoir été interrompue après la période préhistorique. A l'époque romaine, nous pouvons prouver la présence humaine à travers le système du captage de la

▪ **Bou Hedma : un site archéologique et un parc naturel :** Créé en 1980 sur une superficie de 16 488 hectares, ce parc naturel est situé à 100 km de la ville de Sidi Bouzid et à 27 km de la ville de Mazouna. L'objectif de la création était de protéger, surtout l'*Acacia raddiana,* ainsi qu'un patrimoine environnemental important caractérisé par un couvert végétal original. Ce qui distingue ce jardin, en plus de la richesse animale distinctive de la région, c'est la présence des monuments importants tels que les tombes mégalithiques, les barrages, les citernes antiques, les canaux d'irrigation et l'important mur de dérivation d'eau au niveau d'Oued Haddej. Le tracé de ce mur dont la construction remonte à l'époque romaine présente en gros une courbe concave en amont et convexe en aval. Son point de départ présente une extrémité à profil arrondi ou demi circulaire. À ce point, il a une hauteur totale d'environ 1.70 m et une épaisseur de 1.90 m. toujours en rapport avec la berge, le mur a une hauteur supérieure ou égale à huit mètres ; quant à son épaisseur, elle est de l'ordre de deux mètres et demi. Sa longueur totale dépasse, généralement, les 1300 mètres. Ce monument est construit en moellons assez réguliers et en galets liaisonnés entre eux à l'aide d'un mortier à base de chaux et de gravier ou cailloutis. Le mur est consolidé par des contreforts dont le nombre est d'au moins quatre et dont un est en bon état de conservation[23] (Voir Fig. n° 11).

Fig. 11 : mur de dérivation d'eau à Haddej (Photos de l'auteur)

source et les traces des cultures anciennes ainsi qu'à travers d'autres alignements de mur au ras du sol et de la céramique antique. Un aqueduct, dont les traces sont aujourd'hui à peine visibles, était aménagé pour alimenter une petite agglomération située au pied de Jbel Faidh. À l'endroit, on trouve aussi les ruines d'une carrière de pierre d'un colon Italien datant de l'époque coloniale (les années quarante du XIX siècle). Ce site est inédit et nous sommes en train de lui consacrer une petite étude archéologique et historique.

[23] Anis Hajlaoui, Hédi Fareh et Olfa Riahi, « Note sur les aménagements hydrauliques antiques de l'Oued Haddej (Bou Hedma/ Tunisie cento-méridionale) », *Peuplement, territoire et culture matérielle dans l'espace méditerranéen* / Actes du cinquième Colloque international du Département d'Archéologie - F. L. S. H. Kairouan.

Au milieu de ce parc naturel et à côté du Borj Bouhedma se trouve un écomusée. Il fait fonction de centre d'accueil et d'information sur les composantes naturelles et archéologiques de ce parc.

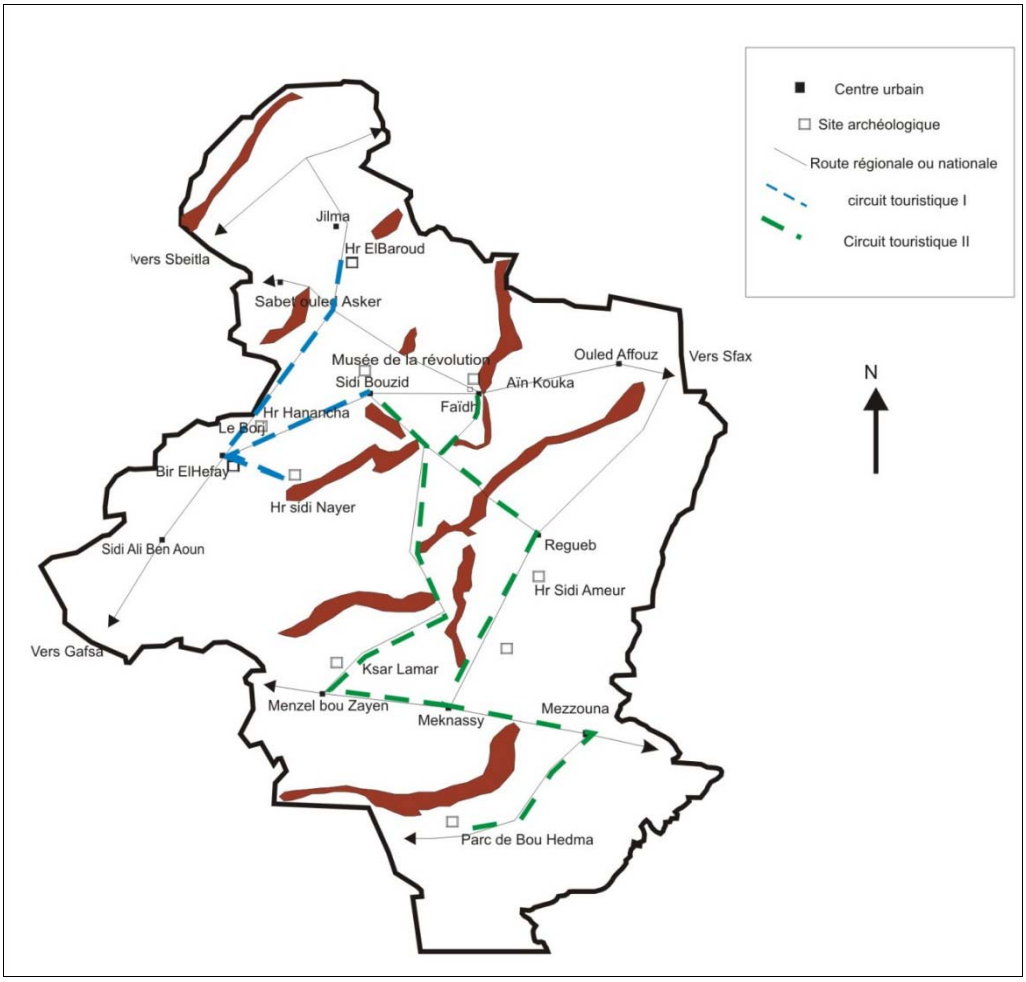


Fig. 12 : les circuits de visites proposés

Conclusion

La richesse du potentiel patrimonial de la région de sidi Bouzid est indéniable. Toutefois, par d'avantage de valorisation d'un tel capitale culturel, il faudra assevoir une politique appropriée basée sur la coordination entre les institutions concernées et la prise en compte des intéréts de la société civile

Bibliographie

Abdellaoui, Faouzi, « De nouvelles techniques oléicoles en Byzacène occidentale », dans A. Mrabet (ed), *Vie et genres de vie au Maghreb : Antiquité et Moyen Age,* Actes du quatrième colloque international du Laboratoire de Recherche : «Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval», Sousse, 04, 05, 06 mai 2017, p. 223-239.

Aoudi-Abeljaoud, Nabiha et Belhouchet, Lotfi, « Nouvelles recherches préhistoriques en Tunisie centrale : Les occupations préhistoriques dans la région de Meknassy », F. Bejaoui (éd.), *Actes du 5eme Colloque International sur l'Histoire des Steppes Tunisiennes*, Sbeïtla – 2006, Tunis – 2008, p. 7-24.

Baratte, François et Bejaoui Fathi: « Églises urbaines, églises rurales clans la Tunisie paléochrétienne : nouvelles recherches d'architecture et d'urbanisme », *CRM,* 2001, p. 1447-1498.

Ben Baaziz, Sadok, *El Meknassi*, *Carte Nationale des Sites archéologiques et des Monuments historiques*, INP, Tunis, 2000.

Bejaoui, Fathi, « Découvertes d'archéologie chrétienne en Tunisie », in : *Actes XI" CMC, Lyon, 1986,* 1927-1960.

Bejaoui, Fathi, « Nouvelles découvertes dans les régions de Sidi Bou Zid, Bir el Hfay et Bou Zaiane », *Bulletin des travaux de l'INAA,* 1989, p. 115-119.

Bejaoui, Fathi, « Nouvelles découvertes chrétiennes dans la région de Thélepte et Jilma », *Bull, des travaux de l'INAA,* 1, avril-juin, 1988, p. 17-34.,

Boussoffara, Ridha et Ben Moussa Sofien, « L'abri de Aïn Kouka », *Actes du 5ème colloque international sur l'histoire des Steppes tunisiennes*, Tunis, 2008, p. 25-36.

Cagnat, René, *Explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie*, III, Paris, 1886.

Ferchiou, Naïdè., « Histoire antique et architecture dans la Haute Steppe en Afrique proconsulaire : recherches préliminaires sur les mausolées de la région de Kasserine » in F. Bejaoui (éd.), *Actes du colloque de Sbeïtla : Histoire des Hautes Steppes : Antiquité- Moyen Age, 1998-1999*, Tunis, 2001, p. 7-22.

Ferchiou, Naïdè, « Mise en valeur de sites archéologiques encore exploité et développement durable, en milieu rurale ou semi-urbain », Patrimoine et co-développement durable en Méditerranée occidentale, Actes du Séminaire International Tunis-Hammamet 23-27 mai 2000, Tunis, 2001, p. 159-170.

Gauckler, Paul, *Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie*, II, Paris, 1899.

Hajlaoui Anis., Fereh Hedi et Riahi Olfa, « Note sur les aménagements hydrauliques antiques de l'Oued Haddej (Bou Hedma/ Tunisie cento-méridionale) », *Peuplement, territoire et culture matérielle dans l'espace méditerranéen /* Actes du cinquième colloque international du Département d'Archéologie - F. L. S. H. Kairouan., 15, 16 et 17 avril 2014, Tunis, 2016, p. 153-164.

Hajlaoui, Anis, **«** Retour sur l'identification de la station « Nara » de la voie *Sufetula – Thaenae »* dans. A. Mrabet (éd.), *Vie et genres de vie au Maghreb : Antiquité et Moyen Age,* Actes du quatrième colloque international du Laboratoire de Recherche : «*Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval*». Sousse, 2017, p. 255-269.

Hajlaoui, Anis, « À propos d'une découverte archéologique à Hr Ben Chrifa (Regueb, Sidi Bouzid) », dans Jaâfar Ben Nasr, Mourad Arae & Nouri Boukhchim Kairouan (éds.), *Campagnes et archéologie rurale au Maghreb et en Méditerranée*, Actes du sixième colloque international du Département d'Archéologie - F. L. S. H. Kairouan, 2017, p. 91 – 104.

Hajlaoui, Anis, «Stèles et textes épigraphiques inédits de la région de Sidi Bouzid (Tunisie centrale) **»**, dans Mrabet, Abdellatif (éd.), *Le réseau routier dans le Maghreb Antique et médiéval.* Actes du deuxième colloque international du Laboratoire de Recherche *Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval*, Tunis, 2017, p. 226-227.

Hajlaoui, Anis, « Témoignage épigraphique sur un atelier de mosaïque en Byzacène intérieure », *L'AFRICA ROMANA*", XXI, Convegno internazionale di studi Tunisi, 6-9 dicembre 2018 : L'epigrafia latina del Nord Africa: novità, riletture, nuove sintesi, Fratelli Lega Editori, Faenza (Italy), 2020, p. 569-578.

Naddari, Lotfi, « Encore un propriétaire foncier de rang sénatorial en Tunisie centrale : *Valerius Pudens Marsellianus »,* dans Th. Belkahia et alii (éd), *Identités et territoires dans le Maghreb antique*, Actes du colloque international organisé à Tunis 29-30 novembre 2013, Tunis, 2016, p. 231-254.

Saladin, Henri, *Rapport sur la mission faite en Tunisie de novembre 1882 à avril 1883*, Archives des missions. XIII, 1883, p. 97-99.

Tissot, Charles Joseph, *Exploration scientifique de la Tunisie. Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, Imprimerie Nationale, tome II, 1888.

PHERADI MAIUS. UN SITE EN INSTANCE DE VALORISATION ET DE MISE EN VALEUR

Hédi FAREH
Université de Sousse, Tunisie

Abstract: In this paper we will present the archaeological site of Sidi Khalifa, the ancient Pheradi Maius. It is a site of pre-Roman origin which is open to the Gulf of Hammamet and is located 35 km north of the town of Enfida (governorate of Sousse/Tunisia). The site of Pheradi Maius has a double cultural and touristic attraction and owes its richness to a historical substratum and a rather important archaeological heritage. In this study, we will focus on several issues : the site and its historiography (modern and ancient), the site in relation to the ancient road network, the description of some monuments, a reflection on the enhancement of the site and the design of visitor circuits, etc.

Keywords : *Pheradi Maius*, Sidi Khalifa, valorisation, cultural tourism circuits.

D'origine préromaine, *Pheradi Maius* est un important site archéologique qui est aujourd'hui adjacent au village moderne de Sidi Khalifa, lequel a donné son nom aux ruines. Ayant une superficie estimée à environ 40 ha, ce site est, depuis 1926, identifié avec *Pheradi Maius*. Pendant l'époque romaine, surtout pendant les 2e et 3e siècles, la cité avait reçu l'essentiel de sa parure monumentale et se dotait de ses édifices majeurs[1]. Les travaux de dégagement et des fouilles qui avaient été pratiqués sur le site (Cagnat 1907, Poinssot 1926, Ennabli 1969-1970, et dernièrement S. Aounallah et M. Ben Moussa) contribuaient au dégagement et à l'identification de quelques édifices (nymphée, thermes, marché, curie, temple, fours de poterie, etc.) et à quelques textes lapidaires. Ce patrimoine historique, archéologique et culturel est à l'épreuve de plusieurs défis : sa restauration et son sauvegarde, sa valorisation et, éventuellement, sa mise en valeur.

I. Pheradi Maius : localisation, identification et historiographie

1) Localisation et identification du site

Le site de *Pheradi Maius* – Sidi Khalifa est flanqué de la colline de Sidi Mahfoud, au sud, et du jebel Chabet ben Hassen à l'ouest, donc à une courte distance de Tunis et de Sousse. Cette position, qui depuis le 19ème siècle est connue pour la beauté du

[1] Il s'agit de : la porte, les thermes, la grande place, le forum, le nymphée, le *macellum*, des temples, l'amphithéâtre, etc.

paysage et à travers les vestiges antiques détient un potentiel touristique considérable, surtout si l'on considère également la proximité du nouvel aéroport d'Efidha[2].

Les ruines de *Pheradi Maius* (dit aussi Henchir Fradis) se localisent à Sidi Khalifa à 20 kilomètres au nord de la ville d'Enfidha et à 10 kilomètres au nord-ouest d'*Uppenna* (l'actuelle Chegarnia). On a longtemps pensé que le nom antique de la ville pouvait s'identifier avec *Aphrodisium*, un toponyme antique mentionné par Ptolémée et qu'il localisait entre *Hadrumetum* au sud et *Siagu* (l'actuelle Bir Bouregba) au nord. Le rapprochement toponymique, entre *Aphrodisium* et Fradis, était derrière l'émission d'une telle hypothèse. Mais la découverte, en 1926 par Poinssot, d'une dédicace à Neptune faite, sous le règne d'Antonin le Pieux par un citoyen de la ville qui s'appelait *Marcus Barigbalius Pharaditanus Maius*[3], a définitivement aboli cette hypothèse et a identifié d'une manière sûre les ruines de Sidi Khalifa avec la ville de *Pheradi Maius*.

2) Voyageurs et savants européens à *Pheradi Maius*

Dès le XVIIIe siècle, le site de *Pheradi Maius* était visité par des voyageurs et des explorateurs européens. C'est le cas de Shaw qui, au cours d'un *Voyage en Barbarie* effectué au milieu du 18e siècle, visita les ruines en s'arrêtant particulièrement sur son toponyme et en considérant que le port de Salloum appartenait jadis à la ville de Pheradis[4]. Quant à Devoulx, qui visita le site le 19 janvier 1830, il s'intéressa particulièrement à la porte de la ville ainsi qu'au temple de la colline[5]. Quelques années plus tard, au début des années 1840,

---

[2] Ernest Babelon, René Cagnat et Salomon Reinach, *Atlas archéologique de la Tunisie*, 1892, Feuille n° 43 (Enfida), site n° 34.

[3] Claude Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire, T. II, Notices d'histoire municipale*, Paris, Études Augustiniennes, 1981, p. 300.

[4] Thomas Shaw, *Voyage en Barbarie*, I, éd. A la Hate, 1743, p. 207-208 : « Un peu plus d'Hamamet, font les ruines d'un port qui appartenait autrefois à *Faradeese*, ancienne ville romaine, située à quelques peu de milles de là, sur le bord de cette plaine au nord-ouest …Ce pourrait bien être ici la *Veneria* de *Solin*, ou plutôt, vu l'affinité du nom, l'ancienne *Aphrodisium*, que *Ptolémée* place sous la même latitude, mais un plus à l'ouest qu'*Adrumete* ».

[5] Alphonse Devoulx, 1874, « Voyage à l'amphithéâtre romain d'El-Jem en Tunisie (janvier 1830) I », *Revue Africaine*, p. 241-261 (Pheradi Maius : p. 256-257) : « FRADES. (…) Après 6 à 7 milles de chemin dans le N-N.-E de Djerad, nous arrivâmes sur les ruines d'une ville qui jadis fut sans doute très considérable, au milieu desquelles s'élève une arcade qui, seule, a survécu aux injures des siècles. Ce portique peut avoir 18 à 20 pieds. Etait-ce un arc triomphal, ou la porte de la ville, ou de quelque temple ? C'est là ce qu'on ne peut trop préciser. Son irrégularité surtout déroute absolument toutes les suppositions dont il pourrait être l'objet. La colonne du pilier gauche qui, pas plus au reste que celle du pilier droit, ne touche à la corniche, se trouve presque au milieu du montant de l'arcade. Du côté opposé, la colonne en est à l'extrémité. Celle-ci paraît avoir supporté une voûte latérale dont on voit encore un reste de cintre. Le tout n'est pas de très bon goût ; les pierres n'y sont pas d'égales dimensions. Cet ouvrage paraît ancien. Sur un assez haut monticule qui domine la ville et au pied duquel elle se trouve, est un fort ruiné, dans les murailles duquel on remarque quatre embrasures rondes d'environ un pied de diamètre. Ce lieu, appelé Frades par les Arabes, est distant d'environ 12 milles du golfe de Hammamet. (...) Frades est un endroit fort pittoresque ; on y jouit d'un très beau

Pellissier visita lui aussi le site et il nous laissa une description sommaire des ruines dont il distinguait surtout un « arc de triomphe », « une fontaine » et « les restes d'un château qui couronne une colline »[6].

Pheradi Maius était aussi visité, en 1862, par Victor Guérin[7] qui procéda à la description de ses monuments : il décrivit la porte, le temple sur la colline, les restes d'une église, etc. En plus, ce voyageur étudia le toponyme en donnant les différentes appellations des ruines : Hr. Sidi Khalifa, Hr. Phradise, *Aphrodisium*, *Grassi* et *Paradisos*.

Dans sa *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Tissot[8] s'arrêta sur les ruines de Sidi Khalifa-Fradiz qui se situent, selon lui, à six kilomètres et demi à l'est-sud-ouest d'Henchir Selloum. Il y remarquait une porte monumentale, un temple sur la colline et d'autres constructions antiques dont une basilique et un amphithéâtre.

Vers la fin du XIXe et au début du XXe, *Pheradi Maius* était la destination de quelques archéologues, surtout français, à l'instar de Cagnat, Gauckler et Poinssot qui pratiquaient quelques sondages ou fouilles surtout au niveau du nymphée et du temple couronnant la colline. La *société archéologique de Sousse (SAS)* visitait le site et lui réservait quelques études.

3) Le site à travers les sources littéraires et épigraphiques

Les sources littéraires qui mentionnent la ville de *Pheradi Maius* sont réellement loin d'être innombrables. D'origine pré-romaine[9], la ville est identifiée avec l'*oppidum Paradae*, mentionné dans le *Bellum Africum* et qui fut incendié, en 46 av. J.-C., par les Pompéins (les soldats vaincus de la bataille de *Thapsus*)[10].

---

point de vue ; on voit Hammamet, son golfe et la haute mer. Sous l'arcade serpente un ruisseau d'eau vive ; elle est entourée de palmiers et d'oliviers... ».

[6] Edmond Pellissier, *Description de la Régence de Tunis*, Paris, Imprimerie impériale, 1853, p. 244 : « Les ruines de Phradise sont situés dans une gorge, entre sidi Khalifa et Aïn-el-Halouf ; elles sont très étendues. On y distingue un arc de triomphe de petites dimensions et de style byzantin, une fontaine assez semblable à celle de Ghelma en Algérie, et enfin les restes d'un château qui couronne une colline de gypse d'où j'ai rapporté de fort beaux cristaux de chaux sulfatée ».

[7] Victor Guérin, *Voyage archéologique dans la Régence de la Tunisie*, T. II, Paris, Édition Henri Plon, 1862, p. 311-314.

[8] Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, T. II, Paris, Imprimerie Nationale, 1888, p. 163.

[9] Moncef Ben Moussa, *La production de sigillées africaine. Recherches d'histoire et d'archéologie en Tunisie septentrionale et centrale*, Barcelone, 2007 ; Moncef Ben Moussa, « Nouvelles découvertes d'ateliers de céramique antique en Tunisie », dans Abdellatif Mrabet (éd.), *Le peuplement du Maghreb antique et médiéval*, Actes du troisième colloque international (Sousse 05, 06 et 07 mai 2016), Sousse, 2017, p. 165-176 ; Moncef Ben Moussa, Sonia Jebari, Maher Ferjani, Hédi Hajri, « Fouilles dans le quartier artisanal de Pheradi Maius / Sidi Khelifa (Tunisie) : résultats préliminaires », dans Víctor Revilla Calvo, Antonio Aguilera Martín, Lluís Pons Pujol, Manel García Sánchez (éds.), *Ex Baetica Romam. Homenaje a José Remesal Rodríguez*, Edition de l'université de Barcelone, 2020.

[10] *Belllum Africum*, LXXXVII : « Entre temps, les cavaliers de Scipion qui s'étaient enfuis du combat et faisaient route vers Utique, arrivent à la ville de Parada [*Oppidum Paradae*]. Comme les habitants refusaient de les recevoir, parce que le bruit de la victoire de César les avait précédés, ils enlèvent la

Strabon nommait cette ville *Phara*[11]. Pour la période chrétienne, les listes de 411 et de 484 révèlent deux évêque de la ville : il s'agit de *Vicentianus, episcopus plebis Feraditanae majoris* (Conférence de 411, I, 126 : il n'a pas de compétiteur donatiste) et d'*Aurelius Feradimaiensis* (484, *Notitia* / Byzacène, 39)[12].

S'agissant de la documentation épigraphique, le site a livré une collection d'inscriptions peu fournie mais néanmoins importante[13]. Il s'agit de textes religieux et honorifiques rapportant d'importantes informations sur l'histoire municipale, religieuse et sociale de la cité. C'est d'ailleurs grâce à l'épigraphie qu'on a connu le toponyme antique de la cité et sa promotion municipale (un municipe sous Marc Aurèle et une colonie honoraire vers une date plus tardive)[14]. En plus, l'épigraphie nous renseigne sur l'élite municipale de la cité et en premier lieu sur quelques initiatives évergétiques à l'instar de *Didius Prejectus* dont la générosité municipale est immortalisée par un texte qui était gravé sur une base qui se trouve toujours sur le site.

4) Le réseau routier

Aujourd'hui, le village et le site de Sidi Khalifa sont accessibles ou bien par l'autoroute A1 via les sorties de Bou Ficha, en venant de Tunis, et d'Enfidha, en arrivant de Sousse, ou bien par la route GP1 en prenant une petite route secondaire qui traverse Aïn Errahma. Cette petite route suit en gros le parcours d'une voie antique desservant, en plus de *Pheradi Maius*, d'autres cités voisines et qui menait à *Thuburbo Maius*.

Ainsi, constatons-nous que, loin d'être isolé, le site de *Pheradi Maius* est, d'une part, ouvert sur la côte et, d'autre part, lié à l'intérieur du continent. Il se trouve, en effet, sur cette bretelle viaire reliant la grande voie côtière à la route partant *d'Hadrumetum* (Sousse) vers *Thuburbo Maius* et, par-delà, vers les cités des grandes plaines et ceci après avoir atteint la grande rocade stratégique menant de *Carthage* à *Theveste*. De surcroît, la cité de *Pheradi* était reliée à de nombreuses petites cités voisines telles que *Segermes* (Henchir Harrat) au nord et *Biia* (Aïn Batria) au nord-oust, *Mediccera* (Aïn Mdheker) au sud-ouest et *Uppenna* (Chegarnia) à l'est et encore les cités côtières du Golfe de Hammamet qui se trouve entre *Pupput* (Hammamet) au nord et *Hadrumetum* au sud.

---

ville de force, entassent du bois au milieu du forum, y apportent tout ce que possédaient les habitants, y mettent le feu et jettent dans les flammes les habitants de toute condition vivants et ligotés, leur faisant subir le plus cruel des supplices ». Cf. Stephane Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, VIII, Paris, Hachette, 1928, p. 140-141.

[11] Strabon, XVII, 12 : « Quant à *Phara*, ce sont les cavaliers de Scipion qui l'incendièrent ».

[12] Joseph Mesnage, *L'Afrique chrétienne : Évêchés et ruines antiques d'après les manuscrits de Mgr Toulotte, et les découvertes archéologiques les plus récentes*, Paris, E. Leroux, 1912, p. 197.

[13] Voir *CIL*, VIII ; *ILT*.

[14] Claude Lepelley, *Les cités…*, II, p. 300-302.

Fig. 1 : L'emplacement de la cité de *Pheradi Maius* par rapport au réseau routier antique (Extrait de la nouvelle carte de P. salama)[15]

II. Les monuments

1) Un fortin

Il s'agit des restes d'une fortification, probablement byzantine, qui aurait été transformée en un *ribat* sous la domination arabe. Le monument, qui se trouve à gauche du visiteur en progressant vers les thermes et la porte, est construit en grand appareil. La lecture de son programme architectural demeure pour l'instant malaisée, car il est encore non dégagé.

Fig. 2 : Les ruines de la forteresse de *Pheradi Maius*[16]

[15] Desanges, Johan, Noel Duval, Claude Lepelley, Sophie Saint-Amans, *Carte des routes et des cités de l'est de l'Africa à la fin de l'Antiquité d'après le tracé de Pierre Salama*, Paris, 2010.

2) Les thermes

Avant d'atteindre l'arc, le visiteur du site pourrait s'arrêter sur les ruines des thermes de la cité. Il s'agit d'un complexe de dimensions assez moyennes qui ne dépassent pas les 500 m^2. De datation encore indéterminée, ce monument était dégagé en 1972. Il est construit en petit et en moyen appareils avec un réemploi de blocs en grand appareil. Il fut probablement aménagé sur un plus ancien monument à vocation balnéaire (Aounallah, 2004). En tant que tels, les thermes de *Pheradi Maius* ont un plan simple où nous remarquons une évolution du froid vers le chaud.

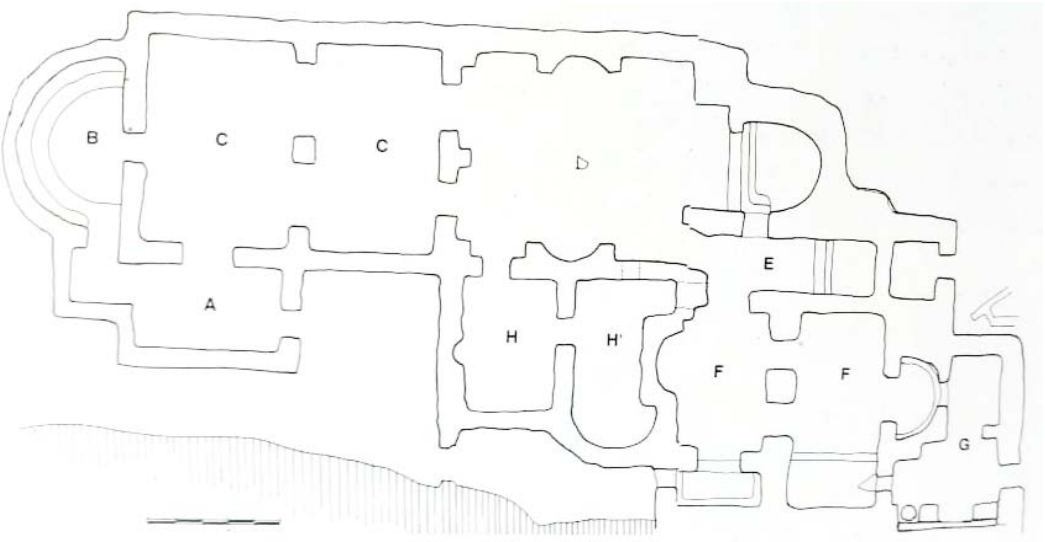


Fig. 3 : Plan sommaire des thermes de *Pheradi Maius* (d'après Aounallah : 2004)

Après une entrée (du côté ouest) le visiteur traverse un vestibule A qui donne, la fois, sur des latrines demi-circulaires B et sur une salle mosaïquée C qui correspondrait à un vestiaire (*apodyterium*). Cette dernière pièce précède la grande salle froide, le *frigidarium* D, elle aussi est pavée de mosaïque géométrique polychrome. Elle se termine, dans son extrémité orientale par un bassin ou une piscine demi-circulaire. Ce bassin est précédé d'une inscription latine en assez mauvais état de conservation. À partir de ce bassin et de la salle qui le précède on pouvait atteindre une salle tiède, le *tepidarium* E, avant d'arriver à la pièce la plus chaude, le *caldarium* F. Après cette chambre chaude, un département G complète le complexe thermal : il s'agit d'une zone annexe qui pourrait avoir servi à stocker certaines denrées nécessaires au fonctionnement des bains. Enfin, les salles H et H', aujourd'hui bouchées, pouvaient avoir joué un rôle social.

[16] Crédit de photos : toutes les prises de vues sont faites par l'auteur.

Fig. 4 : A, B et C. Les thermes

3) La porte

Loin d'être un arc de triomphe, la porte de *Pheradis*, appelée *Bab Fradis* par les villageois de Sidi Khalifa, est une porte monumentale ayant 9.54m de longueur (d'après Guérin, II : 11) et qui donne sur la grande place et le centre civique de la cité. En tant que tel, ce monument a été décrit et étudié par plusieurs voyageurs et savants depuis la fin du 19e siècle[17]. Vers la fin de ce siècle, cette porte a été démontée et déplacée de deux ou de trois mètres vers l'ouest pour la protéger du risque provoqué par le ravin qui coule sous l'arche.

Construit en grand appareil et dotée d'une seule baie, cet arc en plein cintre repose sur deux piédroits qui sont décorés, dans leurs faces extérieures, par deux niches (qui devraient abriter les statues des divinités protectrices de la cité, probablement Neptune et Vénus). Sur les parois de leurs voûtes figurent deux coquilles qui sont sculptées en bas-relief et qui pourraient être en rapport avec le culte de Vénus. Les deux niches sont, de surcroît, surmontées, chacune, par deux blocs en saillie qui pourraient être des consoles. Sur la niche droite nous remarquons des insignes ou des emblèmes qui devraient être en rapport avec des sodalités qui ont finançaient la construction de cette porte qui fait la célébrité du site. La transition des piédroits à l'arc est marquée par des impostes en gorge égyptienne. Il est de même pour la partie supérieure de l'arc. La face interne de l'arc est décorée par deux demi-colonnes corinthiennes engagées. Celle qui orne le piédroit oriental occupe l'angle et son chapiteau est surmonté d'une amorce d'arcade qui devrait s'accoler à la porte en la reliant à un autre monument (peut-être les nymphées).

---

[17] Guérin, *Voyage…*, II, p. 11-12 ; René Cagnat, « Rapport sur une mission en Tunisie (1881-1882) », dans *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, XI, 1895, p. 1-156 : pl. XIII ; Ch. Tissot, *Géographie comparée…*, II, p. 163. En 1892, cette porte a été peinte sur une aquarelle de Charles Lallemand.

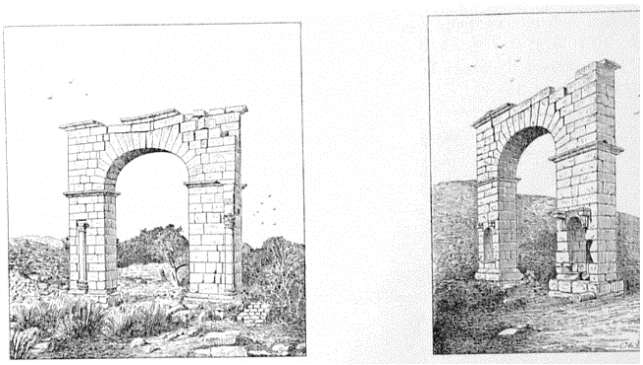


Fig. 5 : La porte de *Pheradi* (*AAT*)

Fig. 6 : La porte de Pheradi Maius (d'après Charles Lallemand, 1892). *Source* : https://www.lot-art.com/auction-lots/Charles-LALLEMAND-1826-1904/279-charle_lallemand_1826-14.12.20-tessier

A

B

C

Fig. 7 : La porte de Pheradi Maius. A : face extérieure ; B : détail de la vue précédente où nous remarquons la coquille coiffant la niche du piédroit droit avec, en haut, des insignes de sodalités ; C : face intérieure de la porte.

4) La place

En dépassant la grande porte et en laissant à droite une série de petites pièces (probablement des boutiques) et, à gauche, le marché de la ville (*macellum*), le visiteur se trouve dans la grande place. Elle est dominée, du côté est par le supposé capitole et du côté ouest par le portique reliant la porte au nymphée.

Fig. 8 : La grande place

Dallée, cette place dessert la plupart des monuments majeurs : le nymphée, le temple capitolin (?), le forum et ses composantes, le marché, la *schola des Iuvenes*, etc. Cette *area*, qui domine le centre urbain de la ville, avait-elle, à une date indéterminée, rempli les fonctions d'un forum ? Dans une étude assez récente sur les centres urbains de huit villes africaines[18], Kleinwächter (2001)[19] considère que cette grande place n'a évidemment aucune chance d'être un forum[20] ni même un *forum vetus* et ceci en réfutant la lecture de S. Ben Baaziz (1987). Kleinwächter voit dans cette place une sorte d'aire de transition entre deux quartiers urbains, à la manière du forum méridional de *Cuicul*[21].

---

[18] Carthage, *Cuicul*, *Mactaris*, *Pheradi Maius*, *Calama*, Aïn Rchine, *Lepcis Magna* et *Thubursicu Numidarum*.

[19] Claudia Kleinwächter, *Platzanlagen nordafrikanischer Stadte, Untersuchungen zum sogenannten Polyzentrismus in der Urbanistik der romischen Kaiserzeit*, Mayence, 2001, p. 184-189.

[20] Pierre Gros, « Une nouvelle approche de l'urbanisme romain d'Afrique », *Journal of Roman Archaeology*, 15, 2002, p. 591-596. Compte-rendu du livre de Claudia Kleinwächter, *Platzanlagen nordafrikanischer Stadte. Untersuchungen zum sogenannten Polyzentrismus in der Urbanistik der romischen Kaiserzeit*, Mayence 2001.

[21] Pierre Gros, « Une nouvelle approche ».

5) Le marché

De forme générale presque trapézoïdale, ce monument à vocation commerciale se compose de divers éléments architecturaux : un portique précédant l'entrée principale, une deuxième entrée, qui parait être de rang secondaire, est percevable du côté de l'arc, une cour centrale à ciel ouvert desservant les différentes pièces du monument, un péristyle et une série de neuf boutiques. Le marché de *Pheradi Maius* se trouve au nord de la grande place, inséré entre la grande porte et la *schola* des *juvenes*. Pour la chronologie, il parait que le monument fut aménagé au 2ème siècle après J.-C.[22].

Fig. 9 : Le *macellum*

Fig. 10 : Le *macellum* : une boutique (*taberna*)

6) Une *schola* (?) des *Juvenes*

Les ruines d'un monument adjacent au *macellum* pourraient correspondre à une « *schola des juvenes* », soit un lieu de réunion d'une association paramilitaire : une sodalité. Le monument demeure toujours très peu étudié et partiellement dégagé. Le seul indice qui nous autorise d'y reconnaître un club de sodalité est la présence d'un insigne d'une sodalité africaine : un croissant sur hampe accosté de deux barres. La hampe du croissant doit donc intervenir dans le décompte et nous avons toujours le chiffre trois. Il s'agit de l'insigne de la célèbre *sodalitas* des Telegenii.

[22] Mohamed-Riadh Hamrouni, *Les Macella en Afrique du Nord à l'époque romaine : étude historique et archéologique*, Thèse inédite, Faculté des Sciences Humaines et Sociales de Tunis, 2016, p. 428.

Fig. 11 : Schola, insigne d'une sodalité : les *Telegenii*

7) Le temple-Capitole ?

Il s'agit d'un temple à trois *cellae* de dimensions inégales et érigé sur un podium dont il ne reste que les premières marches de son escalier qui devrait atteindre 25 m de long. L'accès à ce monument se faisait à partir de la grande place avant d'être transformée, vers une date indéterminée, sur les côtes latérales. Ceci était très vraisemblablement suite à un phénomène naturel (séisme ?). La toiture de tout ce complexe religieux est effondrée et le terrain sur lequel se trouve le monument était, vers une date qui nous est indéterminée, surélevée d'environ 2 m. Face à ce grand édifice, du côté ouest, gisent les ruines du nymphée de la ville et celles du petit forum et ses composantes.

Fig. 12 : Les ruines du capitole ?

8) Le nymphée

Le nymphée de sidi Khalifa a été dégagé d'abord par Cagnat, en 1895, avant l'interruption des travaux à cause du jaillissement des eaux abondantes de la source. En 1926, Poinssot reprit les fouilles en arrivant à dégager tout le monument.

Dès la fin du 1er siècle av. J.-C, Properce chantait : « *La ville résonne du doux murmure des eaux* »[23]. En effet la fontaine publique symbolise un heureux mélange de l'utilité et de l'agrément. Pline l'Ancien[24] nous apprend qu'Agrippa avait, au cours de son édilité, fait construire à Rome 500 fontaines. Ces fontaines monumentales appelées nymphées d'après le terme grec *numphaïon* étaient consacrées dans l'antiquité au culte des nymphes.

Fig. 13 : Le nymphée

Le nymphée de *Pheradi Maius* sépare le forum de la grande place. Il est signalé par une série de cinq arcades construites en grand appareil et six bassins. Au centre, dans la petite *cella*, a été trouvée, en même temps qu'un torse nu très mutilé, en marbre blanc, une base d'une statue de Neptune à laquelle il appartenait[25].

[23] Properce, *Elégies*, II, 32.15.
[24] Pline l'Ancien, *Histoire naturelle,* XXXVI, 121.
[25] Cette base (qui, depuis 1926, a révélé le toponyme antique de la cité[25]) porte une dédicace à Neptune pour le salut et la sauvegarde de l'empereur Antonin le Pieux et des membres de sa famille. Daté entre 138 et 161, le texte épigraphique se traduit comme suit : « Monument consacré à Neptune Auguste pour le salut de l'empereur César Antonin Auguste Pieux, père de la patrie et de ses deux fils. Marcus *Barigbalius Pheraditanus Maius*, fils de Guddis a fait faire à ses frais et a également dédié une statue [de Neptune] avec des sacrifices de poules. Par décret des décurions ».

9) Le petit forum et ses composantes

Au sud du nymphée, gisent les ruines d'un petit forum qui est doté *a)* d'une petite place entourée de portiques sur trois côtés, *b)* de quelques bases, jadis surmontées de statues d'évergètes locaux et *c)* de monuments annexes. Des sondages effectués dans le *forum* de cette ville ont révélé une occupation qui remonte au moins au IIIe siècle av. J.-C[26]. Les portiques entourent une place trapézoïdale. Le côté ouest de ce complexe est occupé par une série de monuments dont un monument à abside qui correspond, à coup sûr, à une *curia* (cette identification est due à une inscription métrique[27]), une basilique civile (?) et d'autres bâtiments qui demeurent toujours non identifiables. Sous les portiques se trouve une série de bases honorifiques dont la plupart sont tardives. Il s'agit, entre autres, de la dédicace du notable de la ville, *Didius Prejectus*[28].

Fig. 14 : A et B. Le forum de Pheradi Maius. A droite : l'abside de la *curia* au fond de laquelle se trouve l'inscription métrique.

[26] Ben Moussa. *La production de sigillées…*, p. 109 et suiv. ; Ben Moussa, Jebari, Ferjani et Hajri, « Fouilles …».

[27] Samir Aounallah et Fréderic Hurlet, « Deux nouvelles inscriptions latines de *Pheradi Maivs* - Sidi Khlifa (Tunisie) », dans *Epigraphica*, LXXXI, 1-2, 2019, p. 33-55.

[28] Traduction de Lepelley, *Les cités…, II,* p. 301 : *« (Statue de) Didius Preiectus, flamine perpétuel. A cet homme très estimé et très irréprochable, dont on se rappelle les multiples et brillantes faveurs bienfaisantes ; lui qui recommande la véritable bonne foi ; lui dont nous avons manifesté la générosité propice par des inscriptions (visibles ici) dans son lieu de naissance : ainsi (nous constatons sa générosité) bienveillante dans le fait qu'à ses frais, il a donné des toits aux bâtiments (publics) et qu'il en a réparé les charpentes. Pour ces raisons l'Ordre de la très brillante colonie - - - de Pheradi Maius [a offert et dédié cette statue] à Didius Preiectus, flamine perpétuel, très prestigieux notable de notre curie, que recommande la gloire de sa famille et l'instruction de son éloquence* ».

10) Le temple de la colline sacrée

Cet imposant podium a parfois été considéré comme la fondation d'une forteresse byzantine par des auteurs impressionnés par sa hauteur et la qualité des matériaux de construction[29]. Son architecture présente en effet de grands éléments, dont une doucine à la base et une gorge pour corniche. Au-dessus d'eux se dressaient très probablement une cella et un portique qui sont aujourd'hui disparus. Les recherches publiées par Cagnat en 1895 ont mis en évidence la structure intérieure de cet ensemble, qui comprenait un couloir et six pièces éclairées à l'aide de petites fenêtres orientées vers l'est. Il convient également de noter les informations fournies par Cagnat sur les décorations architecturales qu'il a observées, notamment un bas-relief représentant un lion et un griffon, qui était très probablement placé à l'origine dans le coin nord-est de l'immeuble. A en juger par les données que nous possédons, bien que malheureusement après les recherches menées par Cagnat au 19ème siècle, aucune étude systématique n'a été effectuée ici, le bâtiment avait le rôle de temple. La divinité ou les divinités qui étaient vénérées ici restent, cependant, non identifiées jusqu'à présent.

René Cagnat, qui a fouille le monument en 1881-1882, y découvrit la partie supérieure d'une inscription gravée sur un cippe en forme d'autel « en lettres de la belle époque »[30] (22×40 cm). Le texte est complet en haut et à gauche ; 3 ou 4 lettres manquent à la fin de chaque ligne (à droite). *Hl.* : 5 cm.

PANTHE+[---]

CONCOR[---]

MVNICIPIBV[S---]

---

[29] Pellissier, *Description de la Régence,* p. 244 ; René Cagnat, « Rapport sur une mission en Tunisie (1881-1882) », dans *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, XI, 1895, p. 1-156, p. 16 ; Charles Diehl, L'*Afrique Byzantine Histoire de la Domination Byzantine en Afrique, 533-709*, Paris, E. Leroux, 1896, p. 270. Ce dernier nous informe que « à *Aphrodisium* (Henchir Sidi Khalifa) une enceinte rectangulaire occupant une colline semble un temple antique transformé en citadelle ».

[30] *CIL* VIII, 11162 = Cagnat, *Henchir Sidi-Khalifa*, p. 16, n° 18) ; Aounallah et Fréderic Hurlet, « Deux nouvelles inscriptions ».

Fig. 15 : Le temple de la colline sacrée

Récemment, on a découvert la partie inferieure d'une inscription trouvée dans le même monument et présentant des caractéristiques presque identiques au fragment trouvé par Cagnat à la fin du XIXe siècle[31]. Il s'agit de la partie inférieure d'une base moulurée incomplète en haut et à droite, 95×80 cm, gravée en belles capitales carrées de 4,5-5 cm[32].

[31] Samir Aounallah, *Pheradi Maius. Sidi Khlifa,* édition AMVPPC, Tunis, 2004 ; Aounallah et Hurlet. « Deux nouvelles inscriptions ».

[32] Le texte, dans son ensemble, peut, d'après Aounallah et Hurlet. « Deux nouvelles inscriptions… », se comprendre ainsi :
Panth[ei Aug(usti) et] | Concord[iae templa?] | municipibu[s Phe]radi[tanis et Vp-]penne[nsibus ae-]terna amicitia] | coniun[ctis ---]; [--- ?] | uir eques[tris or-]dinis, gemi[no] | sollemni do[no] | honoris gr[atia] | fecit, simulq[ue]| templis dedit, l(oco) d(ato) [d(ecreto) d(ecurionum)].
Traduction : « … a offert les temples de Panthée Auguste et de la Concorde aux *municipes* de *Pheradi* et d'*Uppennna*, unis par une éternelle *amicitia*; (… cet) homme de l'ordre équestre, par un don gémine et en reconnaissance de l'honneur (rendu à lui), a fait faire (ceci) et l'a de même donné aux temples sur un emplacement concède par décret des décurions ».

Fig. 16 : Dédicace du temple de la colline sacrée (un ensemble religieux composé de plus d'un temple) et qui mentionne les municipes de *Pheradi Maius* et *d'Uppenna* (Aounallah et Hurlet, 2019)

Cette découverte a mené S. Aounallah à considérer ce complexe comme un ensemble religieux composé de plusieurs temples. Cette inscription daterait, d'après la paléographie, de la première moitié du IIe siècle après J.-C.

11) L'amphithéâtre

La photo aérienne et les images satellitaires révèlent une cavité ellipsoïde qui correspondrait à l'amphithéâtre de la ville. Cet amphithéâtre mesure, selon Cagnat (1885 : 17) 38 pas de largeur. A la fin du XIXe siècle, une très petite partie du podium était encore debout. Aujourd'hui, on se contente de visiter la dépression ellipsoïde indiquant l'emplacement du monument sans espérer plus. Seule une fouille archéologique pourrait nous renseigner davantage sur ce monument de spectacle. Ajoutons toutefois que les insignes de sodalités représentées en relief sur le piédroit de la porte et sur un bloc au milieu des ruines de la *schola* pouvaient nous enseigner sur l'ambiance des scènes de chasse, les *venationes*, organisées dans l'aréna de l'amphithéâtre de la ville. Rappelons que les Africains avaient un engouement très prononcé pour les *uenationes* ; ceci est contrairement aux Italiens qui préféraient plutôt les combats des gladiateurs.

Ces spectacles de chasse étaient habituellement financés par un évergète appartenant le plus souvent à la classe dirigeante de la cité. Quant aux chasseurs eux-mêmes ils appartenaient à des clubs /sodalités à l'instar des *Telegenii* et des *pentasii* dont les emblèmes étaient reconnus à *Pheradi Maius*.

12) Une église ?

Guérin reconnait, les ruines d'une église à qui appartenaient quelques blocs portant une crois ou un chrisme. Cagnat a reconnu aussi une croix grecque de 20 centimètres de haut, (qui correspondrait probablement à celle dont parlait Guérin, p. 313), un chrisme sculpté sur une clef de voûte. A cela s'ajoute un socle d'une table d'autel, trouvé au milieu des ruines de la basilique chrétienne[33] et qui portait trois coffrets destinés à recevoir des reliques.

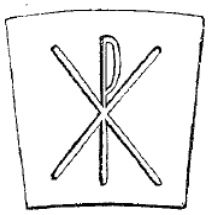


Fig. 17 : Chrisme figurant sur une clé de voûte (Cagnat, 1885 : 17)

Fig. 18 : Chrisme figurant sur un chapiteau (Cagnat, 1885 : 18)

Fig. 19 : socle d'une table d'autel avec des coffrets de reliques

En parcourant les ruines de cette ville, Cagnat rencontrait un chrisme sur un chapiteau qui gisait à terre, au pied de la colline sacrée : il est haut de 12 centimètres et large de 10 ; la partie supérieure de la croix repose sur l'abaque et la partie inférieure sur le chapiteau même.

13) Les ateliers de céramique

La cité de *Pheradi Maius* est connue par une production céramique tardive. Un quartier d'activités artisanales est localisé à l'ouest et au nord-ouest du forum. A l'origine, cette partie du site était un quartier d'habitat avant de se métamorphoser, entre le IVe et le VIIe siècle, en en une zone industrielle dont la production de la céramique constituait la principale activité : de nombreuses structures destinées aux différentes étapes de la chaîne opératoire d'un artisanat céramique sont encore visible sur le site[34]. Une dizaine de fours ont été localisés et dont la production a connu une large diffusion méditerranéenne.

[33] Cagnat, *Rapports sur une mission…,* 1885, p. 17 : « une pierre rectangulaire où se voient sept trous de forme et de grandeur différentes »

[34] Ben Moussa, *La production de sigillées…* ; Ben Moussa, Jebari, Ferjani et Hajri, « Fouilles... ».

L'atelier de Sidi Khalifa, connu de longue date grâce aux travaux de Mackensen (1993)[35], de Ben Moussa (2007) et de Bonifay (2004), est un atelier principalement tardif péri-urbain et urbain. Une abondante céramique (sigillée et commune) de surface et des traces d'une dizaine de fours, souvent arasés, sont remarquables dans la partie sud-ouest du site, en bordure du tracé actuel de l'oued, non loin de l'amphithéâtre. La production de céramique sigillée comprend plusieurs types[36].

III. Valorisation et mise en valeur du site.

Valoriser un patrimoine doit tout d'abord consister à bien le connaître et à le mettre en valeur afin de servir ou d'améliorer l'attractivité de la région ou du territoire auquel il appartient. Le patrimoine est donc un levier de développement.

Cependant, une politique de mise en valeur devrait répondre à plusieurs conditions telles qu'un travail continu de restauration et de conservation des monuments (en veillant toujours à respecter les normes et l'authenticité des objets). Cette politique repose aussi sur plusieurs éléments à l'instar de l'accueil, l'encadrement et l'animation réalisés par les agents du secteur. Cette valorisation organisera également des évènements ayant un lien logique avec le patrimoine : colloques, conférences, expositions, foires, festival, restitution de l'ambiance, etc.

L'importance du site de *Pheradi Maius* et sa valeur historique, culturelle et patrimoniale sont indéniables. Municipe sous les Antonins puis colonie honoraire vers une époque plus tardive, cette cité antique a des potentialités archéologiques et touristiques très importantes. Le site bénéficie, en plus, d'une position stratégique où la synthèse entre la plaine, la montagne et la mer est assurée. Ajoutons que le couvert végétal, la forêt de Sidi Khalifa en l'espèce, constitue un autre atout dont la valeur ajoutée est sûre : un tourisme vert ou écologique qui peut s'ajouter, à la fois au tourisme culturel et balnéaire.

Ceci nous invite à réfléchir sur la valorisation et sur la mise en valeur du site afin de l'intégrer davantage dans des circuits de tourisme culturel et économique d'autant plus qu'il est bien desservi et est proche de deux pôles touristiques de renom : Sousse au sud et Hammamet au nord. De plus, *Pheradi Maius* se trouve à vingt minutes de l'aéroport de Enfidha et seulement à environ une heure de route aussi bien de l'aéroport de Tunis-Carthage que de celui de Monastir.

---

[35] Michael Mackensen, *Die spätantiken sigillata- und Lampentöpfereien von El Mahrine (Nordtunesien).* Munich, C. H. Beck'sche, (Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte, 50), 1993.

[36] Il s'agit surtout de : la forme Hayes 61B ; des assiettes Hayes 86, variante Lamboglia 60 ; la forme Hayes 87A ; la forme-phare de l'atelier de Sidi Khalifa est, sans contexte, le plat Hayes 88 (l'équivalente de Bonifay, Sigillée type 46) qui comprend de multiples variantes ; des variantes locales du bol à listel Hayes 91 ; une variante locale du plat Hayes ; des formes non répertoriées. Voir, à ce sujet, Michel Bonifay, *Etudes sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, BAR International series, 2004, p. 55-56.

Sans compter les interventions de la fin du XIXe siècle[37], la valorisation du site comptait déjà parmi les objectifs de l'Institut National du Patrimoine et ce depuis les années 1960 et 1970. D'où l'importance des travaux et des fouilles entamés, respectivement, sous la direction de A. Ennabli[38] et de S. Aounallah[39].

Mais, à ce jour, le terrain fouillé ne dépasse pas le 1/3 de la superficie totale du site. Les responsables du site avaient fait quelques pas dans ce sens :

- La protection du site contre les phénomènes d'érosion et contre les crues qui étaient toujours dangereux et menaçants (installation de barrage en amont et en aval).
- Plantation d'arbres (surtout des cyprès et des pins) pour la fixation des sols.
- Protection et délimitation du site par une clôture.
- La consolidation, la restitution et la restauration de quelques monuments menacés (la porte, la place, le nymphée, etc.).
- La construction de quelques structures d'accueil : billetterie, des WC.
- L'aménagement d'un petit jardin archéologique.
- La préparation d'un chemin de visite donnant au centre civique de la cité antique.
- La conception d'un circuit de visite, à vrai très restreint, concernant quelques monuments du site[40].

Nous apprécions toutes ces initiatives de nos prédécesseurs qui ont contribué déjà à donner plus de valeur au site. A cela s'ajoutent quelques publications qui révèlent le grand intérêt du site : en 1969-1970, Abdelmajid Ennabli a publié un descriptif des ruines les plus importantes [41] et, en 2004, Samir Aounallah publia un petit guide qui demeure toujours utile à tous ceux qui souhaitaient visiter le site.

Ceci étant, et devant les nouvelles publications sur le site et grâce à l'identification de nouveaux monuments[42], la relance d'une véritable stratégie de valorisation et d'une réelle politique de mise en valeur est une affaire, à la fois, utile et urgente. Le site de *Pheradi Maius* serait de plus en plus fréquenté et davantage programmé dans des circuits de tourisme archéologique et culturel. Une telle ambition exige nécessairement plusieurs autres interventions, ne serait-ce que pour la restauration et la consolidation des édifices où le risque de dégradation et d'écroulement est sérieux et alarmant (thermes, porte monumentale, grande place,

---

[37] Pour la sauvegarde des monuments antiques, surtout ceux qui ont subi des dégâts ou ceux qui sont exposés à un aléa, on a procédé, dès 1897, à consolider et à protéger quelques monuments du site (à la fin du XIXe s. par exemple, l'arc qui risquait de s'effondrer, fut restauré). En plus, l'Etat fit classer par décret de 25 mars 1899 les principaux édifices : la porte monumentale, le temple en haut de la colline, le nymphée, l'église chrétienne, et par la suite, la place publique. Cf. Ennabli, Abdelmajid, « Pheradi Maius », *Africa*, III et IV, 1969-1970, p. 225-233.

[38] Ennabli, « Pheradi Maius », p. 225 et suiv.

[39] Aounallah, *Pheradi Maius*.

[40] Aounallah, *Pheradi Maius*.

[41] Ennabli, « Pheradi Maius ».

[42] Aounallah et Hurlet, « Deux nouvelles inscriptions ».

etc.). Il s'agit aussi du nettoyage constant du site et l'aménagement d'itinéraires de visites et leur équipement par des enseignes médiatiques et explicatives qui devraient remplir leur rôle éducatif et pédagogique auprès des visiteurs : d'où l'importance de la présence physique, sur le site, d'un personnel qualifié, un conservateur ou un médiateur de patrimoine par exemple.

Lancer un projet de numérisation et de digitalisation du site et de ses monuments contribuera en plus à sa sauvegarde et à sa valorisation. Cette opération, certes délicate et onéreuse, s'effectuera à travers des relevés à l'aide d'un scanner laser 3D ou d'un Lidar terrestre et à travers une couverture photo-numérique et une programmation d'une réalité augmentée ou virtuelle qui concernent sinon tout le site du moins ses monuments majeurs (porte, nymphée, complexe cultuel, capitole, etc.). La médiation et la publicité culturelles et patrimoniales (à travers les affiches, les réseaux sociaux, les chaines *YouTube*, et à travers l'organisation de festivals, de journées de patrimoine et d'expositions) complèteront et renforceront toute initiative de numérisation et de virtualisation du patrimoine (matériel ou immatériel).

Réserver une salle, ou du moins un stand, baptisé « *Pheradi Maius* » dans le Musée archéologique de Sousse est une autre forme de valorisation du site : maquettes, photos, vidéos réelles ou de réalité augmentée et/ou virtuelle ainsi que quelques artefacts inciteront les visiteurs du musée à se rendre directement sur le site. D'où l'utilité de concevoir, à l'avance, des circuits de visite qui varient en fonction de la catégorie de la clientèle ciblée. Nous proposons trois circuits : le premier (circuit 1, fig. 20) est pédagogique visant un public scientifique et estudiantin (durée : 120 minutes) ; le second (circuit 2, fig. 21) est destiné à une clientèle senior, âgée ou non académique (durée : 45 minutes) et le troisième (circuit 3, fig. 22) est destiné à une clientèle adulte curieuse et pas forcément scientifique (durée : 90 minutes) :

Circuit 1 : en rouge (120 minutes)	Circuit 2 : en bleu (45 minutes)	Circuit 3 : en vert (90 minutes)
- Guichet - Amphithéâtre - Quartier artisanal - Villa proche des thermes - Thermes - Porte - Marché - Schola - Grande place et capitole - Nymphée - Forum et ses composantes - Colline sacrée et temple - Citernes - Source - Fortin	- Guichet - Thermes - Porte - Marché et schola - Grande place et Capitole - Nymphée - Forum et ses composantes	- Guichet - Fortin - Thermes - Villa proche des thermes - Porte monumentale - Marché et schola - Grande place et capitole - Nymphée - Forum et ses composantes - Quartier artisanal Amphithéâtre

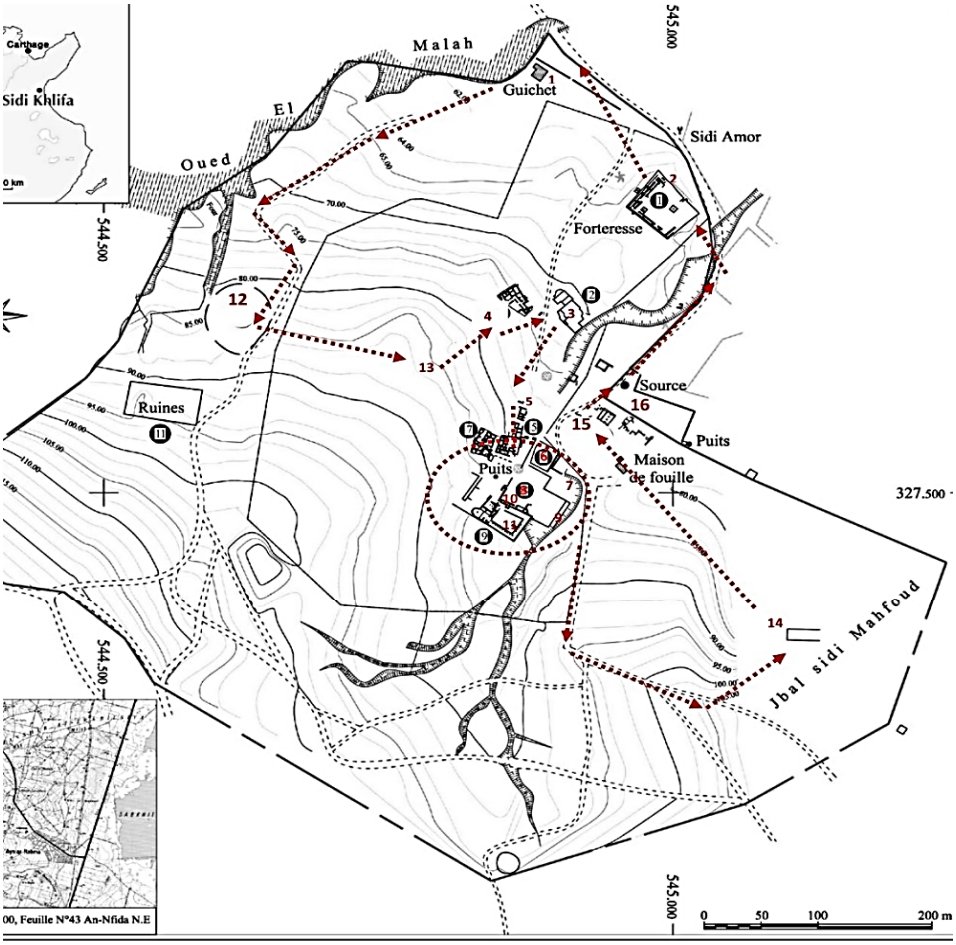
D'un autre côté, il serait aussi important de proposer des circuits ou à thème (circuit de l'eau ou circuit écologique) programmés à l'échelle régionale (Sousse et sa région) dans lesquel on pourrait programmer Sidi Kalifa. Dans un circuit de l'eau, par exemple, l'itinéraire pourrait commencer par les grandes citernes es-Soffra (dans la Médina de Sousse) pour englober, ensuite, l'aqueduc de l'oued el-Kharroub ; puis la visite intègrerait la conduite du village El-Menzel (légèrement au nord de Sidi Bou-Ali ; ensuite, on pourrait continuer sur le village de Aïn er-Rahma pour atteindre Pheradi Maius où le visiteur pourrait s'arrêter devant les thermes, la source, les citernes et surtout le nymphée. En ce qui concerne ce dernier monument, on pourrait aisément concevoir un relevé et une maquette virtuelle et préparer un montage d'une réalité augmentée puisque nous avons assez d'informations qui concernent cet important temple d'eau et ses éléments constitutifs y compris la statue qui trônait jadis sur la base qui se trouvent aujourd'hui dans la *cella* centrale. Après Pheradi Maius, l'itinéraire pourrait atteindre la cité romaine de *Biia* laquelle était dotée d'un aqueduc[43] qui court sur plus d'un km depuis une source dite Ain Khiala. Le site et l'aqueduc méritent une visite. En restant toujours fidèle au thème de l'eau, le circuit pourrait englober ou bien l'une des installations hydrauliques agraires dont foisonne le domaine d'Enfidha, ou bien on pourrait prolonger l'itinéraire de visite pour atteindre la ville de Zaghouan où le visiteur pourrait admirer la beauté de son temple des eaux et, par l'occasion, déguster ses produits de territoire et ses sucreries. Delà, on pourrait suivre le grand aqueduc de Carthage : ça sera un autre parcours.

Conclusion

Pheradi Maius est un site archéologique riche par son histoire, ses monuments et ses monuments touristiques. Exploré et partiellement fouillé, il recèle d'importants édifices dont quelques-uns sont classés. Il bénéficie d'un emplacement stratégique et il offre à ses visiteurs diverses formes de tourisme (surtout culturel et naturel). Bien desservi et facilement accessible, ce site demeure toutefois peu fréquenté et peu programmé dans les circuits de tourismes. Une véritable politique de valorisation et de mise en valeur pourrait rendre le site de plus en plus visible et visité. Il pourrait même constituer un levier de développement et de promotion des deux villages qui lui sont proches (Aïn er-Rahma et surtout sidi Khalifa). Certes, l'Institut National de Patrimoine, en étudiant et entamant les fouilles scientifiques et les travaux de restauration et de consolidation des monuments, a fait d'importants pas dans cette direction ; mais, qu'en est-il d'autres structures de recherche (l'université, les associations, etc.) ? Ouverte sur son milieu et impliquée dans divers projets, nationaux et internationaux, l'université de Sousse est, pour une durée d'une année et demie, partenaire dans le projet *MedQuad*[44] qui, entre autres, vise la

[43] Abdellatif Mrabet, « Etude de l'aqueduc de Biia/Aïn Batria : Contribution à l'histoire d'une petite cité antique de Tunisie », *Revue de l'Ecole Normale Supérieure de Sousse*, n° 2, 1992-93, p. 95-120.
[44] https://www.enicbcmed.eu/fr/projets/med-quad.

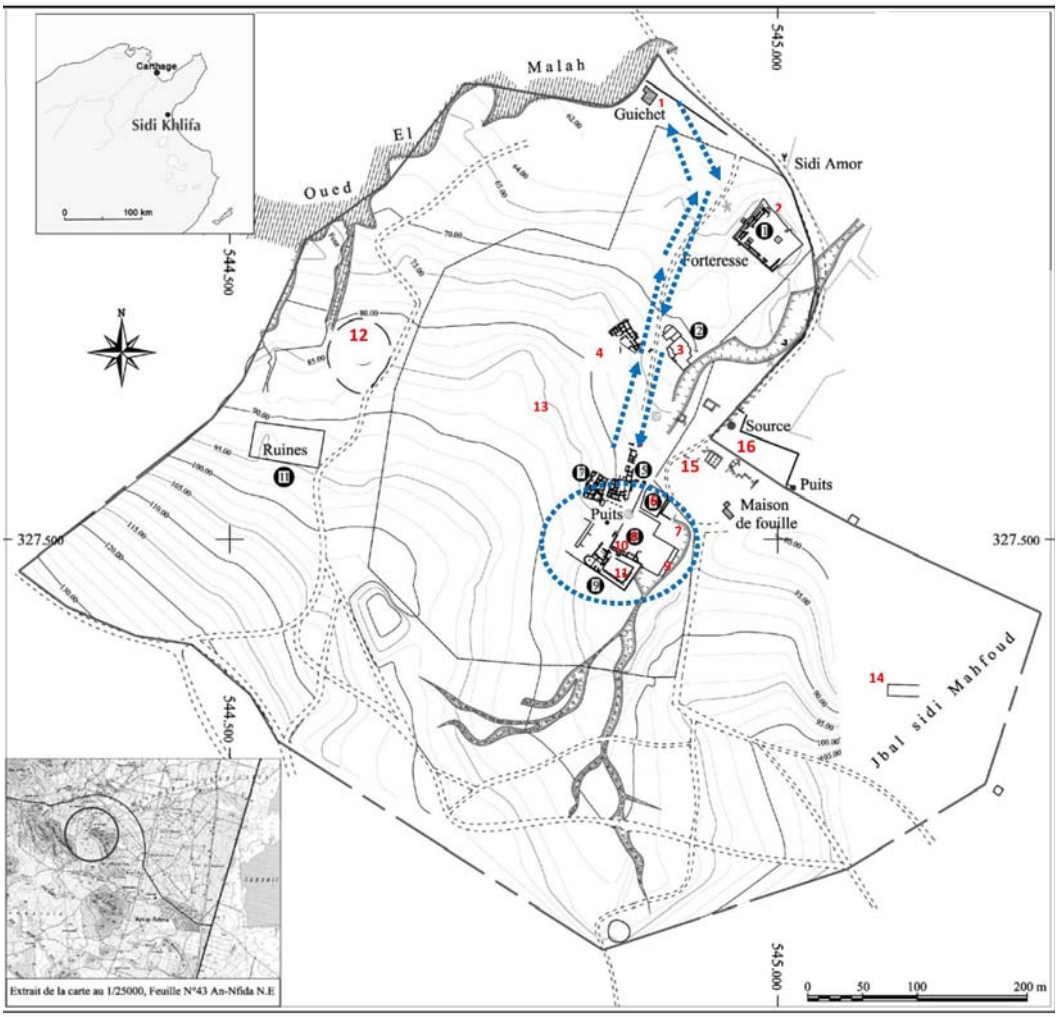
digitalisation et la numérisation du patrimoine et ceci à travers le choix de quelques sites et monuments appartenant géographiquement au gouvernorat de Sousse dont le site de *Pheradi Maius*. De surcroît, l'université de Sousse pourrait, par exemple, interpeller les promoteurs de tourisme en leur proposant des circuits culturels et de tout contribuer à la valorisation des sites de la région tels que : *Uppenna*, Musée d'Enfidha, *Biia*, *Ulisipira*, etc.



Carte/plan du site : Aounallah et Hurlet (2019)

1. Entrée	9. Temple capitole
2. Fortin	10. Nymphée
3. Thermes	11. Le forum et ses composantes
4. Villa près des thermes	12. L'amphithéâtre
5. La porte	13. Ateliers de céramique
6. Le *macellum* /marché	14. Temple de la colline sacrée
7. Schola ?	15. Citernes
8. La grande place	16. Source
Sens du circuit	

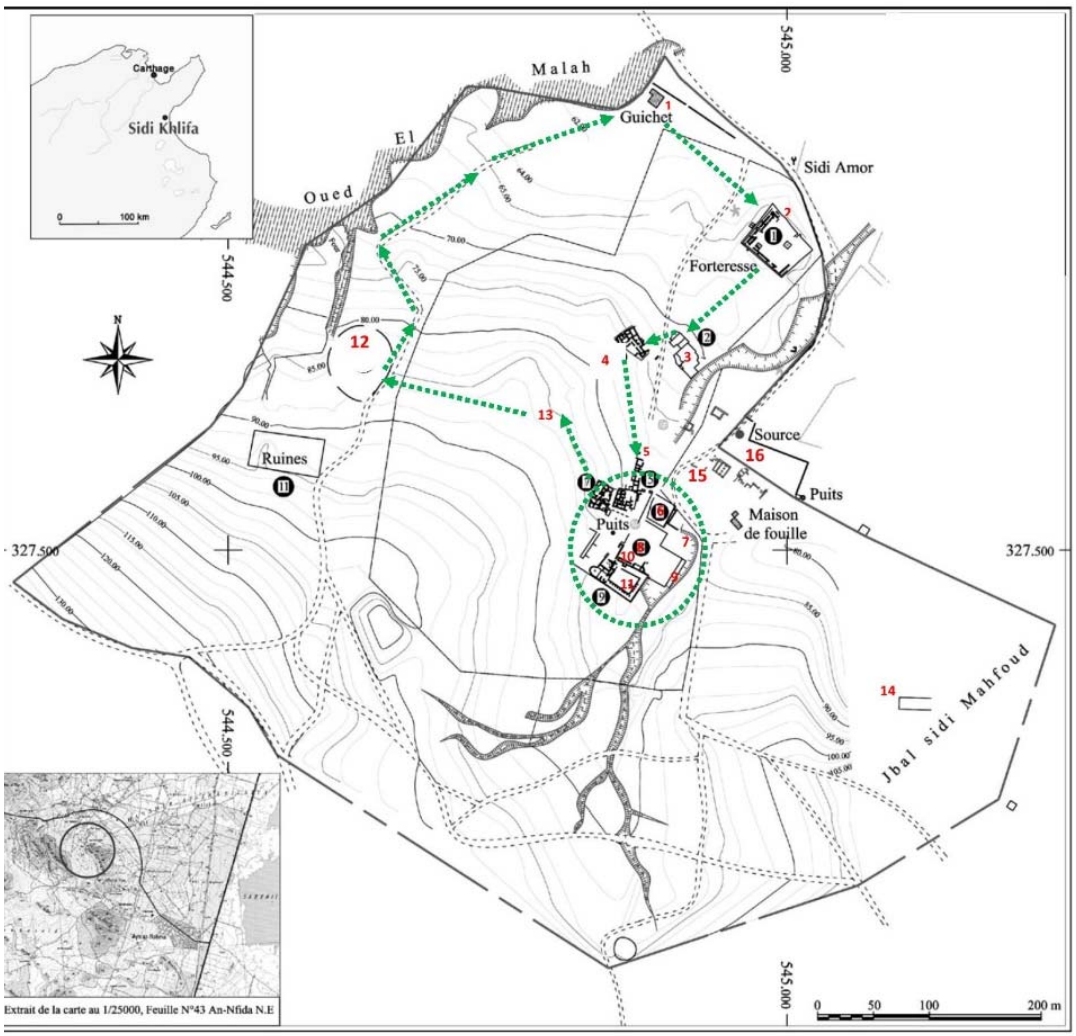
Fig. 20 : Circuit n° 1



Carte/plan du site : Aounallah et Hurlet (2019)

1. Entrée	9. Temple capitole
2. Fortin	10. Nymphée
3. Thermes	11. Le forum et ses composantes
4. Villa près des thermes	12. L'amphithéâtre
5. La porte	13. Ateliers de céramique
6. Le *macellum* /marché	14. Temple de la colline sacrée
7. Schola ?	15. Citernes
8. La grande place	16. Source
Sens du circuit	

Fig. 21 : Circuit n° 2



Carte/plan du site : Aounallah et Hurlet (2019)

1. Entrée	9. Temple capitole
2. Fortin	10. Nymphée
3. Thermes	11. Le forum et ses composantes
4. Villa près des thermes	12. L'amphithéâtre
5. La porte	13. Ateliers de céramique
6. Le *macellum* /marché	14. Temple de la colline sacrée
7. Schola ?	15. Citernes
8. La grande place	16. Source
Sens du circuit	

Fig. 22 : Circuit n° 3

Bibliographie

Aounallah, Samir, *Pheradi Maius. Sidi Khlifa*. Édition AMVPPC, Tunis, 2004.

Aounallah, Samir, et Fréderic Hurlet, « Deux nouvelles inscriptions latines de *Pheradi Maivs* - Sidi Khlifa (Tunisie) », dans *Epigraphica*, LXXXI, 1-2, 2019, p. 33-55.

Babelon, Ernest, René Cagnat, Salomon Reinach, *Atlas Archéologique de la* Tunisie, 1 ère série, 60 feuilles au 1/50 000 avec notices, Paris, Édition Ernest Leroux, 1892.

Ben Baaziz, Sadok, « Les forums romains en Tunisie. Essai de bilan », dans *Los foros romanos de las provincias occidentales*, Actas de la Mesa redonda Valencia 27-31 enero 1986, Madrid, 1987, p. 221-236.

Ben Moussa, Moncef, « Nouvelles données sur la production de sigillées africaines dans la Tunisie centrale », dans Abdellatif Mrabet, José Remesal Rodríguez (éds.), *In Africa et in Hispania. Etudes sur l'huile africaine*, Barcelone, 2007, p.107-136.

Ben Moussa, Moncef, « Nouvelles découvertes d'ateliers de céramique antique en Tunisie », dans Abdellatif Mrabet (éd.), *Le peuplement du Maghreb antique et médiéval*, Actes du troisième colloque international (Sousse 05, 06 et 07 mai 2016), Sousse, 2017, p. 165-176.

Ben Moussa, Moncef, *La production de sigillées africaine. Recherches d'histoire et d'archéologie en Tunisie septentrionale et centrale*, Barcelona, Edición Universitat de Barcelona, 2007.

Ben Moussa, Moncef, Sonia Jebari, Maher Ferjani, Hédi Hajri, « Fouilles dans le quartier artisanal de Pheradi Maius / Sidi Khelifa (Tunisie) : résultats préliminaires », dans Víctor Revilla Calvo, Antonio Aguilera Martín, Lluís Pons Pujol, Manel García Sánchez (éds.), *Ex Baetica Romam. Homenaje a José Remesal Rodríguez*, Edition de l'université de Barcelone, 2020.

Ben Moussa, Moncef, Victor Revilla, « La céramique romaine : Contextes, répertoires et typologies », dans Nabil Kallala, Joan Sanmartí, *Althiburos II, L'aire du capitole et la nécropole méridionale : étude*. Tarragone, Barcelone, Tunis, 2016, p. 141-241.

Ben Zina Ben Abdallah, Zeineb, et Leila Ladjimi-Sebaï. 2003. Du nouveau sur la carrière de Q. Agrius Rusticianus, procurateur du tractus de Carthage, à travers une nouvelle inscription de Pheradi Maius (Hr Fradis ou Sidi Khlifa - Tunisie), dans Bost, J.-P. Roddaz, J.-M. et Tassaux, F., Bordeaux (éds.), *Itinéraire de Saintes à Dougga, Mélanges offerts à Louis Maurin*, Bordeaux, Édition Ausonius, 2003.

Bonifay, Michel, *Etudes sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, Oxford, British Archaeological Reports International Series, 2004.

Brun, Céline, « Etude technique des productions de l'atelier de Sidi Khalifa (Pheradi Maius, Tunisie) : Céramiques culinaires, sigillées et cazettes », dans Bonifay, M., Treglia, J.-C. (éds.), *Late Roman Coarse Wares, Cooking wares and Amphorae in the Mediterranean. Archaeology and Archaeometry*, Vol. II, Oxford, British Archaeological Reports International Series 1662 (II), 2007, p. 569-580.

Cagnat, René, « Rapport sur une mission en Tunisie (1881-1882) », dans *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, XI, 1895, p. 1-156 (Pheradi Maius : 13-19 et pl. XIII).

Cagnat, René, et Henri Saladin, *Voyage en Tunisie*, édité par François Baratte, CTHS, Paris, 2005.

Cagnat, René, et Paul Gauckler, *Les monuments historiques de la Tunisie. Temples païens*, Paris, Ernest Leroux, 1898, (Pheradi Maius : p. 9, 40, 136, pl. XXII, 2).

Carton, Louis, « Excursion à Pheradi Maius », dans *Bulletin de la Société Archéologique de Sousse*, 19, 1928, p. 26-28.

Carton, Louis, « Henchir Sidi Khalifa (*Aphrodisium* ?) », dans *Bulletin de la Société Archéologique de Sousse*, 1903, p. 26-32.

Contencin, Alex, « Le véritable nom d'Aphrodisium », dans *Bull. Société archéologique de Sousse*, 19, 1928, p. 32-33.

Desanges, Johan, Noel Duval, Claude Lepelley, Sophie Saint-Amans, *Carte des routes et des cités de l'est de l'Africa à la fin de l'Antiquité d'après le tracé de Pierre Salama*, Paris, 2010.

Devoulx, Alphonse, « Voyage à l'amphithéâtre romain d'El-Jem en Tunisie (janvier 1830)1 », *Revue Africaine*, 1874, p. 241-261. (*Pheradi Maius* : p. 256-257).

Diehl, Charles, L'*Afrique Byzantine Histoire de la Domination Byzantine en Afrique, 533-709*, Paris, E. Leroux, 1896.

Ennabli, Abdelmajid, « Pheradi Maius », dans *Africa*, III et IV, 1969-1970, p. 225-233.

Gauckler, Paul, « Rapport épigraphique sur les découvertes faites en Tunisie par le service des antiquités », dans *BAC,* Paris, 1897, p. 362-471 (Pheradi Maius : p. 367-368, n° 18).

Gros, Pierre, « Une nouvelle approche de l'urbanisme romain d'Afrique », *Journal of Roman Archaeology*, 15, 2002, p. 591-596. Compte-rendu du livre de Claudia Kleinwächter, Platzanlagen nordafrikanischer Stadte, Untersuchungen zum sogenannten Polyzentrismus in der Urbanistik der romischen Kaiserzeit, Mayence 2001.

Gsell, Stephane, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, VIII, Paris, Hachette, 1928.

Guérin, Victor, *Voyage archéologique dans la Régence de la Tunisie*, T. II, Paris, Édition Henri Plon, 1862.

Hamrouni, Mohamed-Riadh, *Les Macella en Afrique du Nord à l'époque romaine : étude historique et archéologique*, Thèse inédite, Faculté des Sciences Humaines et Sociales de Tunis, 2016.

Kleinwächter, Claudia, *Platzanlagen nordafrikanischer Stadte, Untersuchungen zum sogenannten Polyzentrismus in der Urbanistik der romischen Kaiserzeit*, Mayence, 2001 (Pheradi Maius : p. 184-189).

Lepelley, Claude, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire, T. II, Notices d'histoire municipale*, Paris, Études Augustiniennes, 1981.

Mackensen, Michael, *Die spätantiken sigillata- und Lampentöpfereien von El Mahrine (Nordtunesien),* Munich, C. H. Beck'sche, (Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte, 50), 1993.

Merlin, Alfred, *Inscriptions Latines de Tunisie*, 1947 (Pheradi Maius : n° 246 à 251).

Merlin, Alfred, *Nouvelles Archives des Missions*, XIV, 1907.

Mesnage, Joseph, *L'Afrique chrétienne : Évêchés et ruines antiques d'après les manuscrits de Mgr Toulotte, et les découvertes archéologiques les plus récentes*, Paris, E. Leroux, 1912.

Mrabet, Abdellatif, « Etude de l'aqueduc de Biia/Aïn Batria : Contribution à l'histoire d'une petite cité antique de Tunisie », *Revue de l'Ecole Normale Supérieure de Sousse*, n° 2, 1992-93, p. 95-120.

Pellegrin, « Contribution à l'étude de la toponymie tunisienne. Notes sur l'étymologie de *Pheradi Maius* : Henchir fradis ou Henchir Sidi Khalifa (Tunisie) », *IBLA*, 50, 1950, p. 203-206.

Pellissier, Edmond, *Description de la Régence de Tunis*, Paris, Imprimerie impériale, 1853.

Petitmengin, Pierre, « Inscription de la région de Milev », *MEFRA*, 79, 1, 1967, p. 165-205.

Pflaum, Hans-Georg, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut Empire*, t. 2, Beyrouth, Geuthner, 1960.

Poinssot, Jean, « Voyage archéologique en Tunisie exécuté en 1882-1883 », *Bulletin des Antiquités Africaines*. 1885, p. 89-111. (Pheradi Maius : p. 110 n° 841-842-843).

Poinssot, Louis, « Deux notes sur des inscriptions nouvellement découvertes en Tunisie », *BAC*, 1927, p. 53-60.

Poinssot, Louis, « Pheradi Majus », *CRAI*, 71, 1, 1927, p. 62-65.

Poinssot, Louis, « Une inscription de *Pheradi Majus* », *CRAI*, 76, N. 1, 1932, p. 68-75.

Procope de Césarée, *La guerre contre les Vandales*, Texte traduit et commenté par Dénis Roques, Paris, Les Belles Lettres, 1990.

Shaw, Thomas, *Voyage en Barbarie*, I, éd. A la Hate, 1743.

Tissot, Charles, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, T. I et II, Paris, Imprimerie Nationale, 1888.

Toutain, Jean, *Les cités romaines de la Tunisie : essai sur l'histoire de la colonisation romaine dans l'Afrique du Nord*, Paris, Édition de Boccard, 1896.

Zucca, Raimondo, « Un artifex di Pheradi Maius? A proposito di una scultura fittile del santuario di Thinissut (Africa Proconsularis) », *Gerión*, 22, 1, 2004, p. 355-366.

THE BEIDAUD PROJECT (2020-2021)

Valentin-Victor BOTTEZ
University of Bucharest, Romania

Abstract: The paper focuses on the research project (2020-2029) undertaken by the joint team of the University of Bucharest and the Institute of Eco-Museal Research Tulcea (ICEM Tulcea) on the Hamangia Valley, in the Beidaud Archaeological Microzone (Tulcea County, Romania). The results of the old excavations are presented, the objectives and methodology of the new project, as well as the team and the results of the 2020 and 2021 campaigns.

Keywords: Beidaud, Archaic Period, Greek colonists, Roman rural settlement, tumular necropolis.

The present paper focuses on the research project undertaken by the team of the University of Bucharest (UB), in collaboration with that of ICEM Tulcea in 2020. The research project, entitled, *Valea Hamangiei din preistorie până în perioadă medievală. Evoluția habitatului uman în microzona arheologică Beidaud* (*The Hamangia Valley from Prehistory to the Middle Ages. The evolution of human dwelling in the Beidaud Archaeological Microzone)*, is set to last 10 years (2020-2029), during which several sites in the area will be investigated: the Neolithic *la Grădină* site (Hamangia culture; fig. 1); a fortified settlement on the *Calebair* Hill, whose chronological span covers the First and Second Iron Age/Archaic Period and up to the Late Roman period; a rural Roman settlement (2nd/3rd c. AD); and a tumular necropolis, undated up to the 2021 archaeological campaign. All the above-mentioned sites form the *Beidaud Archaeological Microzone* (BAM; fig. 1), which constitutes the protocol between ICEM Tulcea (as organizing institution) and the University of Bucharest (which has the scientific responsibility of these sites).

State of art

Apart from the second mentioned site, all the others were just identified on the terrain, without being systematically researched. The fortified settlement at *Beidaud – Calebair Hill* is located 2km (as the crow flies) North-West from the commune of Beidaud, 31 km West-South-West of *Orgamè/Argamum* (Capul Dolojman, Tulcea County) and 25 km North-West of *Istros*/*Histria* (Histria, Constanța County). It was built at the intersection of the Hamangia (West) and Solojan (East) streams valleys; on its southern and eastern sides the settlement is naturally defended (fig. 2) by the mentioned water courses and the terrain's steep slope. The site itself is a

trapezoidal plateau, with the long side to the West, and measures approx. 210m on the North-South axis, and approx. 140m on the East-West one.

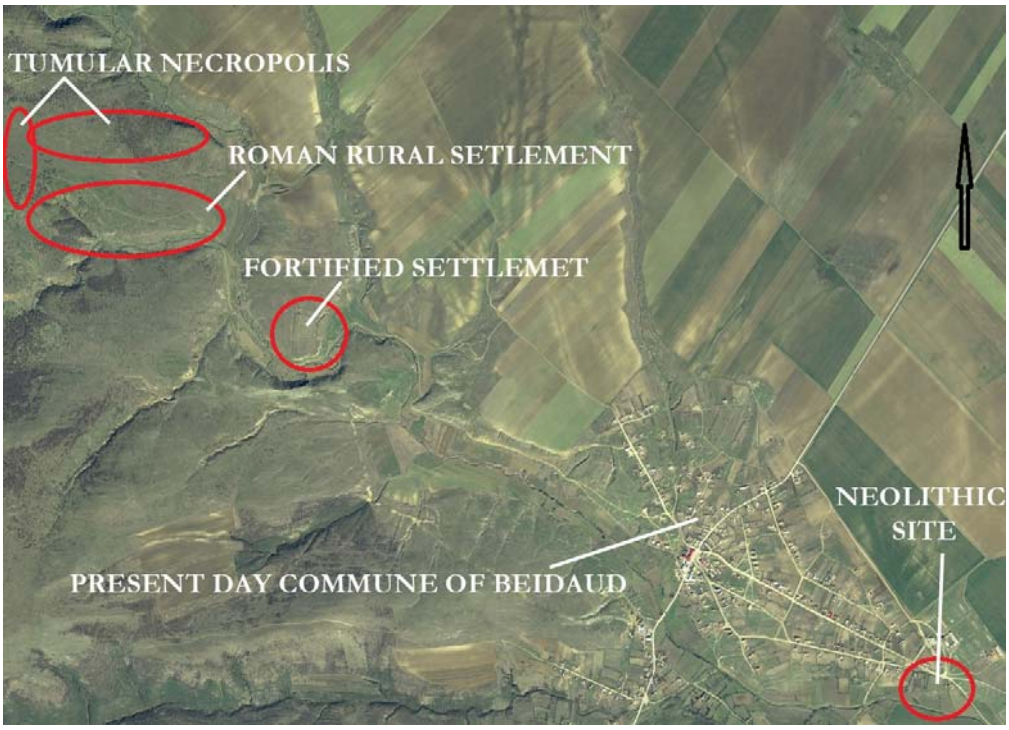


Fig. 1: The Beidaud Archaeological Microzone

Following the discovery, in 1976, of large *dolia* (approx. 200 litres) on one of the streets of the Beidaud commune, Gavrilă Simion (the founder of ICEM Tulcea) has investigated the entire area, identifying all the four sites that currently make up the BAM. In 1976-7 and 1979-80, G. Simion undertook an invasive research of the Calebair Hill (the fortified settlement) by excavating two sections set in a T-shape,[1] the first (East-West) crossing the site's entire width and the second (North-South) crossing only the site's northern half. This excavation's main result was the identification of the defensive works, made up of a defensive palisade/wall (doubled by a second one on the northern and western sides, which obviously needed more protection).

[1] Gavrilă Simion, Elena Lăzurcă, « Aşezarea Hallstattiană de la Beidaud-Tulcea », in *Peuce*, VIII, 1980, p. 37–54;
Gavrilă Simion, « Aşezarea hallstattiană de la Beidaud – Tulcea », in Gavrilă Simion, *Culturi antice în zona Gurilor Dunării*, vol. I, Cluj-Napoca, 2003, p. 79–98.

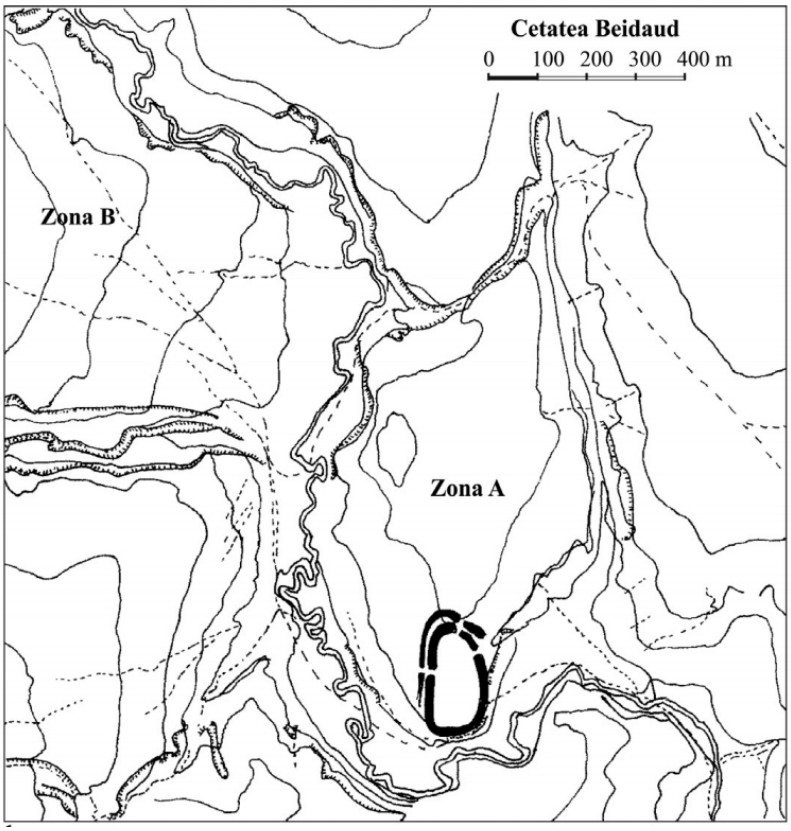


Fig. 2: Plan of the fortified settlement at Beidaud-Dealul Calebair
(after Sorin-Cristian Ailincăi, « Cercetările arheologice… », fig. 4.1)

This aspect is very important, as this is the only fortified settlement in the area that was built in that period (second half of the 6th c. BC). The main fortification was probably built using a special technique: cassettes made of wooden poles, filled with tamped earth and stones,[2] and it had three entrances – on the western side, in the middle of the northern one and in the Northeastern corner. Inside the settlement were identified dwellings and varied other archaeological complexes, dated to a chronological range staring at the beginning of the Iron Age and finishing in the 6th c. AD. A very important moment (dated by the Greek pottery discovered in the site)[3] in the settlement's history is during the 6th – 5th c. BC, a critical period for the

[2] Sorin-Cristian Ailincăi, « Cercetările arheologice de la Beidaud – Calebair, Jud. Tulcea (1976-1977, 1979-1980). Așezarea de la începutul Epocii Fierului », in Dan Aparaschivei, George Bilavschi, Ludmila Pîrnău (eds.), Varia Arhchaeologica (I). *Tradiție și inovație în cercetarea arheologică din România și Republica Moldova*, Cluj-Napoca, 2020, p. 101–132.

[3] Pierre Dupont, Vasilica Lungu, « Beidaud: un cas d'acculturation potière dans l'hinterland gète ? », in H. Tréziny (ed.), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la Mer Noire. Actes des rencontres du programme*

entire region, when the Greeks from the colonies on the Black Sea shore (either *Istros* or *Orgamè*) started expanding inland, where they came into contact with the locals. One important aspect of this contact was the local production of Greek-type pottery, either by a resident Greek or by skilled local potters'.[4] So, either we are dealing with a Greek fortified settlement, built as a point of trade and/or defence with/against the locals (be they either Thracians from the Gaetae tribes, or even Scythians), or a fortress built by the local population at the frontier of the Greek cities' territory. In either case, this is a very important site for better understanding the early interaction between Greek colonists and the locals, especially since Beidaud is located in one of the few valleys that provide access from the sea shore inland, towards the River Danube Valley.

Given the scientific potential indicated by the current state of the research, our own research project starts from the following questions:

- what are the elements that made this area so attractive, that it was inhabited starting with the Neolithic and beyond the end of Antiquity?
- what was the impact of human dwelling of the area's paleo-environment?
- how were the human communities under research affected by geomorphologic and climate changes and what adaptation strategies did they implement?
- what was the role played by the fortified settlement in the interaction between locals (Getae or Scythians) and the newcomers – the Greek colonists from *Istros*/*Histria* and *Orgamè*/*Argamum*?
- how does the 2nd-3rd c. AD settlement integrate itself in the Roman rural settlements network in the *hinterland* of the province *Moesia Inferior*?
- to which settlement does the tumular necropolis belong?

Methodology

Our projects proposes a global, interdisciplinary approach to the study of the pattern(s) of human-dwelling development in the Hamangia Valley. As we presented in the state of art section, the sites in the archaeological microzone are virtually un-researched, the publication of the research that took place is incomplete, even if recent articles solved part of the problems left untreated by the first researchers. That is why the joint research team proposes an integrated, pluridisciplinary research project that involves all the above-mentioned sites, for an initial duration of 10 years, with the following initial objectives:

europeen Ramses 2 (2006–2008), Centre Camille Jullian, Bibliothèque d'Archéologie Mediterranéene et Africane, 3, 2010, p. 493.

[4] Vasilica Lungu, Pierre Dupont, Gavrilă Simion, « Une officine de céramique tournée de type grec en milieu gète? Le cas de Beidaud », in *Eirene,* XLIII, 2007, p. 41.

Objectives (2020-2030):

- evaluation of the area's archaeological potential (identifying all the sites in the area – settlements, their necropolises or other archaeological complexes –, without which the general situation cannot be understood);
- establishing the area's topography, in order to better understand the way all the involved sites functioned (some in connection with one another, as well as with others in the area surrounding the archaeological microzone);
- dating and cultural attribution of all the sites (starting with the tumular necropolis near the Roman rural settlement), as well as establishing a general stratigraphy for the pluristratified sites;
- delimitation and establishment of the functionality and area of impact of the sites / analysis of the type of dwelling in all the relevant sites, by establishing the settlements' plans and the analysis of construction techniques used for the dwelling structures, with the aid of non-intrusive (geophysical surveys, LIDAR, aerial photographs) and intrusive (archaeological excavation) methods;
- analysis of the paleo-environment through biosedimentological, arhaeozoological, palinological and geomagnetic studies;
- studying the anthropological material in the necropolis(es).

The project has multiple phases that span 10 years (2021-2030):

a. 2021-2023: obtaining
   1. a detailed topographic map of the entire area;
   2. a 3D photogrammetric model of the entire area;
   3. a LIDAR survey of the entire area and
   4. a high-resolution ortophotoplan of the entire archaeological microzone;

b. 2021-2024: geophysical surveys of the sites known until now;
c. 2021-2026: geoarchaeological research;
d. 2021-2030: archaeological excavation of the known sites;
e. conservation and analysis of the discovered material: continuous;
f. preliminary publication: continuous;
g. final publication: 2030-2032.

The educational dimension

The activity of the UB-ICEM team has a strong educational dimension. Besides the training of new generations of young students in all the basic archaeological techniques and practices, we also aim to involve the more advanced students (at a MA or PhD level) in the research and publication of the different categories of resulted materials: the Roman pottery will be studied by PhD students Iulia Iliescu and Radu Stănescu, the coins by PhD student Anca Maria Constantin, Greek pottery by MA students Tatiana Iorganda and Radu Penea,[5] geophysical

[5] Both under the supervision of dr. Vasilica Lungu (Institute for South-Eastern European Studies of the Romanian Academy, Bucharest – ISEES).

surveys will be undertaken by PhD student Adrian Şerbănescu, and the physical anthropology study by MA student Franceska Ştirbu.[6] We also intend to identify an MA student that will take up a PhD project focusing on the area's paleo-ecology, co-directed by prof. Valerie Andrieu-Ponel (Univ. Aix-Marseille) and prof. Alfred Vespremeanu-Stroe (UB).

A multidisciplinary team

Given the project's objectives, it is obvious that only a multidisciplinary team, from several institutions (national and international), highly specialized and using the adequate equipment can manage such an endeavour. Therefore the architectural study will be undertaken by senior researcher dr. Virgil Apostol (IAB), the geophysical study by Associate Prof. Eng. Bogdan Niculescu (UB), Assist. Prof. Eng. Florin Nache (UB), PhD student A. Şerbănescu (FIUB) and MA student Eng. Adrian Talmaciu (UB); the geoarchaeological study will be undertaken by Prof. Alfred Vespremeanu-Stroe (UB) and researcher dr. Luminița Preoteasa (UB); the paleo-ecological study by Associate Prof. Valérie Andrieu-Ponel (Univ. Aix-Marseille, France); the ancient DNA, oral microbioma and human genetics analyses by PhD student Sterling Wright (Pennsylvania State Univ.); the historical geography study by Assist. Research Prof. Anca Dan (AOROC, ENS, France); the radiocarbon analyses by dr. Tiberiu Sava (RoAMS IFIN-HH); the bone industry analysis by dr. Florian Mihail (ICEM Tulcea); the archaeozoologic study by senior researcher dr. Adrian Bălăşescu (IAB); the physical anthropological study by senior researcher dr. Gabriel Vasile (IAB) and MA student Franceska Ştirbu; the glass objects (PGAA) and pottery (PIXE/PIGE) analyses by senior researcher dr. Roxana Bugoi (IFIN-HH); the metal (XRF) analyses by dr. eng. Migdonia Georgescu (MNIR) and dr. eng. Daniela Stan (IFIN-HH). As the LIDAR survey will probably be done by a private company, for now we have not decided on a specific collaboration.

The 2020 campaign

In 2020, the joint research team organized a series of surface surveys in the Beidaud archaeological microzone, in order to investigate the surface of three of the sites (the fortified settlement, the Roman rural settlement and the tumular necropolis) and to familiarize itself with the entire area. The results were important, because, although the sites were generally identified by geographic coordinates, no one knew exactly the situation on the ground. The fortified settlement is easily identifiable (fig. 3), but the situation is different in the case of the Roman rural settlement, which is located on the "Dealul cu Cişmea" (the "Hill with the Waterspout"). Although we could identify there a series of possible walls

[6] Under the supervision of dr. Gabriel Vasile (*Vasile Pârvan* Archaeological Institute of the Romanian Academy, Bucharest – IAB).

trajectories and a number of pottery fragments (dated in a preliminary phase to the 2nd-3rd/4th c. AD), initially we could not be sure that the stone alignments were indeed walls (there are many places where the bedrock surfaces and resembles walls), and if they were – could they be dated to the Roman period? But during a later surface survey, when we investigated the base of the plateau on which the rural settlement is located, we identified an area where the hill's slope was cut by water torrents, which exposed at least two Roman walls (fig. 4 and 5), the emplacement of a *dolium* (fig. 6) and where we also found Roman pottery and ceramic roof tiles (fig. 6). Across the valley, to the South, we identified the emplacement of another *dolium* (fig. 7), which has reportedly been removed by archaeologists, which would suggest that the rural settlement in fact covered the entire end of the valley. Furthermore, we identified in the tumular necropolis (on which, again, we had almost no information) a row of mounds (fig. 7) that clearly could be identified as tumuli and became our first objectives for future excavations.

The 2021 campaign

The first campaign proper in the Beidaud Archaeological Microzone covered several research directions and formats.

The geophysical investigation, planned for the month of June, had to be postponed due to bad weather and, later on, to the tragic death of one of the team members. It will be rescheduled for November 2021 or spring of 2022, and will have to cover the fortified and the rural settlements (whose research implies an as-complete-as-possible image of their physical extent and structure), and maybe part of the tumular necropolis (in order to identify the position of possible burials inside the funerary mound).

During the month of August, following the creation of a network of fixed topographic points and a primary topographic survey by Assist. Prof. Eng. Florin Nache, the UB-ICEM team[7] started researching Tumulus 1 (T1 – fig. 7) from the row of tumuli identified in 2020. We started to excavate two rectangular trenches (2×23m), S1 and S2 (the former was entirely excavated, while research in the latter will conclude in 2022), separated by a 50cm baulk. Between the 11th and 26th September, the UB part of the team was joined by other members of the CIVIS summer school[8] for a continuation of the excavation of T1.

[7] Assist. Prof. V. Bottez (UB), senior researcher dr. Sorin-Cristian Ailincăi (director of ICEM Tulcea), lecturer Alexandra Ţârlea (UB), Phd students (UB) Iulia Iliescu, Anca Maria Constantin and Radu Stănescu (ICEM), MA students (UB) Franceska Ştirbu, Radu Penea and Răzvan Cernamoriţi (ICEM), who were joined by dr. Alexandra Dolea and Mr. Răzvan Plederer (MA).

[8] *The Archaeology of Death: technical and historical problems and issues of archaeothanatology and the burials excavation* (Aix-Marseille Univ., Univ. Libre de Bruxelles, Kapodistrian Univ. of Athens and UB). The team that took part in the excavations consisted of Associated Researcher prof. Gaëlle Granier (AMU), and three students, Elodie Caserta (AMU), Manon Cobut de Haan and Clara Hostie (ULB).

Fig. 3: The fortified settlement (NNE-SSW view)

Fig. 4: Roman wall in the rural settlement

Fig. 5: Roman wall in the rural settlement

Fig. 6: Roman Corinthian-type roof tile

A total of seven funerary complexes[9] were identified (fig. 7) and excavated (M1, 4, 5 and 7 only partially, as they are partially superposed by the central baulk, which was not researched this year in order to maintain a stratigraphic control in next year's excavations), five involving cremation and two inhumation. The detailed analysis will be published in 2022, but it is clear that we are dealing with a bi-ritual tumulus, where both adults and non-adults (the two inhumation graves) were buried. Also, the identified material clearly dates the tumular necropolis to the 2nd-3rd c. AD and therefore identifies it as the funerary space of the Roman rural settlement to the Southeast.

During the month of August Assist. Prof. Eng. Florin Nache also undertook a survey of the entire area, which resulted in a general topographic map and a 3D model for the entire area (the data is still being processed).

Also, in the fall of 2021, a team from the Faculty of Geography (UB)[10] started the geoarchaeological research of the area by coring in the delta of the Hamangia River, where they obtained a 10m core, covering a time span of approximately 12,000 years, on which they will undertake multi-proxy analyses, namely sedimentologic, geochemical, geomorphologic and paleo-ecologic.

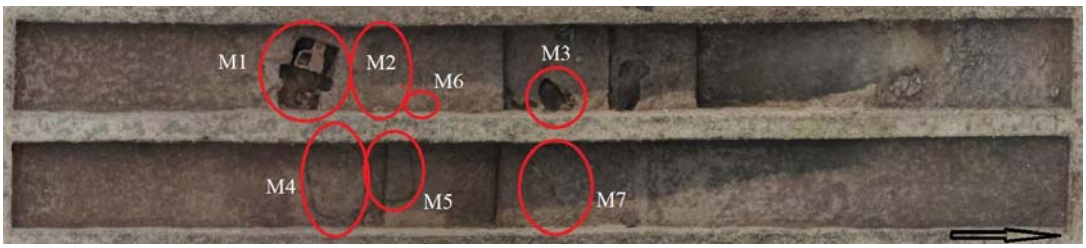


Fig. 7: T1: S1 (W) & 2 (E), M1-7

Objectives for 2022

In 2022 we will finalize the excavation of T1 and, hopefully, of a second tumulus, and continue the geoarchaeological research. Also, after finalizing geophysical surveys on the fortified settlement and the Roman rural settlement, we will be able the best excavation strategy for these two objectives.

[9] Referred to as M1-7, M from the Romanian word for grave = *mormânt*.
[10] Prof. Dr. Alfred Vespremeanu-Stroe, researcher dr. Luminița Preoteasa, scientific researcher and PhD student Laurențiu Țuțuianu, as well as research assistant Ionel Stan.

Bibliography

Ailincăi, Sorin-Cristian, « Cercetările arheologice de la Beidaud – Calebair, Jud. Tulcea (1976-1977, 1979-1980). Aşezarea de la începutul Epocii Fierului », in D. Aparaschivei, G. Bilavschi, L. Pîrnău (eds.), Varia Arhchaeologica (I). *Tradiție și inovație în cercetarea arheologică din România și Republica Moldova*, Cluj-Napoca, 2020, p. 101–132.

Dupont, Pierre, Lungu, Vasilica, « Beidaud: un cas d'acculturation potière dans l'hinterland gète ? », in H. Tréziny (ed.), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la Mer Noire. Actes des rencontres du programme europeen Ramses 2 (2006–2008)*, Centre Camille Jullian, Bibliothèque d'Archéologie Mediterranéene et Africane, 3, 2010, p. 493–498.

Lungu, Vasilica, Dupont, Pierre, and Simion, Gavrilă, « Une officine de céramique tournée de type grec en milieu gète? Le cas de Beidaud », in *Eirene*, XLIII, 2007, p. 25–56.

Simion, Gavrilă, Lăzurcă, Elena, « Aşezarea Hallstattiană de la Beidaud-Tulcea », in *Peuce*, VIII, 1980, p. 37–54.

Simion, Gavrilă, « Aşezarea hallstattiană de la Beidaud – Tulcea », in G. Simion, *Culturi antice în zona Gurilor Dunării*, vol. I, Cluj-Napoca, 2003, p. 79–98.

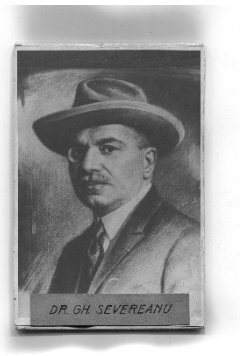
WHY COLLECTIONS MATTER
REVISITING GREEK AND ROMAN ARTEFACTS FROM A PRIVATE COLLECTION NOW IN THE BUCHAREST MUNICIPALITY MUSEUM

Alina STREINU
Bucharest Municipality Museum, Roumania

Abstract: Collection usually comprise artefacts from many different categories, according to the particular interest of the collector. The Maria and George Severeanu collection, donated to the Bucharest Municipality Museum in 1939, consists of over 3000 archaeological artefacts and over 8000 coins. George Severeanu was an avid and dedicated collector, managing to publish a total of 76 papers on different categories of artefacts, taking his passion to another level, beyond the aesthetics of the artefacts themselves. Currently, most of the collection is on display and there are new approaches meant to revisit, reevaluate and contextualize the objects. Many of the artefacts have an unknown origin, while some are registered as originating from Moesia Inferior/ Scythia, modern day Dobroudja, but also from other regions of the country and the larger Black Sea area.

Keywords collection, museum, George Severeanu, Roman pottery, Roman glass

A brief introduction on the making of a collection



Any sort of discussion about a collection must begin with a few words about the collector. Son of another preeminent physician who treated king George the I[st] of Greece, dr. George Severeanu (1879-1939) trained as a radiologist, became a passionate historian and numismatist and the first director of the Bucharest Municipality Museum[1]. Together with his wife, Maria, they accumulated over 11 000 artefacts, both a variety of objects and coins, later donated to the museum and now exhibited in the house the family owned and lived in until their deaths. Moving past bibliographical details, what interests us the most is how he perceived, valued and promoted his collection. To this end we have his own words recorded during an interview from 1936: *In his mind (the*

[1] For further bibliographical information, see Gh. Astancăi, 'Profesor agregat doctor George Severeanu (1879-1939)', in *Materiale de Istorie și Muzeografie*, VIII, 1971, p. 373-380, p. 373, and also D. Pîrvulescu, *Monedele Țării Românești în timpul domniei lui Radu I,* Seria Colecția *"Maria și dr. George Severeanu"* I, Muzeul Municipiului București, București, 2016, p. 11-16.

collector's) then sprouts the idea of collecting in a certain direction, objects that through their close connection in the field of art, history or science, to help clarify the evolution that one of these intellectual manifestations tried over time. In this way the new collector becomes one of the most important pioneers engaged by the culture of a people, from this moment the collector is no longer satisfied only with the external image of the collected object, the imaginary or the necessity of the ancient maker. Now the main concern of the collector is that from a detailed study to reveal the life, the artistic taste, the social needs of all those who gave birth to the object that aroused the interest of the true collector.[2] In the same interview, Dr. Severeanu adds that among the *true* collectors are General Mavros, Dimitrie Sturza, Mihai Sutzu, Ioan Kalinderu and Atanasie Simu. From this enumeration it emerges, perhaps, even more clearly what George Severeanu meant by a *true* collector: going beyond the passion towards the artefact and begin seeing it in its entirety as something to be admired, studied, researched and finally, understood. Some of the other like-minded collectors such as General Mavros donated his collection to the National Museum in 1862[3], while Iancu Kalinderu and Anastase Simu set up their own museums based on the collections they accumulated[4].

One more piece of information about dr. Severeanu is passed on to us from the memoir of a great archaeologist and scholar, Dinu V. Rosetti. During the late 1920s, Rosetti walks into an auditorium where George Severeanu proudly exhibited some of his possessions and held a conference presenting them as Greek and Roman antiquities. The archaeologist recognized some of the artefacts as prehistoric and proceeded to explain it to dr. Severeanu, whom he had never met before. According to him, the doctor was surprised, skeptical at first, but later enthusiastic. They continued to talk throughout the night, as Severeanu was for the first time acquainted with prehistory and the two men went on to become friends who met on an almost daily basis for the next ten year.[5]

The Greek and Roman artefacts – first approaches

Without including the rich numismatic collection, the most numerous objects from the Severeanu collection come from the Greco-Roman era. The Roman artefacts cover a large spectrum, from glass vessels, lamps, brooches, figurines and daily items (e.g. keys, weights, etc.). The only category less present is that of pottery. Unlike the rich collection of painted Greek vessels, it seems that Severeanu did not develop a similar passion of Roman pottery and only acquired few such artefacts:

---

[2] Gh. Astancăi, 'Profesor agregat doctor George Severeanu (1879-1939)', p. 375.
[3] I. Ioniță, *Muzee memoriale și colecții bucureștene în perioada 1945-2000,* București, Ed. Domini Serv, 2009, p. 60.
[4] I. Ioniță, *Muzee memoriale și colecții bucureștene în perioada 1945-2000,* p. 77—78, both in newly built buildings precisely for this purspose.
[5] D. V. Rossetto (Dinu Rosetti), 'Însemnări privind activitatea Muzeului Municipal (1931-1948)', *Materiale de istorie și muzeografie*, VIII, 1971, p. 349-356.

Pontic *sigillata* vessels (cups and a pitcher), western *terra sigillata* fragments, later roman eastern *sigillata* sherds and several cooking pots presumably also from the western coast of the Black Sea.

The doctor's clear scientific interest in the collected artefacts, beyond their aesthetic value, is obvious not only from the opinions he issued during interviews, but also from the impressive number of publications he submitted: 76. The articles signed by George Severeanu cover a myriad of topics, from monetary treasures to Greek ceramics, terracotta, brooches, adornments and last but not least a short series about fine arts.[6] One of his most revealing papers was published in 1929 and describes the discovery, state and inventory of a Roman tomb from the second century AD – reign of Antoninus Pius, accidentally discovered at Callatis a few years before. He begins the paper with details about the funeral rite specific to the time, then goes on to the retelling of the discovery made in 1927, when a group of workers digging for clay for the manufacture of bricks discovered the tomb covered with stones. The complete inventory of the tomb consisted of two ceramic lamps, a bronze column and a lamp of the same material, a bronze cup, the base of a ceramic vessel, a bronze ring, a gold necklace and medallion with the portrait of a matron, six gemstones with representations of deities and animals - Winged Victoria, Asclepius, two depictions of Minerva, a fox; three glass beads, three iron nails; a fragmentary *unguentarium* with carbonized residue and a spiraled wand.[7]

The detailed article that G. Severeanu published in 1929 about the Callatis tomb is unfortunately an exception. However, given his proclivity to promote his collections, the other articles he submitted preserve information about the provenance of some categories of objects. For example, in the first line from a paper from 1937 he stated that he owns more than 400 ancient vessels, of which 16 *skyphoi*. Of the latter, one was acquired in Bessarabia from a Russian high official (?) who had purchased such items from Chiusi and Olbia; one was from Tomis, while the other were acquired from another collector, a governor of the Ionian Islands. Beyond the informative nature of the paper, one other aspect stands out: the author's familiarity with the available literature on the topic at hand, at that time, while also feeling confident enough to discuss the terminology of the ancient Greek vessels he featured. [8] His paper featuring a significant group of brooches, both from his personal collection and the museum's, is more detailed when it comes to provenance in terms of places, although not even close as to the one published in 1929. The brooches entered the collections from numerous areas and sites: Chiusi (Italy), Bucharest, Snagov, Butimanu, Giulești, Craiova, Târgu Jiu, Romula, Cladova,

[6] For the entire bibliographical list see Ghe. Astancăi, 'Profesor agregat doctor George Severeanu (1879-1939)', p. 378-380.

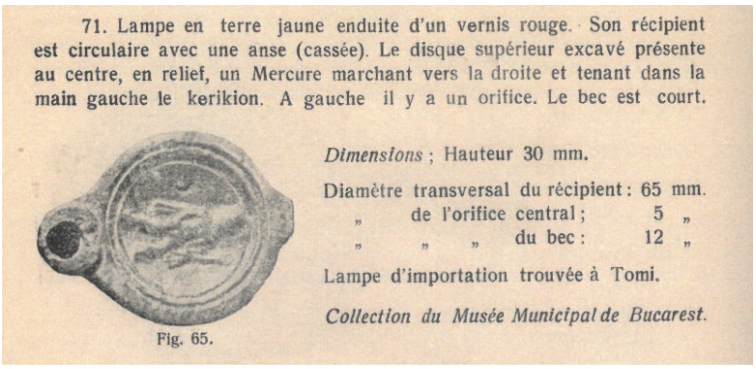
[7] G. Severeanu, 'Un mobilier funeraire trouve à Kallatis et datant du seconde siècle apres J.-C.', *Buletinul Societății Numismatice Române. Revistă pentru Numismatică și Științele auxiliare,* Anul XXIII, 1929, nr. 69-72, Ianuarie-Decemvrie 1929, p. 1-10.

[8] G. Severeanu, 'Les skyphos de la collection Dr. Severeanu', *Bucureștii. Revista Muzeului și Pinacotecii București*, nr. 1-2, 1937, p. 27- 39, p. 27- 39.

Ostrovul Corbului, Huşi, Turnu-Severin, Mehedinţi, Sighişoara, Alba-Iulia, Tomis, Silistra, Romanaţi-Celei, Bessarabia, Bulgaria.

With a paper submitted a year later, in 1936, we are first introduced to the Greek and Roman lamp collection. George Severeanu features 120 pieces dated from the bronze age to the Late Antiquity, most of them from Tomis, Callatis and Romula, but with some notable pieces from Olbia, Chiusi, Constantinople and Naples.[9] Browsing through the catalog, the diversity of lamps from these sites becomes obvious, as well as the author's ease in describing each piece, their chronological and typological display, as well adding small comments regarding iconography and origin.

From the Greek antiquity, Severeanu only published the aforementioned paper on *skyphoi*. This broad collection of skillfully decorated vessels became known in the international scientific community with its publication in 1968 in the *Corpus Vasorum Antiquorum*, as the fruitful result of a collaboration between specialists Petre Alexandrescu and Suzana Dimitriu[10]. Further categories of artefacts in the collection were also published in 1967 (adornments) and 1969 (terracotta figurines), following the collaboration between Mihai Gramatopol and Virgilia Crăciunescu.[11] In 1982, Mihai Gramatopol releases a volume dedicated to ancient art which included a rich variety of artefacts from the Severeanu collection: architectural pieces, ceramic and glass vessels, figurines and small metal objects (e.g. amulets, pendants, mirrors, crosses, etc.).[12]


71. Lampe en terre jaune enduite d'un vernis rouge. Son récipient est circulaire avec une anse (cassée). Le disque supérieur excavé présente au centre, en relief, un Mercure marchant vers la droite et tenant dans la main gauche le kerikion. A gauche il y a un orifice. Le bec est court.

Dimensions ; Hauteur 30 mm.
Diamètre transversal du récipient : 65 mm.
„ de l'orifice central ; 5 „
„ „ „ du bec : 12 „

Lampe d'importation trouvée à Tomi.

Collection du Musée Municipal de Bucarest.

Fig. 65.

[9] G. Severeanu, 'Lampes en terre-cuite appartenant aux collections du Musée Municipal de Bucarest et du Dr. Severeano', *Revista Muzeului şi Pinacotecei Municipiului Bucureşti*, Nr. 1-2, 1936, p. 39-87.

[10] Also available on-line at https://www.cvaonline.org/XDB/ASP/browseCVAtext.asp?displayPages=text&cvaName=BUCAREST+2%2C+COLLECTION+DR+GEORGES+ET+MARIA+SEVEREANU&new=true&separate=true

[11] M. Gramatopol and V. Crăciunescu, 'Les bijoux antiques de la collection Marie et dr. G. Severeanu du Musee d'Histoire de la ville de Bucarest', *Revue Roumaine D'Histoire de l'Art*, tome 4, 1967, p. 137-171; M. Gramatopol and V. Crăciunescu, 'Les terres cuites de la collection Marie et dr. G. Severeanu du Musee d'Histoire de la ville de Bucarest', *Revue Roumaine d'Histoire de l'Art*, tome 6, 1969, p. 35-68.

[12] M. Gramatopol, *Dacia Antiqua. Perspective de istoria artei şi teoria culturii,* Ed. Albatros, Bucureşti, 1982.

Some new perspectives in tackling the collection

Ars vitrearia, the Roman glass artefacts

The first new approach to the collection focused on all of the 154 Roman glass vessels, most of which perfectly preserved[13]. Part of the glass collection has been previously included in a volume designed by M. Gramatopol, *Dacia Antiqua* (1982), along with other materials, but in a purely descriptive manner and with poor illustrations, considering the means of the time. Our new integrated volume is only concerned with this category and adds a more extensive description, as well as drawings and photographs of each individual piece. Since artefacts are not only interesting to specialists and considering the role of the museum, the volume contains a broad introduction aimed at appealing to the general public, with information about the history of glass making, the many uses of glass during antiquity, the content of particular types of recipients, as a well as the ancient authors that passes such information.

Pitcher

The glass collection covers various functional categories and come in all shapes and sizes. Of all of these, only four appear to have a place of discovery registered in the books. Unlike other artefacts, dr. Severeanu never published a word about the glass vessels, thus there are no information preserved. One is said to have been discovered in Olbia, however, it is not clear which site, the small city in Sardinia or the one in Ukraine, most likely the latter. Two other artefacts were both discovered in the same funerary context – the tomb from Callatis detailed above, a fragmentary *unguentarium* and a spiraled rod, also fragmentary. The last is a small anthropomorphic vessels marked as originating from Dura Europos.

Modiolus mug

Wall painting from Sousse, Tunis (Heslin 2010, Fig. 3. According to the author, the depicted character could be a vendor)

[13] A. Streinu, *Vasele antice din sticlă din colecția Maria și dr. George Severeanu,* Ed. Cetatea de Scaun, București, 2019.

This variety of the vessels fulfilled four main functions: transportation, storage, serving and consuming. There are 54 vessels that can be included in these categories, most of them complete, featured according to their shape and functionality. The vessels were made of blue-green glass, with slight variations, free blown with traces of the *pontil*-mark, while some were also mold-made. The uses were both domestic and public, as we can see from this a daily sequence from a tavern, functional during the 5th-7th centuries AD, painted on the walls of a catacomb in Sousse, Tunisia, which shows the manner of keeping the glass vessels in a tavern.

Candle stick unguentariu

The other 84 containers from the collection are classified as *unguentaria,* five miniatures with the same functionality, two ointment jars, one *a kohl tube* recipient and three containers with a side beak. *Unguentaria* for oils and perfumes are among the most frequent glass finds as they are mainly discovered in funerary contexts. An important aspect in dealing with such containers is that their actual value was given by their content, regardless of their fabric or shape[14]. The majority of vessels were containers for perfumes and perfumed ointments and lotions. Priced perfumes were made in Delos, followed by Egyptian products and perfumes made in Corinth, Cyzic, Phaselis, Naples, Capua, Palestine, Cilicia, Rhodes, Cyprus, Cos, Athens and Tarsus[15]. Some of the most expensive perfumes reached the price of 400 denarii for a pound[16], while a precious resin from Judea was sold at a price between 300 and 1000 denarii.[17] The perfumed ointments were made in Sidon, Egypt, mainly in the eastern provinces, where Alexandria became a renowned center[18]. Following an increasing demand, Italy also developed centers at Naples, Paestum and Pompei[19]. Almost all known plants could have been used for medicinal purposes, either alone, or more often in mixtures, boiled and mixed with different oils; they were either applied to the body or ingested. Reading Pliny, it would seem that many of the known

Bulbous Unguentaria

Toilet bottle

[14] S. D. Fontaine and D. Foy, 'L'épave *Ouest-Embiez 1*, Var le commerce maritime du verre brut et manufacture en Méditerranée occidentale dans l'Antiquité', *Revue archéologique de Narbonnaise*, 40, 2007, p. 235-265, p. 239.

[15] Pliny, *NH.* 13. 2.

[16] Pliny *NH.* 13. 4; Arabia was also famous for its lotions, as claim Pliny *NH.* 5. 11; 6. 32 and Apuleius II. 9.

[17] R. MacLaughlin, *Rome and the Distant East. Trade routes to the ancient lands of Arabia, India and China,* Continuum, London, 2010, p. 163

[18] J. P. Gonzales, 'Elaboración y comercialización de perfumes y ungüentos en Roma. Los *unguentarii*', *Revista Estudos Filosoficos e Historicos da Antiguidade*, 31, 2017, p. 81-110, p. 85.

[19] J. P. Gonzales, 'Elaboración y comercialización de perfumes y ungüentos en Roma. Los *unguentarii*', p. 87.

ointments were supplemented with olive oil, but oils from other plants with different properties were also used, notably rose oil. Pliny also tells how the Romans dripped perfumes into drinks, being delighted by the bitter aroma thus obtained, and gratifying two senses at the same time[20]. The practice is also confirmed by Martial, referring to the consumption of wine in a perfume bottle[21] and by Juvenal[22].

In Romania, glass finds were discovered in the ancient Greek-Roman city and capital of Scythia Minor, Tomis and their vast majority in funerary contexts[23]. This is the category that is most frequent within the local settlements as well, such as Poiana, where they were also discovered in tombs[24]. In another local settlement, at Barboși, we find analogies for the containers with a side beak (*guttus*)[25], *candle stick unguentaria,* tubular and toilet bottles[26].

Lamp

A single item is a glass candle from the collection is also common during Late Roman time and frequently discovered in the near proximity of religious buildings and necropolises.[27] The pieces were placed in a larger assemblage, *polykandela / polyaggistron,*[28] or they could have been used individually by placing them in a stand.[29] Beginning with the 4th century AD, these candles become frequent on sites and are attested at Histria, near a Christian

[20] Pliny, *NH.*, 13.5

[21] Martial, *Ep.*, 14.110.

[22] Juvenal, *Sat.*, 300-305.

[23] C. Băjenaru and C. Dobrinescu, 'Săpături de salvare în necropola romană a Tomisului', *Pontica*, 41, 2008, p. 189-208; C. Drăghici, 'Glassware from Tomis: Chronological and typological aspects', in D. Igantiadou, A. Antonaras (eds), *Annales di 18e congrès de l'Association Internationale pour l'Histoire du Verre,* Thessalonic, 2009, p. 211-216.

[24] S.-P. Boțan, *Vase de sticlă în spațiul dintre Carpați și Prut (secolele II a. Chr - II p. Chr.)*, Colecția Pontica et Mediterraneeana, vol. IV, Cluj-Napoca, Editura Mega, 2015, p. 136.

[25] Such containers were sometimes considered as baby feeders.

[26] I. T. Dragomir, 'Vestigii milenare inedite din patrimonial Muzeului Județean de Istorie Galați – Colecția dr. Alexandru Nestor Macelariu', *Peuce*, 9, 1984, p. 157-185, 565-584, see especially p. 173-175, nos. 46-55, Pl. XI.

[27] B. Y. Olcay, 'Lighting methods in the byzantine period and findings of glass lamps in Anatolia', *Journal of Glass Studies* 43*,* 2001, p. 77-87, p. 77-78; G. Jeremic, S. Golibovic, and S. Drca, 'Unpublished glass findings from the eastern necropolis of Naissus (Jagodin Mala, Nis)', *STARINAR* LXVII, 2017, p. 109-130, p. 116.

[28] A. C. Antonaras, 'Early Christian and Byzantine glass vessels: Form and Uses', in E. Bott, J. Drauschke, R. Koster, S. Scheffler (eds.), *Byzans – das Romerreich im Mittelalter, Teil 1, Weld der Ideen, Welt der Dinge,* Romish-Germaniches Centralmuseum, 2010, p. 383-430, p. 388-389, fig. 7; A. C. Antonaras, *Glassware and glassworking in Thessaloniki. 1st century BC- 6th century AD,* Archeopress Roman Archaeology 27, p. 87.

[29] C. Băjenaru and A. Bâltâc, 'Depozitul de candele din sticlă descoperit la bazilica episcopală de la Histria', *Pontica*, 33-34, 2000- 2001, p. 469-513, p. 474.

basilica, at Ulmetum, Tropaeum Traiani and (L)Ibida.[30] In this last city, the candles were discovered during the excavations conducted in a monastic complex, along with a metal support.[31] However, it must not necessarily be assumed that these new candles were used exclusively in ritual practices, as finds are attested in domestic homes excavated at Petra and Sardis, occupied during the 4th – 5th centuries AD.[32]

Last but not least, the collection includes a small one-sided anthropomorphic vessel marked as originating from the East – Dura Europos, and a small anthropomorphic applique (*protoma*). The miniature vessel is severely deteriorated due to exposure to heavy fire. Such containers were made in the 1st century AD, following similar vessels made out of metal and terracotta.

Ignis ex lucernae – Greek and Roman lamps

First published by dr. Severeanu in 1936, this category of artefacts benefits from more information about the provenance. Three recent paper revisit some of the Roman pieces from the collection[33], while a dedicated volume is in the works. Just like when dealing with the glass, these new approaches add new details on each piece, proper illustration, historical context, and discussions on provenance, manufacture and trade. The lamps currently in the collection originate from Tomis, Callatis, Romula, Olbia, Chiusi (Italy), the Greek Isles, Constantinople and are dated from the Bronze Age up to the late Antique period. The lamps from the Roman period are more numerous, 95, by comparison to the ones from classical and Hellenistic periods (35). The first issue in revisiting this category of artefacts was to determine the production sites form these lamps and managed to highlight groups of artefacts based on origin: Pontic (Tomis, Callatis, northern Black Sea), Asia Minor (Ephesus, Pergamum, etc.) and Africa (Tunisia and Egypt). Further studies were made to separate them according to scholarly typologies[34] that define particular

[30] C. Băjenaru and A. Bâltâc, 'Depozitul de candele din sticlă descoperit la bazilica episcopală de la Histria', p. 473-475, Pl. I-III, also in Bulgaria.

[31] A. Opaiț, C. Opaiț, and T. Bănică, 'Complexul monastic paleocreștin de la Slava Rusă', *Revista Monumentelor Istorice, București*, 59, 1990, p. 18-28, p. 27, Pl. X.

[32] M. O'Hea, 'Glass in Late Antiquity in the Near East', in (eds.) L. Lavan, E. Zanini, A. Sarantis, *Technology in transition AD 300-650,* Late Antique Archaeology 4 – 2006, Leiden, 2007, p. 233-248, p. 246.

[33] M. Streinu, O. Borlean, and A. Streinu, 'Collecting violence. Revisiting the Roman artefacts with gladiatorial iconography from the Maria and dr. George Severeanu collection', RCAN, 5, 2019, p. 236-251; A. Streinu and D. Pârvulescu, 'New considerations on the Late Roman lamps from the Maria and dr. George Severeanu collection', RCAN, 6, 2020, p. 176-185; A. Streinu and D. Pârvulescu, 'Shessing new light in a lot of Roman lamps from Tomis from the Maria and George Severeanu Collection', *Pontica*, 53, p. 255-279. The RTI rendering of the lamp was performed by Oana Borlean (National Institute of Heritage) to whom we are thankful.

[34] S. Loeschcke, *Lampen aus Vindonissa. Ein Beitrag zur Geschichte von Vindonissa und des antiken Belencthungsweseus,* Zürich, 1919; O. Broneer, *Corinth IV. 2 Terracotta Lamps, Cambridge*, Mass., 1930; J. Deneuve, *Lampes de Carthage,* Paris, 1969; D. M. Bailey, *A catalogue of lamps in the British Museum. II Roman Lamps made in Italy,* London, 1980; idem, 'The Roman terracotta lamp industry. Another view

series that circulated in a certain period and area. For example, there is a particular lot of lamps that belong to local workshops from Tomis and one of these is even inscribed as such. The *graffito* naming Euctemon was never published as it was barely visible. With the aid of specular enhancement, the entire text became visible and is now part of all the available information on local lamp production and trade. Several aspects became obvious while researching the local production at Tomis: 1. the variety of iconographic motifs used by Euctemon to decorate his lamps (e.g. kantharoi, Kraters, Nereids, bunch of grapes, shells, roosters); 2. there was a second workshop that made similar lamps, marked with ΔI or simply just Δ, thus far we using only a bull or a clam on the discus as decorative motifs; 3. The distribution of the lamps covers all over the province. The Severeanu collection preserved a variety of Euctemon's lamps and two belonging to the Δ workshop, one of which was part of the funerary deposition from Callatis, afore mentioned[35].

Early Roman lamps from Tomis: 1-4 – local workshops; 5 lamp from Constantinople

The collection holds 14 Late Antique lamps, most of them from Pontic workshops, one from Ephesus and another from Africa (Tunisia). The Ephesian lamp was identified as such after careful consideration of its fabric, and like other products of its time, mimic the African lamps.

Both lamps were discovered at Tomis, although the latter is preserved only as the upper half, and decorated on the discus with the depiction of two fishes and stamped motifs on the shoulder, a type circulating largely during the fifth century AD. Their popularity prompted numerous local and regional imitations, perhaps even using imported moulds from the original workshops and prompted many imitations in centres all over the empire, often using imported moulds[36]. The British

about exports', in *Les Lampes de terre cuite en Méditerranée. Des origines à Justinien,* Table ronde du CNRS, tenue à Lyon du 7 au 11 décembre 1981, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, Travaux de la Maison de l'Orient, 13, 1987, p. 59-63 ; see also Iconomu's typology for the finds from Dobrogea: C. Iconomu, *Opaițe greco-romane,* Muzeul regional de arheologie Constanța, 1967 ; idem, *Un capitol al producției și al schimbului de mărfuri în zona Dunării de Jos – lucernele (sec. I-VII e.n.),* Teză de doctorat, *mss.*, București.

[35] For a detailed discussion see A. Streinu and D. Pârvulescu, 'New considerations on the Late Roman lamps from the Maria and dr. George Severeanu collection', RCAN, 6, 2020, p. 176-185.

[36] F. Curta, 'Observații cu privire la opaițele de lut din peninsula Balcanică în decursul secolului al VI-lea și la începutul secolului al VII-lea', p. 168, p. 173.

Museum's collection curates a perfect analogy for this lamp and its iconography.[37] From Severeanu's initial catalog we find that the collection comprised more Roman lamps[38], including one other of the same type, also Tunisian and also from Tomis[39], decorated on the discus with the depiction of a horse.[40] The lamp found its way in the custody of *The History and Archeology Museum of Prahova County*, registered as a purchase from a private collector, presumably the one who received or acquired the artefact from dr. Severeanu.[41] Less varied than the earlier vessels, late Roman lamps are still well represented among archaeological excavations and museum collections. Some of the most interesting find in *Scythia Minor* (modern day Dobrodja), were discovered in the Mosaic Edifice, a unique monument on the Black sea shore. The lamps were all adorned with Christian symbols - depictions of the cross and the tree of life, dated to the fifth century AD.[42] Five moulds for the same type were also discovered during excavation of the same edifice, two of which were also marked, with the letters *e* and with an exterior cross. The discovery spot is worth mentioning as these moulds were found hidden in the masonry of a room in the building, dated just before its destruction.[43] A plausible hypothesis for their placement there is that they were ordered by a local or regional artisan wanting to produce lamps of this type and events prevented him to retrieve them, a practice already common in the Aegean area during the sixth century.[44] Similar moulds were

[37] D. M. Bailey, *A catalogue of lamps in the British Museum. II Roman Lamps made in Italy,* London, 1980, Pl. 26, Q1829 MLA.

[38] A recent articles discusses at lenght the Late Roman lamps in the Severeanu collection, A. Streinu, D. Pîrvulescu, 'New considerations on the Late Roman lamps from the Maria and dr. George Severeanu collection', RCAN 6, 2020, p. 177-196.

[39] Frequent finds at Tomis, see *Un capitol al producţiei şi al schimbului de mărfuri în zona Dunării de Jos – lucernele (sec. I-VII e.n.),* Teză de doctorat, *mss.*, Bucureşti, 1986, type XXIX. Fl. Curta makes a list of finds in Romania and the Balkans (p. 162-167) and a map of their distribution (p. 169, Fig. 6), see F. Curta, 'Observaţii cu privire la opaiţele de lut din peninsula Balcanică în decursul secolului al VI-lea şi la începutul secolului al VII-lea', in *Omul, fluviul şi marea.* Studii de arheologie şi istorie în onoarea lui Florin Topoleanu la a 65-a aniversare, Cluj Napoca*,* 2017, p. 159-240.

[40] G. Severeanu, 'Lampes en terre-cuite appartenant aux collections du Musee Municipal de Bucarest et du Dr. Severeano', *Revista Muzeului şi Pinacotecei Municipiului Bucureşti*, Nr. 1-2, 1936, p. 39-87, p. 80, no.102.

[41] Four lamps from the collection are now in the museum at Ploieşti - Topoleanu 2012, 244: p. 60, no. 18; p. 66, no. 23; p. 111, no. 50; p. 189-190, no. 112 (Severeanu G. Severeanu, 'Lampes en terre-cuite appartenant aux collections du Musee Municipal de Bucarest et du Dr. Severeano', *Revista Muzeului şi Pinacotecei Municipiului Bucureşti*, Nr.1-2, 1936, p. 39-87, p. 52, no. 29, p. 61, no. 53, p. 71, no. 78, p. 80, no. 102).

[42] Gh. Papuc, 'Opaiţe de import la Tomis', *Pontica*, 9, 1976, p. 201-205.

[43] C. C. Iconomu, 'Descoperiri de tipare de opaiţe la Tomis', *Pontica*, 9, 1976, p. 135-146 , p. 137 and 140, Figs. 2,4, 7, at the end of the sixth century – beginning of the seventh century AD. The author mentions analogies at Athens and the discovery of 36 moulds in Bulgaria from the sixth century AD (p. 138-140). Papuc suggests that they were hidden facing an attack, see Gh. Papuc, 'Opaiţe de import la Tomis', p. 201-205.

[44] F. Curta, 'Observaţii cu privire la opaiţele de lut din peninsula Balcanică în decursul secolului al VI-lea şi la începutul secolului al VII-lea', p. 168 and p. 173.

discovered in Bulgaria, attesting to the extent of these practises.[45] Another likely hypothesis would be that the moulds were meant to be displayed and later to be sold. All the evidence consisting of African imports, including moulds and imitations are pointing towards insights into the emergence and evolution of a regional-provincial production and subsequent markets.

Late Roman lamps: Tunisian, Ephesian, Imitation of an African type

Following Diocletian's Edict we find that during the fourth century AD there was a collapse of prices. Corroborating the written evidence with the archaeological records, this edict could have directly contributed to the loss in quality of the lamps.[46] Following the archaeological records, we find that local and regional products competed with imported lamps and chains of distribution developed in the province, both during the early Roman period and during Late Antique. The same can be said about the lamps in the Severeanu collection, that they are part of the larger image of Roman manufacture and trade, considering that most of the pieces are local and regional product, circulating together with imports from the Black Sea and only few, but notable imports from further centres.

African and micro-Asian lamp were still being traded as they are found in remote areas of the empire. The real question is how they were being trades, as their numbers are small, meaning that they did not arrive via a special transport. A reasonable explanation would be that they ware added to larger cargoes, likely consisting of amphorae and table wares. Their scarcity suggests that the while the local demand for lighting devices was supplied by local/ regional workshops. Another assumption is that they might have arrived together with people from the region of the workshops or they were a special order by relocated citizens. We can assume that every household had at least a lamp and numerous ancient authors something mention spending their nights reading or writing next to lighting devices. Although other means were available, for example the use of wax candles, Justinian's *Digest* preserves a law stating that lamps should never be confiscated

[45] At Kranevo-Balcic in Iconomu C. C. Iconomu, 'Descoperiri de tipare de opaițe la Tomis', p. 139.

[46] Bailey references Diocletian's Edict on prices, mentioning that the price must not exceed 4 denarii – D. M. Bailey, 'The Roman terracotta lamp industry. Another view about exports', p. 60.

from the poor in order to accommodate newly arrived soldiers and officials[47], thus confirming the widespread use of these small vessels and their affordable price.

The rich variety of lamps in the Severeanu collection, most with an indication of provenance, stands as testimony to the regional lychnological production on the Black Sea coast, as well as trade relations with far away and renowned centres. The diversity of the assemblage also serves as visual aid material for students and young researchers of Roman artefacts, as most of the pieces are in perfect state of conservation and thus enable the detailed study of typologies.

***

The key element in all the new approaches to the artefacts is the context. Although part of a larger collection, with the story of its own making, all the artefacts must also be regarded according to their respective categories and individual features. Given that the context of their discovery is lost, the few information preserved must provide the first step to placing the artefacts into the larger historical context of the period in which they were made. Displaying such artefacts in a museum or a collection can only go so far to attract the eye of the beholder unless they are also accompanied by the story behind them that usually answers these questions: who made them? Why? Who used them? How were they used? How did they get here? Lacking accurate information about their provenance, the story around the Severeanu artefacts evolved around the first set of questions, when, where, how, why and who. Moving further from the descriptive presentations, these pieces are correlated with the known information about workshops and analogies, coming a step closer to painting a more elaborate image of their place in history. The first ancient categories revisited were the glass vessels and the lamps, each with their own particularities, but following the same scientific methods and keeping in mind the need to contextualize them in order to also bring them closer not only to specialists, but also to the general public.

Nowadays modern collections are frowned upon as we have reached the general consensus that artefacts belong in museums and specialised institution where they can be properly preserved, restored if need be, researched and exhibited accordingly. Most of the collections gathered at the beginning of the 20th century have been donated to such institution, although some unlucky ones were dismantled, sold and thus lost. One aspects that stands is the extremely good state of preservation of the individual pieces in such collections. Preserving and exhibiting these artefacts in their entirety allows specialists and the public alike to see them together, admire and learn about them. For example, as glass is extremely fragile, it is very difficult to discover entire pieces, undamaged and preserved as such throughout the ages in an archaeological site. It is likely that most of the vessels

[47] *Dig*., 1.18.6.5; A. Streinu, D. Pîrvulescu, 'New considerations on the Late Roman lamps from the Maria and dr. George Severeanu collection', RCAN 6, 2020, p. 187.

from the Severeanu collection originate from undocumented tomb excavations, accounting for their impeccable state of preservation. Seeing these many together, with such a variety of type, offers a wider perspective on the Roman glassmaking industry. For specialists, seeing and studying entire vessels contributes to a better and easier attribution of sherds to a particular type.

Therefore, do collections still matter? After working with one, researching publications about other famous collections (e.g. the rich and varied collection in the British Museum or the Getty Museum collection of lamps) and seeing the many opportunities that can emerge, the answer is yes. Collections provide an assemblage of artefacts that can be correlated with archaeological finds from contexts and aid in constructing new layers of understanding of the period concerned. Collections are useful as pedagogical material, both for students, emerging specialist and the general public willing to learn about historical periods through the variety of objects that circulated and were used during a particular time. As a brief example, the Roman artefacts in the Severeanu collection can paint a pictures of various sequences of daily life: fashion by means of the terracotta figurines and the precious jewellery; personal care – the strigils and *unguentaria;* mirros*;* beliefs – amulets and figurines of deities; domestic life – table ware pottery, needles and small utensils. All of these become more familiar to visitors and students alike, as a gate way to seeing and understanding antiquity by means of the palpable objects preserved.

Bibliography

Antonaras, A. C., 'Early Christian and Byzantine glass vessels: Form and Uses', in E. Bott, J. Drauschke, R. Koster, S. Scheffler (eds.), *Byzans – das Romerreich im Mittelalter, Teil 1, Weld der Ideen, Welt der Dinge,* Romish-Germaniches Centralmuseum, 2010, p. 383-430.

Antonaras, A. C., *Glassware and glassworking in Thessaloniki. 1st century BC- 6th century AD,* Archeopress Roman Archaeology 27, 2017.

Apuleius, *The golden Ass. Being the methamorphoses of Lucius Apuleius.* With an English translation by W. Adlington*,* Loeb Classical Library, 1924.

Astancăi, Gheorghe, 'Profesor agregat doctor George Severeanu (1879-1939)', in *Materiale de Istorie și Muzeografie*, VIII, 1971, p. 373-380.

Bailey, D. M., *Catalogue of Lamps in the British Museum: Greek, Hellenistic and Early Roman Pottery Lamps* I, British Museum, 1975.

Bailey, D. M., *A catalogue of lamps in the British Museum. II Roman Lamps made in Italy,* London, 1980.

Bailey, D. M., 'The Roman terracotta lamp industry. Another view about exports'*,* in *Les Lampes de terre cuite en Méditerranée. Des origines à Justinien,* Table ronde du CNRS, tenue à Lyon du 7 au 11 décembre 1981, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, Travaux de la Maison de l'Orient, 13, 1987, p. 59-63.

Băjenaru, C. and A. Bâltâc, 'Depozitul de candele din sticlă descoperit la bazilica episcopală de la Histria', *Pontica*, 32-34, 2000-2001*,* p. 469-513.

Băjenaru, C. and C. Dobrinescu, 'Săpături de salvare în necropola romană a Tomisului', *Pontica*, 41, 2008, p. 189-208.

Boţan, S.-P., *Vase de sticlă în spaţiul dintre Carpaţi şi Prut (secolele II a. Chr - II p. Chr.)*, Colecţia Pontica et Mediterraneeana, vol IV, Cluj-Napoca, Editura Mega, 2015.

Bucovală, M., *Vase antice de sticlă la Tomis*, Constanţa, 1968.

Bussiere, J. and B. Lindros Wohl, *Ancient Lamps in the J. Paul Getty Museum*, J. Paul Getty Museum, Los Angeles, 2017.

Broneer, O., *Corinth IV. 2 Terracotta Lamps, Cambridge*, Mass., 1930.

Curta, F., 'Observaţii cu privire la opaiţele de lut din peninsula Balcanică în decursul secolului al VI-lea şi la începutul secolului al VII-lea', in *Omul, fluviul şi marea.* Studii de arheologie şi istorie în onoarea lui Florin Topoleanu la a 65-a aniversare, Cluj Napoca, 2017, p. 159-240.

Deneuve, J., *Lampes de Carthage,* Paris, 1969.

The Digest of Justinian, Translation edited by Alan Watson, vol.1, Univeristy of Pennsylvania Press, 1965.

Dragomir, I. T., 'Vestigii milenare inedite din patrimonial Muzeului Judeţean de Istorie Galaţi – Colecţia dr. Alexandru Nestor Macelariu', *Peuce*, 9, 1984, p. 157-185, 565-584.

Drăghici, C., 'Glassware from Tomis: Chronological and typological aspects', în D. Igantiadou, A. Antonaras (eds), *Annales di 18e congrès de l'Association Internationale pour l'Histoire du Verre,* Thessalonic, 2009, p. 211-216.

Fontaine, S. D. and D. Foy, 'L'épave *Ouest-Embiez 1*, Var le commerce maritime du verre brut et manufacture en Méditerranée occidentale dans l'Antiquité', *Revue archéologique de Narbonnaise*, 40, 2007, p. 235-265.

Gonzales, J. P., 'Elaboración y comercialización de perfumes y ungüentos en Roma. Los *unguentarii', Revista Estudos Filosoficos e Historicos da Antiguidade*, 31, 2017, p. 81-110.

Gramatopol, M., *Dacia Antiqua. Perspective de istoria artei şi teoria culturii,* Ed. Albatros, Bucureşti, 1982.

Gramatopol, M. and V. Crăciunescu, 'Les bijoux antiques de la collection Marie et dr. G. Severeanu du Musee d'Histoire de la ville de Bucarest', *Revue Roumaine D'Histoire de l'Art*, tome 4, 1967, p. 137-171.

Gramatopol, M. and V. Crăciunescu, 'Les terres cuites de la collection Marie et dr. G. Severeanu du Musee d'Histoire de la ville de Bucarest', *Revue Roumaine D'Histoire de l'Art*, tome 6, 1969, p. 35-68.

Heslin, K., 'Emerging markets: Import replacement in Roman North Africa', *Bolletino din Archaeologia on line I,* Volume Speciale in collavorazione con AIAC, 2010, p. 54-66.

Iconomu, C., *Opaiţe greco-romane,* Muzeul regional de arheologie Constanţa, 1967.

Iconomu, C., 'Descoperiri de tipare de opaiţe la Tomis', *Pontica*, 9, 1976, p. 135-146.

Iconomu, C., *Un capitol al producţiei şi al schimbului de mărfuri în zona Dunării de Jos – lucernele (sec. I-VII e.n.),* Teză de doctorat, *mss.*, Bucureşti, 1986.

Ioniţă, I., *Muzee memoriale şi colecţii bucureştene în perioada 1945-2000,* Bucureşti, Ed. Domini Serv, 2009.

Jeremic, G., S. Golibovic, and S. Drca, 'Unpublished glass findings from the eastern necropolis of Naissus (Jagodin Mala, Nis)', *STARINAR* LXVII, 2017, p. 109-130.

Satyres of Juvenal, in *Juvenal and Persius, with an English translation by G.G. Ramsay*, Loeb Classical Library, 1928.

Loeschcke, S., *Lampen aus Vindonissa. Ein Beitrag zur Geschichte von Vindonissa und des antiken Belencthungsweseus,* Zürich, 1919.

MacLaughlin, R., *Rome and the Distant East. Trade routes to the ancient lands of Arabia, India and China,* Continuum, London, 2010.

Martial, *Epigrams.* With an English translation by W.C.A. Ker, vol. I-II Loeb Classical Library, 1919-1920.

O'Hea, M., 'Glass in Late Antiquity in the Near East', in (eds.) L. Lavan, E. Zanini, A. Sarantis, *Technology in transition AD 300-650,* Late Antique Archaeology 4 – 2006, Leiden, 2007, p. 233-248.

Olcay, B.Y., 'Lighting methods in the byzantine period and findings of glass lamps in Anatolia', *Journal of Glass Studies* 43, 2001, p. 77-87.

Opaiț, A., C. Opaiț, and T. Bănică, 'Complexul monastic paleocreștin de la Slava Rusă', *Revista Monumentelor Istorice, București*, 59, 1990, p. 18-28.

Papuc, Gh., 'Opaițe de import la Tomis', *Pontica*, 9, 1976, p. 201-205.

Pîrvulescu, D., *Monedele Țării Românești în timpul domniei lui Radu I,* Seria Colecţia *"Maria și dr. George Severeanu"*, I, Muzeul Municipiului Bucureşti, Bucureşti, 2016.

Pliny the Elder, *Natural History*, in ten volumes, with an English translation by H. Rackham, Loeb Classical Library, 1967-1969.

D. V. Rossetto (Dinu Rosetti), 'Însemnări privind activitatea Muzeului Municipal (1931-1948)', *Materiale de istorie și muzeografie*, VIII, 1971, p. 349-356.

Severeanu, G., 'Un mobilier funeraire trouve à Kallatis et datant du seconde siècle apres J.-C.', *Buletinul Societății Numismatice Române. Revistă pentru Numismatică și Științele auxiliare,* Anul XXIII, 1929, nr. 69-72, Ianuarie-Decemvrie 1929, p. 1-10.

Severeanu, G., 'Lampes en terre-cuite appartenant aux collections du Musee Municipal de Bucarest et du Dr. Severeano', *Revista Muzeului și Pinacotecei Municipiului București*, Nr. 1-2, 1936, p. 39-87.

Severeanu, G., 'Les skyphos de la collection Dr. Severeanu', *Bucureștii. Revista Muzeului și Pinacotecii București*, nr. 1-2, 1937, p. 27- 39.

Streinu, A., *Vasele antice din sticlă din colecția Maria și dr. George Severeanu,* Ed. Cetatea de Scaun, București, 2019.

Streinu, M., O. Borlean, and A. Streinu, 'Collecting violence. Revisiting the Roman artefacts with gladiatorial iconography from the Maria and dr. George Severeanu collection', RCAN, 5, 2019, p. 236-251.

Streinu, A. and D. Pârvulescu, 'New considerations on the Late Roman lamps from the Maria and dr. George Severeanu collection', RCAN, 6, 2020, p. 176-185.

Streinu, A. and D. Pârvulescu, 'Shessing new light in a lot of Roman lamps from Tomis from the Maria and George Severeanu Collection', *Pontica*, 53, p. 255-279.

Topoleanu, F., *Lămpile antice din colecțiile Muzeului Județean de Istorie și Arheologie Prahova-Ploiești,* Ploiești, 2012.

UNE MISSION DE NAPOLÉON III À TROESMIS
– ENTRE DIPLOMATIE ET ARCHÉOLOGIE –

Linca KUCSINSCHI
Université Lyon 3 *Jean Moulin*, France

Abstract: In 1865, Ambroise Baudry, the architect in charge of the Paris Opera House, and Gustave Boissière, a graduate of the Ecole Normale Supérieure specialising in Algerian archaeology, were sent on an archaeological mission to Iglitza in Romania by order of Napoleon III, in order to excavate the archaeological site of Troesmis. Located in Dobroudja, a region still under Ottoman domination, their mission in the Romanian Principalities showed a double interest, both scientific and diplomatic. Their aim was to search for traces of the Roman occupation on the territory and, in addition, Boissière was asked to evaluate the state of education in the principalities. During the second half of the 19th century, this coastal region of the Black Sea, little known archaeologically by Western specialists, was subject to practices and procedures similar to all regions under Ottoman rule (excavation permits, firman, etc.). The context in which the mission was carried out was therefore far from easy, which prompts us to reflect on the beginnings of classical archaeology and the growing interest in the practice of excavations in territories newly integrated into the French cultural sphere.
This presentation aims to question the nature and context of this archaeological excavation. After an initial approach to the origin and development of the archaeological mission to Troesmis, we will then examine its diplomatic nature and finally address the reception of the mission. Our investigation will be based on the examination of archives, historical and archaeological studies in order to provide an analysis of Napoleon III's scientific mission and to understand the development of archaeology and its expansion outside Greece and Italy.

Keywords : archaeology, Troesmis, diplomacy

Au XIXe siècle, avec l'émancipation de l'histoire et de la philosophie, l'archéologie commence elle aussi à se défaire de l'influence antiquaire et fait son entrée dans le cercle des sciences de l'homme. Au tout début du siècle, sans trop porter attention au contexte et à la stratigraphie, la pratique archéologique consistait simplement à relever les structures en pierre et les inscriptions, les fouilleurs s'intéressant très peu au contexte archéologique. Cette approche est le résultat de la pratique d'utiliser principalement les sources textuelles classiques et les inscriptions comme objet d'étude pour l'archéologie[1].

[1] Bonnie Effros, *French Officers and the Rediscovery of Roman North Africa,* Ithaca, Cornell University, 2018, p. 6.

La naissance de l'archéologie moderne et son développement peuvent être vues comme un phénomène en soi qui commence au cours de la première moitié du XIXe siècle. L'idée que les découvertes archéologiques matérielles sont une source d'information primaire pour l'histoire humaine, indépendantes des sources écrites, est apparue un peu après la révolution industrielle (en Europe), accompagnée du développement du nationalisme moderne européen[2]. Et c'est précisément cette pensée qui a changé la pratique archéologique. Quand on parle de l'archéologie moderne, on pense surtout à la définition donnée par Alain Schnapp, pour qui l'archéologie moderne se différencie de l'archéologie antiquaire quand dans la pratique on combine des connaissances d'ordre typologique, technologique et stratigraphique[3]. Dans ce contexte ce sont surtout les préhistoriens, les protohistoriens et les archéologues classiques de la seconde moitié du XIXe siècle qui ont jeté les bases de cette science du passé qui lie l'histoire naturelle à l'histoire humaine[4].

Dans cette étude nous essayerons de comprendre l'évolution de cette pensée archéologique dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Pourtant, notre étude ne cherche pas à combler toutes les lacunes de l'histoire de l'archéologie de cette période. Son intérêt est d'analyser une mission scientifique française qui a eu lieu dans des terres sous souveraineté ottomane et de l'intégrer dans le domaine de l'histoire de l'archéologie. Cette mission archéologique, qui se passe bien avant la découverte de la Troie d'Heinrich Schliemann, n'a pas reçu la même attention de la part du public, mais a eu un impact important dans la professionnalisation de l'archéologie. Il s'agit de la mission archéologique à Troesmis de 1865, qui s'insère dans la série des missions archéologiques françaises à l'étranger comme celle de Léon Heuzey de Macédoine en 1861. Ces missions seront parmi les premières à utiliser les méthodes modernes d'étude dans l'archéologie, comme la topographie et l'étude stratigraphique[5].

Parmi toutes les régions se trouvant sur les côtes de la mer Noire riches en vestiges et en objets archéologiques qui commencent à intéresser les spécialistes, on trouve aussi la région de Dobroudja, ancien champ de bataille et d'approvisionnement pendant la guerre de Crimée et future province de la Roumanie. L'intérêt pour l'histoire antique de cette région amènera les chercheurs à entreprendre des fouilles pour mieux comprendre l'histoire de ce territoire.

Notre étude se propose d'analyser la mission française à Troesmis après l'identification du site par Léon Renier en 1864, afin d'intégrer cette fouille dans ce

---

[2] Bruce Trigger, « Alternative Archaeologies: Nationalist, Colonialist, Imperialist », dans *Man, New Series*, Vol. 19, nr. 3, 1984, p. 355-370, p. 336.

[3] Alain Schnapp, « L'archéologie en France et en Europe au temps de Napoléon III », dans *le Bulletin de la société historique de Compiègne*, 37, 2001, p. 15 -28, p. 15.

[4] Schnapp, « L'archéologie en France…», p. 20.

[5] Pour plus d'informations sur l'archéologie moderne voir Alain Schnapp, « Archéologie et tradition académique en Europe aux XVIIIe et XIXe siècles », dans *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, 37e Année, nr. 5-6, 1982, p. 760-777.

contexte des changements pour l'archéologie comme science. Cette mission sera parmi celles qui ouvriront la voie au développement de l'archéologie puisqu'elles suivront les méthodes mises en application sur le site d'Alésia-Sainte-Reine en France par la Commission Topographique de la Gaule (CTG). Tout d'abord, nous analyserons le contexte de cette mission en nous penchant sur les raisons et les influences qui ont mené à la réalisation de celle-ci. Nous nous intéresserons ensuite au déroulement de la mission en identifiant les démarches archéologiques en lien avec celles diplomatiques. Enfin, nous nous arrêterons sur la réception de la mission à Troesmis, depuis la présentation des résultats à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, jusqu'à la participation de la Roumanie à l'Exposition Universelle en 1867.

I. L'archéologie entre les nations et la science

Au XIXe siècle, la redécouverte du passé dans chaque territoire européen et son instrumentalisation visent à répondre à un certain besoin de légitimation politique. Ainsi, les grands pouvoirs occidentaux sont les premiers à créer des institutions de recherches archéologiques spécialisées[6]. Dans l'intérêt de comprendre l'histoire antique de la France, la création des commissions spécialisées comme la CTG, montre cet intérêt de valorisation du passé au service de la science, mais aussi au service de la nation. C'est l'empereur Napoléon III qui donne l'impulsion au développement de l'archéologie moderne.

Napoléon III (1851-1870), passionné par l'histoire militaire, fait le choix de s'intéresser à l'histoire romaine, et tout particulièrement à la conquête de la Gaule par Jules César. Grâce à son amie Hortense Cornu, qui sera mentionnée plus loin, l'empereur s'entoure des hommes de lettres et des scientifiques. Ainsi il désigne Alfred Maury comme libraire de Tuileries, Victor Duruy comme ministre de l'Instruction publique (1863) et plusieurs autres comme Wilhem Froehner, Léon Renier, Paul Foucart ou Prosper Mérimée[7] pour le conseiller dans ses projets historiques et archéologiques. Le résultat en est la sortie de deux volumes de " l'Histoire de Jules César " (1865-1866)[8], la création du CTG et la création d'un Musée national d'archéologie[9].

---

[6] Pour la création des institutions et les transferts culturels voir Evelyn Gran-Aymerich, « L'Histoire des sciences de l'Antiquité et les correspondances savantes : transferts culturels et mise en place des institutions (1791-1873) », dans *Anabases*, Varia, 3, 2006, p. 241-246.

[7] Effros, *French Officers and the Rediscovery of Roman North Africa,* p. 231; André Laronde, « Qui conseillait Napoléon III en matière d'archéologie et d'histoire ? », dans *Histoire et archéologie méditerranéennes sous Napoléon III*, Actes du 21e colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer les 8 et 9 octobre 2010, Paris, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2011, p. 57-67, p. 58.

[8] Le troisième volume sera publié posthume par Eugène Stoffel en 1887 ; Laronde, « Qui conseillait Napoléon III en matière d'archéologie et d'histoire ? », p. 58.

[9] Schnapp, « L'archéologie en France … », p. 24.

En même temps, des missions archéologiques et l'achat de collections privées, comme la célèbre collection Campana, font partie de la politique impériale d'acquisitions pour les musées et les institutions françaises. Parmi des autres objectives, les missions archéologiques servaient à Napoléon III afin de légitimer son règne. Des fonds en valeur de 25 millions francs lui permettaient de financer les missions archéologiques en France et à l'étranger[10].

À notre avis, c'est bien la création de la Commission Topographique de la Gaule, en 1858, qui a marqué l'institutionnalisation progressive de l'archéologie en France. Ce phénomène, comme nous le verrons par la suite, allait influencer les autres pays européens.

Les fouilles à Alise-Saint-Reine (1861-1865) font partie de l'une des missions qui a ouvert la voie au développement de l'archéologie moderne en Europe. En effet, en plus d'utiliser des sources traditionnelles, les membres emploieront des connaissances cartographiques et topographiques dont la Table Peutingérienne ou l'Itinéraire Antonine[11]. Les connaissances théoriques seront complétées avec le savoir-faire des officiers d'artillerie[12], membres de la commission : les cartes qui se sont conservées jusqu'à nos jours sont remarquables par leur qualité et par leur précision. On peut être certains que cette exploration a favorisé l'avancement de l'archéologie comme science puisque ces savoir-faire ont été transmis grâce à des communications et à des réunions entre les chercheurs au sein de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

II. Les relations franco-roumaines : les influences de l'Occident dans l'Orient

Une mission française sur les territoires roumains n'est pas une chose anodine. Les provinces roumaines, qui sortaient de la souveraineté ottomane et cherchaient un moyen de légitimer leur union[13], ont bénéficié du support de la France après la guerre de Crimée. C'est en 1856 que le congrès de Paris lève le protectorat russe sur les principautés roumaines et les place sous la protection des puissances européennes[14], notamment de la France. Le mouvement est lancé.

---

[10] Catherine Granger, *L'Empereur et les arts, La liste civile de Napoléon III*, Paris, Ecole de Chartes, 2005, p. 35.

[11] Effros, *French Officers and the Rediscovery of Roman North Africa,* p. 223.

[12] Schnapp, « L'archéologie en France … », p. 24.

[13] L'Union de la Moldavie et de la Valachie est réalisée après la Guerre de Crimée (1853-1856). Le congrès de Paris du 1856 reconnait l'autonomie des Principautés et la double élection de Couza en Moldavie et en Valachie en 1859. En 1862 les deux principautés fusionnent leurs institutions sous le nom de « Principautés unies de Roumanie ». A partir de 1866, avec l'arrivée au trône du prince Carol, elles sont reconnues par l'Empire ottoman et les autres puissances comme un seul État.

[14] Jusqu'aux guerres russo-turques (1877-1878), la région de Dobroudja resta sous la suzeraineté ottomane.

En 1859, les deux provinces élisent à leur tête le même prince[15]. Ainsi, dans un premier temps, Napoléon III soutient l'union et la montée sur le trône d'Alexandre-Jean Couza. L'influence française dans l'organisation des principautés est observable grâce à la présence dans le conseil de Couza d'hommes politiques français qui avaient comme mission de guider le prince dans ses démarches politiques et administratives. C'est Arthur Baligot de Beyne, ancien ambassadeur français à Constantinople, qui devient le chef du cabinet de Couza[16], soulignant ainsi la forte influence de la France dans les sphères politiques roumaines.

Les relations diplomatiques entre les pays vont s'enrichir à partir de cette période-là. La correspondance épistolaire entre Napoléon III et Al. I. Couza nous montre en effet les excellentes relations diplomatiques que le prince allait entretenir au tout début de son règne avec le souverain français[17]. Ainsi, Couza offre à Napoléon III un cadeau pour son musée, un diplôme militaire[18], suivit d'un autre cadeau pour la Ménagerie royale située dans le Jardin des Plantes[19]. Les échanges entre les dirigeants européens font bien partie de ce mouvement de reconnaissance du passé et de son instrumentalisation qui a pour rôle de montrer la richesse d'un pays et de son importance.

En outre, la localisation des principautés roumaines présente elle-même un fort intérêt pour les pouvoirs européens. L'intérêt d'un point de vue stratégique, économique et politique pour la création d'un canal navigable entre le Danube et la mer Noire mène à la création en 1856 d'une Commission Européenne du Danube avec le siège à Brăila[20].Cette association portuaire jouera un double rôle : d'envoyer plusieurs missions d'exploration du cours inférieur du Danube et de contrôler les flux des marchandises qui traversent la Danube. Ce cadre donnera aux consuls la possibilité de faire leurs propres explorations dans la région.

---

[15] Emmanuel Starcky, « Napoléon III et la création de l'Etat-nation roumain », dans Emmanuel Starcky (éd.), *Napoléon III et les principautés roumaines*, Catalogue d'exposition, Musée national d'art de Roumanie (24 octobre 2008 - 1er février 2009) ; Musée national du château de Compiègne (21 mars-29 juin 2009), Paris, Edition de la RMN, 2008, p. 18- 23, p. 15.

[16] Marinela Necolau, « Arthur Baligot de Beyne – un collaborateur français du Prince Alexandru Ioan Cuza », dans *Romanian Journal of Modern History*, 1, 2010, p. 45-58, p. 45.

[17] *Archives Nationales de France*, 400 AP/46 Dossier 3, 1-4 f.

[18] Diplôme militaire d'Eupator, datant 129 ap. J.-C., MAN, inv. 8097, le diplôme a été mis au jour à Grojdibod, en Olténie. En 1843, il appartient au prince Alexandru M. Ghica, se trouvant donc à Bucarest. En 1868, l'objet est inscrit dans l'inventaire du musée des Antiquités Nationales du Saint-Germain-en-Laye (Starcky, « Napoléon III et la création de l'Etat-nation roumain », p. 22, 106). Cf. CIL XVI 75 = IDR I 10, récemment republié par Dana et Bondoc en 2018, voir Dan Dana, Dorel Bondoc, « Appendix 6. The Diploma from Grojdibodu (*CIL* XVI 75 = *IDR* I 10) », dans D. Bondoc, *The Roman Bridge between Dolni Vadin (Bulgaria) and Grojdibodu (Romania)*, Oxford, 2018 (*Archaeopress Roman Archaeology* 38), p. 96-103.

[19] « J'ai vu le général Floresco à Bucarest…Il amène pour le Muséum trois petits pensionnaires, trois oursons des montagnes d'ici que le Prince Couza veut offrir au Jardin des Plantes…» – *Lettre du Gustave Boissière à Victor Duruy* de 23 juillet 1865, *Archives Nationales de France*, F/17/2940a.

[20] Cristina-Georgeta Alexandrescu, « Napoléon III et les fortifications romaines du Bas-Danube – le cas de Troesmis », *Caietele ARA*, 2013, p. 57-68, p. 58.

III. Les savants en compétition

Dans cette période, le progrès de la connaissance repose sur la collaboration entre les savants en assurant les transferts culturels indispensables au développement de la recherche. En France, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a placé, depuis sa fondation, les études sur l'Antiquité sur le premier plan. Des échanges entre les spécialistes se mettent en place au fur et à la mesure du développement de la recherche archéologique[21]. Ainsi les savants français comme Léon Renier ou Ernest Desjardins échangent avec leurs homologues allemands comme Théodore Mommsen ou Wilhelm Henzen[22]. Les échanges favorisent l'intérêt croissant de l'Académie pour la science épigraphique au moment où les missions scientifiques dans les anciennes provinces romaines s'intensifient[23]. Cette compétition pour la réalisation des corpus épigraphiques pousse les savants à se rendre partout pour recueillir des inscriptions.

À l'égard de notre étude, Léon Renier sera celui qui se chargera de l'étude des inscriptions en provenance d'Iglitza dans la Dobroudja. L'intérêt de l'Académie pour les recherches à Troesmis répond bien à cette compétition entre les nations pour affirmer leur savoir et leur pouvoir intellectuel. La mission de Troesmis s'insère pleinement dans ce contexte académique.

IV. À la recherche de Troesmis

Dobroudja est une région qui a intéressé beaucoup de voyageurs et d'érudits étant aussi un lieu de passage vers Constantinople. Le premier intérêt scientifique pour cette région apparaît pendant la Guerre de Crimée où les travaux d'approvisionnement de l'armée française, mènent des officiers au Kustendjé (Constantza) dans la Dobroudja. Grâce à leur exploration du territoire, des inscriptions grecques et romaines sont retrouvées et envoyées en France[24]. La publication et la traduction de ces inscriptions par des membres correspondants de l'Académie révèlent l'intérêt et la richesse de cette région d'un point de vue scientifique.

Comme toutes les régions sous domination ottomane, Dobroudja était fermement contrôlée par l'administration et toute démarche archéologique demandait une autorisation de fouille ou un firman. Néanmoins, comme on verra

---

[21] Gran-Aymerich, « L'Histoire des sciences de l'Antiquité et les correspondances savantes … », p. 242-243.

[22] Pour la correspondance entre Renier et Mommsen concernant les découvertes à Troesmis voir Léon Renier, « Lettre de Théodor Mommsen sur les inscriptions de Troesmis », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 10, 1866, p. 27-34.

[23] Gran-Aymerich, « L'Histoire des sciences de l'Antiquité et les correspondances savantes …», p. 243.

[24] Voir Pierre Ch. Robert, « Note sur des débris antiques recueillis en 1855 de Kustendjé (Dobrudja) », *Extrait des mémoires de l'académie impériale de Metz*, 1857-1858, Metz, F. Blanc, Imprimeur de l'Académie Impériale, 1862.

plus loin, ces documents pouvaient s'avérer parfaitement inutiles du moment où tout ce qui comptait était les relations des missionnaires avec les corps d'administration ottomane.

Troesmis, cité et port antique de la Mésie Inférieure localisée à 15 km au sud de la ville de Măcin et à 4 km au nord de la commune Turcoaia, dans une zone où au XIXe siècle il y avait le village appelé Iglitza, a été exploré d'abord par Désiré More en 1860. L'ingénieur français proche du pacha Rechid, le gouverneur de Tulcea acquiert par l'intermédiaire de ce dernier un terrain à Iglitza pour construire une ferme. Après la découverte de quelques vestiges archéologiques durant les travaux agricoles, More fait une demande d'autorisation pour entreprendre des fouilles archéologiques et extraire le granit. Entre 1860-1861, il découvre une vingtaine des inscriptions en latin[25]. Travaillant dans une région qui se trouvait sous deux autorités, ses rapports devaient être envoyés à la fois au pacha et à la Commission européenne du Danube. D'après les notes publiées par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, les inscriptions trouvées par More sont parvenues à Léon Renier par l'intermédiaire d'Eduard Engelhardt, qui allait à son tour entreprendre des fouilles.

La prochaine exploration de Troesmis sera réalisée par Philipp Anton Dethier, qui est le premier à identifier le site d'Iglitza avec la cité antique[26]. Cet avis est partagé par C.-G. Alexandrescu qui déplore le fait que son nom n'apparaît pas dans les publications de l'époque[27]. Autrichien établi à Constantinople, il met en relation, en 1863, la fouille de More du 1860-1861 avec ses propres découverts datant de 1862.

À son tour, Engelhardt, consul de France dans la Commission européenne du Danube, entreprend des fouilles à ses propres frais dans la région entre 1863-1864 dans le but de trouver des inscriptions et de les envoyer en France. Il découvrir ainsi plus de 20 inscriptions[28]. Leur envoi à Paris attire l'intérêt de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour la région et engage les membres dans des sessions entières dédiées aux résultats de ces fouilles et à la localisation de l'ancien port de Troesmis. Grâce à l'étude de ce dossier par Léon Renier[29] l'identification de la localité antique Troesmis est établie[30]. Jusque-là on croyait que

[25] Désiré More, « Săpăturile de la Troesmis », dans *RIAF,* 1, 1883, p. 240-242, p. 241.
[26] Philipp Anton Dethier, *Nouvelles découvertes archéologiques faites à Constantinople*, Paris, Hachette et Cie, 1867, p. 3-4.
[27] Cristina-Georgeta Alexandrescu, « Despre un alt fel de săpătură de salvare », dans Magureanu Despina, Sebastian Matei (éds.), *Archeology: making of and practice, Studies in honor of Mircea Babes at his 70th anniversary*, Pitesti, Ordessos, 2011, p. 27-32, p. 27.
[28] Gustave Boissière, « *Rapport sur une mission archéologique et épigraphique en Moldavie et Valachie* », dans *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 2e série, 4, 1867, p. 181-223, p. 186
[29] Léon Renier, « Les inscriptions de Troesmis (Mésie inferieure) transmise par M. Engelhardt », dans *Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, N.S., 1, 1865, p. 263-307.
[30] Lors d'une séance le 19 août 1864 ; Marie-Laure Crosnier Leconte, « Un début de carrière à l'étranger », dans Marie-Laure Crosnier Leconte, et Mercedes Volait (éds.), *L'Egypte d'un architecte – Ambroise Baudry (1838-1906),* Paris, Somogy édition d'art, 1998, p. 34-56, p. 34-35.

Troesmis se trouvait autour du Măcin. Désormais, grâce à l'étude des inscriptions envoyées par Engelhardt, Renier confirme l'emplacement de la ville antique d'Arrubium près de Măcin et de celle de Troesmis près d'Iglitza[31].

Ces communications ne sont toutefois pas les seuls éléments qui ont créé un terrain favorable pour la mise en place de la mission. C'est bien Hortense Cornu, femme du peintre Sébastien Cornu et filleule de l'empereur Napoléon III, qui sera véritablement à l'origine de cette mission[32].

Les instigateurs de la mission à Troesmis

Albine Hortense Cornu (né Lacroix), proche de la famille impériale de son jeune âge, est en effet une femme remarquable pour son époque. La seule femme à être acceptée aux séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, elle est la conseillère de l'empereur pour ses travaux d'histoire et d'archéologie[33]. Leur correspondance[34] révèle bien comment cette femme a conseillé l'empereur pour tout ce qui concerne la politique des missions scientifiques en France et à l'étranger, à partir de 1860.

Mais, comme le précise Crosnier Leconte, les interventions de Mme Cornu étaient parfaitement officieuses dans le sens où son nom n'apparaît que sur les correspondances privées et les documents personnels de Napoléon III et d'autres savants avec lesquels elle s'entretenait[35]. Qui plus est, le choix des membres pour les missions scientifiques d'après certains chercheurs s'était fait dans son salon parisien[36]. Se sont notamment les archéologues et les philologues qui trouvent chez elle un foyer où ils aiment venir discuter et solliciter son appui. Parmi les habitués de ce salon, on remarque des archéologues et des épigraphistes comme Ernest Desjardins, Léon Heuzey, Léon Renier et Alfred Maury.

C'est dans ce contexte de débats académiques et diplomatiques qu'un jeune agrégé de lettres, Gustave Boissière[37], sollicite auprès du ministre de l'Instruction

---

31 Léon Renier, « Inscriptions de Troesmis dans la Mésie Inférieure, Rapport fait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 19 août 1864 », dans *Revue Archéologique,* N.S., vol. 10 (Juillet à Décembre, 1864), 390-398; Alexandrescu, « Napoléon III et les fortifications romaines du Bas-Danube … », p. 59.

32 Affirmation confirmée par plusieurs chercheurs et par Louise Garnier, l'épouse de Charles Garnier dans une lettre adressée à Paul Baudry le 25 août 1865 (ENSEBA, Ms. 741, 10).

33 Marcel Emerit, *Madame Cornu et Napoléon III, d'après les lettres de l'Empereur conservées à la Bibliothèque nationale et d'autres documents inédits*, Thèse complémentaire, Paris, Galerie Beaujolais (Palais Royal), Les Presses Modernes, 1937, p. 4-5, 40 ; Effros, *French Officers and the Rediscovery of Roman North Africa,* p. 230.

34 *Archives Nationales de France*, 400 AP/ 41 Dossier 2, 492-519 f.

35 Marie-Laure Crosnier Leconte, « Regards sur la Valachie en 1865 par deux archéologues français », dans *Revista Monumentelor istorice,* 49e Année, nr.1-2, 2000, p. 41-56, p. 41.

36 Emerit, *Madame Cornu et Napoléon III…*, p. 109 ; Laronde, « Qui conseillait Napoléon III en matière d'archéologie et d'histoire ? », p. 59.

37 Gustave Louis Boissière (1837-1895) normalien, avant la mission dans les principautés roumaines, il enseigne aux lycées d'Algérie.

publique, le 18 avril 1865, une mission en Moldavie et Valachie pour étudier les traces archéologiques laissées par les Romains en Dacie, plus spécifiquement le site de Troesmis. Victor Duruy répond favorablement à cette demande au 1er mai 1865, en précisant que l'architecte Ambroise Baudry[38] doit l'accompagner à titre gratuit. En réalité, l'architecte sera payé de la cassette personnelle de l'empereur d'une somme de 7200 francs tandis que Boissière aura un financement offert par le ministre de l'Instruction publique[39].

En plus des demandes françaises de nature scientifique, cette mission avait été par ailleurs sollicitée quelques semaines plus tôt par Baligot de Beyne, ancien élève de Victor Duruy, alors chef de cabinet du prince Alexandre-Jean Couza. Il souhaitait qu'on lui envoie quelqu'un pour étudier la langue, la civilisation et les antiquités de ces deux provinces. Son intérêt était d'évaluer l'état d'éducation dans les principautés et d'analyser les possibilités de fonder une école française à Bucarest[40].

Ambroise Baudry, jeune architecte travaillant sur le chantier du Palais Garnier, prend part à cette mission grâce à Hortense Cornu, la « protectrice de ses affaires »[41], qui lui avait proposé de participer à une mission archéologique. À l'époque, la pratique était courante d'associer un jeune normalien à un architecte pour créer le tandem idéal selon les conceptions qu'on avait de l'archéologie : le premier pour déchiffrer les inscriptions, le second pour faire les relevés et en proposer une reconstitution[42]. En effet, Baudry avait aidé en 1864 Félix Thomas[43] pour les dessins des plans et pour l'essai de restauration du palais de Sargon II à Khorsabad[44]. Il disposait donc déjà d'une certaine expérience pour la mission.

Ainsi, avant leur départ, les rôles dans la mission avaient été déjà bien distribués : la recherche et la reconstitution de la forteresse romaine ont été confiées à Ambroise Baudry tandis que Boissière avait comme mission de recueillir les monuments épigraphiques que les fouilles pourraient mettre au jour[45]. De ce fait, la mission dans les principautés aura un double intérêt (hormis la mission diplomatique de Boissière qui reste encore secrète) : l'exploration des ruines du

[38] Ambroise Baudry (1838-1906) – architecte, collectionneur d'art islamique, frère du peintre Paul Baudry (auteur du décor du grand foyer de l'Opéra de Paris). Il travaille sur le chantier de l'Opéra sous la direction de Charles Garnier.
[39] Crosnier Leconte, « Un début de carrière à l'étranger », 35 ; Starcky, « Napoléon III et la création de l'Etat-nation roumain », p. 158.
[40] Alexandrescu, « Despre un alt fel de săpătură de salvare », p. 27-28 ; Crosnier Leconte, « Regards sur la Valachie en 1865 par deux archéologues français », p. 41.
[41] Crosnier Leconte, « Regards sur la Valachie en 1865 par deux archéologues français », p. 42.
[42] Charles Garnier, *À travers les arts : Causeries et mélanges*, Paris, Hachette et Cie, 1869, p. 25.
[43] Félix Thomas (1815-1875), architecte, peintre et archéologue, participe avec Paul-Emile Botta en 1843 aux fouilles du palais du roi assyrien Sargon II à Dur-Sharrukin (Irak). Il est un collaborateur essentiel pour les grandes publications sur Ninive, l'Assyrie et la Mésopotamie.
[44] Crosnier Leconte, « Un début de carrière à l'étranger », p. 36.
[45] Boissière, « *Rapport sur une mission archéologique et épigraphique en Moldavie et Valachie* », p. 185.

camp retranché de Troesmis et une mission d'exploration de la Valée de l'Olt et le bas-Danube.

Partis de Paris vers 15 mai 1865, Baudry et Boissière se rendent d'abord à Bucarest, afin de préparer leur voyage. Ils sont accueillis par un collège de quatre érudits (Iancu Alcsandri, A. T. Laurian, Al. Papiu Ilarian, Al. Odobescu) et d'un jeune ministre du prince Couza, V. Alexandrescu-Urechia[46]. Ces derniers devaient les aider à organiser l'expédition dans la Valachie qui représentait la deuxième partie de la mission.

1. Le déroulement de la mission à Troesmis

Dans les jours qui ont suivi leur arrivée à Bucarest, Baudry part à Galatzi pour rencontrer Engelhardt, le représentant de la France dans la Commission Européenne du Danube ; ils visitent ensemble une forteresse qui sera par la suite identifiée comme étant l'antique Dinogetia[47]. Au début du mois de juin, Baudry et Boissière arrivent à Iglitza par le Danube sur un bateau français nommé "La meurtrière" commandée par De Meurville[48]. Ce bateau se charge de l'envoi du courrier entre les missionnaires et leurs correspondants en France[49]. En plus de s'occuper de la correspondance, le capitaine De Meurville participe lui-aussi aux fouilles de Troesmis en prêtant également des hommes aux missionnaires au tout début de leur arrivée à Iglitza[50].

C'est ainsi que commence la première étape de leur mission qui consistait à explorer les alentours d'Iglitza et à établir un plan de la station militaire antique.

Au tout début de leur fouille, sur l'invitation d'Eduard Engelhardt, le pacha Rechid de Tulcea, les rend visite sur le site de fouille. Baudry et Boissière lui présentent au patcha une lettre de recommandation rédigée par l'ambassadeur ottoman de Paris. Sur place, le pacha donne ordre au mudir[51] de Măcin de les accompagner et de faciliter l'embauche des ouvriers. Ainsi, grâce aux soixante des ouvriers qui ont travaillée avec eux, ils ont réussi à fouiller sans interruption pendant un mois et demi. Sous la direction de Baudry, ils ont réussi à mettre au jour la forteresse d'est avec la grande porte[52].

Vers mi-juillet, tandis que Boissière tente d'accomplir une partie de la mission que lui a confiée Duruy en se rendant à Bucarest, le mudir de Măcin

[46] Crosnier Leconte, « Un début de carrière à l'étranger », p. 52.
[47] Ernest Desjardins, « Exposé sur les résultats géographiques et archéologiques de son voyage dans la région du bas Danube », dans *Comptes rendus de séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 12, 1868, p. 40-62, p. 50.
[48] Boissière, « *Rapport sur une mission archéologique et épigraphique en Moldavie et Valachie* », p. 187.
[49] Lettre du 6 juillet 1865 de Louise Garnier à Paul Baudry, ENSBA, Ms. 741, 7.
[50] Renier, « Lettre de Théodor Mommsen sur les inscriptions de Troesmis », p. 27-34 ; Boissière, « *Rapport sur une mission archéologique et épigraphique en Moldavie et Valachie* », p. 187.
[51] Chef d'un district, commune. Ici il s'agit du chef de la commune de Măcin, situé à 20 km de Troesmis.
[52] Boissière, « *Rapport sur une mission archéologique et épigraphique en Moldavie et Valachie* », p. 188.

accompagné de quelques cavas[53] se rend sur le site et demande la suspension des travaux. Baudry exige un ordre écrit et en attendant n'abandonne pas les travaux. Mais les cavas menacent les ouvriers et dans quelques jours il n'en restait que cinq, que Baudry se voit obliger de renvoyer.[54] Privé de main d'œuvre, l'architecte renonce à la fouille de la seconde forteresse. Baudry se rend à Galatzi le 20 juillet pour déposer le matériel archéologique, ainsi qu'une plainte auprès du consul de France, avant de rejoindre son compagnon, qui l'avait précédé à Bucarest.[55]

De son côté, Engelhardt envoie un message par télégraphe au pacha pour demander des explications. La réponse du patcha était qu'ils ont (Baudry et Boissière) violé les lois de l'Empire en emportant des objets provenant de leurs fouilles qui se trouvaient dans un territoire turc (il s'agissait des vases à moitié brisés, un petit nombre de débris avec une valeur purement scientifique). Boissière pense plutôt que le pacha a entendu des rumeurs concernant la découverte d'or à Troesmis[56]. En réalité, c'était More qui demanda au patcha de Tulcea de faire chasser les missionnaires français puisqu'ils s'intéressaient de trop près à ses fouilles et à ses découvertes[57]. Cela montre bien la difficulté de pratiquer l'archéologie dans cette partie de l'Europe.

Concernant la fouille de Baudry et Boissière, bien qu'effectuée au hasard, elle a permis de relever la disposition plane de la "forteresse de l'est". Ainsi ils ont dégagé trois basiliques situées dans l'intérieur de la forteresse, plusieurs tours et la porte principale. D'après le rapport de Boissière, leur fouille a permis d'observer le plan interne d'organisation avec les rues et les maisons qui forment le système complexe d'un castre ("caserne")[58].

Etant donné l'intérêt que cette mission a suscité, la mission archéologique suivante sera réalisée par Ernest Desjardins en 1867[59], membre de l'Académie qui continue la fouille de Baudry et Boissière en s'attaquant à la "fortification de l'ouest". Par ailleurs, il propose, grâce à ses explorations dans la Dobroudja, la localisation hypothétique de plusieurs villes antiques comme Axiopolis, Capidava, Noviodunum et Istros[60].

---

[53] Si le mot signifie "archer" en turque, dans l'administration ottomane, un cava est un fonctionnaire, soldat de police ou gendarme.

[54] Boissière, « *Rapport sur une mission archéologique et épigraphique en Moldavie et Valachie* », p. 187-190.

[55] Crosnier Leconte, « Un début de carrière à l'étranger », p. 38.

[56] Boissière, « *Rapport sur une mission archéologique et épigraphique en Moldavie et Valachie* », p. 190.

[57] More, désireux de tirer tous les profit.s pécuniaires de son exploitation, allait jusqu'à vendre 2 fois ses trouvailles archéologiques – et, en même temps, soucieux de se forger une image respectable, a brouillé les cartes et ses travaux (Crosnier Leconte, « Un début de carrière à l'étranger », p. 51).

[58] Boissière, « *Rapport sur une mission archéologique et épigraphique en Moldavie et Valachie* », p. 188 et 191.

[59] Gustave Boissière, *L'Algérie Romaine*, vol. II, Paris, Hachette et Cie, 1883, p. 703-704.

[60] Cristina-Georgeta Alexandrescu, « Napoléon III et les fortifications romaines du Bas-Danube – le cas de Troesmis », p. 61.

2. Une mission diplomatique à Bucarest

Comme on l'a vu, vers mi-juillet, considérant Baudry plus nécessaire que lui sur le site de fouille, Boissière part à Bucarest pour s'entretenir avec les dirigeants roumains dans l'intérêt d'accomplir la mission confiée par Duruy[61]. C'est malheureusement à ce moment-là que le pacha de Tulcea fait la demande d'arrêter les fouilles à Troesmis.

Dans la lettre adressée à Victor Duruy, Boissière communique les informations concernant l'état de l'éducation et de la culture dans les principautés[62]. Ses descriptions sont justes et il n'hésite pas à noter les difficultés et les opportunités qui peuvent apparaître pour la création d'un établissement d'enseignement français à Bucarest. On note que Boissière fait une bonne analyse de la situation, en examinant les financements et la possibilité d'acquérir un terrain pour un tel établissement. À la fin, il donne un avis favorable pour la création d'une école française à Bucarest, chose qui pourrait connaître le succès étant donné le nombre des familles qui envoient leur fils étudier à Paris : « Apportons aux Roumains chez eux, les lumières de notre éducation universitaire ; nous devons être les bienvenus ».[63]

3. Une exploration archéologique dans les Principautés

D'après les lettres de Boissière, le voyage dans les Principautés qui représente la deuxième partie de la mission scientifique a un double intérêt : l'exploration archéologique de la vallée de l'Olt et une étude topographique et géographique des sites romains du Bas-Danube, en partant d'un point sûr : Troesmis[64].

Dans leur exploration archéologique dans les Principautés, Baudry et Boissière sont accompagnés par César Bolliac[65]. Ils passent par Zimnicea, Svishtov, Turnu Măgurele, Nicopolis, Islaz, Reşca, Turnu Severin, en arrivant à la fin à Ulpia Traiana Sarmizegetusa[66]. D'après Al. Bărcăcilă, Baudry et Boissière font aussi des fouilles au Pont Trajane afin de comprendre mieux ce type de construction romaine.[67]

---

[61] *Archives Nationales de France*, F/17/2940a.

[62] « Tout est décrété, instruction gratuite et obligatoire, la loi rurale…rien n'existe et rien ne va. Il y a bien à Bukarest 2 ou 3 lycées ou gymnases…».

[63] *Archives Nationales de France*, F/17/2940a.

[64] *Archives Nationales de France*, F/17/2940a.

[65] Cezar Bolliac (1813-1881) ; poète, journaliste, archéologue, homme politique. En 1865, il était président du Comité archéologique de Bucarest, inspecteur des musées roumains et membre de la société géographique roumaine.

[66] Boissière, « *Rapport sur une mission archéologique et épigraphique en Moldavie et Valachie* », p. 194.

[67] Alexandru Bărcăcilă, « Une ville daco-romaine : Drubeta », Tirage à part de *l'Archéologie en Roumanie (Académie Roumaine) : Connaissance de la terre et de la pensée roumaines*, Bucarest, 9, 1938, p. 7-50, p. 7-8.

Le Journal de voyage d'Ambroise Baudry d'août 1865 nous apporte des informations intéressantes sur la vie et la culture roumaine de l'époque[68]. Les descriptions typiques d'un journal de voyage s'entremêlent avec les descriptions des ruines visités et des mentions sur les efforts de Bolliac pour trouver des monnaies et des médailles pour le musée des antiquités[69]. Selon Baudry, Troesmis est bien plus riche par rapport aux sites visités et fouillés dans la Valachie. Les fragments du journal qui nous sont parvenus, nous donnent une idée de ce voyage qui à l'origine avait comme rôle d'explorer les autres possibles stations militaires au long du Bas Danube. Ils dévoilent également la déception de Baudry en voyant les traces de fouilles de type antiquaire faites par le général Papazogulu et le colonel Mavros[70] et la réutilisation des inscriptions et des pierres dans les villages roumains tout au long de ce voyage.

V. La réception de la mission

Comme on l'a vu, des échanges entre les missionnaires et leurs correspondants en France ont lieu pendant toute la durée de cette mission. Par exemple Baudry envoie une lettre/ rapport à Mme Cornu avec le but d'en "communiquer quelque chose à l'empereur"[71]. Malheureusement on n'a pas pu retrouver la lettre, mais on suppose qu'il s'agissait d'un rapport sur le déroulement de la fouille à Troesmis. De son côté, Boissière envoie à Victor Duruy plusieurs lettres concernant sa mission diplomatique à Bucarest et ses résultats[72].

À la fin de la mission, le mobilier archéologique trouvé va être sera offert à l'empereur qui a son tour en fera don au musée d'Archéologie Nationale de Saint-Germain-en-Laye en 1867[73]. Bien qu'elle n'apporte ni des inscriptions ni de « beaux objets », la mission est néanmoins un succès grâce aux communications et aux résultats scientifiques. Le mobilier archéologique ne présentant aucun intérêt scientifique, ce dernier se dirige plutôt vers les autres fruits de cette mission, qui devient ainsi novatrice dans ce contexte du développement de l'archéologie.

D'après Boissière, chaque membre de la mission devait envoyer à l'Académie un rapport. Même si le rapport de Baudry ne voit pas le jour, ce dernier laisse comme témoignage de ses travaux les études topographiques réalisées à Troesmis, ses dessins et des précisions techniques sur les fouilles et les découvertes (le système d'architecture, l'agencement symétrique des remparts, etc.)[74]. Sur son

[68] Crosnier Leconte « Regards sur la Valachie en 1865 par deux archéologues français », p. 43.
[69] Il s'agit ici du Musée National d'Antiquités de Bucarest.
[70] Hommes politiques roumains qui s'intéressent aux antiquités à la même époque.
[71] Mention faite dans la lettre du 25 août 1865 par Paul Baudry aux époux Garnier, ENSBA, Ms. 741, 10.
[72] *Archives Nationales* de France, F/17/2940a.
[73] Starcky, « Napoléon III et la création de l'Etat-nation roumain », p. 160 ; Hélène Chew, « Une mission Napoléon III et ses produits », dans *Lynchnological Acts 1, Actes du 1er Congrès International d'études sur le luminaire antique*, Lyon-Genève 29 sept.- 4 oct. 2003, Drémil-Lafage, éditions Mergoil, 2005, p. 25.
[74] Boissière, « *Rapport sur une mission archéologique et épigraphique en Moldavie et Valachie* », p. 190.

important envoi de 22 pièces, une moitié était constituée de dessins et d'aquarelles avec des paysages de Galatzi et de Bucarest ou des portraits de paysans, l'autre moitié de relevés archéologiques réalisés à Troesmis (plans, coupes, dessins d'objets trouvés lors de la fouille)[75]. À son retour à Paris, l'architecte va exposer ses aquarelles et ses dessins au Salon en 1866, qui selon Boissière, auront un grand succès[76].

Pour les savants de l'époque, parmi les envois de Baudry, les plus importantes c'étaient les reconstitutions, dont une reconstitution totale de la planimétrie interne de Troesmis et une reconstitution en perspective axonométrique. D'après Charles Garnier il s'agit de l'aspect le plus difficile de la réalisation d'un plan à savoir compléter la découverte par des éléments manquants[77]. La restitution planimétrique, même si elle pouvait être complétée grâce à l'imagination de l'artiste, est apparue au moment où les études de *limes* et d'architecture militaire antique n'étaient qu'au début. Par conséquent, la restitution hypothétique de Baudry est longtemps restée l'image qu'on se faisait d'un castre romain. Les cartes et les études réalisées présentent encore aujourd'hui un intérêt scientifique puisqu'elles enregistrent des éléments topographiques désormais disparus, comme les débris d'un pont romain qui liait Troesmis à Arrubium[78].

Concernant les communications de Boissière, celui-ci présentera son rapport en 1866 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en deux parties[79]. On suppose qu'il a présenté en premier la mission à Troesmis, puis les inscriptions trouvées à Troesmis entre les années 1860-1866.

Tandis que Boissière, avec l'appui de Victor Duruy, poursuit sa carrière universitaire[80], Baudry continue de s'intéresser davantage à la culture roumaine avant de commencer ses campagnes en Egypte dans les années 1870. Ainsi, Napoléon III nomme ce dernier comme l'architecte en charge de la réalisation du pavillon roumain à l'Exposition Universelle de paris de 1867. Le projet faillit être remis en cause du fait de la destitution du prince Cuza le 23 février 1866, mais le nouveau souverain de la Roumanie, Carol Ier de Hohenzollern, donne finalement son accord le 27 août 1866 après quelques échanges avec Napoléon III[81].

Sur le plan des relations culturelles entre les principautés roumaines et la France, l'Exposition universelle de Paris de 1867 reste un moment-clef qui marque de manière décisive le cheminement des principautés roumaines vers leur

[75] Crosnier Leconte, « Un début de carrière à l'étranger », p. 39.
[76] Boissière, *L'Algérie Romaine*, p. 703-704.
[77] Garnier, *À travers les arts : Causeries et mélanges*, p. 27.
[78] Alexandru Ștefan, « Troesmis, Considerații topografice », dans *Buletinul Monumentelor Istorice*, 40e année, nr. 4, 1971, p. 43-52, p. 44.
[79] Voir *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, 10, 1866, p. 61-62.
[80] Jean-François Condette, « Boissière Gustave-Louis », dans Jean-François Condette (éd.), Les *recteurs de l'académie en France de 1808-1940*, *Dictionnaire biographique,* tome II, l'Institut national de recherche pédagogique, Paris, 2006, p. 78-79; AN, F17, 2020.
[81] Crosnier Leconte, « Un début de carrière à l'étranger », p. 43.

indépendance. L'invitation à participer à l'exposition[82] adressée par Napoléon III au nouveau prince a parfaitement rempli son rôle en lui offrant l'occasion de présenter son pays comme une nation à part entière. Ainsi, en 1867, la Roumanie est pour la première fois invitée dans l'enceinte d'une exposition universelle avec l'aide financière de l'empereur. En effet, lors de l'Exposition Universelle de 1867, une transmutation du statut politique de ce nouvel état roumain se produit. Dans les archives de la préparation de l'exposition, le pays reçoit encore l'appellation de « principautés roumaines », alors que dans les publications officielles relatives à l'événement, la genèse de l'Etat est consommée : on y parle de la Roumanie.

Le rôle de Baudry dans l'organisation du pavillon dépassera son statut de simple architecte de pavillon. Il expose une deuxième fois, dans ce cadre, les aquarelles et les dessins faits lors de sa mission dans les Principautés[83]. Ambroise Baudry a été également chargé lors de l'Exposition universelle du 1867, de réaliser le plan pour la nouvelle vitrine où allait être exposé le trésor de Pietroasa qui sera présentée pour la première fois à l'occasion de l'exposition. Il dessina le plan d'un meuble de sûreté constitué d'une boîte de métal portant une cage de cristal télescopique surmontée d'un toit métallique. Le modèle suggéré était le meuble contenant les couronnes de Guarrazar au musée de Cluny. À la fin de l'Exposition, la vitrine part comme prévu, pour la Roumanie. Elle se trouvait encore en 1930 au Musée National des Antiquités à Bucarest[84].

Du côté de la Roumanie, Alexandre Odobescu, qui sera nommé président de la Commission roumaine pour l'Exposition Universelle de Paris, s'inspirera de la mission scientifique à Troesmis pour proposer au ministère des projets pour l'organisation des fouilles systématiques financées par l'État sur le territoire roumain[85]. On peut donc confirmer le rôle pionnier de cette mission pour le développement de l'archéologie professionnelle sur le territoire roumain, en suivant le modèle français.

Conclusion

La mission archéologique à Troesmis commandée par Napoléon III fait partie des premières missions d'exploration archéologique dans l'est de l'Europe. Elle a joué un rôle majeur dans le développement de l'archéologie moderne. Cette mission à double portée – la première scientifique, d'explorer l'ancienne Troesmis et la seconde, diplomatique, d'analyser le système d'éducation des Principautés – a été menée en raison de l'intérêt des académiciens pour la localisation de Troesmis et grâce aux instigateurs qui s'intéressent davantage à cette nouvelle science humaine.

---

[82] Lettre du roi Carol Ier à Napoléon III du 13/25 mai 1867, AN, 400 AP/47, Dossier 1, 26 f.
[83] Starcky, « Napoléon III et la création de l'Etat-nation roumain », p. 21.
[84] Crosnier Leconte, « Un début de carrière à l'étranger », p. 45.
[85] Marie-Laure Berdeaux-Le Brazidec, « Aperçu des fouilles et des missions archéologiques sous le second empire » dans *le Bulletin de la société historique de Compiègne*, 37, 2001, p. 153-174, p. 166.

Même si elle n'a pas connu le succès escompté, l'importance de cette mission consiste dans la façon dont elle a été considérée à l'époque, où, sans un mobilier archéologique « intéressant », les relevés topographiques font impression jusqu'à l'Exposition Universelle de 1867. Cette mission, comme d'autres après elle, a favorisé le développement de l'archéologie en France mais aussi dans d'autres états européens comme les Principautés roumaines.

La mission à Troésmis a changé la pensée archéologique, puisque ses résultats ont conduit les chercheurs à réfléchir davantage au rôle scientifique d'une fouille. Appliquant des méthodes innovantes utilisées premièrement par la CTG en France, les missionnaires français en Dobroudja ont contribué à faire avancer l'étude des campements militaires romains. Leurs résultats ont poussé les chercheurs à s'intéresser plus sérieusement à cette région. Ainsi, les archéologues et les épigraphistes occidentaux se sont davantage préoccupés de cette région qui par la suite s'est révèle comme étant riche en sources textuelles.

Cet article s'est proposé d'insérer cette mission dans le cadre des explorations qui ont changé la pensée archéologique. À partir de ce moment, avec l'apparition sur la scène scientifique de la préhistoire, qui s'affirme elle-aussi lors de l'Exposition Universelle de Paris de 1867, les recherches s'intéresseront à une archéologie territoriale en appliquant des techniques modernes qui s'affinent durant cette période.

Nous espérons que cet article centré sur une mission archéologique, depuis ses origines en passant par ses implications politiques, incitera les chercheurs à réfléchir davantage à l'histoire de l'archéologie dans la durée. D'après Bruce Trigger, l'archéologie opère dans un contexte social et c'est raisonnable de penser que la société est celle qui a eu le rôle le plus important dans son développement[86]. Ainsi on peut se demander si cette période a été propice à la professionnalisation de l'archéologie en raison des mutations qui ont marqué la société de la deuxième moitié du XIXe siècle.

Bibliographie

Archives Nationales de France, *Archives personnelles et familiales (AP)*, Fonds Napoléon, XVIIIe-XXe siècles (400), Dossiers 41 et 46.

Archives Nationales de France, Inventaire sommaire des groupes d'articles bloqués en une rubrique unique dans l'État sommaire des versements, t. II, entre les cotes F/17/2497 et 13266, par P. Marichal. J. Meurgey, J. Pellissier et P. Coutant (1950), revu et complété par Armelle Le Goff (2004-2011).

Alexandrescu, Cristina-Georgeta, « Despre un alt fel de săpătură de salvare », dans Magureanu Despina, Sebastian Matei (éds.), *Archeology: making of and practice, Studies in honour of Mircea Babes at his 70th anniversary*, Pitesti, Ordessos, 2011, p. 27-32.

[86] Trigger, « Alternative Archaeologies: Nationalist, Colonialist, Imperialist », p. 358.

Alexandrescu, Cristina-Georgeta, Gugl Christian, « Troesmis şi românii de la Dunarea de Jos. Proiectul Troesmis 2010-2013 », dans *Peuce (Serie Noua) – Studii si cercetari de istorie si arheologie*, 12, 2014, p. 289-306.

Alexandrescu, Cristina-Georgeta, « Napoléon III et les fortifications romaines du Bas-Danube – le cas de Troesmis », *Caietele ARA*, 2013, p. 57-68.

Bărcăcilă, Alexandru, « Une ville daco-romaine : Drubeta », Tirage à part de *l'Archéologie en Roumanie (Académie Roumaine) : Connaissance de la terre et de la pensée roumaines*, Bucarest, 9, 1938, p. 7-50.

Berdeaux-Le Brazidec, Marie-Laure, « Aperçu des fouilles et des missions archéologiques sous le second empire » dans *le Bulletin de la société historique de Compiègne*, 37, 2001, p. 153-174.

Boissière, Gustave, *L'Algérie Romaine*, vol. II, Paris, Hachette et Cie, 1883.

Boissière, Gustave, « *Rapport sur une mission archéologique et épigraphique en Moldavie et Valachie* », dans *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 2e série, 4, 1867, p. 181-223.

Chew, Hélène, « Une mission Napoléon III et ses produits », dans *Lynchnological Acts 1, Actes du 1er Congrès International d'études sur le luminaire antique*, Lyon-Genève 29 sept.- 4 oct. 2003, Drémil-Lafage, éditions Mergoil, 2005.

Condette, Jean-François, « Boissière Gustave-Louis », dans Les *recteurs de l'académie en France de 1808-1940*, *Dictionnaire biographique,* (ed.) Condette, Jean-François tome II, l'Institut national de recherche pédagogique, Paris, 2006, 78-79.

Correspondance de Charles Garnier et de son épouse avec Paul Baudry, Dépouillement du recueil Ms.741 de l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts, Collections de l'ENSBA, Fond L. de Hody, accès sur http://www.ensba.fr/ow2/catzarts/images/ms741_depouillement-64229.pdf

Crosnier Leconte, Marie-Laure, « Regards sur la Valachie en 1865 par deux archéologues français », dans *Revista Monumentelor istorice,* 49e Année, nr.1-2, 2000, 41-56.

Crosnier Leconte, Marie-Laure, « Un début de carrière à l'étranger », dans Crosnier Leconte, Marie-Laure et Volait Mercedes (éds.), *L'Egypte d'un architecte – Ambroise Baudry (1838-1906),* Paris, Somogy édition d'art, 1998, p. 34-56.

Dana, Dan, Bondoc, Dorel, « Appendix 6. The Diploma from Grojdibodu (*CIL* XVI 75 = *IDR* I 10) », dans D. Bondoc, *The Roman Bridge between Dolni Vadin (Bulgaria) and Grojdibodu (Romania)*, Oxford, 2018 (*Archaeopress Roman Archaeology* 38), p. 96-103.

Desjardins, Ernest, « Exposé sur les résultats géographiques et archéologiques de son voyage dans la région du bas Danube », dans *Comptes rendus de séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 12, 1868, p. 40-62, accès sur www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1868_num_12_1_67404.

Dethier, Philipp Anton, *Nouvelles découvertes archéologiques faites à Constantinople*, Paris, Hachette et Cie, 1867.

Effros, Bonnie, « Elle pensait comme un homme et sentait comme une femme. Hortense Cornu and the Musée d'Antiquités Nationales », *Journal of collections*, 2011, p. 1-19.

Effros, Bonnie, *French Officers and the Rediscovery of Roman North Africa,* Ithaca, Cornell University, 2018.

Emerit, Marcel, *Madame Cornu et Napoléon III, d'après les lettres de l'Empereur conservées à la Bibliothèque nationale et d'autres documents inédits*, Thèse complémentaire, Paris, Galerie Beaujolais (Palais Royal), Les Presses Modernes, 1937.

Garnier, Charles, *À travers les arts : Causeries et mélanges*, Paris, Hachette et Cie, 1869.

Gran-Aymerich, Evelyn, « L'Histoire des sciences de l'Antiquité et les correspondances savantes : transferts culturels et mise en place des institutions (1791-1873) », dans *Anabases*, Varia, 3, 2006, p. 241-246.

Granger, Catherine, *L'Empereur et les arts, La liste civile de Napoléon III*, Paris, Ecole de Chartes, 2005.

« Informations diverses », dans *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 10/1866, p. 61-62, accès sur : www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1866_num_10_1_88255.

Laronde, André. « Qui conseillait Napoléon III en matière d'archéologie et d'histoire ? », dans *Histoire et archéologie méditerranéennes sous Napoléon III*, Actes du 21e colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer les 8 et 9 octobre 2010, Paris, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2011, p. 57-67.

More, Désiré, « Săpăturile de la Troesmis », dans *RIAF,* 1, 1883, p. 240-242.

Necolau, Marinela, « Arthur Baligot de Beyne – un collaborateur français du Prince Alexandru Ioan Cuza », dans *Romanian Journal of Modern History*, 1, 2010, p. 45-58.

Renier, Léon, « Inscriptions de Troesmis dans la Mésie Inférieure, Rapport fait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 19 août 1864 », dans *Revue Archéologique,* N.S., vol. 10 (Juillet à Décembre, 1864), 390-398.

Renier, Léon, « Les inscriptions de Troesmis (Mésie inferieure) transmise par M. Engelhardt », dans *Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, N.S., 1, 1865, p. 263-307, accès sur www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1865_num_9_1_67033.

Renier, Léon, « Lettre de Théodor Mommsen sur les inscriptions de Troesmis », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 10, 1866, p. 27-34, accès sur : www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1866_num_10_1_67106.

Robert, Pierre Ch., « Note sur des débris antiques recueillis en 1855 de Kustendjé (Dobrudja) », *Extrait des mémoires de l'académie impériale de Metz*, 1857-1858, Metz, F. Blanc, Imprimeur de l'Académie Impériale, 1862.

Schnapp Alain, « Archéologie et tradition académique en Europe aux XVIIIe et XIXe siècles », dans *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, 37e Année, nr. 5-6, 1982, p. 760-777.

Schnapp, Alain, « L'archéologie en France et en Europe au temps de Napoléon III », dans *le Bulletin de la société historique de Compiègne*, 37, 2001, p. 15 -28.

Starcky, Emmanuel, « Napoléon III et la création de l'Etat-nation roumain », dans *Napoléon III et les principautés roumaines*, (ed.) Starcky Emmanuel, Catalogue d'exposition, Musée national d'art de Roumanie (24 octobre 2008) - 1er février 2009 ; Musée national du château de Compiègne – 21 mars-29 juin 2009, Paris, Edition de la RMN, 2008, p. 18- 23.

Ştefan, Alexandru, « Troesmis, Consideraţii topografice », dans *Buletinul Monumentelor Istorice*, 40e année, nr. 4, 1971, p. 43-52.

Trigger, Bruce, « Alternative Archaeologies: Nationalist, Colonialist, Imperialist », dans *Man, New Series*, Vol. 19, nr. 3, 1984, p. 355-370.

e-patrimoniu.ro. THE GATEWAY TO ROMANIA'S CULTURAL HERITAGE

Bogdan ŞANDRIC
National Heritage Institute, Romania

Abstract: This article summarizes the digitization activity of the Romanian heritage carried out in the last 30 years by the institutions designated during this time for such an important task. Also, it highlighted the efforts made to connect Romania to the international legislation on heritage and the mission accomplished by the National Heritage Institute for the recovery and protection of the Romanian heritage.

Keywords: heritage, National Heritage Institute, culture, history, memory

In a history of digitization of cultural heritage, Romania deserves an entire chapter, being one of the first countries in Europe to implement an official policy of computerized evidence and management of cultural heritage. Remarkably, this concern arose even before the appearance of personal computers and the Internet.

For the most part, such a history overlaps with the existence of the Institute for Cultural Memory–CIMEC, a special cultural institution, which was well-known in the museum community due to the methodologies, procedures and instruments it has developed and offered to memory institutions, in order to provide digital knowledge and the accessibility of the Romanian cultural heritage. Thus, in 1978 a digital cultural centre was established and placed under the subordination of the National Museum of History of Romania, having as objective the digitization of the national evidence of the cultural patrimony. Later, in 1981, this centre was transformed into the Computing Centre for Culture and subordinated to the Council of Culture and Socialist Education, whose correspondent today could be considered the Ministry of Culture. The purpose of its activity remained the same: the design and management of databases as tools for the documentation and computerized records of cultural heritage. In the next year, the Centre starts the implementation of the Information system for the recording of the movable cultural heritage (SI-PCN) and of the System for the recording of the theatrical premieres in Romania (STAR).

In 1991, the Computing Centre was transformed into the Centre for Informatics, Memory and Cultural Synthesis (CIMEC), an extra-budgetary public institution with legal personality, directly subordinated to the Ministry of Culture. Five years later, CIMEC launched a website for the Romanian cultural heritage,

www.cimec.ro, reaching over 1.5 million visitors a year. A new change of status occurs in 1998, when CIMEC became an institute and changes its name to the Institute for Cultural Memory, keeping the abbreviation of CIMEC, already well-known in the country and abroad. Along with the cimec.ro domain, the e-patrimoniu.ro domain is also purchased, which offers a much better understanding of the content it hosts.

In 2009 CIMEC was reorganized as a subsidiary with legal distinction and proper revenues under the Centre for Vocational Training in Culture (CPPC), with which it had no common objectives, and later in 2011 it was absorbed as a directorate within the National Heritage Institute (INP), where it continues its mission, but with a much reduced staff.[1]

The early 2000s represented a special moment in the activity carried out by CIMEC. The spread of personal computers due to lower prices and increased computing power, combined with increasing access to the Internet have led to an effervescence in the development of new tools for digital recording of various forms of cultural heritage. In fact, in this context, many of the entities that were documented and catalogued at CIMEC become perceived as belonging to the cultural field, more precisely to its intangible versions, such as theatrical and musical premieres, document archives or thesauruses of archaeological terms.

Legislative initiatives of the Ministry of Culture are added to the technical changes. The Ministry initiates several laws regulating the obligations to record various cultural goods and monuments. The most important legal acts that are issued during this period are The Government Ordinance 43/2000 on the protection of the archaeological heritage, declaring certain archaeological sites as national interest areas, Law no. 182/2000, on the protection of the movable national cultural heritage and Law no. 422/2000 on the protection of historical monuments, all three of them still in force today and undergoing only minor changes in the 20 years since they came into operation.

As a result, CIMEC has continued its mission established since 1978 and began to develop new data repositories, responding to the obligations set by the above-mentioned legislation, but especially with the aim of sharing knowledge of cultural heritage to all citizens. This view was quite bold because it involved a partnership with a community of cultural institutions, especially museums, which reckoned themselves as owners of the goods and monuments they managed and did not consider that the results of their activities must be freely disseminated to the general public.

For a better management of professional archaeological research in Romania, but also for ensuring an administrative protection of archaeological sites, the Government Ordinance 43/2000 requires the creation of the National Archaeological Repertory (RAN). The repertory is defined as a collection of:

[1] *Institutul Național al Patrimoniului. Istorie*. Available at: http://www.cimec.ro/DespreCIMEC/Scurta-Prezentare.html (Accessed: 16 November 2020).

'scientific, cartographic, topographic data, images, plans, as well as any other information regarding: a) discovered and researched archaeological interest areas, discovered and unexploited archaeological interest areas as well as accidentally discovered archaeological interest areas as a result of preventive archaeological research; b) the monuments, ensembles and historical sites where archaeological research was conducted or is being conducted; c) scientific information about the movable objects discovered in the areas or about the historical monuments; d) destroyed or disappeared archaeological sites.'[2]

This Ordinance also provided that 'the monuments, the archaeological ensembles and sites classified in the Historical Archaeological List, the A or B category, are included in the National Archaeological Repertory.'[3] The administration of RAN was to be ensured by the Ministry of Culture and CIMEC became the administrator of the databases for the digital inventory of the archaeological heritage. [4] In fact, this provision was intended only as a statement of an arrogant emphasis on a relationship of subordination between a state authority and a subordinate institution and not as an expression of a real interest in the conceptual and content development of the RAN.

In the 20 years since the establishment of this repository, the Ministry of Culture has rarely shown interest in supporting the activities of documenting archaeological sites in Romania or in participating in the theoretical amendment of the concept on which RAN has been operating. On the other hand, this indifference had the benefit of allowing the shaping and evolution of the RAN from the perspective of specialists and not of officials, sometimes more concerned with formal issues than with some of content.

The RAN has been established since 1993 as a *born-digital* project, aiming to digitize the List of Historic Monuments made in 1991 by the National Commission of Historic Monuments, Ensembles and Sites through its operative body, Directorate of Historical Monuments, Ensembles and Sites. The printed list could not be easily examined and to solve this problem, at the initiative of the Ministry of Culture, CIMEC–Institute for Cultural Memory begins to transfer the List to a database that allows retrieval and rapid updating of information. The first 4000 records that were introduced until 1999 represented the core of the future database of the National Archaeological Repertory, which started in the following year.[5]

The database was created using the Microsoft Access tool, a system which still works today (Fig. 2). The structure of the site was initially based on four tables, in a relationship of subordination to each other, which could record the geographical location of the archaeological sites, as well as the main structural components, but

[2] OG43/2000, articles 17, 4 (a, b, c, d).
[3] OG43/2000, articles 18.
[4] OG43/2000, articles 17, 1, 2.
[5] Bogdan Șandric, 'Repertoriul Arheologic Al României. Istorie, Evoluție, Rezultate', *Patrimonium Banaticum*, 6, 2016, p. 281-305, p. 289-290.

also the movable inventory discovered inside the site. Subsequently, the data model was completed with other tables which allow the registration of the bibliography, the research undertaken, the state of conservation, the risks of destruction and especially the spatial location using geospatial coordinates.[6]

For eight years, however, the RAN functioned only as an annex to the National Plan for Archaeological Research, helping to register the archaeological objectives proposed for research, not being publicly accessible online. Since 2008, the RAN has become a transparent record, being shared on the Internet. Online, the RAN has fulfilled its mission as a tool for managing archaeological research and protection of archaeological heritage, and its audience exceeds the group of archaeologists and extends to professional and amateur historians, teachers or local authorities. Currently RAN contains more than 21800 records and is the most important record of cultural heritage in Romania.[7] (Fig. 1)

Another repository was developed in the same cultural field: The Chronicle of Archaeological Research in Romania, designed to ensure transparency for the results of archaeological research funded by the Romanian state. In the first years, between 1999 and 2005, the archaeological reports of the previous year's campaign were published in a printed volume, but also online, via digital applications, one for each campaign. The digital version offered the advantage of a larger, faster audience and especially of a larger amount of information, such as photographs or other illustrations, which were missing from the printed volume due to the limited number of pages. Since 2005, the individual applications have been replaced by a single database, including all previously published research reports, this solution proving to be much more suitable for building a synoptic perspective on the professional archaeological research. This database was also created using the Microsoft Access solution, sharing thus another common feature with RAN, the use of controlled vocabularies for a standardized indexing of the content. The online application has been running since 2005, allowing an advanced search for information, a function that has been improved several times over the years.[8] Currently, this application offers online access to 55546 archaeological reports. The illustrations are also shared through the RAN website, for a better documentation of the archaeological heritage in Romania. A normal, immediate evolution of this work, taking into account the type of information it records, would be to stop publishing the printed version and keep only the digital online version, in order to reduce the overall costs of production, which are not justified given the limited circulation of the printed volume.

---

[6] Şandric, 'Repertoriul Arheologic Al României. Istorie, Evoluție, Rezultate', p. 291.

[7] RAN – *Repertoriul Arheologic Național* Available at: http://ran.cimec.ro/sel.asp?Lang=EN (Accessed: 16 November 2020).

[8] *The Chronicle of Archaeological Research*, Available at: http://cronica.cimec.ro/selen.asp. (Accessed: 16 November 2020).

One of the great needs of the two archaeological heritage records was to spatial locate as accurate as possible the archaeological sites which they inventorize, in order to ensure effective administrative protection. As a result, at the end of 2005, other digital application was developed, named The Cartographic Server for National Cultural Heritage (Figs. 3 and 4).[9] This tool is in fact an online GIS project (Esri, 2020[10]), which allows the creation of various thematic maps by combining cultural data, such as archaeological sites or historical monuments with geographical and administrative data, such as relief or road network, all displayed over various cartographic backgrounds such as topographic maps or satellite images. As a result, several cultural objectives of interest can be viewed in spatial data format, by interconnecting with several databases, such as the National Archaeological Repertory, the Chronicle of Archaeological Research, the Guide of Museums and Collections, the Places of Worship in Romania, etc. This function supports the growth of the audience by widening the accessibility of the patrimonial entities, which can be accessed both through the dedicated applications and through the online interface of the Cartographic Server.

In the same sphere of the immovable heritage, CIMEC paid a lot of attention to the promotion of museums. By the early 2000's, another application was launched, a unique tool in the Romania's cultural landscape: The Guide to Museums and Collections. Based on the same platform, i.e. Microsoft Access like the afore-mentioned cases, and with a simpler structure, this database is dedicated to the registration of public and private museums, whether or not they are attested by the Ministry of Culture. The application is available online[11] (Fig. 5) and offers access to 1063 registries of museums, which include not only the types of collections and cultural goods available, but also contact information and visiting schedules. All the registered entries in the database are mapped and can be spatially checked in the Cartographic Server.

The movable heritage field is covered through the agency of two projects which gained broad notoriety in the national museum community: The Classified Movable Goods and the DOCPAT program.

The Classified Movable Goods are much like the RAN, a consequence of the legislative effervescence in the years 2000–2001. The law no. 182/2000 regularizes the protection of the cultural goods collections owned by museums and also by private entities through the establishment of an administrative procedure meant to appreciate their value, which is called 'classification'. This procedure implies a classification request sent to the National Commission of Museums and Collections,

[9] The Cartographic Server was initially built on the open-source platform MapServer, made by The University of Minnesota. Over the years, it came in manifold versions and today operates with its fourth version, based on the ArcGIS Server solution developed by the American company ESRI.

[10] *GIS. Istorie*. Available at: https://www.esri.ro/ro-ro/what-is-gis/overview. (Accessed: 16 November 2020).

[11] *Ghidul Muzeelor şi Colecţiilor* Available at http://ghidulmuzeelor.cimec.ro/. (Accessed: 16 November 2020).

and also an expertise report elaborated by an authorized expert from the Ministry of Culture. The report certifies the local and universal value of the goods in question and proves their necessity of being classified in the National Movable Cultural Heritage within one of the two categories: Fund, which includes goods with national value and Thesaurus, with goods of universal value.[12] Getting beyond the slightly nationalistic conceptual conservatism which defines the exceptional cultural goods as national goods, as if those belonging to different ethnic groups are left out in a declaratory manner, the law no. 182 rather excludes goods from protection than ensuring a stable legal framework for the conservation and preservation of the cultural artefacts collections. This situation was generated in the aftermath of the installation of a protection regime, including only the classified movable goods, which means just a small fraction of the museums' collections. Even today, 20 years after the law no. 182 came into operation, many collections are entirely unclassified, or they went through the procedure with only about 20% of the artefacts.

However, the law no. 182/2000 created (rather indirectly) the framework for the biggest public evidence of the movable cultural heritage, enacting that 'the inventory of the national cultural heritage is elaborated on the basis of orders regarding classified movable cultural goods, by the concerned department of the Ministry of Culture and Cults. Centralisation, digital registry and the administration of documents that underlined the inventories are carried out by the National Institute of Heritage',[13] starting with 2011, while initially they were handled by CIMEC–National Institute of Heritage. Moreover, the law specifies that 'the data regarding the national cultural heritage, except the list of the movable cultural goods and their image, are not intended for the public unless the owner agrees,'[14] while this was built through solid reasoning by CIMEC, which uploaded online the list of the classified movable goods. This project was made as well as a Microsoft Access database (Figs. 6, 7), wherefrom an application extracts and publishes online the stored content. [15] At this moment, about 78000 classified objects from 11 cultural areas are split between the Thesaurus and the Fund (about 35000 objects, each of them), and they can be seen on the internet. In fact, this project accomplishes two challenges: on the one hand it brings off a permanent evidence of the 'gems' in the Romania's movable cultural heritage, and on the other hand, it eliminates to a certain degree the *cultural discrimination* to which the Romanian citizens come under when it comes to the free accessibility of the museum goods outside the permanent collections.

The stated aim of the DOCPAT program was to offer the artefacts' owners a free, professional and performing tool for the evidence of their own collections and

[12] Law no. 182/2000, Articles 9, 10, 11, 12.
[13] Law no. 182/2000, Article 15 (2).
[14] Law no. 182/2000, Article 15 (3).
[15] *Mobile Cultural Objects Listed in the National Cultural Heritage* Available at: http://clasate.cimec.ro/ (Accessed: 16 November 2020)

for managing the submissions regarding the classification in the cultural heritage. DOCPAT is built through the Microsoft Access solution and allows an analytical extended cataloguing of various movable goods through their inclusion in one of the 11 cultural areas and through creating individual record sheets. In the record sheets, one can register description, characteristics, state of conservation, restoration interventions and the bibliography regarding an object of a museum. At the same time, DOCPAT offers also an administration module of the classification requests which can be fixed within the program, listed thereafter and sent to the The National Commission of Museums and Collections. This tool is used today by 260 museums in Romania, which means almost the entire number of public museums in the country, and also by the decentralized services of the Ministry of Culture and by the parishes which own heritage goods (Docpat, 2020).[16] The program is constantly developed according to the users' requirements or the emergence of new needs on the strength of the technological development, while the maintenance is ensured freely by the same INP.

The oldest digital repository initiated by CIMEC and kept up by INP was launched in 1982 by the name of Romania's Theatrical Premieres Repertoire–STAR. The pivotal intent of this work was to write the history of the Romanian theatre through the recording of all premiers of the early 20th century up till then. Unfortunately, although the subject of this endeavour was outlined as a unique thing in Europe, it didn't get a generous budget or human resource allocation. Therefore, during more than 30 years, the project developed only through the contribution of a single person, which was inappropriate for the real needs of such work. In addition, the database structure and the solution chosen for the online publishing were long obsolete and unfriendly to the user who would do a complex examination. Nonetheless, the repository content widened continuously and now gets to offer access to over 18000 full records of theatre premiers. Currently, a new application comes into deployment and uses newer technologies and solutions, which simplify pretty much both the process of creating an evidence and documenting the theatre spectacles, and the online viewing and sharing.[17] Specifically, there must be asserted that STAR entailed in the mindset of the memory institutions communities the concept of intangible heritage, which is as important as the material heritage in terms of documentation, recording and availability for citizens.

While STAR was the oldest project of recording a special form of digitization in Romania, the newest repository here is ProEuropeana, the digital library of cultural publications (Figs. 8, 9). Starting with 2011, within the Digital Heritage Direction (part of the National Institute of Heritage which continues the mission of the former CIMEC–Institute for Cultural Memory) a special interested manifested

[16] *Programul Docpat.* Available at: http://www.cimec.ro/Metodologice/Programul-DOCPAT.html (Accessed: 16 November 2020).
[17] STAR, 2020, *The Repertory of Theatrical Premieres*. Available at: http://spectacole.cimec.ro/ (Accessed: 16 November 2020).

in answering the need for accessibility towards a particular category of scientific publications: the periodicals and books published by the Romanian cultural institutions. As a consequence, a digital library for museum publications was developed under the name ProEuropeana with the assumed intention to advert to the Europeana. With limited technical possibilities, minimum staff, and no special budget allocation and especially within a scientific community very reticent on allowing free access to its research results, a public digital library project seemed pretty risky. As a first step, ProEuropeana aimed at convincing the museums representatives to accept the online (re) publishing of their periodicals. The results didn't cease to come into sight and one year later, almost all the museum publications in the Moldova region were digitized and displayed online, where they could be downloaded as PDF files. Starting with 2014, the project went through a new phase and the next step was to pay more attention to the viewing form data and especially to a systematic cataloguing of each book and each article in a scientific magazine in order to allow a detailed browsing of the subjects approached by the authors. In this regard, by taking advantage of a modest budget offered by the The Administration of the National Cultural Fund, we built and developed an informatic platform with two components: a database storing both all bibliographical units in PDF format and the associated descriptive metadata, and an online interface where publications can be searched via filtered results and then downloaded. From this moment, the rhythm of selection, digitization, cataloguing and uploading publications increased substantially. Promoting our project and growing the public had a beneficial effect for museums as well, which many times were quick in answering our requests, or they would just call on us proposing to take over their publications. In fact, this reaction is the direct consequence of the understanding that, on the one hand, quality information loses its relevance if it's not put forth, and on the other, that the citizens are entitled to have access to knowledge since they ensured this right by paying taxes.

Today, ProEuropeana offers access to over 41,000 articles from periodicals and over 1200 books in the human science field, and all are available in PDF format with descriptive metadata, which allows a fast browsing of the topics found in the publications in question. Moreover, a unique characteristic among the digital-library projects in Romania is the indexing of articles from serial publications, which can be searched and found individually, so the user doesn't have to look in an entire periodical issue to find the needed information. And the most important advantage offered by ProEuropeana is the termless access to recent works which still have copyrights and cannot be accessed currently through other digital libraries unless the user doesn't pay. All resources can thus be used without any terms, except for commercial use given that this behaviour comes against the principle of free accessibility when it comes to knowledge, promoted by INP.

Over the years, other works of evidence and promotion were developed within INP, but for various reasons they were frozen and left without any new content in the last 10 years. Among them are the following:

- Places of worship in Romania (*Lăcașe de cult din România*[18]), a repository including all places of worship belonging to the religions approved by the Romanian state;
- Etnomon, A Virtual Museum of the Ethnographical Monuments in Romania (*Etnomon – Muzeul virtual al monumentelor etnografice din România*[19]), a project which aimed at documenting and illustrating about 1300 monuments with traditional architecture (dwellings, enlargements, technical installations) in the Romanian open-air museums;
- The national collective catalogue of Romanian old books (*Catalogul colectiv al cărţilor vechi româneşti*[20]), a project which tried to bring into effect a chronological and alphabetical catalogue of old Romanian printed works;
- The old books' reference bibliography (*Bibliografia de referință a Cărții Vechi*[21]), a catalogue of reference literature on Romanian old publications.

By the early 2000's, Europe's interest in digitization for the purpose of accessibility and the conservation of the digital heritage spread in a remarkable way. The European Commission launched in 2009 the online platform Europeana.eu, a European digital library populated with over two million cultural resources: photographs, paintings, audio recordings, films, maps, manuscripts, books, periodicals, etc. originating from various cultural institutions in Europe. At first, the audience of Europeana was so big that the servers managing the application crushed after a few hours of functioning.[22] Among the first content providers of Europeana was CIMEC–The Institute for Cultural Memory, which contributed with about 40,000 cultural resources drawn from collections of museum goods, which were classified in the national cultural heritage.

In 2008, in the wake of the Europeana launching, the government published the Decision no. 1676/2008 regarding the approval of the National program for the digitization of the national cultural resources and the creation of the Digital Library of Romania, which unfortunately didn't reach the envisioned goals. The commission working for the program's implementation and monitoring, which was set through

---

[18] *Lăcașe de cult din România*. Available at: http://www.cimec.ro/Monumente/LacaseCult/default_en.htm (Accessed: 16 November 2020)

[19] *ETNOMON - Muzeul virtual al monumentelor etnografice din muzeele în aer liber din România*. Available at: http://monumente-etnografice.cimec.ro/aeretn.htm. (Accessed: 16 November 2020).

[20] *Catalogul colectiv al cărții vechi românești*. Available at: http://www.cimec.ro/Carte/cartev/default.htm (Accessed: 16 November 2020).

[21] *Bibliografia de referintă a Cărții Vechi* Available at: http://www.cimec.ro/Carte/bibderef/default.htm (Accessed: 16 November 2020).

[22] Dan Matei, *Spre Europeana.eu: o introducere în bibliotecile digitale*, București, CIMEC – Institutul de Memorie Culturală, 2009, p. 61-64.

the aforementioned legal act and was supposed to be formed by representatives of various ministers and led by a president named by the Ministry of Culture, didn't have any meeting ever. Furthermore, CIMEC–The Institute for Cultural Memory gets disbanded in 2009. It was a public institution under the Ministry of Cultures and Cults which stood for national aggregator providing the interface between content providers (public institutions or other organizations owning cultural resources) and the technical services managing the program across the community. The decision came as a peculiar and absurd measure since CIMEC did the digital evidence of the cultural heritage since the 80's. Moreover, once with the Europeana launching, the digitization with the intent of giving free access to heritage became an emergency in Europe, which could be fixed through the foundation of a new institution. A revealing instance is the opening of the Skopje Regional Centre for Digitization of Cultural Heritage in October 2010, founded under the Ministry of Culture in the Republic of North Macedonia[23] with the help of the UNESCO Venice Office. Representatives of all former Yugoslavian states attended the release conference and presented their policies and measurements for preservation and digital dissemination of the cultural heritage. All these measures were put into effect in these countries through independent institutions started in the years 2000–2010. Thus, the paradox was that in a European area regarded at least partly as marginal and unworthy of being part of the European Union, the digitization was embraced and approached in an institutional manner, while in Romania, a tradition manifesting for over 30 years was discredited and abandoned.

Another key moment in supporting public digitization policies is the European Commission Recommendation C (2011) 7579 'on the digitization and online accessibility of cultural material and digital preservation', which recommends Member States to 'improve access to digitized cultural material (…) by promoting the widest possible access to digitized public domain material as well as the widest possible reuse of the material for non-commercial and commercial purposes and to contribute to the further development of Europeana by encouraging cultural institutions as well as publishers and other rightsholders to make their digitized material accessible through Europeana.' (Recommendation C (2011) 7579, 2011[24])

As a result of this message to Europe, the amount of cultural and scientific material that has been digitized and uploaded online has increased substantially in the next period. This Recommendation has been the most used argument, by various institutions, in the negotiations for accessing funds for the digitization and creation of digital libraries, up till now. Under its auspices new institutions have been set up,

[23] *Skopje Regional Centre on Digitisation of Cultural Heritage holds a training course to mark its successful establishment*. Available at: http://www.unesco.org/new/en/member-states/single-view/news/skopje_regional_centre_on_digitization_of_cultural_heritage/ (Accessed: 16 November 2020).
[24] 'Commission Recommendation of 27 October 2011 on the digitisation and online accessibility of cultural material and digital preservation', *Official Journal of the European Union L 283,* Volume 54 29 October 2011, pp. 39-45.

such as Deutsche Digitale Bibliothek in Germany[25], while others consolidated their status and expanded their responsibilities.

Finally, the Recommendation calculates, per Member States, indicative targets for minimum contribution to Europeana. Romania was required to contribute with 789,000,000 assets by the end of 2015.

However, in Romania there was no direct effect of this Recommendation, the Romanian state and especially the Ministry of Culture ignoring the European message and not supporting in any way the initiatives for the digitization of heritage. Although Romania's contribution to the Europeana Digital Library increased from the 40,000 cultural resources provided by CIMEC by 2009 (as they are still available today) to 130,000 digital objects after 2011, many of the cultural goods were transmitted through European projects in which the Romanian institutions were partners.

In fact, the only official concern for an increase of the Romanian presence in Europeana in the period 2011–2015 was shown by the Project Management Unit (department of the Ministry of Culture), which, as administrator of the PA16 / RO12 Program–Conservation and revitalization of Cultural and Natural heritage funded by the EEA Financial Mechanism,[26] required all beneficiaries carrying out digitization activities to upload cultural resources to Europeana through the national aggregator, INP.

In the years 2014–2015, the Romanian Government had a special interest in digitization as a viable solution for the dissemination of cultural heritage. Under the influence of the European Commission, which launched the Europe 2020 Strategy in March 2010 (one of the seven pilot initiatives was the Digital Agenda 2020 aiming at imposing the key role of information and communication technology–ICT in achieving Europe's 2020 goals) (Digital Agenda, 2011[27]), the National Strategy on the Digital Agenda for Romania 2020 is adopted in 2015 (National Strategy, 2015[28]). The document seems to subsume all the digitization efforts in the cultural field to reach the target of 790,000 cultural resources uploaded to Europeana, following the European Commission Recommendation C (2011) 7579, mentioned above.

---

[25] *Deutsche Digitale Bibliothek*. Available at: https://www.deutsche-digitale-bibliothek.de/ (Accessed: 16 November 2020).

[26] *Programul PA16/RO12 Conservarea și revitalizarea patrimoniului cultural și natural* Available at: https://www.umpcultura.ro/programe-proiecte-finalizate_doc_866_programul-pa16-ro12-conservarea-i-revitalizarea-patrimoniului-cultural-i-natural_pg_0.htm (Accessed: 16 November 2020).

[27] Digital Agenda, 2011 *Agenda Digitală pentru Europa* Available at: http://old.fonduri-ue.ro/res/filepicker_users/cd25a597fd-62/Documente_Suport/Studii/2_Studii_POSCCE/10_Digital_for_ Europe.pdf (Accessed: 16 November 2020).

[28] *Strategia Națională privind Agenda Digitală pentru România 2020* Available at: https://www.comunicatii.gov.ro/wp-content/uploads/2016/02/Strategia-Nationala-Agenda-Digitala-pentru-Romania-2020-aprobata-feb-2015.doc (Accessed: 16 November 2020).

Under the auspices of this Strategy, a project called the E-Culture–The Digital Library of Romania[29] (E-Cultura, Biblioteca Digitală a României) is financed by the Competitiveness Operational Program (POC) 2014–2020, Priority Axis 2, action 2.3.3 Improving digital content and systemic ICT infrastructure in the field of e-education, e-inclusion, e-health and e-culture, and respectively implemented by the Ministry of Culture, starting with 2018. This project aims the digitization of 550,000 cultural resources and the creation of a digital platform, culturalia.ro, which will function as a library for the online exhibition of digital objects. The completion deadline is June 2021, and the allocated budget is almost 11 million euros.

31 institutions participate in this effort, including the INP (which must contribute with the largest number of cultural resources, 169,000) museums, libraries and a few other[30]. Unfortunately, as the Culturalia.ro platform is not yet available, all these cultural resources cannot yet be accessed, except for a part of the cultural resources digitized by INP, which are uploaded to the ProEuropeana–Digital Library of Cultural Publications.

So far, the E-Culture project has demonstrated a change of attitude among cultural institutions, especially the museums, which are much more eager to make known their collections in digital online format. Until recently, museum specialists considered themselves as owners rather than administrators of the cultural assets and refused to make them available to the general public, considering that they would be deprived of the benefits of their long-term intellectual and scientific 'exploitation'. As a result, a large part of the collections remained unpublished or completely unknown to both professionals and the general public. Now instead, there is a fervent attitude in favour of a total accessibility of the cultural heritage. Unfortunately, the Covid 19 pandemic also contributes to this phenomenon, by closing cultural institutions and drawing attention to the fact that the work and role of the specialists in this field will be much better understood and especially accepted by the general public only by knowing the results of their activities.

To sum it up, we can say that CIMEC–Institute for Cultural Memory, and, since 2011, the National Institute of Heritage have provided, through the e-patrimoniu.ro portal, the access to the largest repository of digital cultural resources in Romania and until recently in Europe. Enjoying a wide online audience, e.patrimoniu.ro is also visited for the projects newly developed by the INP team, projects in tune with the new European concerns for the preservation and digital access of cultural heritage: making 3D models of the monuments or movable cultural goods, digital preservation of archive documents, record keeping and dissemination of events organized by museum institutions in Romania, etc. Over

[29] *E-Cultura. Bibioteca Digitală a României* Available at: https://www.umpcultura.ro/e-cultura (Accessed: 16 November 2020).

[30] Romanian Broadcasting Society, Romanian Television, National Film Archive and the National Library.

the years, the domains cimec.ro and e-patrimoniu.ro have become brands of online access to cultural heritage, sharing knowledge and supporting the property rights of citizens over the culture of Romania.

Bibliography

Matei, Dan, *Spre Europeana.eu: o introducere în bibliotecile digitale*, Bucureşti, CIMEC – Institutul de Memorie Culturală, 2009.

Şandric, Bogdan, 'Repertoriul Arheologic Al României. Istorie, Evoluţie, Rezultate', *Patrimonium Banaticum*, 6, 2016, p. 281-305.

Digital resources:

Agenda Digitală pentru Europa Available at: http://old.fonduri-ue.ro/res/filepicker_users/cd25a597fd-62/Documente_Suport/Studii/2_Studii_POSCCE/10_Digital_for_Europe.pdf (Accessed: 16 November 2020).

Bibliografia de referintă a Cărţii Vechi Available at: http://www.cimec.ro/Carte/bibderef/default.htm (Accessed: 16 November 2020).

Catalogul colectiv al cărţii vechi româneşti. Available at: http://www.cimec.ro/Carte/cartev/default.htm (Accessed: 16 November 2020).

'Commission Recommendation of 27 October 2011 on the digitisation and online accessibility of cultural material and digital preservation', *Official Journalof the European Union L 283,* Volume 54 29 October 2011, pp. 39-45

Deutsche Digitale Bibliothek. Available at: https://www.deutsche-digitale-bibliothek.de/ (Accessed: 16 November 2020).

E-Cultura, 2019 *E-Cultura. Bibioteca Digitală a României* Available at: https://www.umpcultura.ro/e-cultura (Accessed: 16 November 2020).

Esri, 2020 *GIS. Istorie*. Available at: https://www.esri.ro/ro-ro/what-is-gis/overview. (Accessed: 16 November 2020).

ETNOMON - Muzeul virtual al monumentelor etnografice din muzeele în aer liber din România. Available at: http://monumente-etnografice.cimec.ro/aeretn.htm. (Accessed: 16 November 2020).

Ghidul Muzeelor şi Colecţiilor Available at http://ghidulmuzeelor.cimec.ro/. (Accessed: 16 November 2020).

Institutul Naţional al Patrimoniului.Istorie. Available at: http://www.cimec.ro/DespreCIMEC/Scurta-Prezentare.html (Accessed: 16 November 2020).

Lăcaşe de cult din România. Available at: http://www.cimec.ro/Monumente/LacaseCult/default_en.htm (Accessed: 16 November 2020).

Mobile Cultural Objects Listed in the National Cultural Heritage Available at: http://clasate.cimec.ro/ (Accessed: 16 November 2020).

Programul Docpat. Available at: http://www.cimec.ro/Metodologice/Programul-DOCPAT.html (Accessed: 16 November 2020).

Programul PA16/RO12 Conservarea și revitalizarea patrimoniului cultural și natural Available at: https://www.umpcultura.ro/programe-proiecte-finalizate_doc_866_programul-pa16-ro12-conservarea-i-revitalizarea-patrimoniului-cultural-i-natural_pg_0.htm (Accessed: 16 November 2020).

Repertoriul Arheologic Național Available at: http://ran.cimec.ro/sel.asp?Lang=EN (Accessed: 16 November 2020).

Skopje Regional Centre on Digitisation of Cultural Heritage holds a training course to mark its successful establishment. Available at: http://www.unesco.org/new/en/member-states/single-view/news/skopje_regional_centre_on_digitization_of_cultural_heritage/ (Accessed: 16 November 2020).

STAR, 2020, *The Repertory of Theatrical Premieres*. Available at: http://spectacole.cimec.ro/ (Accessed: 16 November 2020).

Strategia Națională privind Agenda Digitală pentru România 2020 Available at: https://www.comunicatii.gov.ro/wp-content/uploads/2016/02/Strategia-Nationala-Agenda-Digitala-pentru-Romania-2020-aprobata-feb-2015.doc (Accessed: 16 November 2020).

The Chronicle of Archaeological Research, Available at: http://cronica.cimec.ro/selen.asp. (Accessed: 16 November 2020).

Illustrations:

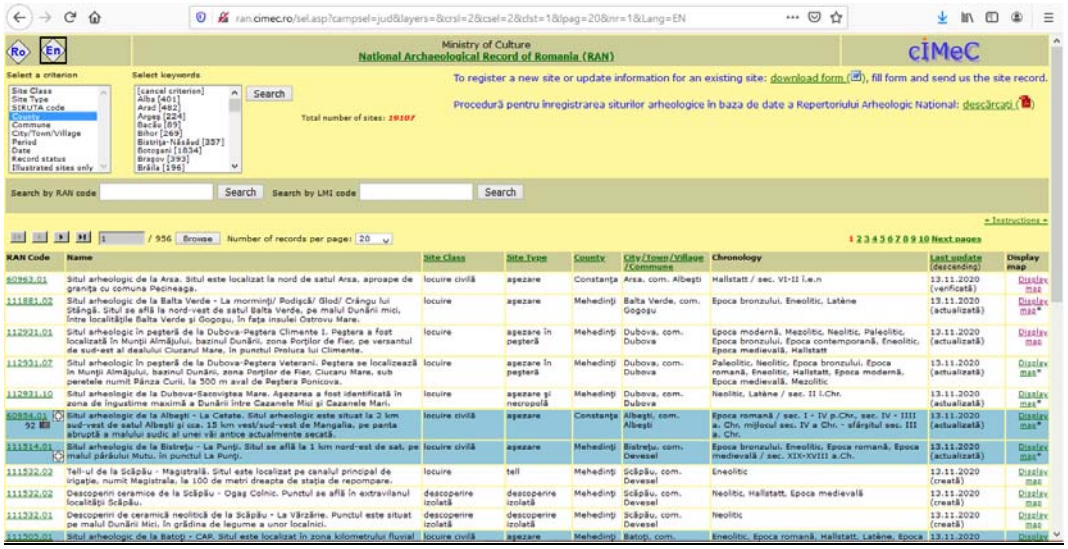


Fig. 1: National Archaeological Repertory – home page

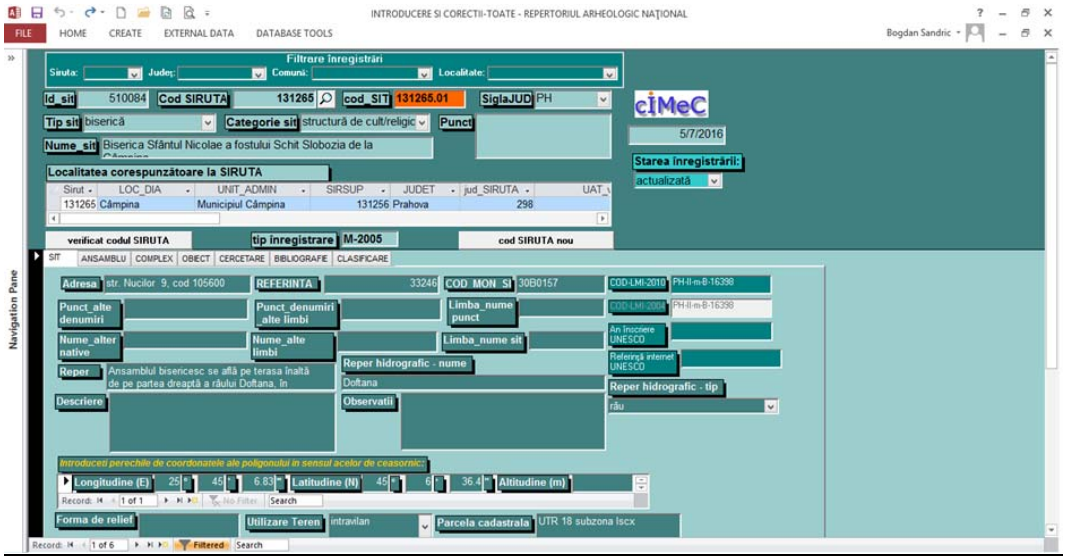


Fig. 2: National Archaeological Repertory - record form

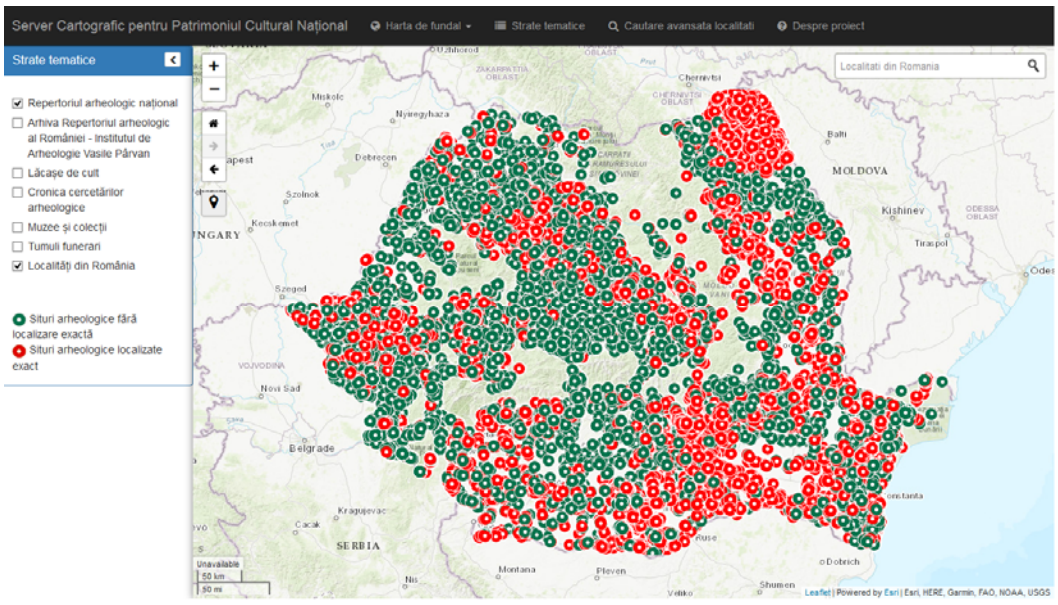


Fig. 3: Mape Server – home page

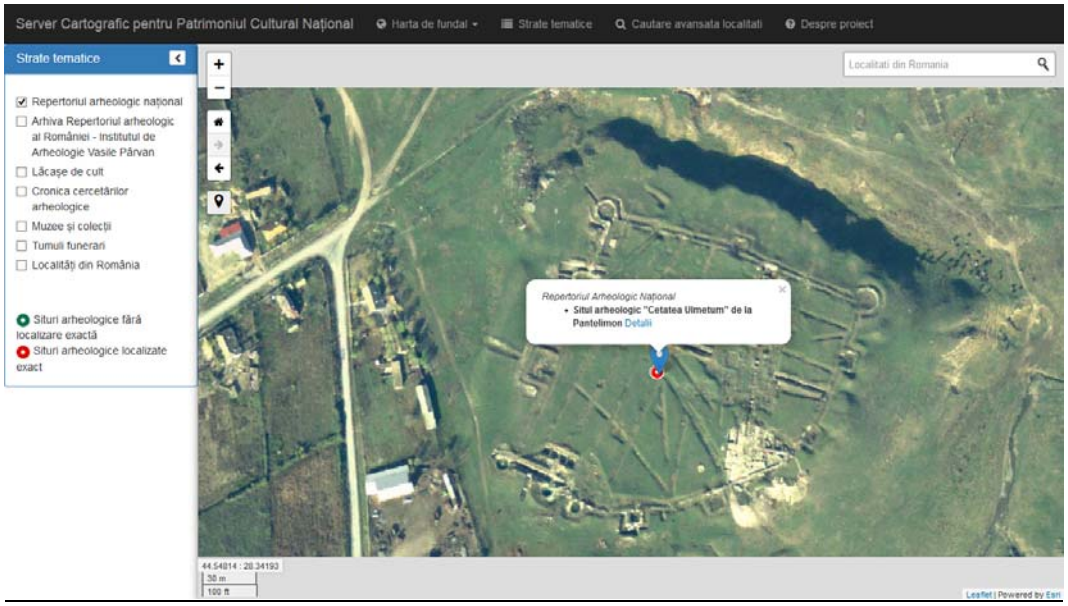


Fig. 4: Ulmetum settlement (Dobrodgea, Romania), located on the Cartographic Server

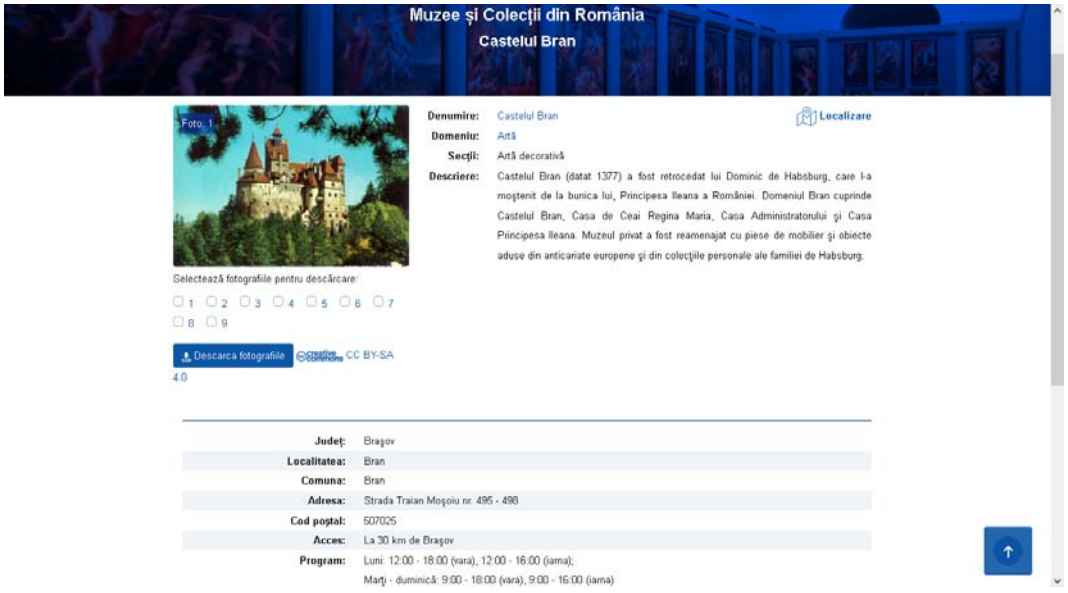


Fig. 5: Bran Museum – Guide of Museum and Collections

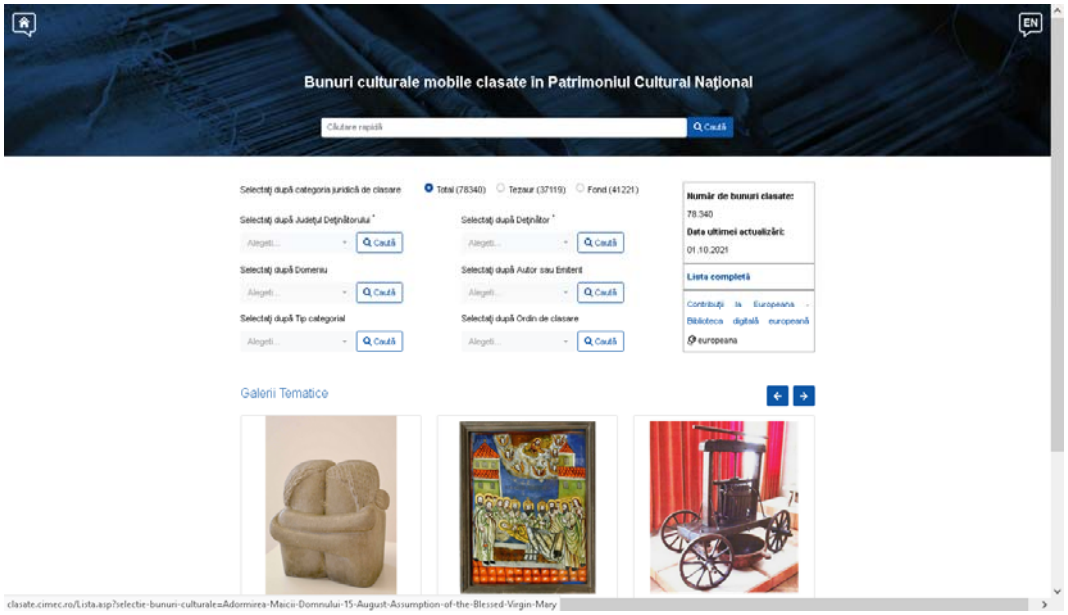


Fig. 6: Classified Movable Goods - home page

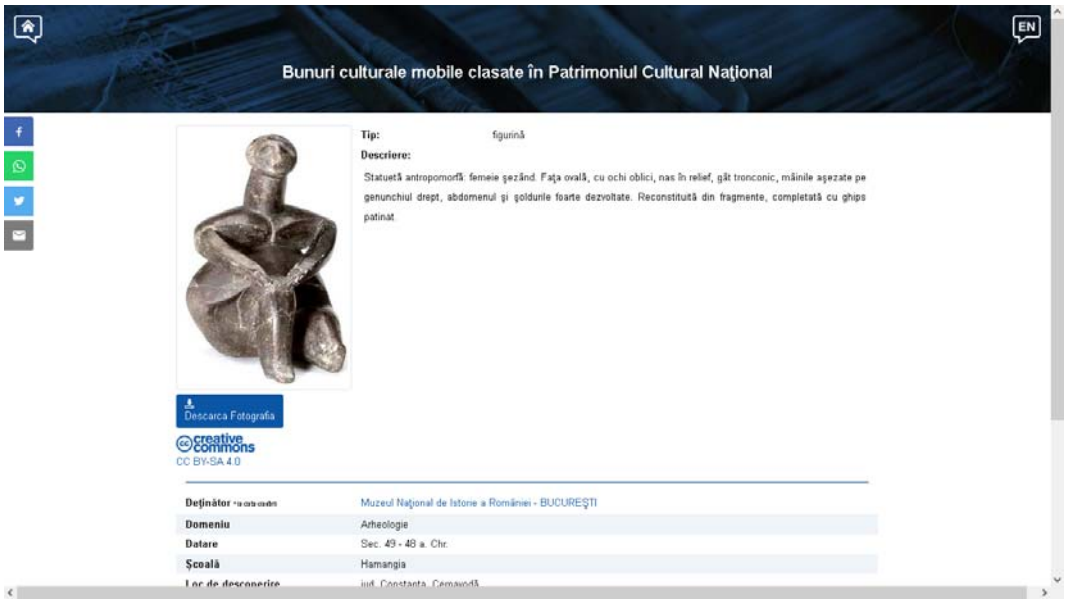


Fig. 7: Prehistoric figurine listed in Classified Movable Goods

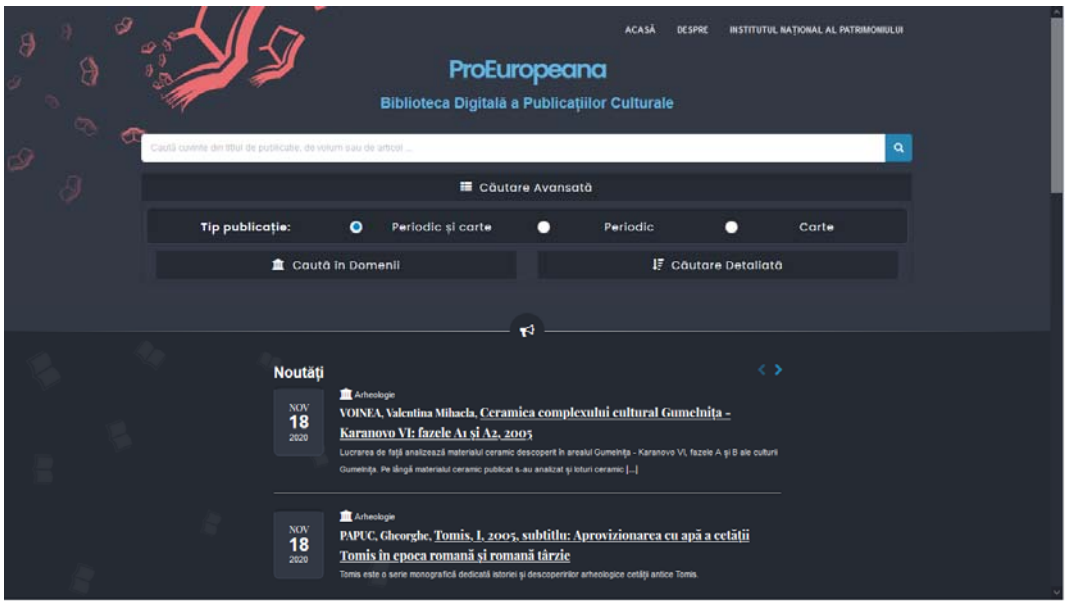


Fig. 8: ProEuropeana digital library – home page

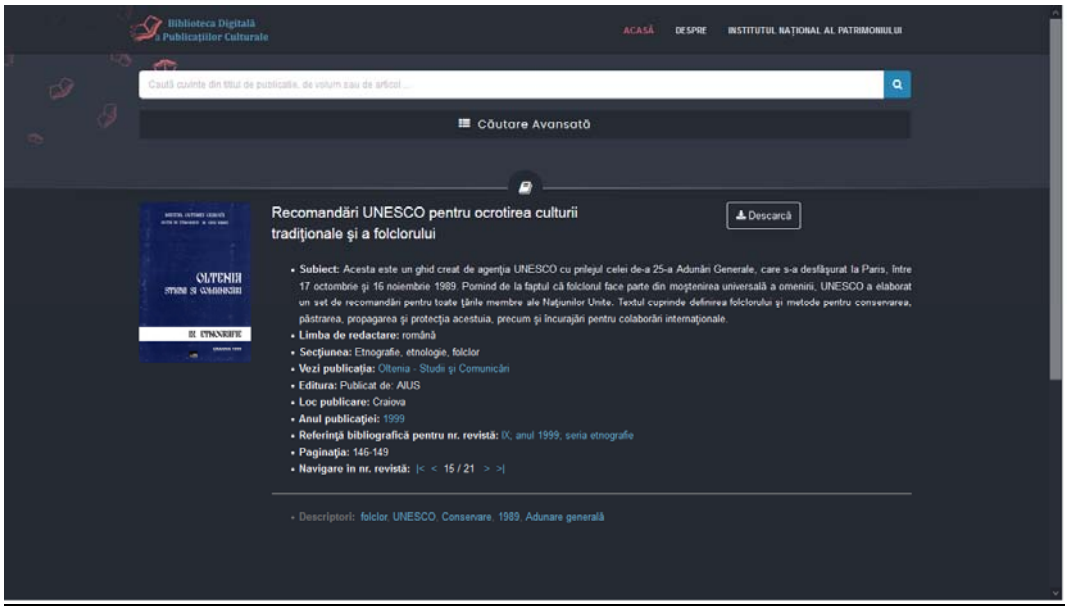


Fig. 9: Article from ProEuropeana digital library

LISTE DES AUTEURS/ AUTHORS' LIST

ABDELLAOUI Faouzi
Enseignant chercheur en histoire ancienne et archéologie à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Kairouan / Département d'archéologie ; il est également membre du laboratoire de recherche LR13ES11, *« Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval »,* Université de Sousse (Tunisie).

BEN ROMDHANE Hamden
Chargé de recherches à l'Institute National du Patrimoine, Tunis (Tunisie), et coordinateur du projet de recherche sur le site d'Agger (Sidi Amra), il conduit la section des sites et des monuments romains et byzantins au sein de l'Institute National du Patrimoine.

BOTTEZ Valentin-Victor
He is an Associate Professor at the Faculty of History (University of Bucharest), where he heads the "Dinu Theodorescu" Laboratory of Archaeology (CICSA). He specializes in Classical Archaeology and Roman History, and heads the University of Bucharest's excavation on the archaeological site *Istros*/*Histria* (Constanța County, Romania) and the research in the Beidaud Archaeological Microzone (Tulcea County, Romania).

BRAHMI Mondher
Il est chargé de recherches archéologiques et historiques, inspecteur régional du patrimoine du Sud-ouest à l'Institut National du Patrimoine. Il est également membre du Laboratoire de Recherche LR13ES11, « *Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval* », Université de Sousse.

CODESCU Alexandru
He is student of the Ancient History Master's Programme (2nd year), Faculty of History, Bucharest University; and graduated from University of Bucharest, Faculty of Law. His main areas of interest are the relocations of foreign populations operated by the Roman authorities and, in connection with this, the legal and social condition of the *dediticii*.

DAADAA Abir
Elle est doctorante en archéologie à l'Université de Tunis.

FAREH Hédi
Il est enseignant chercheur en histoire et archéologie antiques, membre du laboratoire de recherche LR13ES11, *« Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval »,* Université de Sousse, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines.

FULGER Anca Cezarina
Graduated from Faculty of History from Bucharest, PhD from University of Rome 3, she is member of the Centre of Comparative History for Ancient Societies (CICSA), University of Bucharest. Her special field of research concerns Roman provincial art during the Early Empire - Dacia and Moesia Provinces.

HAJLAOUI Anis
Chargé de recherches Historiques et Archéologiques à l'Institut National du Patrimoine, Tunis (Tunisie) et responsable du patrimoine du gouvernorat de Sidi Bouzid, il est également membre du Laboratoire de recherche LR13ES11 « *Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval* **»**, Université de Sousse, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines.

HAMROUNI Mohamed Riadh
Il est maître assistant de l'enseignement supérieur, Université de Kairouan (Tunisie), vice-doyen - directeur des études et des stages, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines et également membre du laboratoire de recherche LR13ES11 « *Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval »*, Université de Sousse.

ILIESCU Iulia-Alexandra
She is a PhD Student at the Faculty of History, University of Bucharest, preparing a thesis in archaeology on Roman pottery. As an archaeologist she participated to excavations in many Romanian archaeological sites such as: Histria, Adamclisi, Beidaud. Her research interests include Late Roman pottery, Roman economy and pottery production in the West-Pontic area.

KHÉMIRI Yahya
Il est technicien supérieur en architecture et modeleur 3D à l'Institute National du Patrimoine, Tunis (Tunisie)

KUCSINSCHI Linca
She is member of the HiSoMa laboratory (Histoire et Sources des Mondes Antiques), is pursuing a thesis in history at the University Jean Moulin, Lyon 3. Her multidisciplinary research integrates the field of the history of collections and heritage institutions. During her M.A. studies (in Romania and in France), the author gave several papers at the annual session of the Vasile Pârvan Institute of Archaeology, Bucharest in 2016 and at the conference "Terracottas in the Mediterranean Through Time", at Haifa University, Israel in 2018.

MANI Tarek
Il est doctorant en Histoire Ancienne et membre du laboratoire de Recherche LR13ES11 « *Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval* », Université de Sousse, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines.

MKACHER Anis
Il est responsable des bibliothèques et des archives CNRS UMR 8546 (AOROC) Université PSL (ENS-EPHE), CNRS – Centre national de la recherche scientifique (Paris)

MIHUȚ (BOHÎLȚEA) Florica,
She is senior lecture at the Faculty of History, University of Bucharest, Romania, PhD in History (since 2003), head of the Centre of Comparative History for Ancient Societies (CICSA). Her articles and books concern the social and political history of Ancient Rome, Roman Art, and recently, Romanian ethnography.

MRABET Abdellatif
Ex-doyen de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université de Sousse, il y est aujourd'hui professeur d'histoire et d'archéologie antiques, directeur du laboratoire de recherche LR13ES11 *« Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval »,* Université de Sousse, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines. Il est également auteur et éditeur scientifique de nombreux ouvrages et études sur les antiquités romaines de Tunisie et du Maghreb.

SELMI Slah
Il est diplômé de l'Université de Paris - Sorbonne Paris IV, et actuellement Maître de conférences en Histoire Ancienne et membre du laboratoire de Recherche LR13ES11 *« Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval* » à l'Université de Sousse, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines.

STREINU Alina
She is an archeologist specialized in the Roman period, with a PhD concerning late Roman Scythia Minor (2014). As an archaeologist she has accumulated field work experience during the excavations in Romania (*Tropaeum Traiani*, *Argamum*, *Noviodunum*), Turkey (Ephessos, Labraunda) and Greece (Lesbos). Since 2016 she is a curator at the Bucharest Municipality Museum where she began work on the rich Roman collections and published a book on the glass artefacts and several papers on other categories of artefacts (lamps, gems, figurines, etc.).

ȘANDRIC Bogdan
He is Deputy Director at National Heritage Institute, Bucharest, Romania, and the coordinator of National Archaeological Repertory of Romania. His areas of interest concern the cultural management, mapping, digitization, and online dissemination of the heritage. He published numerous articles on these subjects.

TABBABI Moussa
Il est docteur en Histoire ancienne, enseignant détaché à l'Enseignement Supérieur – Institut supérieur des Sciences Sociales et de l'Education – Université de Gafsa. Il est également membre du laboratoire de recherche LR13ES11 « *Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval* », Université de Sousse, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines.

Reproducerea integrală sau parțială, multiplicarea prin orice mijloace și sub orice formă, cum ar fi xeroxarea, scanarea, transpunerea în format electronic sau audio, punerea la dispoziția publică, inclusiv prin internet sau prin rețele de calculatoare, stocarea permanentă sau temporară pe dispozitive sau sisteme cu posibilitatea recuperării informațiilor, cu scop comercial sau gratuit, precum și alte fapte similare săvârșite fără permisiunea scrisă a deținătorului copyright-ului reprezintă o încălcare a legislației cu privire la protecția proprietății intelectuale și se pedepsesc penal și/sau civil în conformitate cu legile în vigoare.

tipografia_unibuc@yahoo.com

Bd. Iuliu Maniu 1-3, Complex LEU
tel: 0799 210 566

Tiparul s-a executat sub cda 4919/2021
la Tipografia **Editurii Universității din București – Bucharest University Press (EUB-BUP)**